

gee

WORLDWIDE

CLASS

HEROIC FANTASY





---

Gee

---

## Working Class Heroic Fantasy

Une aventure fantastique de la classe laborieuse

---

Publié sous licence CC BY SA

---

Copyright 2018 : Simon « Gee » Giraudot

*Working Class Heroic Fantasy* est placé sous

Licence Creative Commons BY SA

Voir : <https://creativecommons.org/licenses/by-sa/2.0/fr/>

Sources des images de couverture :

— Avion : CC0 *Clker-Free-Vector-Images*

<https://pixabay.com/p-309386/>

— Dragon : CC0 *OpenClipart-Vectors*

<https://pixabay.com/p-2029670/>

Mise en page avec L<sup>A</sup>T<sub>E</sub>X

I

Étincelle



---

## Comme un lundi matin

---

Ce jour-là, Barne Mustii avait enfilé son costume propre et net qu'il avait passé une bonne demi-heure à repasser la veille. Comme tous les lundis, il avait avalé un croissant accompagné d'un café avec l'exacte bonne dose de sucre. Après s'être brossé les dents, il avait soupiré longuement en regardant les cernes sous ses yeux que lui renvoyait son cruel miroir au visage.

— T'as une mine de chiotte, lui avait dit le miroir.

— Ta gueule, avait-il répliqué.

Depuis son divorce quelques mois plus tôt, il n'avait plus que son miroir à qui parler, son foutu miroir enchanté. Un cadeau de sa femme pour ses trente-cinq ans. On l'avait pourtant mis en garde : « Elle n'est pas faite pour toi ! » « Te marier avec une elfe ? T'es pas dingue, dis ? » « Moi le mariage interespèce, je suis contre. » Malgré tout, ils avaient vécu près de quinze années de relatif bonheur. Elle avait tout de même fini par partir, parce qu'après tout, il n'était qu'un humain. Or, sur le long terme, on le lui avait bien dit, un simple humain ne pouvait pas satisfaire une elfe : un être majestueux et doté de pouvoirs magiques.

— Encore une glorieuse journée pour Barne Mustii ? fit le miroir qui ne prit même pas la peine de dissimuler sa moquerie.

— J’espère que t’es bien conscient que sept ans de malheur, ça ne me fait pas peur. Je dis ça en toute innocence.

— Des menaces, hein ?

— Juste une information en passant. Commence pas à me bourrer le mou dès le lundi matin, je ne suis pas d’humeur.

— T’es jamais d’humeur.

— Justement : fous-moi la paix une bonne fois pour toutes.

— Si tu crois que c’est facile, soupira le miroir, de te foutre la paix quand on voit ta tronche... et qu’on est obligé d’en renvoyer le reflet, en plus.

Barne fit mine de lever le poing vers le miroir qui poussa un petit couinement étouffé. Il ricana en s’éloignant et claqua la porte de l’appartement avant d’avoir pu entendre l’insulte joliment fleurie que lui avait lancée l’objet rageur.

Il ressassait les souvenirs de son ex-femme dans le bus qui le menait sur son lieu de travail, ne prêtant même pas attention au groupe de gnomes qui pouffaient en observant sa cravate de travers et son costume mal repassé. Il se demandait ce qui le poussait à garder de vieux objets qui ne faisaient que lui renvoyer à la figure l’échec de son mariage – au sens littéral, dans le cas de son miroir. Peut-être n’était-il pas encore prêt à tourner totalement la page.

D’autant plus que sa vie sentimentale en miettes n’était pas le pire de ses soucis : comme chaque lundi, il commençait sa semaine de travail comme employé de bureau chez Boo’Teen Corp, une entreprise qui fabriquait des bottes enchantées. Et si cette compagnie avait longtemps été une entreprise familiale et à taille humaine, elle avait fini par être absorbée par une *holding* tentaculaire qui avait imposé un management « moderne », ce qui signifiait en réalité « inhumain ».

Cela tombait d’ailleurs bien puisque *humaine*, la direction ne l’était plus : le patron de l’antenne locale où travaillait Barne était un gobelin répondant au délicieux nom de Glormax. Pas un gobelin au sens figuré, pas « oh mon patron, c’est un vrai gobelin ! » :

non, un gobelin, un *réel* gobelin, en chair et en os, la peau verte, les oreilles en pointe et de petits yeux cruels. Pour ce que Barne en savait, les hauts dirigeants de la compagnie étaient à peu près tous des orques. Bien sûr, il ne les avait jamais rencontrés personnellement.

La radio qui crachotait faiblement dans les haut-parleurs du bus diffusait les informations de la matinée. Les nouvelles égrenées chaque jour se ressemblaient autant que les mornes heures de travail qui suivaient. . .

— *Et on rappelle la principale information du jour*, monologuait le présentateur, *le rachat de Capelia, entreprise de textile en difficultés financières, par le conglomérat Orka Universa. Zad Fulmiark, PDG du groupe et deuxième fortune mondiale, s'est refusé à tout commentaire sur les rumeurs d'un plan de licenciement économique.*

Un lundi matin habituel en Terre de Grilecques, en somme. . . la lente désagrégation des industries était devenue monnaie courante à un point où il ne restait plus grand monde pour s'en émouvoir. Une once de pitié traversa l'esprit de Barne pour les centaines d'employés bientôt réduits au chômage et à la misère. . . une once de pitié bien vite balayée par la perspective de ses propres ennuis professionnels.

Son appréhension se trouva justifiée dès son arrivée : lorsqu'il s'assit à son poste de travail ce matin-là, il ne fallut pas trente secondes à Glormax, son patron, pour se jeter sur lui comme un dragon sur son or.

— Mustii !

— Bonjour, monsieur.

— Encore en retard hein ?

— Il est neuf heures, monsieur.

— Neuf heure huit ! pesta le gobelin en lui postillonnant au visage.

— Eh bien disons que je resterai huit minutes de plus ce soir.

— Ah ! Vous comptez donc vos heures ! Vos minutes, même ! Vous pensez que c'est en prenant soin de partir pile à l'heure que je me suis hissé dans la hiérarchie ? Vous croyez que c'est comme ça que vous réussirez ?

Barne ne dit rien et alluma son ordinateur. Il bouillonnait intérieurement. Glormax l'avait pris en grippe dès sa mutation à ce poste de directeur local. Il semblait prendre un plaisir malsain à le tourmenter sans la moindre raison valable.

— Je vous conseille de changer d'attitude, mon p'tit vieux, persifla le gobelin, sinon vous ne ferez pas long feu dans cette entreprise !

Puis il s'en alla d'un pas vif vers son bureau, laissant Barne murmurer entre ses dents :

— Je suis dans cette entreprise depuis plus longtemps que toi, crétin. . .

Dans le grand *open space*, les collègues de Barne le regardaient d'un air goguenard. Il feignit l'indifférence et se mit au travail. Un travail qui consistait principalement à s'efforcer d'en faire le moins possible tout en se plaignant d'être débordé en permanence. Il avait cessé de se sentir coupable lorsqu'il avait compris que la grande majorité des employés de cette entreprise faisait de même. . . tout comme la grande majorité des employés de bureau de la Terre de Grilecques, maintenant qu'il y pensait.

Il lança distraitement un navigateur Internet ainsi qu'une feuille de tableur au hasard comme couverture au cas où quelqu'un passerait derrière lui. Car la seule chose plus populaire que la procrastination, au sein de cette entreprise, c'était la délation. Et Glormax n'avait pas besoin de se voir offrir des raisons supplémentaires de se passer les nerfs sur Barne.

Après quelques visites sur les réseaux sociaux en ligne qu'il fréquentait, Barne regarda sa montre avec ennui. Il était à peine neuf heures et demie. Pour passer le temps, il entra quelques chiffres dans son tableur. Il avait un rapport sur les ventes de bottes de sept lieues à rendre avant la fin de la semaine : une tâche qui devrait, en

tout et pour tout, lui prendre six heures qu'il comptait bien diluer sur les cinq jours de sa semaine de travail.

Vers onze heures, déjà submergé d'ennui après avoir vaguement mis en page son tableur et actualisé cinquante fois les onglets de navigation de ses réseaux sociaux, il quitta son poste de travail et se dirigea vers la machine à café.

— MUSTII !

C'était Glormax qui l'avait interpellé de sa voix douce et mélodieuse depuis l'autre côté de l'*open space*.

— Oui, m'sieur ?

— Dites donc, le *traîne-savate*, vous croyez que c'est le moment de faire une pause ? En salle de réunion, tout de suite !

Quel idiot, se dit Barne. Il avait complètement oublié la présentation que devait faire le sous-directeur commercial ce jour-là. Ce n'était pas faute d'avoir passé un bon quart d'heure la semaine précédente à entrer la date dans son agenda.

Il repassa à son bureau pour prendre un bloc-notes, car il était d'une importance capitale qu'il fasse semblant de prendre des notes pendant la présentation du sous-directeur commercial. Présentation basée sur un diaporama soporifique avec de jolis graphiques sans intérêt, cela tombait sous le sens.

Alors qu'il cherchait une page déjà à moitié remplie pour pouvoir donner l'impression qu'il avait préparé la réunion, une de ses collègues s'approcha de lui.

— Cette fois, Barne, il faut que tu réagisses !

Il leva les yeux. C'était Kildra, l'une des doyennes de l'entreprise. Elle était humaine, tout comme lui, et devait être à seulement quelques années de la retraite. Elle faisait partie des rares employés de Boo'Teen Corp pour lesquels Barne avait un peu de respect, voire de sympathie.

— Tu peux pas te laisser faire comme ça, poursuivit-elle, Glormax dépasse les bornes ! « Traîne-savate », là tu as matière à protester ! Y'a des témoins en plus ! Je peux te soutenir.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse, Kildra ? Que j'aïlle me plaindre aux supérieurs de Glormax ? Ce sont des orques, bon sang ! Tu crois qu'ils se rangeront du côté de qui, entre le directeur gobelin et le petit employé humain ?

— Contacte donc le syndicat !

Barne poussa un grognement en verrouillant l'écran de son poste de travail. Il n'avait jamais franchement apprécié les syndicalistes. Il n'y voyait qu'une bande de gauchistes tout juste bon à chouiner pour un oui ou pour un non.

— Je sais que tu ne portes pas la fédé dans ton cœur, poursuivit Kildra, mais là il y a une insulte devant témoins ! C'est du harcèlement moral, Glormax pourrait se prendre une sanction !

— Une sanction ? ricana Barne. Quoi, ils vont vaguement l'engueuler et lui conseiller au passage d'être plus subtil quand il nous emmerde ?

— C'est quoi, sinon, ton alternative ? Te laisser marcher sur les pieds ?

— Faire profil bas : si je me fais oublier, Glormax finira par me foutre la paix.

— Oh oui, ça a si bien marché jusqu'à présent. . .

Elle partit rejoindre la salle de réunion d'un air furieux. Elle ne peut pas comprendre, se dit Barne : elle sera bientôt partie, tranquillement à la retraite, elle n'a rien à perdre à jouer les grandes gueules. Barne, lui, n'avait même pas quarante ans et ne pouvait pas se permettre d'être grillé. Pourtant. . .

Pourtant il savait au fond de lui qu'elle avait raison : Glormax chercherait toujours la confrontation quoi qu'il arrive. Oui mais se défendre, cela demanderait des efforts. . . Oui mais tu pourras enfin te regarder dans ton miroir, pensa Barne, voire balancer ce foutu miroir enchanté aux ordures.

Sur un coup de tête, il se saisit du téléphone posé à côté de son ordinateur et chercha le numéro de la FNT : la Fédération Nationale des Travailleurs. Seulement, en levant la tête, il croisa le regard de

Glormax qui attendait, les bras croisés, devant la porte de la salle de réunion. Il reposa le combiné en se disant qu'il ferait sa petite rébellion plus tard. Pour l'heure, il avait une réunion à suivre en arrivant à ne pas s'endormir : cela allait lui demander toute l'énergie dont il disposait.

---

La réunion fut aussi morne que tous les employés s'y étaient attendu. Le sous-directeur commercial semblait concourir pour placer dans son discours le plus d'expressions à la mode et vides de sens comme « automatiser les process » ou encore « rationaliser les compétences digitales ». Personne n'y comprenait rien et tout le monde s'en fichait éperdument. Mais enfin le sous-directeur avait gaspillé une après-midi complète à préparer de jolies diapositives avec l'habillage graphique de la compagnie en haute définition : la moindre des politesses était de gaspiller une heure à les regarder.

Lorsqu'arriva la fin du diaporama, les frottements des pieds de chaise sur le lino indiquèrent que la plupart des spectateurs se redressaient pour tenter d'avoir l'air intéressés, maintenant que le sous-directeur passait à l'inévitable séquence des questions. Norkin, l'un des collègues de Barne, fut le seul à lever la main.

*Fayot*, pensa Barne.

— Je voudrais revenir sur la problématique que vous avez évoquée en slide quarante-quatre. Notamment sur la convocation des synergies au sein de la démarche qualité du modèle productif. Comment intégrer cela dans une logique de mutualisation des coûts de main d'œuvre ?

Barne réprima un bâillement. Même si cela n'enlevait rien à sa qualité de fayot, Norkin avait au moins eu le mérite de sauver l'honneur et de poser une question : cela leur épargnerait la fureur d'un Glormax mécontent du peu d'intérêt que les salariés portaient aux présentations des équipes de direction. Et cela lui épargnerait, à lui, l'effort de puiser dans ses notions de novlangue pour pondre une

autre question sans aucune substance mais avec l'apparence de l'intelligence.

Il n'y eut pas de seconde question mais le sous-directeur et Glormax prirent tous deux l'air satisfait que tout gobelin avait après un travail bien fait. Les employés furent autorisés à quitter la salle après avoir mollement applaudi. Il était seulement midi moins le quart et il était bien sûr hors de question d'aller directement à la cafétéria pour manger si tôt. Profitant de l'absence de Glormax qui était sans doute trop occupé à se passer la brosse à reluire en compagnie du sous-directeur commercial, Barne décida de prendre enfin sa pause café.

Après avoir appuyé son badge contre le détecteur de la machine à café, il attrapa le gobelet brûlant et sortit sur l'étroit balcon qui servait de salle de pause pendant les mois d'été. Il fouilla dans la poche de sa veste, sortit une cigarette – la première de la journée – et l'alluma. L'association de la caféine et de la nicotine lui apporta immédiatement un peu de paix, certes très artificielle, mais toutefois appréciable.

La vue, quant à elle, n'avait rien de renversant : le bâtiment de Boo'Teen Corp donnait sur une zone industrielle assez laide, avec ses larges entrepôts sans âme et ses usines aux couleurs fades. Néanmoins, le petit air encore frais du début de l'été et les rayons du soleil apportaient une légère douceur appréciable. Parfois, Barne regardait avec mélancolie l'horizon en se disant qu'aux temps anciens, lorsque les plaines étaient encore sauvages et n'avaient pas été recouvertes de parkings et d'autoroutes, c'est à coup d'épées et de flèches que Glormax et lui se seraient affrontés. À cette époque, jamais un être humain ne se serait couché devant un vil gobelin. Oui, mais lui, il le faisait. Cinq jours par semaine. Il soupira. . .

Le temps des épées et des flèches était loin. Les gobelins, les humains, les orques, les elfes. . . toutes les créatures intelligentes de la Terre de Grilecques vivaient en paix depuis plusieurs décennies déjà. C'était pour le mieux, bien sûr, même si cela faisait toujours mal à Barne que l'on considère les orques et les gobelins comme des créatures intelligentes.

— Barne, la révolte est une sage conseillère.

La phrase avait raisonné dans les airs sans que Barne n'ait vu personne approcher. La voix lui était inconnue.

— Allô ?

— Barne. . .

— Oui ? Où vous êtes ?

— Je suis dans ton esprit.

Barne était sceptique. La voix ne lui donnait pas du tout la sensation d'être dans sa tête. En fait, elle semblait provenir. . . Il se pencha contre la barrière du balcon et regarda vers le haut.

— Vous êtes à l'étage du dessus.

— Non, pas du tout. Je suis dans ton esprit, vois-tu, car je. . .

— Je vois vos pieds qui dépassent.

Les balcons étaient assez étroits et Barne pouvait en effet voir la silhouette de son interlocuteur. La contre-plongée ne lui permettait pas d'en distinguer les traits, mais il apercevait une toge aux couleurs chatoyantes surmontée d'une barbichette.

— Hé, mais je vous connais. . . je vous ai déjà croisé dans les couloirs. Vous êtes pas le type du syndicat, là ? Camargue. . . Cargal. . .

— Carmalière, oui. Enchanté de faire ta connaissance, Barne. Je suis un magicien.

— Et un syndicaliste.

— Oui, aussi. Pourquoi, ça te pose un problème ? Il est interdit d'être à la fois magicien et syndicaliste ?

— Qu'est-ce que vous me voulez exactement ?

Barne entendit le vieux Carmalière prendre une profonde inspiration.

— Barne. . . je sais que tu as failli me contacter tout à l'heure. Tu étais à deux doigts de composer le numéro de la FNT.

— Comment le savez-vous ?

— Aaaaah, un magicien a des pouvoirs que tu ne soupçonnes pas et se doit de savoir certaines. . .

— C'est Kildra qui vous a appelé, c'est ça ?

— Oui, bon, peu importe. Le fait est que tu as besoin d'aide pour résoudre ce conflit avec ton patron : la FNT est là pour toi.

— Vous tutoyez tout le monde ? remarqua Barne qui n'aimait pas franchement ces manières.

— Barne !

— Oui ?

— BARNE !

— Mais quoi ? !

— Concentre-toi. Je ne suis pas l'ennemi.

Barne se pinça l'arête du nez entre le pouce et l'index. Il le savait. Il le savait qu'il n'aurait pas dû ne serait-ce qu'*envisager* d'appeler les syndicats. Voilà ce qu'il récoltait : un emmerdeur. Il avait attiré un emmerdeur de première. Il tira une longue bouffée sur sa cigarette en réfléchissant à une manière de se débarrasser de lui.

— Écoutez. . . ça va. Je m'accroche avec mon boss, de temps en temps, là. Ça arrive, c'est pas grave. C'est lundi matin, on est tous un peu à cran. Il n'y a pas de quoi en ch. . .

— Enfin, Barne, c'est un goblin ! Ce ne sont pas juste des accrochages ! Ce sont vos natures profondes qui remontent ! Les gobelins et les humains sont des ennemis naturels !

— Vous êtes sûr que vous n'en rajoutez pas un tout petit peu ? Bon, d'accord, on s'est pas mal massacrés, avec les gobelins. Pendant plusieurs siècles, je ne dis pas. Mais c'était il y a longtemps, ça. On est civilisés aujourd'hui. Il n'y a plus grand monde pour garder de la rancœur interespèce.

— J'ai huit cents ans.

— Ah, oui.

— Oh oui.

— Forcément, c'est sans doute beaucoup plus concret pour vous que pour moi.

Même en fréquentant régulièrement des êtres à la longévité infiniment supérieure à la sienne et à celle de tous les humains, Barne avait toujours du mal à s'y faire : certaines personnes qui avaient vécu au Moyen-Âge étaient toujours là pour en témoigner. Les elfes, par exemple, pouvaient vivre jusqu'à trois siècles. Barne n'avait par contre jamais rencontré de magicien auparavant et ignorait quelle était leur espérance de vie.

— Bon, admettons, continua-t-il. N'empêche que pour moi, la guerre avec les gobelins, les orques... tout ça, c'est du folklore.

— DU FOLKLORE ? VINGT MILLIONS DE MORTS, C'EST DU FOLKLORE ?

— Non, mais j'veux dire que c'est loin tout ça. Pour vous c'était peut-être hier, mais pour moi c'est quelques pages dans un livre d'Histoire poussiéreux.

— Aaah, mon pauvre Barne. Que diraient tes ancêtres s'ils pouvaient t'entendre.

— Dites. Qu'est-ce que vous savez de mes ancêtres ?

— Les Mustii ? Allons. Une lignée de grands guerriers. Des légendes !

— Faut pas exagérer...

— DES LÉGENDES, J'TE DIS ! Eux n'auraient jamais accepté la paix avec les gobelins.

— En même temps, est-ce qu'ils auraient eu raison ? objecta Barne en écrasant sa cigarette sur le rebord du balcon. J'veux dire : c'est pas parce que j'peux pas blairer mon boss que je ne suis pas content de vivre en paix !

— Mais quelle paix, Barne ? Quelle paix ? Une paix couchée, une paix d'esclave. Les gobelins luttaient pour la domination : ils l'ont eue ! Peut-être pas de la manière dont le racontent tes livres d'Histoire, mais ils l'ont eue.

Barne avala sa dernière gorgée de café. Bien sûr, Carmalière avait raison. Il le savait au plus profond de lui-même depuis très longtemps. En fait, à peu près tout le monde était conscient de cette dure réalité : les orques et les gobelins dirigeaient le monde. Économiquement et, de fait, politiquement. Les élus n'étaient que des marionnettes sans grand pouvoir à côté de la puissance des conglomérats orquogobelinesques. Pourtant, tant que les vies individuelles des hommes, des elfes, des gnomes... tant que ces vies restaient supportables, aucune révolte n'éclatait. Pourquoi risquer de mourir pour une hypothétique belle vie quand la vôtre est... *acceptable* ?

C'était comme si Carmalière entendait le cerveau de Barne fonctionner. Il avait laissé passer un silence, sciemment. Il l'avait laissé réfléchir.

— Si jamais l'envie te vient de rallumer la flamme de tes ancêtres, conclut enfin Carmalière, il y a une permanence de la FNT tous les soirs jusqu'à vingt heures. J'y serai ce soir. Voici ma carte.

Alors que Barne tendait le bras vers le ciel en s'attendant à recevoir la carte de visite en main propre, il y eut un petit flash accompagné d'un léger crépitement et Barne sentit la carte apparaître derrière son oreille.

D'un côté, cela confirmait la nature « magique » de Carmalière. D'un autre...

— La carte derrière l'oreille ? dit Barne, dubitatif. Vraiment ? Vous avez été magicien pendant les Grandes Guerres... pour finir par faire de la magie de fête foraine ?

— Les temps sont durs pour tout le monde, murmura Carmalière. Tu n'es pas le seul à devoir rallumer la flamme.

Barne ne répondit pas. Le bruit d'une porte qui se referme lui indiqua que Carmalière était rentré dans le bâtiment. Lui resta quelques instants de plus à l'extérieur, à scruter l'horizon, les cheminées d'usine qui crachotaient leurs fumées garanties *développement durable*. Puis il laissa tomber le mégot de cigarette dans son gobelet. La cendre encore chaude fit un petit sifflement en s'imbibant du reste de café qui en tapissait le fond.

En retournant dans l'*open space*, Barne eut le soulagement de constater que Glormax était absent, probablement parti tourmenter les employés d'un autre étage du bâtiment.

Il se rassit à son poste de travail et déverrouilla son ordinateur. Les autres employés étaient tous plongés dans leurs procrastinations respectives. Certains regardaient avidement leur montre en attendant le moment salubre du repas de midi.

Barne ouvrit un onglet dans son navigateur et visita un moteur de recherche d'images. Il tapa le mot-clef « mustii » dans la barre de recherche. Après quelques secondes, s'affichèrent sous ses yeux de vieilles gravures numérisées, des dessins aux couleurs passées. Son nom de famille était effectivement associé à de valeureux héros. Il le savait, bien sûr, même s'il ne s'était jamais vraiment intéressé à ses racines. Les images montraient des guerriers humains en armures, qui brandissaient des épées plus grandes qu'eux ; des scènes de bataille sanglantes ; des rangées d'orques décapités d'un seul coup de hache.

Il y avait aussi plusieurs représentations d'une enseigne que Barne connaissait bien : c'était celle de sa famille, remontant à l'époque où les blasons et les armoiries avaient un sens. Elle représentait une épée accompagnée d'un ours à une échelle bien plus petite, le tout cerclé par un hexagone allongé, aux arêtes légèrement courbées.

Et puis, en bas de la page de recherche, il restait en tout petit la photo de profil d'un employé de bureau encravaté, les cheveux roux épars, le regard triste : Barne Mustii, dernier rejeton d'une antique lignée de guerriers. Petit salarié soumis aux mêmes monstres que sa famille avait combattus pendant des siècles.

Il regarda en direction du bureau de Glormax qui était de retour. Au travers de la paroi vitrée, il voyait celui-ci parler au téléphone en faisant de grands gestes, ses petits yeux vicelards et satisfaits scrutant ses dociles subordonnés dans l'*open space*. Sans le vouloir, il s'imagina, lui, Barne Mustii, armé d'une lourde épée à deux mains, face à un Glormax en furie agitant une masse d'arme hérissée de pointes meurtrières.

Il chassa l'image de son esprit et se replongea dans la feuille de son tableur. Ils étaient civilisés, à présent.

---

## La Fédération Nationale des Travailleurs

---

— Tu veux un thé ? Une tisane ? Ou un café, peut-être ? On a du déca, si tu préfères. . .

Décidément, se dit Barne, c'est une mode de tutoyer dès la première rencontre, chez eux.

— Je vais juste prendre un verre d'eau, répondit-il d'un air pincé.

— Sûr, hein ? Parce qu'on a une super tisane bio que Milia nous concocte avec des plantes de son jardin.

Assise derrière un bureau un peu plus loin, Milia fit un léger signe de la main à Barne, en souriant. Barne se sentait légèrement mal à l'aise. La dénommée Milia et son interlocutrice étaient deux elfes, grandes, aux regards perçants et aux fines oreilles en pointe. Il fréquentait assez peu d'elfes à l'exception notable de son ex-femme, et la dernière des choses à laquelle il voulait penser, c'était à son ex-femme. De plus, il n'avait pas franchement le cœur à expliquer à ces deux syndicalistes que non, la super tisane bio du jardin ne le faisait pas spécialement rêver.

— Merci, dit-il, juste de l'eau.

Son interlocutrice eut un air déçu en se levant pour aller lui remplir un gobelet à la fontaine à eau. Il s'en voulait déjà d'être venu,

mais il avait passé l'après-midi à ruminer. Ce Carmalière avait semé le doute en lui, avec ses glorieuses histoires de combats pour la liberté. Après de longs moments d'hésitation et de remise en question, Barne avait fini par céder à la tentation : lorsqu'il avait quitté son travail vers dix-sept heures, il n'avait pas pris le chemin de son appartement mais celui de l'antenne locale de la Fédération Nationale des Travailleurs. Il y avait été accueilli par cette étrange elfe aux cheveux bleus clairs, ce qui était une faute de goût inacceptable, même venant d'une elfe.

— Monsieur Carmalière m'avait dit qu'il serait disponible ce soir pour que nous discussions de mon problème. Est-ce que vous savez à quelle heure il doit arriver, madame... ?

— Amélie, termina l'elfe. Et pas la peine de me donner du « madame » et de me vouvoyer : on est tous des camarades ici.

Barne n'avait pas la moindre intention d'être un « camarade » mais il n'en souffla mot.

— D'ailleurs, tu devrais tout autant perdre l'habitude de dire « monsieur » pour parler de Carmalière. Il n'aime pas ça. D'autant plus que ce n'est pas un homme.

Barne eut un instant d'incompréhension mais le déclic se fit :

— Pas un *être humain*, vous voulez dire ?

— Non non, insista Amélie. Enfin si, effectivement, je vois la confusion : c'est un magicien, donc pas un humain. Mais je confirme : ce n'est pas un *homme* non plus.

L'elfe pouffa en voyant l'air benêt que Barne ne pouvait s'empêcher de prendre.

— Sans blague ? Tu ignores que les magiciens ne se reconnaissent pas de genre ?

— Je... eh bien non, en effet, je ne le savais pas. Euh, mais attendez, Carmalière...

— Oui ?

— Il est barbu !

Amélie laissa échapper un grand rire strident qui fit sursauter Barne. Au fond de la salle, l'autre elfe, Milia, se mit à rire aussi alors que Barne aurait pu jurer qu'elle n'avait rien entendu des raisons de l'hilarité d'Amélie.

— « Il est barbu » ! Haha ! C'est la meilleure de l'année, celle-là ! Et alors ? s'exclaffa-t-elle. Toi, t'es pas barbu ! T'es quand même un homme, non ?

Barne était trop interloqué pour relever ce qui lui apparaissait comme une erreur de logique notoire.

— Mais vous avez parlé de lui au masculin ! protesta-t-il devant des moqueries qu'il jugeait parfaitement injustifiées. Ce n'est pas moi qui l'invente !

— Ah, oui.

Amélie avait cessé de rire et paraissait désormais pensive.

— C'est vrai, c'était une erreur de ma part. Un vieux réflexe issu de mes propres constructions sociales patriarcales, en somme. Tu m'as eue ! Tu vois, personne n'est parfait. Ce n'est pas simple avec notre langage qui n'a pas de genre « neutre ». Enfin, Carmalière s'en fiche, qu'on le désigne comme un homme ou une femme. Pour elle, c'est du pareil au même.

— Très bien, très bien, dit Barne qui n'avait pas très envie de se lancer dans des considérations linguistiques, surtout avec une elfe qui lui apparaissait comme une féministe radicale. Tout ça c'est super. Du coup, « iel » sera là quand ?

— Hééé, on maîtrise les pronoms agenrés, hein ? Moi qui te prenais pour un vieux réac' !

— Ça fait toujours plaisir.

— Roh, le prends pas mal. Tu m'as l'air tellement guindé avec un ton petit costume et ta cravate, là. Mets-toi donc à l'aise ! Carmalière ne va pas tarder, *iel* a été retenu à l'entretien de licenciement d'un autre camarade.

Où est-ce que je me suis fourré ? se demandait Barne. Sans aller jusqu'à se considérer comme un « vieux réac' », Barne venait

d'un milieu plutôt conservateur et n'avait pas vraiment l'habitude de fréquenter des milieux aussi... alternatifs. Oh, bien sûr, il avait eu sa période « rebelle idéaliste », un jour lointain. Seulement, s'il était honnête avec lui-même, il se voyait plutôt comme un partisan de l'ordre et de la tradition. Des syndicalistes, des gauchistes, des féministes... si Barne avait une zone de confort, elle était à mille lieux de là.

Il but son verre d'eau d'une traite et se prépara mentalement à dire « je repasserai un autre soir » tout en sachant très bien qu'il ne reviendrait jamais.

— Bon eh bien...

— Barne ! Tu es venu, finalement !

Coincé. Carmalière venait de faire son entrée. Iel était toujours habillée de cette toge qui mélangeait des teintes pourpres et bordaux, avec des motifs en spirales que Barne n'aurait même pas osé porter à une soirée de carnaval.

Maintenant que Barne le voyait clairement, de face, il ne pouvait s'empêcher de constater que si on oubliait la barbe et cette excentrique moustache fine, longue et recourbée, les traits de Carmalière étaient plutôt féminins. Et, en y prêtant l'oreille, il se dit que sa voix n'avait également rien de spécialement masculin.

— Ah. Bonsoir, euh, monsi... euh, Carmalière.

Amélie pouffa tout doucement et Barne lui jeta un regard noir.

— Bonsoir, dit le magicien en lui tendant la main. Je vois que tu as déjà fait la connaissance d'Amélie ! Bien, bien. J'espère que je ne t'ai pas trop fait attendre ?

— Non, mais en fait je pense que je vais y aller...

— Viens donc t'installer à mon bureau, on y sera plus à l'aise pour causer !

Avant que Barne n'ait pu protester, Carmalière l'avait fait s'asseoir sur une chaise en face du bureau le plus en désordre qu'il avait jamais vu.

D'une certaine manière, cette antenne de la FNT était organisée comme les locaux où Barne travaillait, en *open space*, et pourtant ils n'auraient pu être plus différents. Il y régnait une atmosphère de bazar qui semblait parfaitement assumée.

Carmalière se laissa lourdement tomber sur la chaise rembourrée qui grinça sous son poids. Iel croisa les jambes sur son bureau en faisant valser une pile de feuilles de papier. Elles s'étalèrent sur le clavier de son ordinateur, un vieux coucou qui, pensa Barne, avait sa place au musée des ordinosaures. L'ordinateur, en signe de protestation contre ces documents qui maintenaient appuyées plusieurs touches de son clavier, émit un bip continu et très irritant.

— Pardon, fit Carmalière à l'attention de Barne tout en dégageant le clavier de la pile de feuilles. Pas mal de dossiers en cours, comme tu peux le voir. Les gens désertent les syndicats : résultat, on se retrouve à trois clampins pour gérer tous les litiges de Boo'Teen Corp. Tu le crois, ça ?

Barne, qui avait à peu près autant de culture syndicale qu'un troll avait de sensibilité poétique, le croyait volontiers.

— Bon ! s'exclama la magicienne sans laisser le temps à Barne de répondre. Parlons peu, parlons bien. Pour ton affaire, là... Je te cache pas que ça va être compliqué. C'est triste à dire, mais le management par le harcèlement, c'est devenu la norme.

— Ah bah super. Si c'était pour entendre ça, j'aurais pu rester chez moi, merci...

— Attends une seconde, fit Carmalière en levant les bras. Je n'dis pas qu'on n'va rien pouvoir faire. Simplement, moi je dois être honnête avec toi, et il faut que tu saches qu'on ne se prépare pas à une partie de plaisir. En face, y'a du gobelin, y'a de l'orque, bref : y'a d'la crevure. Donc si on décide qu'on y va, il faut qu'on s'en donne les moyens. Maintenant, si on y va : *on y va !* Et là, je peux te garantir que toute la fine fleur de la FNT y mettra du cœur à l'ouvrage.

Barne ne put réprimer un petit ricanement. Il eut bien conscience d'avoir l'air très condescendant mais c'était plus fort que lui. Si la fine fleur de la FNT, c'était ces « trois clampins » dans une cahute de hippies, autant abandonner tout de suite.

— Quoi ? dit Carmalière qui n'avait pas du tout l'air vexé mais au contraire plutôt amusée. On ne paie pas de mine, c'est ça ? Et alors ? On t'a déjà parlé des « minorités agissantes » ? Tu crois que le grand capital orquogobelinesque ne tremble que devant des armées ? Tu parles ! Ils ont tellement pris l'habitude de s'adresser à des laquais qu'au moindre contestataire qui cause un peu plus fort, ils font dans leurs frocs !

— Oui... ils font dans leurs frocs, ou alors ils détruisent votre carrière, votre réputation, votre vie. Malgré tout, ce sont eux qui sont aux commandes, je vous le rappelle.

— Tant qu'on les y laisse...

— Si vous comptez me sortir le couplet sur le Grand Soir, tout ça, vous pouvez oublier, fit sombrement Barne. Je n'y crois plus et, franchement, je ne suis même pas sûr que ce soit souhaitable.

Carmalière se tut et croisa les bras, penché en arrière sur son fauteuil, en dévisageant Barne. Iel semblait le détailler, l'analyser, tenter de comprendre ses mécanismes de pensée. Barne n'aimait pas cela du tout.

— Okay, finit par dire Carmalière. J'arrête d'essayer de te convaincre avec mes grands discours. Alors restons-en aux faits. Tu as un patron tyrannique qui passe ses nerfs sur ses salariés, toi le premier : ceci au moins est concret. La loi te protège en théorie et tu as besoin d'un soutien pour la faire appliquer : ceci au moins est concret. La FNT se propose de t'aider : ceci au moins est concret et ceci se passe de nos convictions profondes, des miennes comme des tiennes. Nous sommes d'accord ?

— Ça me semble honnête.

— Tu m'en vois ravi. Passons maintenant à notre plan d'action. Vois-tu, au-delà d'être la bande de pieds nickelés que tu nous imagines être – ne dis pas le contraire, je ne t'en veux pas –, nous

avons quelques avantages. Le mien, tout d'abord, c'est d'avoir huit siècles de bouteille derrière moi. Je peux te dire que les luttes des travailleurs au Moyen-Âge, ça avait une autre gueule.

Carmalière fit un signe de tête en direction du mur. Barne y remarqua alors un tableau accroché, qui représentait un magicien au milieu d'une horde de monstres, avec d'immenses rayons de lumière qui jaillissaient de ses bras et terrassaient ses ennemis.

— C'est *vous*, ça ? fit Barne, ébahi.

— Oui, mais ce n'est pas important dans l'immédiat. Non, ce qui est important, c'est qu'en huit siècles, j'en ai vu, des conflits. Question jurisprudence, je peux me vanter de maîtriser mon sujet. Si on attaque notre cher Glormax sur la base du harcèlement moral, en comptant sur au moins trois ou quatre témoignages – notre amie commune Kildra se fera une joie d'en faire un –, on peut espérer tout au plus un avertissement formel à son égard. Tu admettras que ça fait léger.

— C'est dix avertissements formels avant un blâme, et combien de blâmes pour une sanction tangible ?

— Voilà, tu as assez bien résumé le problème. Par contre, j'ai souvenir d'une affaire assez similaire à la tienne qui avait abouti au licenciement du supérieur hiérarchique en question...

— Son licenciement ? répéta Barne en ouvrant de grands yeux.

— Tout juste. Seulement l'affaire est plutôt ancienne et, de mémoire, elle faisait appel à une interprétation assez particulière d'un obscur article du code du travail...

— Vous ne vous en souvenez pas ?

— J'ai huit siècles de souvenirs dans ma caboche, cher ami. J'aimerais qu'ils soient tous photographiques, mais il ne faut pas rêver. Non, si on veut retrouver l'affaire exacte, avec tous ses détails, ses subtilités, nous n'avons pas le choix : il faut remettre la main sur l'acte de condamnation.

— Très bien. Où se trouve-t-il, cet acte de condamnation ?

— C'est là que ça se corse, murmura Carmalière.

Iel décroisa les jambes et les reposa sur le sol, envoyant valdinguer une autre pile de documents par terre. Iel ne prit pas la peine de les ramasser et se mit à taper frénétiquement sur son clavier. Sur l'écran légèrement tourné vers Barne, celui-ci pouvait voir un navigateur. Il était d'ailleurs stupéfait qu'il soit possible de se connecter à Internet à l'aide d'une machine aussi obsolète.

— Malheureusement, la numérisation des archives du Tribunal des Prud'Orques ne remonte qu'à une quinzaine d'années. Tout ce qui est antérieur n'est pas disponible en ligne.

— Mais ces archives, même anciennes, restent publiques, non ? remarqua Barne.

— En théorie, oui.

— Et en pratique ?

— En pratique, les archives sont stockées dans la Bibliothèque Nationale des Prud'Orques.

— À Sorrbourg ? Il faut qu'on se déplace jusqu'à *la capitale* ?

— Si ce n'était que ça... non, il y a deux problèmes de taille : le premier, c'est que ce bâtiment appartient à la même classe dirigeante contre laquelle les Prud'Orques sont censés te protéger. Des orques, comme le nom l'indique. Le second, c'est que la Bibliothèque emploie principalement des humanoïdes inertes.

Le terme « inerte », dans ce contexte, désignait les êtres non dotés de pouvoirs magiques.

— Et alors ? fit Barne. Je suis un inerte moi aussi et je ne vois pas bien où est le souci.

— Au risque de te choquer, tous les inertes n'ont pas ton ouverture d'esprit par rapport aux créatures magiques comme Amélie, Mília et moi-même.

Barne se sentit flatté qu'on lui trouve de l'ouverture d'esprit, ce qui n'était en général pas la première qualité que l'on lui prêtait. Bien sûr, le fait d'avoir été marié de longues années avec une elfe

y était sans doute pour beaucoup dans cette supposée « ouverture d'esprit » supérieure à la moyenne, mais il n'en dit rien.

— Pour m'y être cassé les dents moi-même à plusieurs reprises, poursuit Carmalière, je peux t'assurer qu'on ne m'y laissera pas entrer.

— Les inertes prendraient le parti des orques plutôt que celui des elfes ?

— Hélas...

Barne n'en croyait pas ses oreilles et regardait Carmalière avec incrédulité. Celui-ci laissa échapper un soupir dans lequel transparaissait la lassitude de huit cents années de lutte.

— Les choses ne sont pas si simples. Tu es sans doute familier des organisations identitaires inertes comme le Groupe Anti-Magie, le Front des Inertes Fiers ou le Carré d'Or ?

— Je vois le genre, dit Barne qui avait en tête des bandes de types coiffés à la militaire et avec un goût certain pour les crimes de haine. Par contre, si je ne m'abuse, ce sont surtout des humains, pas des gobelins.

— Oui, mais toute la question est de savoir comment ils se positionnent dans les rapports de force : ils se targuent d'être *inertes*, ce qui les oppose aux elfes et affiliés, pas aux orques ni aux gobelins. Le capital ne tremble pas devant les identitaires, car les identitaires ont désigné un autre ennemi, une cible facile sur laquelle ils peuvent concentrer l'attention pendant que les orques se frottent les mains. Vois-tu...

Carmalière prit une inspiration, comme pour se préparer à se lancer dans des explications longues et complexes :

— Historiquement, les inertes ont compensé l'absence de magie par la technologie. La grande majorité des avancées techniques et scientifiques que nous prenons pour acquises – l'industrie, les engins motorisés, le numérique, Internet... – sont avant tout dues à la frustration des humains de n'avoir pas accès à la magie. Les orques et les gobelins – inertes eux aussi, je te le rappelle – se sont jetés

sur l'opportunité de prendre une place importante dans le monde technologique qui, contrairement au monde magique, ne leur était pas interdit. Alors, même s'ils sont une source d'oppression majeure pour les humains, les nains et tous les autres inertes, ils apparaissent paradoxalement comme moins dangereux que les elfes, les magiciennes et tous les autres êtres magiques... parce que la magie fait une concurrence directe à la technologie et, par ricochet, à la suprématie des inertes. Pas l'oppression des orques. Même si nous autres créatures magiques inspirons en général la sympathie, en cas de situation conflictuelle, ressurgissent bien vite des intérêts... eh bien, pardon du terme : des intérêts de classe.

Il y eut un silence. Barne devait bien admettre qu'il n'avait jamais envisagé les choses sous cet angle. Lui-même, s'il avait dû se ranger à l'avis d'un goblin ou à celui d'un magicien, n'aurait-il pas choisi l'inerte, le goblin ? Quand bien même ces créatures étaient méprisables, elles dégageaient une sorte d'autorité naturelle à laquelle même Barne n'était pas insensible. Était-ce réellement un état de fait naturel ou bien une construction sociale, comme semblait le sous-entendre Carmalière ? La question déstabilisait Barne. Pour l'heure, il décida de la ranger dans un coin de sa tête.

— Je vais peut-être dire une bêtise, dit-il en rompant le silence, mais est-ce que ma simple présence ne pourrait pas faciliter les choses ? Je veux dire... je suis un inerte. Si votre théorie est juste...

— Elle l'est.

— Si votre théorie est juste, répéta Barne qui n'avait l'intention de se laisser imposer l'opinion d'autrui si facilement, alors peut-être ai-je une chance d'avoir accès aux archives. En tant qu'humain.

— C'est effectivement mon espoir. Il n'empêche que nous serons tout de même trois êtres magiques sur quatre.

— Quoi ? Attendez, mais pourquoi est-ce que je n'irais pas tout seul ?

— Parce que je doute que tu sois autorisé à emprunter des documents. Tu saurais les interpréter tout seul, sur place ? Sans aide ?

— Vous pourriez toujours me guider par téléphone, fit remarquer Barne en haussant un sourcil.

— Je crains fort que le bâtiment ne soit soumis à un brouillage... et sans certitude, nous ne pouvons pas prendre le risque.

— Bon, admettons. Vous devez m'accompagner, d'accord. Par contre, pourquoi faire venir les elfes ?

— *Les elfes ?* dit Carmalière sans avoir l'air de comprendre.

— Eh bien oui, répondit Barne, vous aviez dit trois sur quatre, non ? J'imagine que vous parliez de ces demoiselles. Amélie et Milia, si je ne m'abuse ?

— Amélie ? Mais ce n'est pas une elfe !

En se retournant vers Amélie, Carmalière vit soudain la cause de cet imbroglio.

— Ah oui, dit-il, je vois. Amélie ! Retire donc ta veste, le nouveau te prend pour une elfe !

Celle-ci poussa son insupportable rire strident en balançant sa tête en arrière et Barne se dit qu'elle en faisant définitivement trop. Il trouvait également fort inconvenant que Carmalière lui intime, comme ça, de se dénuder. Amélie retira sa veste sous laquelle elle portait un débardeur blanc. Deux grandes ailes, semblables à celles d'une libellule, se déplièrent dans son dos. Barne était stupéfait.

— Une fée... murmura-t-il.

— Une fée, confirma Carmalière, tout juste. C'est vrai que physiquement, à part les ailes, il n'y a pas grand chose qui les distingue des elfes, pas vrai ? Question magie, en revanche, c'est autre chose. La magie des fées, haaa... Même moi, avec toute mon expérience magique, je continue à être sous le charme. Quelles créatures majestueuses.

Amélie était occupée à se ronger les ongles, le regard dans le vide, et Barne avait bien du mal à saisir la majesté de la fée. Certes, les ailes étaient jolies.

— Il n'empêche, dit-il pour recentrer la conversation, que je ne vois pas pourquoi elle devrait venir ! Ni elle ni celle qui est vraiment une elfe !

— Amélie est infirmière. On a toujours besoin de quelqu'un pour soigner les petits bobos dans une compagnie.

— Ah, parce que nous sommes une compagnie maintenant. Première nouvelle. À quel genre de blessure exactement nous exposons-nous en visitant une *bibliothèque* ?

Carmalière s'avachit à nouveau dans son fauteuil et croisa les mains derrière la tête.

— C'est une bibliothèque, certes. Mais une bibliothèque qui abrite des données sensibles et qui est tenues par des orques. Sans aller jusqu'à sombrer dans la paranoïa, je prendrais quelques précautions avant de m'y rendre.

Le petit employé de bureau en face de la magicienne n'en croyait pas ses oreilles. Comment en était-il arrivé là ?

— J voulais juste que mon patron arrête de m'engueuler, moi, fit-il piteusement, le regard baissé. Voilà que j me retrouve embarqué dans une *compagnie*, avec une *guérisseuse* et une mission d'infiltration qui implique de potentielles blessures physiques. . .

— Je sais, c'est grisant, hein ? répondit Carmalière en levant les yeux aux ciels d'un air rêveur. L'appel de l'aventure, l'épopée qui t'attrape et ne te lâche plus. Tu verras, après quelque temps, tu ne pourras plus t'en passer.

---

Barne n'eut qu'un souvenir très confus du chemin du retour. Il avait pris le bus, il en était à peu près certain, mais tout le reste était flou. Sa vie avait pris un tour aussi inattendu que brutal. Pourquoi ? Pour une stupide insulte lancée par un patron un peu autoritaire.

« Traîne-savate »... Pourquoi avait-il fallu qu'il en fasse un tel flan ? Surtout, pourquoi n'avait-il jamais été capable de dire « non »

à cette Carmalière, tout simplement ? Il en avait eu envie, pourtant, à chaque fois que les plans de la magicienne devenaient un peu plus délirants. Mais non. Jusqu'au bout, Barne avait accepté. Tacitement, parfois. En grognant un peu. Sauf qu'il avait été, dans les grandes lignes, *consentant*. Il ne se l'expliquait pas.

Quel traîne-savate, se dit-il... Il avait la sensation d'avoir été happé, comme une marionnette, par les événements. Incapable d'inverser la tendance, il s'était résigné à suivre Carmalière dans cette mission dont les tenants et les aboutissants lui semblaient de plus en plus flous.

— Eh bien, fit son miroir lorsqu'il entra dans la salle de bain pour prendre une douche bien méritée, on rentre tard ce soir ! Ne me dis pas que tu as fini par remplacer Mélindel ?

— Ça te regarde, la vitre ?

— Oooh, mais c'est qu'il répond, l'effronté.

Les habits de Barne atterrirent dans la corbeille à linge sale. Il ouvrit le robinet et lorsque l'eau commença à chauffer, il entra dans sa cabine de douche.

— Alors ? reprit le miroir.

— Alors quoi ?

— Tu veux pas me répondre ?

— Faudrait savoir, je croyais que j'étais effronté. Tu préfères que je te réponde alors ?

— Oh ça va, petit malin. Tu peux m'dire, non ? On est quand même pratiquement des colocataires. Ça crée des liens.

Barne éclata d'un rire à moitié forcé. Intérieurement, il était plutôt horrifié : bon sang, il a raison, se disait-il. Ma relation sociale actuelle la plus sérieuse, c'est le miroir de ma salle de bain. Eh merde.

— Si tu veux tout savoir, je pars à l'aventure !

— À l'aventure, toi ? Tu vas sortir les poubelles, c'est ça ?

— Pas du tout. Je vais poursuivre mon patron en justice. Pour ça, je pars à la recherche d'un ancien document juridique.

— Ouais, bah j'étais pas loin. . .

— N'empêche que je suis dans une *compagnie*, maintenant. Eh ouais. Y'a un magicien, une fée, une elfe. . .

— Sans blague ? Encore une elfe ? Mélindel ne t'as pas suffi ?

— Tu peux te moquer, n'empêche que moi, je fréquente des gens en dehors de l'appartement.

C'était un coup bas, il le savait. Le pauvre miroir n'avait pas la moindre occasion de parler à qui que ce soit, sauf lorsque Barne recevait des invités. Ce qui n'était à peu de chose près jamais arrivé depuis que son ex-femme était partie.

Pourtant, quelque part, se passer les nerfs sur cet objet insignifiant avait revigoré Barne. Au fond, peu importait la mission. Pour la première fois depuis longtemps, il allait *vivre* quelque chose. Sortir.

Et, il se sentit ridicule en ayant cette pensée d'adolescent attardé mais. . . il avait de nouveaux *amis*.

---

## À l'aventure

---

À travers la vitre crasseuse, le paysage défilait. Le train traversait la campagne pour relier Quantar, la petite ville où vivaient Barne et ses compagnons, à Sorrbourg, la capitale de la Terre de Grilecques. Le trajet était censé prendre environ trois heures et Barne Mustii s'était levé aux aurores ce matin-là. Un samedi ! Voilà qui était criminel pour lui qui ne crachait jamais sur une grasse matinée.

Carmalière et lui avaient passé la semaine à organiser le voyage. Glormax s'était montré tout aussi déplaisant qu'à l'accoutumée au cours de cette semaine, mais aucune insulte supplémentaire n'était venue fleurir le dossier que Barne commençait à préparer. La simple existence de ce plan secret apportait une force intérieure à Barne : cette sensation d'avoir un coup d'avance sur Glormax le remplissait de joie.

Le train bringuebalait sur les rails vieillis de cette partie très rurale de la Terre de Grilecques. Barne somnolait, la tête appuyée nonchalamment sur sa main, le coude posé contre le rebord de la vitre. Carmalière, Amélie et Milia partageaient un compartiment avec lui.

- Pas très matinal ? demanda Milia qui lui faisait face.
- Ça dépend des jours. En général, je tiens à mon samedi matin.

— Ha ! Oui, c'est vrai que tu n'es pas habitué. Moi, je travaille, le samedi matin.

Il tourna son regard vers elle en haussant un sourcil. Elle se corrigea immédiatement :

— Non, pas aujourd'hui, bien sûr. Ce sont les vacances d'été. Je suis institutrice. Dans mon école, les gamins viennent *aussi* le samedi matin.

— Instit', hein ? Tu fais donc partie de ces gens qui bossent cent jours dans l'année et qui passent les deux cents soixante-cinq autres à s'en plaindre.

Il entendit Carmalière et Amélie pousser des exclamations choquées.

— Cent jours ? ! Non mais dis-donc, l'inerte ! D'après ce qu'on m'a dit, on s'foule pas non plus une guibole tous les jours, chez Boo'Teen Corp ! Tu veux qu'on regarde ton historique Internet, pour rigoler ?

Barne tourna la tête vers Carmalière à la recherche de soutien mais celui-ci avait les bras croisés et lui jetait un regard désapprobateur.

— Pas la peine de lui servir ton discours sur ton planning *overbooké*, lui dit-iel. Pas de faux semblants entre nous. D'ailleurs, c'est assez vache de ta part de la brocarder, surtout que je suis certain que tu n'en remues pas une de la journée. Je bosse dans la même boîte que toi, je te le rappelle.

Le pauvre Barne était abasourdi, atteint dans son orgueil : il venait de se faire traiter de feignant face à une fonctionnaire ! Une *fonctionnaire* !

— Oui, mais moi au moins, si je ne fous rien, ça ne coûte pas d'argent à la communauté, répliqua-t-il avec un air hautain.

— Ah bon ? fit Carmalière en souriant cette fois. Le prix de ton salaire n'est pas répercuté sur le prix des biens de consommation que tu participes à produire ? En l'occurrence, des bottes. Ne parlons pas, en plus, des surcoûts répercutés à droite à gauche par la

publicité... Mais pour tout ce qui se vend et qui s'achète, combien de Barne Mustii payés à se tourner les pouces sur leurs réseaux sociaux ?

— Ça ne coûte pas d'argent *public*, en tout cas.

— Certes. Sauf si on commence à considérer les généreuses aides à l'embauche octroyées à ton employeur. Ou le remboursement de tes titres de transport par la municipalité. En plus, ne me fais pas croire que Boo'Teen Corp ne fait pas du détournement de Crédit d'Impôt, je suis prête à parier que c'est toi qui remplis les tableurs pour le faire ! Pour quelle utilité sociale, dis-moi ? Et celle de Milia, tu tiens vraiment à la comparer à la tienne ?

— Ça va, ça va, dit Barne en agitant la main, renfrogné.

On ne pouvait décidément rien dire avec ces énerguènes, ils avaient réponse à tout. Cependant, il devait reconnaître qu'ils avaient raison sur un point : il n'avait aucune raison d'agresser Milia ainsi.

— Je m'excuse, ajouta-t-il enfin à son attention. Ma réflexion était complètement gratuite, je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça.

— Il n'y a pas de mal, répondit-elle avec indulgence. J'ai l'habitude, tu sais... Quand on mélange les préjugés sur les profs avec ceux sur les elfes...

— Je n'ai aucun préjugé contre les elfes, s'empressa-t-il de dire sans réfléchir.

— Non mais il n'y a pas de mal, je te dis. Tout le monde a...

— Vraiment ! J'ai été marié quinze ans avec une elfe, c'est dire.

— Oh !

Pour la première fois depuis qu'il les avait rencontrés, Barne sentit qu'il avait sincèrement surpris les trois membres de la FNT. Il était en quelque sorte sorti de l'image bien carrée qu'ils s'étaient faite de lui.

— « Été » ? fit Carmalière.

— On a divorcé il y a quatre mois.

— Désolé.

Barne aurait bien expliqué que ce n'était pas grave, qu'il avait eu le temps de faire son deuil. Que sa séparation d'avec Mélindel avait de toute manière été scellée bien avant le divorce. Seulement, il n'avait pas envie de s'étaler sur le sujet. Il avait bien conscience de dégager naturellement une image de perdant et il ne voulait pas, en plus, que ses trois compagnons voient en lui un échec sentimental ambulante.

— Alors, pour cette bibliothèque, dit-il d'un air faussement enjoué afin de briser le froid qui s'était installé, comment on s'y prend ?

— Eh bien, on va commencer par profiter de notre principal atout, dit Milia.

— C'est-à-dire toi, ajouta Amélie en faisant un sourire à Barne.

— L'idée, c'est que tu te présentes seul. Nous, on reste en retrait, de préférence hors de vue.

— Les tickets d'entrée ne vont-ils pas être alloués pour chaque personne ? fit remarquer Barne. Si je suis le seul à en récupérer un, l'intérêt est réduit, non ?

— On sera en retrait, dit Carmalière, mais avec toi. Disons que nous ferons en sorte que nos caractères magiques ne soient pas trop apparents.

— Tiens, c'est vrai, remarqua Barne, vous n'avez pas mis votre robe de magicienne aujourd'hui.

Carmalière portait une simple tenue de ville, tout ce qu'il y avait de plus classique : un petit polo saumon et un pantalon en toile sombre. Barne n'eut pas le cœur à lui dire que sa moustache en pointes suffisait à trahir son côté « excentrique ».

— Comme tu peux le voir, ajouta Milia, avec mes cheveux relâchés, on ne voit pas mes oreilles en pointe.

— Au moins tu as les cheveux châtain, dit Barne. Toi, par contre, ils sont plutôt voyants, ajouta-t-il en jetant un regard critique aux cheveux bleus d'Amélie.

— Il existe des humaines qui portent les cheveux bleus, tu sais, répondit-elle sarcastiquement. Enfin, peu importe, je peux changer de couleur à volonté, regarde.

Ses cheveux virèrent au rouge vif en quelques secondes.

— C'est fou que ça doit être utile au quotidien, ironisa Barne.

— En tout cas, dit Carmalière, quelqu'un d'un peu physionomiste se rendra vite compte que nous sommes respectivement un magicien, une fée et une elfe. Toutefois, à première vue, nous pourrions passer pour des humaines. Si tu es le seul à parler et à te mettre en avant, l'illusion devrait tenir suffisamment longtemps.

— Et ensuite ? Une fois à l'intérieur du bâtiment, je veux dire ? Qu'est-ce qui les empêchera de nous foutre dehors dès qu'ils se seront aperçus de la supercherie ?

— Eh bien, ils n'ont pas vraiment de raison de nous virer. Oh, bien entendu, techniquement, ils n'en ont pas non plus de nous refuser l'accès, mais il est assez simple de le faire : « cette section des archives est en travaux », « le responsable est absent, je ne peux pas vous laisser entrer sans son autorisation », etc. Trouver une raison de mettre des gens dehors et, surtout, les mettre dehors sans faire de scandale – car c'est une bibliothèque, je te le rappelle –, c'est une autre paire de manches.

— C'est tout de même un plan qui tient à pas grand chose, fit sombremenent Barne. Tabler sur les hypothèses : qu'on vous confonde avec des humains ; que le réceptionniste m'ait suffisamment à la bonne pour me laisser entrer sans trop poser de questions ; que personne ne vous démasque par la suite et, le cas échéant, qu'on ne nous jette pas dehors dans la foulée.

— J'ai connu des plans autrement plus hasardeux, fit Carmalière avec philosophie.

— Je veux bien vous croire. Sauf que comme je n'en faisais pas partie, sans vouloir paraître insensible, ça m'inquiétait beaucoup moins.

Le train arriva à bon port avec la dizaine de minutes de retard de rigueur. Bien qu'étant la capitale de la Terre de Grilecques, Sorrbourg n'en était pas la ville la plus étendue. Pourtant, on la percevait souvent comme entourée d'une aura, ce que Barne avait du mal à comprendre. On la disait magnifique, Barne n'y voyait que des rues sales et des façades dégoulinantes de pollution ; on vantait son atmosphère raffinée, Barne n'y reniflait qu'une odeur d'urine omniprésente ; tout le monde semblait vouloir y être, *en être*, « monter à Sorrbourg », quand Barne avait hâte de la quitter dès qu'il y mettait les pieds.

Cette fois, de toute façon, il n'y était pas pour le plaisir. Après vingt minutes de métro, lieu qui semblait être la principale source de l'odeur d'urine qui parfumait la ville, ses trois camarades et lui-même étaient arrivés devant la Bibliothèque Nationale des Prud'Orques. Le bâtiment était aussi imposant qu'un bunker et son architecture était d'ailleurs aussi raffinée que celle d'un bunker. Il ressemblait à tous ces bâtiments construits pendant la grande expansion industrielle de la Terre de Grilecques, quelques quarante années plus tôt. Curieusement, il n'avait pas l'allure des bâtiments « orques » classiques qui évoquaient le plus souvent des antres de l'enfer, avec leurs pierres noires, leurs piques et leurs cornes géantes décoratives. Mais après tout, la bibliothèque était théoriquement gérée par des humains, même si la quasi-totalité de la direction était orque ou gobeline.

Amélie avait réglé sa teinte de cheveux sur un blond foncé tirant sur un châtain plus vrai que nature. Ils entrèrent dans le bâtiment. Barne essayait tant bien que mal d'ignorer la moustache de Carmalière, formidablement voyante et déplacée pour un vieil être humain normalement constitué. Le hall était une grande salle circulaire, mais la plus grande partie n'était accessible qu'après avoir traversé des tourniquets qui ne tournaient que pour les visiteurs dotés d'une carte d'accès. Plusieurs guichets étaient ouverts pour récupérer ces fameuses cartes.

Barne choisit le guichet avec la file d'attente la plus courte, ce qui était à son sens le comportement le plus *normal* que l'on pouvait

attendre de visiteurs humains. Il fut surpris de constater que le guichetier, lui, n'était pas un être humain. Il était petit, trapu, la peau tirant sur l'orange foncé, et son visage était cerclé de deux épaisses oreilles qui faisaient chacune une pointe sur le dessus. Un jeune gnome, un autre être inerte exploité par les orques et les gobelins.

— Suivants ! dit le gnome.

Barne s'approcha tandis que Carmalière, Amélie et Milia restaient légèrement en arrière, comme cela était prévu.

— Nous voudrions quatre entrées, s'il vous plaît.

— Quel est l'objet de votre visite ?

— Nous souhaiterions accéder aux archives des condamnations remontant à plus de trois décennies. Pour des travaux universitaires, ajouta-t-il nonchalamment.

— Très bien, dit le gnome sans montrer la moindre once de méfiance. Puis-je voir vos cartes d'identité ?

— Bien sûr, dit Barne en extirpant la sienne de son portefeuille.

— Merci.

Le gnome prit la carte et y jeta un œil distrait.

— Celles de vos camarades également.

Carmalière fit mine de chercher dans ses poches avec des gestes lents et mal assurés.

— Attendez une minute, mon petit, je suis certain que je l'ai là, quelque part. . .

Barne ne put s'empêcher de remarquer que sa voix était à la fois plus masculine et plus chevrotante qu'habituellement. Pour une jeune magicienne de huit cents ans, iel imitait un vieillard lambda parfaitement. Milia et Amélie elles aussi jouaient aux idiots. « J'ai dû la laisser dans la voiture. » « C'est toi qui devait prendre mon portefeuille ! » « Ah, mais c'est pas possible ! » « Excusez-nous, m'sieur. . . »

Malheureusement, le gnome n'avait pas l'air spécialement agacé et attendait patiemment que les trois visiteurs retrouvent leurs cartes d'identité.

— Écoutez, tenta prudemment Barne, nous sommes un peu pressés.

— Je suis désolé, fit le gnome d'un ton neutre, mais il me faut vos cartes. Sans cela, je ne peux pas vous laisser entrer.

— Je comprends, je comprends. Seulement, j'ai peur que nous n'y passions la nuit, si vous voyez ce que je veux dire.

Milia, Amélie et Carmalière surjouaient de plus en plus les personnes perdues. Barne sentait bien que la supercherie ne pourrait pas durer beaucoup plus longtemps.

— Ce ne serait que moi, répondit le gnome, je vous aurais déjà laissés passer. Le truc, c'est que je pourrais avoir des ennuis, vous voyez.

Il avait indiqué d'un signe de tête deux gobelins aux airs mauvais qui étaient postés de chaque côté des tourniquets d'entrée. Des agents de sécurité, sans aucun doute. Barne sauta sur l'occasion.

— Ah oui... Ces gobelins de m... oh, pardon.

Il mima l'air désolé de celui dont les paroles ont dépassé la pensée. Le gnome eut un petit rire.

— Il n'y a pas de mal. Ce n'est pas moi qui vais vous dire le contraire.

— Ils vous traitent correctement, au moins ? Pod ?

Il avait lu le nom « Pod » sur le badge que portait le gnome au niveau de son cœur. Un nom typique de gnome, court et rond.

— Oh, vous savez, je ne suis qu'un stagiaire, donc peu importe, je ne serai pas ici longtemps.

— Je prends ça pour un « non ». Stagiaire, hein ? Un salaire misérable, j'imagine.

— Un salaire ! Ah ! Ce serait du luxe ! Non non : je ne suis pas payé. Apparemment, c'est *l'expérience* tirée de ce stage qui constitue mon salaire.

— C'est scandaleux, murmura Barne en agitant la tête de gauche à droite. *L'expérience* qui consiste à se recevoir des ordres de gobelins puants et à faire gratuitement un boulot de guichetier ?

— Pas si fort, dit Pod d'un air apeuré. Ils pourraient vous entendre !

— Désolé. Moi, quand je vois un type sympathique comme vous se faire exploiter par ces sales bestioles, ça me révolte. Quel âge avez-vous, Pod ?

— Vingt-deux ans.

— Vous avez toute la vie devant vous, Pod. Ne vous laissez pas intimider par les gobelins. Vous ne voulez pas finir comme moi : docile et résigné.

La voix de Barne s'étrangla. Il avait joué le rôle du grognon typique à la perfection, mais il ne s'attendait pas à entendre une vérité aussi déplaisante sortir de sa bouche. Il se rendait compte que, tout autant qu'à Pod, c'était à lui-même qu'il avait adressé cette dernière phrase.

— Par contre, poursuivit-il, mon grand-père, là, est en fin de vie. Une vie dure et âpre, sous la domination des gobelins. Il a beaucoup souffert et est un peu sénile, comme vous pouvez le constater. Pour être honnête, je doute que lui-même sache où sont ses papiers. Cela m'attriste de le voir se faire refouler d'un peu partout. Vous ne pourriez pas faire un effort ? Entre inertes, il faut être solidaires.

Le jeune gnome semblait tiraillé, mais Barne savait qu'il avait déjà gagné. Il n'en fallait jamais beaucoup pour faire ressortir le ressentiment envers les gobelins dans le cœur d'un inerte comme lui.

— Très bien, céda finalement Pod. Mais pas de blague, hein ? Vous surveillez bien votre grand-père. Qu'il n'aille pas faire n'importe quoi dans la bibliothèque. Si on s'aperçoit que je l'ai laissé entrer sans contrôle, je risque gros.

— Merci, mon jeune ami ! Vous nous rendez un sacré service !

Pod tapota sur son clavier et quatre petits tickets blancs jaillirent d'un boîtier posé sur le guichet. Barne s'en saisit et en tendit trois à ses camarades. Alors qu'ils allaient prendre congé et s'avancer vers les tourniquets, Pod interpella Barne une dernière fois :

— Monsieur... vous êtes réellement devenu docile et résigné à force d'être un subordonné des gobelins ?

Barne sentit un petit pincement dans sa poitrine. « Oui » aurait été la plus honnête des réponses.

— Je le suis de moins en moins, murmura-t-il finalement. Bonne chance à vous, Pod.

— Bonne journée, m'sieur, fit simplement le gnome avant de porter son attention sur les autres personnes qui attendaient dans la file du guichet.

Les quatre compagnons passèrent les tourniquets sous l'œil sévère des gardiens gobelins. Personne ne les arrêta : la ruse avait fonctionné. Alors qu'ils quittaient le hall et s'enfonçaient dans le couloir principal de la bibliothèque, la tension se relâcha quelque peu. Carmalière, Milia et Amélie revinrent marcher au même niveau que Barne.

— Félicitations, mon cher Barne, lui glissa Carmalière. J'ai bien cru que nous étions fichus, mais ton argumentaire a eu l'air de le convaincre. Pour un peu, j'aurais juré que tu étais plus militant que moi...

— Je crois que c'est surtout mon couplet sur votre sénilité qui l'a convaincu, fit Barne avec un sourire narquois.

— Oui, bon... Ce n'était peut-être pas nécessaire, mais après tout, ça a fonctionné alors je ne vais pas me plaindre. Si tu pouvais laisser ma santé mentale de côté à ta prochaine ruse, j'apprécierais.

— Allons, allons, la fin ne justifie-t-elle pas les moyens ?

— Tu crois vraiment que c'est là ma façon de penser ? Cela me blesse si c'est le cas.

Le magicien avait l'air sincère.

— Je ne dis pas que vous êtes un mauvais bougre, s'expliqua Barne, mais avec tous vos discours sur la victoire des masses, l'intérêt général, tout ça... oui, parfois je me demande jusqu'où vous seriez capable d'aller pour défendre vos idéaux. À quel prix. À quel prix pour les autres, surtout.

— Tu me vois franchement navrée si c'est l'impression que je t'ai donnée. J'espère qu'avec le temps, tu découvriras que je me préoccupe des autres bien plus que tu ne pourrais l'imaginer.

— N'en parlons plus. J'essaie de me repérer dans ce dédale.

Ils avaient suivi les panneaux placés à chaque intersection de couloir en prenant la direction des archives. Les couloirs étaient larges et impressionnants, avec une moquette rouge sombre, de grandes colonnes rectangulaires qui couraient le long des murs et des lustres aux formes géométriques abstraites qui pendaient des plafonds. Une sorte de *bunker* sobrement aménagé pour une cérémonie officielle. Sans être totalement d'un style gobelinesque, le bâtiment était légèrement trop sinistre pour ressembler à une œuvre humaine.

Un certain nombre d'humains, de gnomes et de gobelins arpentaient les couloirs. Parfois, un orque y déambulait et ceux qui le croisaient étaient forcés de raser les murs pour laisser passer l'imposante créature. Carmalière n'avait pas menti : aucun être magique ne semblait pouvoir pénétrer en ces lieux. Fort heureusement, aucun des autres visiteurs de la bibliothèque ne s'intéressait à la compagnie, chacune et chacun vaquant simplement à ses occupations.

— Carmalière ? Qu'est-ce que vous faites ? Les archives sont à gauche, regardez.

Un panneau indiquait clairement « Archives judiciaires » vers le couloir de gauche tandis que le couloir de droite, vers lequel Carmalière avait tourné, menait à « Documentation à accès réservé ».

— Ah. Oui, eh bien... Amélie et toi, vous n'avez qu'à y aller. Je voudrais profiter d'avoir pu entrer sans encombre pour visiter cette section. Milia, tu viens avec moi ?

— Carmalière, dit Barne en regardant la magicienne dans les yeux, vous n'êtes pas en train de me faire un coup de travers, j'espère. Nous sommes ici pour mon affaire. Je vous rappelle qu'il était capital que vous veniez, pour m'aider. . .

— Bien sûr, bien sûr. Mais ce serait trop bête de venir ici sans jeter un œil au reste, pas vrai ? Ça ne prendra qu'un instant, je t'assure. Nous vous rejoignons dès que nous avons terminé. Amélie a toutes les compétences nécessaires pour t'aider à trouver le document que l'on cherche.

Barne se tourna vers Amélie qui ne semblait pas surprise le moins du monde de cette soudaine lubie de Carmalière.

— Je vous préviens, murmura Barne, que si vous êtes en train de manigancer quelque chose de pas net derrière mon dos. . .

— Ah, mais arrête la parano, lui lança Amélie avec un air impatient. Je viens avec toi, ça devrait te rassurer, non ?

Il n'osa pas lui avouer que sa présence à elle n'avait rien de rassurant. Un peu renfrogné qu'on le mette devant le fait accompli ainsi sans lui laisser le moindre choix, Barne accepta qu'ils se séparent. Carmalière et Milia disparurent au bout du couloir de droite, tandis qu'Amélie et lui s'engouffraient dans celui de gauche.

Tout cela ne sent décidément pas très bon, se dit Barne.

---

La salle des archives était tout aussi intimidante que le reste du bâtiment. Les bibliothèques en bois sombre s'élevaient jusqu'au plafond voûté en une série de demi-dômes. Barne était impressionné par la quantité de documents entreposés là. Il y avait quelque chose d'anachronique dans tout cela, à l'ère où tout était de plus en plus numérisé et où une bibliothèque de cette envergure pouvait tenir dans une carte mémoire de la taille d'une phalange.

Amélie et lui étaient seuls dans la pièce. Les tables et les étagères qui prenaient la poussière confirmaient que cette section de

la bibliothèque était peu fréquentée. Leurs pas résonnaient en écho sur les parois de pierres polies.

— Maintenant, il s'agit de trouver ce que l'on cherche dans ce bazar, murmura Barne qui n'osait lever la voix.

— Il y a une inscription en haut de chaque étagère : j'imagine qu'elles indiquent ce qui s'y trouve.

Barne plissa les yeux en regardant en l'air. Les étagères faisaient facilement sept mètres de haut et si les inscriptions étaient bien visibles, elles étaient écrites si petit qu'il était presque impossible de les lire. Les rangées étaient séparées par des échelles auxquelles il fallait grimper pour accéder aux documents stockés en hauteur.

— On ne voudrait pas nous rendre la tâche facile, n'est-ce pas ? maugréa Barne. Si on doit monter à chaque échelle une par une pour lire l'inscription, on va y passer la journée.

— Pas forcément, fit Amélie d'un ton confiant.

— Tu arrives à voir quelque chose ?

— D'ici, non, dit-elle en retirant sa veste, mais j'ai un petit avantage.

Elle posa son vêtement sur une table tandis que ses grandes ailes se déployaient dans son dos. En quelques secondes, elle s'était déjà envolée et flottait à plusieurs mètres du sol. Ses ailes transparentes et argentées battaient très vite en faisaient étonnement peu de bruit. Barne ne pouvait s'empêcher de la comparer, dans sa tête, à une libellule géante. Il n'avait rencontré que peu de fées dans sa vie, et il ne se souvenait pas en avoir déjà vu une voler. Il devait admettre qu'observer les ailes d'Amélie vibrer ainsi avait quelque chose d'envoûtant... d'hypnotisant, même.

Elle vogua à travers les allées et commença à examiner les inscriptions en haut de chaque étagère.

— « Décrets Prud'Orquaux »... « Anciens textes de loi dont l'application a cessé »... « Comptes-rendus d'Assemblées Syndicales »...

Elle énumérait ainsi chaque section tandis que Barne la suivait, en bas, toujours fasciné par le vol majestueux de la fée.

— « Dérogations et autorisations spéciales »... Ah! « Actes de jugements Prud'Orquaux ». Ce doit être là-dedans.

— C'est classé par dates, fit Barne qui regardait à présent les nombreux étages de l'étagère. Carmalière a parlé d'une affaire d'autant d'une quarantaine d'années... ça nous ramène dans les années 6570.

— Là, par contre, nous n'avons pas le choix : il va falloir descendre un certain nombre de dossiers et examiner le tout en bas.

Amélie en emporta quelques-uns dans ses bras. Barne, qui ne voulait pas rester les bras croisés, se hissa à l'une des deux échelles qui délimitaient l'étagère et attrapa à son tour quelques dossiers. Ils s'assirent tous deux autour d'une table et se plongèrent dans l'étude des documents.

— Le plaignant s'appelait Ovar, rappela Amélie. Il y a des chances que ce soit indiqué sur la pochette du dossier en question.

— Ovar ? fit Barne, surpris. Comme le guitariste ?

— Le guitariste ? Tu parles de Jorn Ovar ? Attends, tu *connais* Jorn Ovar ? Je ne pensais pas que le rock elfique des années quatre-vingts était ton genre...

— Tu m'excuseras, dit Barne, vexé, mais on ne se connaît pas encore assez pour que tu saches ce qui est « mon genre » ou ce qui ne l'est pas...

— Tu as raison, s'excusa Amélie. Toujours est-il que : oui, c'est le même nom... mais je doute que ce soit la même personne. Pour ce que j'en sais, le guitariste a eu plus de démêlées avec la drogue qu'avec un hypothétique patron...

— Faut admettre...

— Honnêtement, je n'ai aucune idée d'un éventuel lien de parenté entre le guitariste et le type qui nous intéresse... Continuons donc à chercher. Un dossier qui s'appellerait « Affaire Ovar », « Instruction Ovar » ou quelque chose dans ce style...

La recherche n'était pas des plus aisées : il semblait n'y avoir aucune norme et aucune cohérence entre les dossiers. Certains portaient une inscription au marqueur bien visible, d'autres étaient décorés d'une étiquette détaillée et parfois à moitié effacée. D'autres enfin n'en avaient pas du tout et Amélie et Barne devaient alors l'ouvrir et examiner la première page pour y trouver l'information qu'ils cherchaient.

Après plusieurs minutes, Barne tomba enfin sur le bon document. Une pochette bleue très cornée, avec une étiquette jaunie sur le dessus qui disait : « Acte de condamnation du 22 détriembre 6568 dans le litige opposant *Godirik Ovar* à *Tromk & Associés* ».

— Définitivement pas le guitariste, donc, fit Barne avec une légère pointe de déception dans la voix.

— Peu importe ! s'écria Amélie. Ça doit être ça !

— Ne crions pas victoire trop vite, répondit Barne avec prudence, voyons un peu ce que raconte ce dossier.

— Jolie esperluette, fit Amélie en regardant la pochette.

— Pardon ?

— Je parle du petit « et » recourbé dans « *Tromk & Associés* ».

Barne dévisagea la fée et lança :

— Super. Nan, sérieux, c'est *super-intéressant*. T'es l'experte calligraphie du groupe ? Ça nous avance à quoi, dans le contexte ?

— On appelle ça de la *typographie*, ignare. Et oui, il se trouve que je suis calée en la matière, pourquoi ? Ça te défrise ?

— Bon sang... pardon, mais... *mais qu'est-ce qu'on en a à carrer* ?

— Dis-donc, s'énerva Amélie, j'ai quand même le droit d'apprécier les belles choses, non ?

— C'est vraiment le moment ?

— BON ! Eh bah, ouvre-le, ce foutu dossier ! Ah, j'te jure ! On m'y reprendra, à enquêter avec des aigris pareils !

— *Aigri?* s'exclama Barne en refermant d'un coup sec le dossier qu'il avait commencé à ouvrir. Excuse-moi de trouver légèrement secondaire la *police d'écriture* du dossier qui pourrait me permettre d'attaquer mon patron en justice ! Ça fait de moi un type *aigri* ?

— Ouais, parfaitement : t'es aigri ! Quand on sait pas où trouver de petits bonheurs futiles même dans les choses sérieuses, on n'sait pas trouver le bonheur tout court !

— Quoi ?! Mais c'est pas possible d'entendre des conner... .

Un bruit strident l'interrompt : une forte sirène s'était déclenchée. On aurait pu croire à une alerte au feu. Des pas précipités retentissaient dans le couloir par lequel étaient arrivés Amélie et Barne. Ils interrompirent leurs chamailleries et se regardèrent avec incrédulité.

D'un coup, la grande porte de bois s'ouvrit et claqua contre le mur. Carmalière et Milia entrèrent dans la pièce, essoufflés et avec des airs paniqués sur leurs visages.

— Nous sommes repérés, annonça Carmalière. Nous avons intérêt à déguerpir d'ici, et vite !

---

## Le feu et la boue

---

— MAIS QU'EST-CE QUE VOUS AVEZ FOUTU? s'écria Barne avec fureur. JE VOUS AVAIS DIT DE VOUS TENIR À CARREAU!

— Je suis désolée, Barne, dit Amélie en le prenant par le bras, mais il va falloir remettre l'engueulade à plus tard. La priorité, c'est de foutre le camp d'ici!

Barne poussa un juron particulièrement vulgaire. Tous les quatre se jetèrent dans le couloir et renversèrent au passage un visiteur humain trop surpris par l'alarme et par cette cohue pour protester. Au bruit de leurs pieds frappant frénétiquement le sol se mêlaient d'autres bruits de course, plus lointains. Barne imaginait, la gorge serrée, des nuées de gobelins galopant de toute part, la fureur dans les yeux et la bave aux lèvres. Du moins, c'était ainsi que les documentaires historiques et les fictions médiévales les représentaient...

Dans la panique, ils n'avaient évidemment pas rangé les documents pris sur les étagères et Barne serrait toujours le précieux dossier bleu entre ses doigts. Ce serait du vol, mais d'après ce qu'il comprenait, le mal avait déjà été fait par Carmalière.

Amélie s'était à nouveau envolée et avançait avec quelques mètres d'avance sur le reste du groupe. À chaque croisement, elle scrutait les couloirs pour vérifier si la voie était libre – libre de gardes, cela s'entendait. Les pauvres visiteurs qui, eux, n'avaient rien demandé, se pressaient de toute façon contre les murs en voyant la compagnie foncer dans leurs directions.

— HALTE ! cria une voix gutturale à l'angle d'un couloir.

— DEMI-TOUR ! hurla à son tour Amélie en effectuant un virage serré.

La compagnie se rua dans un autre couloir un peu plus étroit. Des bruits sourds résonnèrent de tous les côtés, avec un volume variable.

— Bon sang, ils ont fermé les portes coupe-feu ! s'écria Milia.

— S'ils veulent du feu, répliqua Carmalière, ils vont en avoir.

Barne était concentré sur sa course, mais il aurait pu jurer voir une lueur apparaître aux creux des mains du magicien. Ils ouvrirent à coup de coude une des portes coupe-feu, composée de deux lourds battants. Ils pivotèrent dans un couinement plaintif et révélèrent, dans le couloir qui se prolongeait, deux gardes gobelins qui couraient dans leur direction.

— HALTE ! crièrent-ils d'une même voix.

Sourde à leurs injonctions, la compagnie fondait sur eux. Barne restait en retrait, n'ayant pas la moindre idée du plan d'attaque. D'ailleurs, maintenant qu'il y pensait : **MAIS ILS N'ALLAIENT TOUT DE MÊME PAS LES ATTAQUER ?**

Les gobelins, voyant que la compagnie ne s'arrêtait pas, dégainèrent leurs armes de poing. Ils n'eurent pas le temps d'en faire plus : Amélie, toujours en vol, envoya ses deux pieds dans le visage du premier goblin. Carmalière, quant à iel, fonça tête baissée sur le second, de tout son poids, comme un catcheur. Les deux gobelins volèrent en arrière, heurtèrent violemment les murs et s'écroulèrent sur le sol, inconscients.

— ILS ONT SORTI DES FLINGUES ! s'écria Barne en proie cette fois à la plus fulgurante des paniques. MAIS QU'EST-CE QUE VOUS AVEZ FOUTU POUR QU'ILS SORTENT DES FLINGUES ?

Les autres ne répondirent pas et continuèrent à courir. Barne cessa aussi de parler pour ne pas s'essouffler.

Au détour d'un couloir, d'autres gobelins apparurent. Cette fois, leurs armes étaient déjà pointées et ils étaient hors d'atteinte.

— HALTE !

— À COUVERT ! lança Carmalière.

En attirant Barne contre lui, la magicienne se jeta contre une grosse porte close sur le côté gauche et qui faisait un large renfoncement dans le mur. Amélie et Milia firent de même contre la porte en face. Les coups de feu claquèrent et des morceaux de plâtre volèrent dans les airs. Barne, scandalisé, beugla un nouveau juron.

— Préparez-vous à courir vers l'arrière ! prévint Carmalière.

— Quoi ? fit Barne avec des yeux ronds. Mais on va se faire canarder ! Vous avez peut-être des pouvoirs magiques, mais moi, je ne cours pas plus vite que les balles !

— T'inquiète pas, petit.

La lueur que Barne avait vu grandir dans les mains de Carmalière se mit cette fois à blanchir à vue d'œil. Une forte chaleur s'en dégageait et Barne eut bientôt l'impression de se tenir à côté d'un four tournant à pleine puissance avec la porte ouverte. Cet étrange phénomène était accompagné d'un bourdonnement de plus en plus insistant.

Après quelques secondes de concentration, Carmalière se pencha en avant et projeta ses deux mains vers les gobelins : une immense boule de feu y apparut et fut immédiatement propulsée à l'intérieur du couloir. Barne ressentit la chaleur avec une telle intensité qu'il crut pendant un instant avoir été brûlé lui aussi : il se retrouva trempé de sueur en une micro-seconde.

Le couloir, plutôt sombre lorsqu'ils s'y étaient aventurés, était maintenant rougeoyant. Un bruit d'explosion accompagné de hurlements de gobelins fit trembler les murs lorsque la boule de feu atteignit sa cible.

— MAINTENANT ! annonça Carmalière.

Et ils étaient repartis, encore une fois, rebroussant leur chemin. Barne savait que ce petit manège ne pourrait pas durer longtemps : ils allaient finir par être coincés, d'une manière ou d'une autre.

Un énième carrefour qui distribuait plusieurs couloirs et cages d'escalier s'offrit à eux. Impossible de savoir quelles issues étaient bouchées. En tout état de cause, elles l'étaient sans doute toutes. . .

— Attendez une minute, dit Amélie.

Toujours suspendue dans les airs, elle s'approcha de la caméra de surveillance la plus proche et agita les bras devant. Une petite poussière dorée jaillit de ses mains et se colla un peu partout sur l'appareil. Elle répéta le même manège sur les trois autres caméras disposées dans les coins du couloir.

— Désolée de ne pas y avoir pensé avant, fit-elle. Nous pourrons prendre un peu plus d'avance s'ils ignorent vers où nous allons. . .

— Bien vu ! En route ! dit Carmalière.

Ils prirent cette fois la direction d'une petite cage d'escalier en colimaçon qui s'enfonçait dans les profondeurs du bâtiment.

— Vous croyez que c'est une bonne idée, de descendre ? demande Barne. Vous comptez vraiment trouver une sortie au sous-sol ?

— Peut-être pas, mais avec un peu de chance, ce sera le dernier endroit où les gobelins iront nous chercher.

— Ça fait léger, comme avantage.

Ils pénétrèrent dans un couloir du sous-sol qui n'avait plus grand-chose à voir avec ceux du rez-de-chaussée. Terminées, les moquettes rouges au sol ; plus aucun lustre au plafond. Le lieu évoquait maintenant clairement un bunker, avec ses murs en béton et

ses néons blafards. Ils étaient dans la section de service, celle réservée au personnel.

Il y avait beaucoup moins de bruit à cet étage. L'alarme ne résonnait pas aussi fort et aucun gobelin ne courait à proximité. Ils étaient coincés, sans moyen de sortir du bâtiment, certes, mais temporairement en sécurité.

— Vous pensez qu'il existe un accès à la surface qui ne soit pas barré par des gardes gobelins ? demanda Milia.

— En temps normal, sans aucun doute, répondit Amélie. Là, étant données les circonstances, il ne faut se faire trop d'espoir. D'ailleurs, puisqu'on en parle, je trouve la question de Barne pertinente : *qu'est-ce que vous avez foutu*, au juste ?

Milia poussa un soupir.

— Carmalière voulait jeter un œil à un rapport sur un objet magique confisqué par les orques il y a plusieurs siècles de cela. L'Épée de...

— *L'Épée des Serfs*, compléta Carmalière.

— Voilà. Sauf que, comme vous pouvez l'imaginer, cette section de la bibliothèque n'est pas censée être accessible librement. Il faut une autorisation spéciale, un formulaire délivré par le Tribunal des Prud'Orques... bref, vous voyez le genre. Du coup, lorsqu'un des bibliothécaires est passé et a vu Carmalière lire ce document, il lui a tout naturellement demandé de lui montrer son autorisation.

— Comme je n'en avais pas, continua Carmalière, j'ai essayé de jouer l'idiot... le « vieillard sénile », comme m'avait présenté Barne. Malheureusement, le type est devenu soupçonneux et m'a demandé ma carte d'identité. C'est là que j'ai fait une bêtise.

— Carmalière a essayé d'endormir le bibliothécaire.

— QUOI ? s'écria Barne.

— C'était plutôt une bonne idée, tempéra Milia. Un sort de sommeil, c'est bateau pour notre ami magicien. En cachant le bibliothécaire endormi, ça nous aurait laissé le temps de partir. Lorsqu'il

se serait réveillé, nous aurions déjà été loin. Non, le problème, c'est qu'un garde passait justement dans le couloir à ce moment là et qu'il a vu Carmalière jeter son sort au bibliothécaire.

— Je vous laisse imaginer la tête d'un goblin qui voit quelqu'un pratiquer la magie dans l'enceinte de la Bibliothèque, fit sombrement Carmalière. Il a donné l'alerte immédiatement. . .

— On a juste eu le temps de fuir et de vous retrouver. . . et voilà.

— Enfin tout de même, grommela Barne, nous tirer dessus pour un vulgaire dossier. Qu'est-ce que c'est, d'abord, cette Épée des Trucs, là ?

— L'Épée des Serfs, reprit Carmalière patiemment. Crois-moi, ce dossier vaut bien qu'on nous tire dessus.

— Oh, eh bien c'est magnifique ! Vous vous êtes bien foutu de moi, Carmalière. Toute cette histoire de jurisprudence qu'il fallait retrouver, votre aide sur mon litige, tout ça. . . c'était du flan, pas vrai ? Un petit calcul pour arriver à vos fins, pour réussir à entrer ici et à voler votre foutu rapport !

— N'avez-vous pas trouvé l'acte de condamnation Ovar ? Avais-je menti sur ce point ?

— On l'a trouvé, oui. Et alors ? s'exclama Barne. À la vitesse où vont les choses, nous serons morts dans dix minutes ! Ça complique un peu mes chances d'attaquer mon patron aux Prud'Orques, vous ne trouvez pas ?

— Inutile d'être aussi pessimiste.

— Ah ! Mais oui, tout va bien ! Vous allez sans doute trouver une formule magique pour nous sortir de là, pas vrai ? Non, bien sûr, sinon vous n'auriez pas eu besoin de vous servir de moi pour y entrer.

Carmalière resta silencieuse.

— Et vous, là, fit Barne en agitant les bras vers Amélie et Milia. Vous ne dites rien ? Si j'en crois vos expressions, vous ne m'aviez pas l'air bien au courant des manigances de votre ami ! Ça ne vous

fait rien, à vous, qu'on vous embarque dans des dangers mortels sans vous prévenir ? Qu'on vous manipule ?

— Je fais confiance à Carmalière, dit Milia en secouant la tête.

— Moi aussi, confirma Amélie. Si iel est venu chercher ce rapport, c'est que c'était important.

— Même si ça met ta vie en danger ?

— Même si ça met ma vie en danger. On se fait confiance à la FNT.

Barne n'en croyait pas ses oreilles : elles étaient complètement sous la coupe de la magicienne et ne semblaient même pas s'en rendre compte. Le colimaçon derrière eux se mit à trembler légèrement.

— Ils arrivent, dit Carmalière, ne restons pas là.

Ils s'avancèrent avec prudence dans le couloir. Les quelques pièces auxquelles il donnait accès étaient closes. Des pancartes indiquaient des directions comme « Vestiaire » ou « Compteurs électriques ».

— Quelqu'un vient ! murmura Milia en entendant des pas qui, cette fois, ne provenaient pas de l'étage supérieur.

— Planquons-nous ici ! dit Carmalière en indiquant l'un des vestiaires.

— Mais s'il y a quelqu'un à l'intérieur ? objecta Barne.

— La priorité, c'est la personne qui est à l'extérieur et qui vient vers nous ! tonna Carmalière. Celle-ci, on est sûrs de son existence !

Barne ne lui fit pas remarquer que ses arguments devenaient de plus en plus difficilement défendables et ils ouvrirent la porte du vestiaire. Fort heureusement, il était effectivement vide. Ils s'y réfugièrent et refermèrent précautionneusement la porte derrière eux, en essayant de réduire au minimum tout grincement ou claquement qui aurait pu les trahir.

Carmalière fit signe à tous de se taire. Iel resta à côté de la porte tandis que les autres reculèrent vers le fond de la pièce où s'étendait une rangée de casiers en métal. Contrairement au couloir, la

pièce n'était pas éclairée. Seule la faible lueur propagée par les panneaux indiquant les sorties de secours leur permettait de distinguer quelque chose.

Les bruits de pas se firent plus insistants puis s'arrêtèrent. La poignée de la porte tourna. Les quatre compagnons retenaient leur souffle... Carmalière était prêt. La porte s'ouvrit.

Il y eut un souffle, suivi d'un choc sourd et d'une plainte étouffée. Carmalière alluma la lumière. Sa main droite était tendue vers le mur, paume en avant, pointée vers un jeune gnome plaqué contre le mur : ses pieds gigotaient à quelques centimètres du sol et il avait les mains serrées sur sa gorge. Son visage donnait l'impression qu'il était en train de crier, mais ses cordes vocales n'émettaient pas le moindre bruit.

— C'est le guichetier de tout à l'heure ! s'exclama Milia.

— Carmalière, qu'est-ce que vous fichez ? s'indigna Barne. Vous allez l'étouffer !

— Je l'ai juste rendu temporairement aphone, expliqua calmement le magicien. Pour l'empêcher de donner l'alerte. Je ne lui inflige aucune souffrance.

— Oh ? Vraiment ? Eh bien c'est drôlement bien imité ! À qui voulez-vous donc qu'il donne l'alerte ? Il n'y a personne à cet étage et pour le reste, l'alerte est déjà largement donnée ! Relâchez-le !

Carmalière secoua la tête de gauche à droite mais abaissa le bras et le jeune gnome retomba les pieds au sol.

— Merci... murmura-t-il d'une voix rauque à l'intention de Barne.

— Que suggères-tu que nous fassions de lui, alors ? demanda Carmalière à Barne d'une voix calme.

— Mais rien, bon sang ! C'est un pauvre stagiaire qui n'a rien demandé à personne !

— On pourrait le prendre comme otage, suggéra Milia. Ça nous permettrait peut-être de sortir sans encombre.

— COMME OTAGE ? MAIS VOUS ÊTES TOUS DINGUES ?  
explosa Barne qui n'en croyait pas ses oreilles.

— Chut ! siffla Amélie. On va nous entendre !

— MAIS J'EN AI RIEN À FOUTRE ! QU'ILS NOUS ENTENDENT DONC ! QU'ILS VIENNENT ! DES BOULES DE FEU, DES FUSILADES, ET MAINTENANT UNE PRISE D'OTAGE ? EST-CE QUE VOUS...

Soudain, la voix de Barne s'étrangla dans sa gorge. Carmalière lui avait lancé le même sort qu'il avait réservé au gnome quelques secondes plus tôt...

— Je suis désolé, Barne, dit celui-ci, mais nous ne pouvons pas risquer d'être repérés parce que tu perds ton sang froid.

Ç'en fut trop pour Barne : il se jeta sur la magicienne avec la ferme intention de lui mettre son poing sur la figure, et peu importaient les sorts qu'il risquait de subir. Il fut néanmoins retenu par Amélie et Milia.

— On s'calme ! s'écria Milia.

Amélie, quant à elle, lança à Carmalière :

— Rends-lui donc sa voix ! C'est ridicule !

Carmalière s'exécuta à contrecœur. Barne, sentant ses cordes vocales se détendre, cessa de se débattre et Amélie et Milia lâchèrent prise. Lorsqu'il eut recouvré sa voix, il murmura d'un ton aussi rauque que celui du gnome :

— Vous êtes vraiment un salopard, Carmalière...

— Je te prie de m'excuser pour mes méthodes un peu radicales, mais l'heure est grave et nous n'avons pas le temps pour les règlements de comptes : on doit trouver un moyen de fuir !

— Si je puis me permettre...

Tous les membres de la compagnie se retournèrent, surpris : c'était le pauvre guichetier qui avait parlé, tout bas.

— Ce n'est pas que la perspective d'être votre otage me dérange vraiment, poursuivit-il en adressant un sourire timide à Milia qui

haussa un sourcil, mais si vous voulez vous échapper, je connais une sortie cachée plus sûre. . .

Des regards incrédules se croisèrent.

— Pourquoi est-ce que tu nous aiderais ? demanda Amélie, soupçonneuse.

— Pour que vous me preniez avec vous ? fit le gnome plein d'espoir.

Barne poussa une exclamation de surprise.

— Avec nous ? Mais où ?

— N'importe où ! À l'aventure ! C'est ce que vous faites, non ? Vous savez, faire le laquais ici tous les jours, ce n'était pas franchement mon rêve dans la vie. Alors que combattre les gobelins, tout ça. . . mince, vous, vous leur tenez tête ! De toute façon ma carrière est fichue, ici : c'est moi qui vous ai laissés entrer dans la Bibliothèque. . . J'ai tout autant de raisons de fuir que vous. . .

Barne ressentit un certain malaise : c'était lui qui avait manipulé le guichetier pour pouvoir s'introduire dans le bâtiment. . .

— Il a raison, Carmalière, dit Barne. Ce jeune gnome a engagé sa responsabilité en nous faisant entrer. C'est de vo. . . de notre faute s'il risque aujourd'hui de perdre son emploi, voire pire. La moindre des choses est de l'accepter parmi nous. Il nous a donné sa *confiance* : offrons-lui la nôtre.

Il fixait Carmalière avec sévérité. Celui-ci avait très bien noté avec quelle nuance Barne avait appuyé sur le mot « confiance ».

— Pod. . . fit Carmalière en lisant le prénom du gnome sur son badge, après nos exploits de tout à l'heure, je suis à peu près sûr que nous allons être recherchés par la police et passibles de prison. Tu tiens vraiment à rejoindre des criminels ?

— Du point de vue des orques, je suis déjà un criminel en vous ayant laissé entrer. . . Si je dois être hors-la-loi, autant que ce soit pour quelque chose de plus épique que cela, non ?

Barne regardait le gnome avec une certaine pitié : en être réduit, pour échapper à la tyrannie des orques, à suivre des individus qui voulaient vous prendre en otage. Cela en disait long sur la situation.

Carmalière poussa un soupir.

— Très bien, lâcha-t-iel. Alors, qu'il en soit ainsi... Bienvenue dans notre compagnie, Pod. Ceci étant fait, si tu ne nous conduis pas rapidement vers une échappatoire, j'ai bien peur que le sort de cette compagnie ne soit réglé dans peu de temps.

— Suivez-moi ! dit le gnome d'un air ravi avant de les mener hors du vestiaire.

---

Sorrbourg était une de ces villes anciennes qui avaient traversé les âges en se transformant petit à petit. Comme beaucoup de cités, elle avait vu son développement s'accélérer à l'époque médiévale, avec le rassemblement des êtres humains en seigneuries et les premiers traités commerciaux signés avec les elfes. Si le Moyen-Âge était souvent perçu comme un temps chaotique de guerres incessantes entre orques et humanoïdes, cela avait pourtant été une période relativement stable : les différentes espèces y avaient commercé et coopéré bien plus qu'elles ne s'y étaient battues. La paix y avait régné le plus clair du temps, même si les horreurs des conflits armés restaient plus marquantes dans l'imaginaire collectif.

De nombreuses villes avaient donc vu leur démographie exploser aux âges médiévaux, et l'activité de développement accrue avait légué à l'époque moderne de nombreux vestiges de ces temps ancestraux. Sorrbourg ne faisait pas exception : il était tout à fait naturel d'y trouver un peu partout des morceaux de rempart, des tours de guet reconverties en musée, d'antiques égouts parfois encore utilisés...

Ce jour-là, ce furent les anciennes catacombes que Barne, Amélie, Milia et Carmalière visitèrent, guidés par Pod, le jeune gnome. Ils déambulaient sous les voûtes sombres et piquées de stalactites

suintantes, éclairés par un rayon magique généré par Carmalière. Amélie et Milia avaient une très bonne vision nocturne ; Barne et Pod, quant à eux, s’aidaient également de la lumière de leurs *smart-phones*. . . Barne pensa avec philosophie que Carmalière avait raison lorsqu’il disait que la technologie s’était développée en réaction à un déficit de magie.

— Quel fabuleux endroit, commenta Carmalière. Chargé de tellement d’Histoire. . . Aaah, si nous étions un peu moins pressés, qu’est-ce que j’aimerais me perdre dans ces dédales souterrains.

— Non merci, dit Barne, on a assez goûté à vos petites escapades culturelles. . . Je vous rappelle que c’est même à cause de cela que nous fuyons !

— Comment se fait-il que tu connaisses ce passage souterrain, Pod ? demanda Milia pour couper court à une nouvelle altercation.

— Ce n’est pas très glorieux, fit celui-ci. En fait, il s’agit d’une sorte de. . . bizutage qu’on nous fait subir lorsqu’on arrive à la Bibliothèque.

— Un bizutage ? Pour des *stagiaires* ?

— Oui. . . Officiellement, c’est pour nous transmettre l’*esprit de l’entreprise*, je crois. Ironiquement, c’est un peu vrai : on comprend vite qu’on va en baver tant qu’on bossera ici. Enfin. . . le principe, c’est qu’ils t’emmènent au milieu des catacombes les yeux bandés, puis tu dois retrouver le chemin tout seul.

— Quelle horreur ! s’exclama Milia. Ça doit être horriblement difficile, non ?

— Pas tant que ça. La majorité des couloirs sont bouchés. En plus, comme le bizutage est connu, on peut s’y préparer et trouver pas mal de plans sur Internet. Bien sûr, hors de question d’apporter un document ou un téléphone avec soi, mais en retenant quelques endroits-clefs, on peut assez simplement se repérer par rapport à l’une ou l’autre des sorties.

— Il y en a beaucoup, des sorties ?

— Outre celle, sous cette dalle, que nous avons empruntée au sous-sol de la Bibliothèque, il y en a une petite dizaine qui sont encore accessibles. Certaines atterrissent dans d'anciens bâtiments médiévaux, souvent des musées ou des temples... je crois me souvenir que la plus proche donne sur un égout. De là, nous pourrions regagner la surface assez discrètement.

— Si l'entrée de la Bibliothèque est utilisée pour bizuter les stagiaires, remarqua Milia, est-ce qu'il n'y a pas un risque que les gobelins la connaissent et nous suivent ?

— Sans doute. À ceci près qu'aux dernières nouvelles, ils ignoraient même que vous aviez atteint le sous-sol. Il n'y a pas de caméra en bas et nous avons, je crois, bien repositionné la dalle après notre passage. Ils finiront sans doute par retrouver notre trace, mais je pense que nous serons déjà sortis depuis belle lurette, à ce moment-là.

Le sol était boueux et peu stable. La progression s'avérait difficile et les compagnons manquèrent de trébucher à plusieurs reprises. Les choses ne s'améliorèrent pas lorsque Carmalière attrapa son téléphone et se mit à pianoter dessus.

— Carmalière, vous pourriez éclairer le chemin et pas uniquement vos pompes ? lança un Barne agacé.

— Pardon, répondit Carmalière en braquant à nouveau le faisceau sur le sol. J'essayais de trouver un point de chute dans le coin. N'oubliez pas que dès que notre absence de la Bibliothèque sera devenue évidente, c'est la police que nous risquons d'avoir aux trousses. Nous devons trouver une planque, le temps que les choses se tassent.

— « Le temps que les choses se tassent » ? Parce que vous imaginez qu'ils vont simplement finir par oublier et nous laisser tranquille ?

— Nous n'avons fait que nous introduire dans une section à accès réservé.

— Vous avez aussi volé un document...

— Ce n'est pas un crime.

— Et les gobelins qui se sont mangés une boule de feu ?

— Ah. Oui. Il y a cette affaire. Eh bien, disons que ça mettra *un peu plus de temps* à se tasser.

— Votre optimiste me fascine, Carmalière...

— Zarfok ! s'exclama soudain le magicien.

— À vos souhaits, répondit Barne.

— Zarfok est un ami, précisa Carmalière en agitant son téléphone sous le nez de Barne. Si mon sens de l'orientation ne me trompe pas, il habite à quelques rues de là où nous nous trouvons actuellement.

— Un de vos collègues de la FNT ?

— Oh non. Zarfok a horreur d'être encarté ! Vous allez bien vous entendre...

— Il a rendu service à la FNT plusieurs fois par le passé, acquiesça Amélie. C'est un type bien.

— Il n'a pas toujours un caractère facile, poursuivit Carmalière, mais c'est quelqu'un de droit et j'ai de bons rapports avec lui. Il nous aidera, j'en suis persuadé.

— Je crois qu'on peut sortir par ici, annonça Pod.

Barne était forcé de reconnaître que sans Pod, il aurait bien pu errer des siècles dans les catacombes sans en trouver la sortie. Le gnome indiquait de la main ce qui ressemblait à un boyau de canalisation dans lequel Barne ne se serait aventuré pour rien au monde. Il doutait même d'être en capacité *physique* de rentrer dedans.

— Je suis impressionné que tu aies retenu l'emplacement, Pod, dit-il, mais es-tu certain que nous passerons tous ? Je veux dire, toi, tu es un gnome : tu peux plus facilement te faufiler...

— Il s'agit de remonter un boyau : ce n'est pas tant ta hauteur qui compte que ton tour de taille, répondit Pod. Je ne vois personne en surpoids ici... tout le monde devrait y arriver.

Barne n'était pas du tout rassuré et avait autant envie de se glisser dans le boyau que d'embrasser les fesses d'un troll. Les autres ne

furent aucune objection, aussi décida-t-il de se taire et de suivre le mouvement. De toute manière, si l'alternative consistait à attendre l'arrivée des gobelins, le choix était vite fait. . .

Ils grimperont donc dans le conduit les uns après les autres, Pod ouvrant la marche et Carmalière la fermant. Barne avait la nausée. Il s'accrochait à tout ce qu'il pouvait pour se hisser dans cet étroit boyau, et rien de ce à quoi il s'accrochait ne semblait totalement solide. Bien sûr, il ne voyait pas grand chose mais il avait la sensation très claire de ramper dans une bouillasse immonde. . . Il évitait au maximum de respirer de peur d'en ingérer une goutte, au hasard d'une éclaboussure.

Après plusieurs minutes d'ascension, une odeur fort désagréable vint chatouiller les narines des cinq aventuriers. Barne l'accueillit avec une sorte de soulagement : cela signifiait qu'ils approchaient des égouts et donc de la sortie.

Ils émergèrent dans un tunnel qui était à première vue beaucoup plus récent que les catacombes.

— C'est étonnant que ce passage vers les catacombes ait été préservé à la construction de cet égout, fit remarquer Amélie.

— Il y a fort à parier qu'il ait été ajouté par la suite, dit Carmalière. Pour ce que j'en sais, les souterrains de Sorrbourg sont fréquemment utilisés par des contrebandiers et autres hors-la-loi. Nul doute que certaines galeries n'ont rien d'officiel et ont été creusées pour les besoins de visiteurs sans trop de moralité.

— Comme nous actuellement, ajouta Barne.

— Je ne relèverai pas cette pique à peine dissimulée, fit Carmalière. Sortons d'ici.

— Je suis d'accord, fit Amélie, et le plus vite sera le mieux. Quitte à nous faire pincer par les flics immédiatement. . . On doit prendre une douche, ça n'est pas négociable !

Ils éclatèrent de rire : il était vrai qu'ils étaient tous dans un état pitoyable, couverts de la tête au pied d'une substance qu'il valait

mieux considérer comme de la boue. Les ailes d'Amélie, d'ordinaire si fines et délicates, ressemblaient à deux morceaux de carton qu'on aurait trempé dans une fosse à purin.

L'odeur était pestilentielle, mais étonnement, ils s'y habituèrent assez vite. La progression dans ce tunnel était bien plus simple que dans les catacombes : de petites aérations et bouches d'égouts laissaient passer la lumière de l'extérieur à intervalles réguliers.

Maintenant qu'ils n'étaient plus qu'à quelques mètres de la surface, les dispositifs de géo-localisation de leurs *smartphones* fonctionnaient à nouveau. Ils purent ainsi trouver une ruelle qu'ils estimèrent suffisamment peu fréquentée pour pouvoir quitter les égouts en espérant ne pas être vus, et suffisamment proche de ce fameux Zarfolk.

Lorsqu'ils furent enfin à l'air libre, ils se nettoyèrent du mieux qu'ils le purent : Carmalière lança un sort de tempête réduit à une puissance minimale pour les débarrasser du plus gros, puis Amélie répandit une poudre sur eux.

— Ce sont des cristaux de charisme, leur expliqua-t-elle. Habituellement, on les utilise pour favoriser les rapports sociaux des autres à notre égard. Dans le cas présent, j'espère juste détourner l'attention des gens du fait que nous soyons couverts de détritrus.

— En somme, dit Pod, ils verront une bande de gros *crados* mais leur trouveront un inexplicable côté sympathique.

— C'est à peu près ça. Croisons les doigts pour que cela atténue les soupçons qu'ils pourraient nous porter. Nous n'avons pas besoin d'attirer l'attention, vu les circonstances. . .

Le voyage jusqu'à la planque se passa sans encombre. Barne ignorait si c'était le sort d'Amélie qui fonctionnait à merveille ou si, de toute manière, les gens ordinaires étaient trop pris par leur quotidien et trop occupés à faire comme si de rien n'était pour remarquer les cinq énergumènes couverts de boue qui marchaient à côté d'eux.

Ils atteignirent une petite rue presque déserte où le dénommé Zarfolt était supposé vivre. Carmalière désactiva la fonction de guidage de son téléphone et le rangea dans la poche intérieure de sa veste. Il s'approcha en silence d'une grande maison à l'aspect délabré, avec ses murs délavés de pollution et un certain nombre de ses fenêtres cassées et bouchées par des planches. Le portail en fer forgé émit une plainte lorsque la magicienne le poussa. Les mauvaises herbes du petit jardin qui cernait la maison montaient jusqu'à un mètre de hauteur : la tête de Pod dépassait à peine au-dessus des tiges.

Carmalière appuya sur la sonnette et, n'entendant aucune réaction, frappa à la porte. Il y eut une série de bruits sourds et la large porte d'entrée s'ouvrit. Dans l'embrasure, un ogre de près de trois mètres de haut les dévisageait.



---

## L'Épée des Serfs

---

Barne étouffa un cri et porta ses mains à la bouche. Pod eut aussi un mouvement de recul. Les autres ne bougèrent pas.

— Bonjour, Zarfolk, dit Carmalière d'une voix aimable.

— Carmalière, répondit simplement l'ogre.

Il avait une voix grave et rauque mais parlait doucement, comme s'il murmurait – ce qui, pour une créature de cette taille, était équivalent à un volume de voix normal pour un être humain. Bon sang, se dit Barne, cet enfoiré de Carmalière aurait pu prévenir que son « ami » était un ogre ! Il avait failli faire un infarctus.

— Cher ami, continua Carmalière qui gardait un grand sourire malgré le visage impassible de l'ogre qui la toisait de toute sa hauteur, nous sommes en mauvaise posture et nous aurions besoin. . .

— D'une planque, coupa l'ogre. Oui, j'avais bien compris.

Un silence inconfortable s'installa pendant quelques secondes. L'ogre tournait son regard sévère alternativement sur chacun des cinq compagnons. Barne eut bien du mal à ne pas détourner les yeux lorsque ceux de l'ogre se plantèrent dedans.

— Entrez, dit enfin l'ogre en reculant dans le hall de la maison. Désapez-vous dans l'entrée et allez vous laver. . . j'aimerais garder

cette bauge propre autant que possible. Et toi, ajouta-t-il à l'attention de Carmalière, tu peux ranger tes sourires et tes « cher ami ». Tu l'as peut-être oublié avec les années, mais je ne suis pas un des gogos que tu séduis avec tes belles paroles.

Barne eut un goût amer dans la bouche en se reconnaissant un peu dans cette dernière description. Carmalière ne se démonta pas :

— Voyons, Zarfok. . .

— Boucle-la, s'il te plaît. Juste. . . boucle-la.

Devant l'air déconfit du magicien, il ajouta :

— Oh, on va finir par causer, t'inquiète pas. Plus tard. Pour l'heure, épargne-moi ton numéro.

Carmalière opina du chef pour faire signe qu'il avait bien enregistré le message.

— Très bien, poursuivit l'ogre. Alors pour commencer, vous allez tous éteindre ces jolis mouchards que vous appelez *smartphones* et les déposer dans ce sac. Ce serait dommage d'être passé par. . . euh, quel que soit l'endroit où vous êtes passés. . . pour finir par se faire gauler par des joujoux technologiques sous écoute. Allez, hop hop hop !

À contre-cœur, ils obtempérèrent et Zarfok emporta le sac avec lui. Amélie fonça à la salle de bain sans en demander le chemin : visiblement, elle connaissait les lieux. Les autres attendirent en silence dans le hall d'entrée, effrayés à l'idée de faire un pas de trop, de salir quelque chose et de provoquer la colère de leur hôte.

Lorsque chacun fut propre et sec – Zarfok avait trouvé de vieilles guêtres à peu près à leurs tailles, ce qui était en soi une performance –, ils se retrouvèrent dans une grande salle à manger, assis autour d'une épaisse table en bois massif. L'intérieur de la demeure faisait l'effet d'une maison de grand-mère, garnie de vieux meubles parcourus de moulures démodées, décorée de papiers peints à fleurs qui se décollaient dans les coins. Quelques rayons de lumière filtraient à travers les planches de bois qui bouchaient la plupart des fenêtres, donnant à la pièce une atmosphère tamisée.

Pour une demeure d'ogre, l'habitation était en tout cas étonnement bien rangée et propre, même si l'on pouvait voir un peu de poussière fine voler dans les rayons du soleil.

Zarfolk entra dans la pièce avec une bouteille de plusieurs litres dans une main et une pile de verres dans l'autre. Il était impressionnant : deux cents cinquante kilos de muscles et de graisse, la peau qui tirait sur le vert, le menton et le front proéminents, les cheveux noirs en bataille et une barbe de trois jours. Il était habillé d'une sorte de large t-shirt qui aurait pu servir de drap à deux êtres humains standards, et d'un jean abîmé aux genoux et aux mollets. Il s'assit sur un énorme fauteuil en bout de table, probablement le seul qui pouvait soutenir son poids sans céder.

On fit passer les verres et l'ogre déboucha la bouteille.

— Tout le monde aime le vin de groseille ? demanda-t-il dans ce murmure sonore qui semblait être sa façon favorite de communiquer.

L'assemblée acquiesça d'un même mouvement de tête silencieux. En l'occurrence, Barne se demandait si qui que ce soit aurait eu le cran de répondre « non » à une telle créature.

— Dis-donc, continua l'ogre, y'a des têtes que j'connais pas. Le vieux magos a encore recruté, à c'que j'vois. . .

— Ah oui, fit Carmalière, avec tout cela je n'ai pas eu le temps de faire les présentations. Voici Barne, qui est venu à nous parce qu'il était en conflit avec son patron. . .

— Tout le monde est en conflit avec son patron, fit Zarfolk avec un sourire narquois, c'est le principe.

— Et Pod, que nous avons pris sous notre protection, suite à un. . . à un imprévu.

Barne trouva l'expression sacrément pudique si l'on considérait que Pod avait manqué de peu d'être un otage. L'ogre, quant à lui, lâcha un rire rocailleux qui fit sursauter tout la tablée.

— Un « imprévu » ! Haha ! Venant de toi ! Elle est bien bonne. Comme si tu étais capable de prévoir quoi que ce soit. Haha ! Enfin,

moi, c'que j'en dis... Peu importe. Bienvenue chez moi, les gars, ajouta-t-il à l'adresse de Barne et Pod. Je m'appelle Zarfok, et à en juger par les tronches que vous avez tirées en me voyant ouvrir la porte tout à l'heure, j'imagine que le vioc ne vous a absolument rien dit sur moi.

Barne et Pod confirmèrent en secouant leurs têtes de gauche à droite.

— Vous avez le droit de parler, hein, fit Zarfok, j'veis pas vous bouffer.

Il éclata à nouveau de rire en lisant dans les yeux de Barne et Pod que l'éventualité leur avait traversé l'esprit.

— Pour finir, conclut Carmalière en essayant de couvrir le rire de Zarfok, tu connais déjà Amélie et Milia.

— M'd'moiselles, fit l'ogre en inclinant la tête vers elles tout en essayant de reprendre son sérieux.

— Demoiselle ? dit Amélie en levant un sourcil. Ça se dit encore pour une fée de quatre-vingt-dix ans ?

— Ça va, la ramène pas, gamine. Avec ta longévité, t'as la dégaine d'une humaine de trente piges. Pi j'te rappelle tu parles à un ogre de trois cents berges, alors tu restes une demoiselle pour moi.

— Oh, alors tu sous-entends que ta façon de m'appeler doit refléter ton jugement sur mon âge et mon apparence ? fit Amélie en soutenant le regard de l'ogre. Charmant.

Barne se faisait tout petit. Il trouvait Amélie sacrément brave de tenir tête ainsi à cette grosse brute. Zarfok, lui, dévisageait Amélie avec un air à la fois surpris et amusé. Il avala une gorgée de vin de groseille.

— Excuse-moi. T'en as dans la caboche, la môme, ça m'a toujours plu. Jamais compris pourquoi t'étais toujours fourrée avec le vioc.

— Quant à moi, je n'ai jamais compris pourquoi tu t'obstinais à refuser de nous rejoindre, répliqua Amélie. Tu serais un sacré atout pour la fédération.

— *Ni dieu ni maître*, grommela l'ogre, ça te dit quelque chose ? Pi franchement, ça aurait l'air de quoi, un ogre sans emploi qui se syndique ? Pour faire quoi, en plus ? Tremper dans ses combines foireuses ? ajouta-t-il en indiquant Carmalière d'un mouvement de tête. Me retrouver un samedi midi couvert de merde à chercher une planque au milieu de la capitale de Grilecques ?

— Si ça ne te dérange pas, fit Carmalière d'un ton digne, le « vioc » aimerait justement expliquer la situation. À toi mais aussi à tout le monde.

— Mais on la connaît, la situation ! Me fais pas marrer ! T'as fait rêver deux trois paumés en mal de reconnaissance avec tes grands discours sur l'union des travailleurs, et tout le tintouin ! Tout ça pour les embarquer dans une combine à laquelle ils n'auraient jamais participé s'ils avaient su de quoi il retournait !

— Alors, le paumé qui s'est fait manipuler, ce n'est que moi, fit timidement Barne en levant la main. Pod est plutôt une victime collatérale. Le reste est assez réaliste.

— Tu vois ? s'écria l'ogre. J'ai tapé tellement juste que ça en a délié la langue du petit humain !

— Avant de me clouer au pilori, dit Carmalière en levant les bras, est-ce que vous souffririez d'entendre ma défense ?

— Tu veux dire qu'on aura vraiment le droit de te clouer au pilori quand t'auras terminé ? remarqua l'ogre en ricanant.

— Moi, intervint Pod, je vous avouerai que si je pouvais comprendre ce qui se passe, ça m'aiderait. Parce que bon, je suis content d'être là, hein. Sauf que ça m'est un peu tombé dessus par hasard. À cette table, je suis sans doute le plus ignorant. . .

— Eh bien vas-y, *Carmalin* : on t'écoute, dit l'ogre en resservant tout le monde à boire. J'espère que c'est intéressant. . . j'ai rarement du monde à la maison, alors pour une fois qu'on me raconte une histoire, elle a plutôt intérêt à être épique.

Avec l'air de celui qui veut relever un défi, Carmalière commença le récit de cette aventure commencée cinq jours plus tôt, un lundi comme les autres pour Barne Mustii. . .

La compagnie ainsi que Zarfolk écoutèrent religieusement la magicienne. Barne ressentit une forte gêne lorsque Carmalière aborda la partie où il avait lui-même manipulé Pod d'une manière dont il n'était franchement pas fier. Ce dernier ne semblait pas lui en tenir rigueur, captivé par les paroles du magicien.

Il fallait admettre que Carmalière avait le chic pour donner une tonalité héroïque à une aventure au départ somme toute banale et à la conclusion peu glorieuse...

Lorsqu'il eut terminé, Zarfolk reprit la parole d'un ton sombre :

— Eh bien... je comprends mieux ce que le petit humain disait. Tu l'as vraiment pris pour le dernier des caves, hein ?

— J'ai bien conscience que vos soupçons sur ma probité ne vont pas s'estomper, se défendit Carmalière, mais j'insiste : je n'ai *jamais* eu l'intention de me « servir » de Barne. La preuve : l'affaire Ovarit existe bien, je n'ai rien inventé. Barne et Amélise ont même retrouvé l'acte de condamnation. Le fait est que j'ai choisi de faire d'une pierre deux coups et de rechercher un document qui m'intéressait, moi, personnellement. L'existence de cette affaire personnelle n'enlève en revanche rien à celle qui concerne Barne.

— S'il se retrouve en taule à cause de tes conneries, un peu quand même, non ? remarqua Zarfolk en faisant une grimace. Bon, et ton embrouille, là ? L'Épée de Chéplukoi... j'espère au moins qu'elle vaut le coup de passer quelques années en cabane. Si t'en es à dérouiller deux gobelins en plein Sorrbourg pour ça...

— C'était de la légitime défense, argua Carmalière, ils nous avaient tiré dessus. Et en ce qui concerne l'Épée des Serfs, je peux vous garantir qu'elle est d'une importance qui dépasse tous les dossiers sur lesquels travaille la FNT, y compris celui de Barne – sans vouloir te vexer, Barne.

— Si j'avais dû me vexer à chaque fois que j'ai eu l'impression d'être accessoire...

— Mais alors, intervint Pod, c'est quoi, cette Épée des Serfs ? Mince, je suis le seul à être intrigué ?

— Nan, l'nabot, dit Zarfolk, moi aussi j'aimerais bien que Monseigneur Carmalière nous en dise plus.

— L'Épée des Serfs, énonça Carmalière, est un objet légendaire que bien des gens ont convoité depuis des siècles. On raconte qu'elle a été forgée aux temps anciens – avant ma naissance. . .

— Ça, pour faire ancien, ça se pose là, dit Zarfolk. T'as au moins deux mille ans. . .

— Huit cents seulement, je te remercie, mais peu importe. L'Épée des Serfs aurait été confectionnée par un elfe forgeron qui travaillait sur les terres d'un seigneur particulièrement cruel avec ses sujets. Celui-ci prélevait des taxes démentielles qui affamaient les paysans. . . et il n'hésitait pas à châtier en public ceux qui ne pouvaient s'acquitter des sommes demandées.

— J'ai l'impression d'avoir déjà entendu un million d'histoires qui commençaient comme ça, souffla Zarfolk avec un air morose sur le visage.

— Toujours est-il que ce qui devait arriver finit par arriver : il y eut une révolte. Échaudés par une énième injustice dont je ne connais pas les détails, les paysans attaquèrent le château avec tout ce qui leur tombait sous la main. La plupart utilisaient des fourches ou des haches de bûcheron, mais notre fameux elfe forgeron en profita pour tester le tranchant de son épée flambant neuve. Comme vous le savez sans doute, la magie des elfes se manifeste assez différemment de celle des magiciens : nous autres jetons des sorts et agissons consciemment sur les forces magiques, alors que les elfes ont une sensibilité magique bien plus subtile et souvent inconsciente. Tu m'arrêtes si je me trompe, Milia.

— Non non, fit celle-ci, c'est à peu près ça. C'est assez dur à décrire, mais la magie est comme une respiration pour nous, les elfes. C'est à la fois une facette primordiale de nos vies et en même temps quelque chose que nous faisons la plupart du temps sans nous

en rendre compte. Il n'est pas rare que nous ensorcelions des objets de manière parfaitement involontaire, sous le coup d'une émotion.

— C'est peu ou prou ce qui arriva, continua Carmalière. Sans doute galvanisé par l'esprit de révolte et la fureur de vaincre l'oppression, le forgeron avait doté son épée d'un pouvoir phénoménal : celui qui la maniait devenait invincible aux coups de ses oppresseurs. Armé de cette épée, le forgeron mena le peuple vers la victoire.

— J'aimerais penser que le peuple s'est ensuite organisé en auto-gestion pour supprimer l'oppression systémique dont ils étaient victimes, dit Zarfolk, mais j'imagine que c'est l'inverse qui s'est produit ?

— Le forgeron était acclamé par tous, expliqua Carmalière, il avait libéré le peuple et jouissait d'une incroyable popularité. Il fut considéré comme un dirigeant légitime et on le laissa monter sur le trône à la place du seigneur déchu.

— Pourquoi ne suis-je pas étonné ? murmura l'ogre en agitant la tête avec désolation. Laisse-moi deviner la suite : l'oppressé devint oppresseur et tout recommença ?

— Ce serait drôle si ça n'était pas tristement banal, hein ? Bien vite le forgeron devenu seigneur acquit les bons vieux réflexes de toute personne à qui l'on donne un pouvoir associé à la sensation d'avoir une légitimité totale et éternelle à l'exercer. En quelques mois, la révolte grondait à nouveau. Le forgeron, persuadé que son épée le rendait invincible à *toutes* les attaques, ne s'en inquiétait pas. Lorsque l'inévitable soulèvement populaire se produisit, il se tint prêt à combattre chacun de ses sujets jusqu'au dernier. Lorsqu'il comprit enfin que l'épée ne défendait son porteur que contre ses *opresseurs* – et non contre n'importe quel ennemi –, il était déjà trop tard pour lui. Le forgeron mourut sous les fourches des paysans aux côtés desquels il s'était un jour battu. L'épée, dont on comprit alors les pouvoirs, fut surnommée l'Épée des Serfs et acquit bien vite son statut de légende.

— Je suppose qu'on en a depuis perdu la trace, comme par magie, conclut Zarfolk.

— Elle voyagea pendant plusieurs décennies, passant de mains en mains lorsque chaque opprimé devenait inexorablement un oppresseur. Parfois, un être réellement vertueux la trouvait et terminait paisiblement sa vie sans jamais devenir un oppresseur à son tour. . . ces êtres étaient rares, malheureusement. Et puis, un beau jour, les orques mirent la main dessus.

— Les orques ? intervint Pod en levant un sourcil. À quels oppresseurs les orques doivent-ils faire face pour s'intéresser à un tel objet ?

— Aucun, justement : en tant que professionnels de l'oppression, l'Épée était une menace à leur suprématie. Ils l'ont donc gardée précieusement et cachée en un lieu tenu secret depuis des siècles. Depuis, nombreux sont ceux qui la recherchent. . .

— Toi compris, lança Zarfolk.

— Est-ce que tu imagines seulement le pouvoir d'un tel objet ? répondit Carmalière.

— Mieux que toi, répliqua Zarfolk. Suffisamment pour avoir l'intelligence de ne surtout pas le chercher.

— De toute façon, objecta Amélie, si l'Épée est perdue depuis des siècles et que l'on ignore même si elle a réellement existé ou si ce n'est, en définitive, qu'une légende. . . qu'est-ce que cela change ?

— Ce qui change, dit Carmalière, c'est que j'ai trouvé ça.

Il posa sur la table un dossier dans une pochette noire. Toute la tablée devint instantanément silencieuse. Le dossier ressemblait beaucoup à celui que Barne avait récupéré, à ceci près que son étiquette indiquait « Actes de propriété de l'Épée d'Émeute ».

— L'Épée d'Émeute, lut Barne dans un murmure.

— Sans aucun doute le nom que lui donnent les orques, expliqua Carmalière. N'oubliez pas que la guerre qu'ils nous livrent aujourd'hui est avant tout une guerre de vocabulaire : ils désignent les cotisations patronales par le mot « charges » ; l'exploitation par l'emploi se voit remplacée par la ronflante « valeur travail » dans leur novlangue ; et d'ailleurs, un exploité est juste un « défavorisé »... c'est qu'il ne faudrait pas que l'on cherche qui est l'exploiteur. Que l'Épée des Serfs devienne l'Épée d'Émeute dans leur langage n'a donc rien d'étonnant.

— « Actes de propriété »... elle existe donc bel et bien ?

— J'en ai bien l'impression : si je ne me trompe pas, nous sommes en possession d'un rapport détaillé sur ses différents propriétaires au fil du temps. C'est inespéré.

Zarfolk posa son verre de vin brusquement sur la table et fit sur-sauter tout le monde. Il fixait Carmalière comme s'il tentait de sonder son âme. Il prit une inspiration et dit :

— En effet, c'est inespéré. Maintenant, admettons que tu réussisses effectivement à mettre la main dessus. Quel grand projet as-tu pour cet objet fabuleux ?

— C'est simple : renverser le capitalisme.

Barne, qui s'attendait à voir Zarfolk partir dans une nouvelle querie envers Carmalière, éclata de rire. Il s'arrêta net lorsqu'il s'aperçut qu'il était le seul à trouver cela drôle. Même le jeune Pod, qui était pourtant aussi étranger aux idéaux de Carmalière que lui, écoutait toujours avec un air de fascination sur le visage.

— Vous n'êtes pas sérieux ? s'exclama Barne.

— Oh si, grogna Zarfolk, bien sûr qu'iel est sérieux. Carmalière ne plaisante *jamais* avec la révolution. Iel y croit, réellement. Iel s'imagine aussi qu'iel ne sera pas tenté de se transformer en op-pressur lorsqu' le pouvoir en place aura été vaincu.

— Tu oublies que nous avons un avantage, dit Carmalière. Nous *connaissons* ce risque et nous avons un recul que n'avaient pas tous les gens qui ont fait un mauvais usage de cette épée.

— Parce que tu crois que cela suffit pour ne pas céder à la tentation ? Tu crois que celui qui se sait en sécurité derrière une rambarde au bord d'une falaise cesse d'avoir le vertige ?

— Pourquoi deviendrais-je un oppresseur si je sais que l'épée ne me protégera pas dans ce cas-là ?

— Parce que comme tous les oppresseurs, tu n'auras même pas conscience d'en être un, gronda Zarflok. Tu seras persuadé d'agir pour le bien commun ; tu verras la colère de tes opprimés comme illégitime ; tu refuseras de simplement *imaginer* que ta vision de la société n'est pas une vérité universelle, qu'elle n'est pas partagée par tous. En définitive, tu feras comme tous les autres... et le monde continuera de tourner... et les idées que tu portes auront perdu un peu de leur aura, une fois de plus.

— À t'écouter, fit Carmalière, nous n'avons aucun espoir de gagner. Toute tentative est vouée à l'échec parce que nos propres erreurs terniront l'image de nos idéaux.

— Si j'avais une solution toute faite, si qui que ce soit en avait une, nous vivrions déjà dans un monde juste, équitable et en paix.

— Alors on ne fait rien ? On se résigne ? Il n'y a pas de solution, nous ne pouvons que subir et laisser nos enfants subir à leur tour ?

— J'ai dit que nous ne connaissions pas la solution, corrigea l'ogre, pas qu'elle n'existait pas. Mais ce n'est pas en te jetant tête baissée sur le premier objet magique venu que tu peux espérer la trouver. La vie n'est pas un jeu de rôle, il n'y a pas de *deus ex machina* en fin de course qui résout tous les problèmes.

— Si je peux intervenir, fit Pod timidement en levant la main. Est-ce que la simple existence de l'Épée ne devrait pas être une motivation pour la chercher ? Après tout, si les orques la protègent avec tant d'ardeur, ce n'est certainement pas pour nous protéger nous. Mettre la main dessus ne pourrait nous donner que des avantages. Je ne crois pas que nous renverserons le capitalisme. Néanmoins, avoir l'épée du côté des opprimés me semble plutôt une bonne chose, quelle que soit l'issue.

— Pour ça, on est d'accord, acquiesça Zarfok.

— Ah, tu vois qu'on peut s'entendre, fit Carmalière en souriant.

— Calmos, le magos, répliqua l'ogre. Ne fais pas comme si le petit avait complètement soutenu ton projet. Il a une analyse bien plus subtile et intelligente de la situation que la tienne. Moi non plus, ça ne me fait pas plaisir de savoir que les orques s'accaparent notre patrimoine. Seulement, il y a une différence entre vouloir récupérer l'Épée et vouloir s'en servir.

— Alors, tu nous aideras ? demanda Carmalière.

C'était la question à laquelle il souhaitait arriver, chacun autour de la table le savait. Il était évident que Carmalière irait au bout de son aventure ; Milia et Amélie seraient avec lui, sans aucun doute ; Pod semblait également motivé ; Barne, quant à lui, ne savait que penser de la situation. Jamais il ne serait imaginé en pourfendeur du capitalisme.

Zarfok regardait intensément Carmalière qui soutenait son regard. Il y avait dans leurs yeux une histoire longue et lourde de luttes parfois partagées, parfois incompatibles. L'ogre soupira.

— Vous pouvez rester ici autant que vous le souhaitez, dit-il finalement. Ma maison est la vôtre. Préparez votre périple ici, faites vos recherches... mais ma contribution s'arrête là. Je ne te suivrai pas dans ta quête, Carmalière. Tu as un plan à long terme qui ne me plaît pas. Puissent tes camarades, qui sont bien plus sages que toi, t'empêcher de faire des bêtises. Ce sera sans moi. Sachez tous, néanmoins, que je vous souhaite de réussir. Nos idéaux sont proches, même si nos méthodes diffèrent.

Zarfok se leva en faisant grincer son énorme fauteuil. La réunion était terminée.

---

— Tiens, tu es là, Barne.

Barne se retourna en entendant Pod l'interpeller. Il s'était isolé dans le jardin de la maison de Zarfolk. Le soleil avait presque entièrement disparu derrière l'horizon, ses derniers rayons filtraient à travers les feuilles des arbres touffus qui peuplaient le jardin.

— Oui, répondit-il au gnome en inspirant profondément l'air frais du soir. J'avais besoin de faire le point... et d'm'en griller une, ajouta-t-il en extrayant une cigarette de son paquet. T'en veux ?

Ce n'étais pas très éthique de proposer du tabac à un jeune... mais après tout, Pod n'était pas non plus un gamin.

— Merci, répondit le gnome, mais je préfère fumer ça.

Il montra un petit cône de papier à Barne qui poussa une exclamation étouffée.

— Du guioska ?

Barne avait reconnu l'odeur de l'herbe séchée entre les fibres de papier à cigarette. Un certain nombre d'herbes plus ou moins magiques circulaient en Terre de Grilecques pour leurs effets psychotropes... en général, illégalement. Le guioska en était une variété qui avait eu son heure de gloire quelques vingt années plus tôt.

— Hahaaa, connaisseur ? lança le gnome, impressionné. J'aurais pas imaginé ça de toi.

Barne prit un air boudeur :

— C'est marrant, vous avez tous l'air surpris dès que je mentionne quelque chose de *cool*. Je dois vraiment dégager une image de vieux con...

— Mais nan, rooh... c'est juste que j't' imagine pas en hippie.

— Tu serais surpris, fit Barne en rougissant, j'ai eu ma période...

— Hahaaa ! *Barne, le baba cool !* J'aurais aimé voir ça... mais du coup, t'en veux ?

Pod avait allumé sa « cigarette magique » et la tendait à Barne.

— Non... j'te remercie, mais je vais rester au classique, fit celui-ci en allumant à son tour sa cigarette.

Il en tira une longue bouffée en fermant les yeux. L'odeur agressive de la fumée du guioska de Pod lui monta aux narines. L'herbe dégageait une fumée violette en se consumant. Pour une drogue illégale, elle n'était pas à proprement parler *discrète*. . . on la fumait en général à l'abri des regards.

— Tu sais que c'est ma première clope de la journée ? remarqua Barne. C'est presque un exploit, pour moi. . . Avec toute cette agitation, j'en avais presque oublié ma dépendance.

— Haha, rit Pod qui était déjà bercé par les effets du guioska. Si toutes tes journées étaient aussi palpitantes, tu deviendrais peut-être non-fumeur sans même s'en rendre compte !

Barne eut un petit rire à son tour mais il se posa réellement la question : allaient-elles l'être, palpitantes, ses journées ? La bande de la FNT semblait bien décidée à suivre Carmalière dans sa folle croisade. Et lui ? Il aurait été fou de les suivre. Pourtant, quel autre choix avait-il ? C'était lui qui avait donné sa carte d'identité à la Bibliothèque Nationale des Prud'Orques. Les autres étaient probablement identifiés, mais en ce qui le concernait, c'était une certitude. Il était un hors-la-loi désormais, et il n'arrivait pas à s'y faire.

Il y avait aussi l'autre solution, celle qu'il aurait été persuadé de choisir si on lui avait demandé d'imaginer une telle situation quelques jours plus tôt : se rendre aux autorités et assumer ses actes. Ses actes ? Ceux de Carmalière, en fait. Oui, mais il était complice, ça n'était pas discutable. Pourtant, il ne pouvait s'y résoudre. Parce qu'au fond de lui, il savait que le procès ne pourrait être équitable ; parce qu'on ferait de lui un exemple ; et aussi parce que, dans la Bibliothèque, on leur avait tiré dessus alors même que le seul crime de Carmalière avait été de regarder des documents interdits. S'il ne cautionnait pas l'attitude de Carmalière, il trouvait la riposte affreusement disproportionnée.

Sa cigarette terminée, il chercha du regard où déposer le mégot.

— Je serais toi, fit une voix féminine derrière lui, j'évitais de balancer ma clope dans le jardin de Zarfolk. Ça risquerait de le mettre de travers. . .

C'était Amélie qui les avait rejoints à l'extérieur. Pod, qui avait également terminé sa *cigarette*, l'écrasa sur le sol.

— J'vais aller mettre ça à la poubelle, dit-il avec un large sourire sur le visage.

Il avait de petits yeux fatigués et un air profondément détendu. Le guioska, c'est fort pour un petit être, pensa Barne.

— Bonne nuit, les amis, dit le gnome en passant le seuil de la porte.

— Bonne nuit, Pod, répondirent Amélie et Barne.

Barne éteignit sa cigarette également mais ne bougea pas. Il ressassait les mêmes questions dans sa tête... Amélie garda le silence un instant puis dit :

— Tu penses à l'Épée des Serfs, pas vrai ?

— Entre autres... À ça et au plan de Carmalière.

— Il est capable d'y arriver. Avec notre aide.

— Je n'en doute pas. Mais est-ce qu'il le devrait ? Je veux dire : est-ce que ce n'est pas Zarfolk qui a raison, dans l'histoire ?

— Zarfolk est un anarchiste convaincu. Tout instrument de suprématie ne peut que le rebuter. Ce n'est pas ton cas.

— Certes, mais je ne suis pas non plus un anti-capitaliste convaincu, si tu vas par là.

— Convaincu, non, dit Amélie en riant, mais passe donc quelques jours avec nous et tu le seras.

— Je n'ai aucun doute sur vos capacités de bourrage de crâne.

Amélie ne se démonta pas devant l'attaque.

— Le bourrage de crâne, tu l'as tous les jours en regardant ta télé et en lisant tes journaux. Sauf que ça, tu le vois comme de l'information neutre et objective, alors que nos positions – politisées, j'en conviens – t'apparaissent comme de la propagande.

— Ne me prends pas pour plus naïf que je suis. N'empêche que vos *positions* m'ont déjà rendu complice du meurtre de deux gobelins. Combien de morts encore sur le chemin du renversement du capitalisme que Carmalière souhaite provoquer ?

— Les gobelins nous ont tiré dessus, nous étions en lé. . .

— En légitime défense, ouais, je sais. C'est marrant, c'est exactement à ça que je pensais avant que tu ne viennes me parler : à comment j'allais tourner ma défense face à la police et aux juges.

Amélie le dévisagea avec inquiétude.

— Tu y penses sérieusement ? demanda-t-elle.

— Disons que l'idée me démange. Est-ce que ce n'est pas le moment pour moi d'arrêter les frais ? Vous voulez vous lancer à l'aventure, à la recherche de cette Épée des Serfs – qui, au passage, me semble plus maudite qu'enchantée – et advienne que pourra. Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans, moi ? Je suis juste un pauvre type qui à voulu jouer au plus fort avec son patron. J'ai perdu, voilà, fin de l'histoire.

Ils restèrent tous deux silencieux. La nuit était tombée, les insectes du jardin vibraient d'un ronronnement paisible. On entendait à peine les bruits de la ville. Barne se tourna vers Amélie. Dans la pénombre, il s'aperçut que ses cheveux avaient retrouvé leur teinte bleue claire. Elle avait les sourcils froncés et une expression grave sur le visage.

— Tu n'as pas à t'inquiéter, assura Barne, si je vais me rendre, je n'ai pas l'intention de vous balancer.

— Ce n'est pas ça qui m'inquiète, répliqua-t-elle. Tu es quelqu'un de bien, je le sais. Ce qui m'inquiète, c'est que toi, tu n'as pas l'air de le savoir.

Barne ne répondit pas. Amélie repartit vers la maison et lui donna une tape sur l'épaule en passant. Lui resta encore de longues minutes à regarder la nuit s'épaissir.

---

## Un dimanche chez l'ogre

---

Lorsqu'il émergea de son sommeil, la première pensée de Barne fut qu'il n'était pas chez lui. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas dormi ailleurs que dans son appartement qu'il en fut étonné. C'était un rayon du soleil qui l'avait éveillé, et cela aussi était surprenant pour lui qui, d'ordinaire, n'obéissait qu'aux injonctions de son réveil. Seulement, les vieux volets de la maison de Zarfok n'offraient qu'une opacité toute relative.

Barne se retourna et constata qu'il était seul. Pourtant, il s'était endormi aux côtés de Pod : la maison de Zarfok était certes très grande, mais il n'y avait pas assez de chambres pour que chacun dorme dans son propre lit. L'idée de partager son lit avec un gnome qui était encore un parfait inconnu quelques heures plus tôt l'aurait scandalisé, en temps normal. . . mais il s'était couché épuisé et le lit était particulièrement immense – sans doute taillé pour un ogre –, aussi était-il passé outre.

Il se leva, enfila la robe de chambre bien trop large que Zarfok lui avait prêtée, et descendit les escaliers grinçants qui menaient au rez-de-chaussée. Il trouva Milia et Amélie qui prenaient leur petit déjeuner à la cuisine.

— Bonjour ! fit Milia d'un air jovial.

— Bien dormi ? renchérit Amélie en scrutant le visage de Barne. La nuit a porté conseil ?

Barne tira la troisième et dernière chaise de la cuisine et s'assit à la table ronde sur laquelle reposaient tasses, assiettes, brioches et autres pots de confiture.

— Plutôt bien dormi, oui, dit-il en évitant soigneusement de répondre à la seconde question. Je suis le dernier debout ?

— Non, répondit Milia, Carmalière dort encore. Une boule de feu, ça épuise, je crois. Pod est dans le salon, il regarde la télé.

— Zarflok est dans le jardin, termina Amélie, il s'occupe de son potager.

— Un vrai petit dimanche matin de rêve, bucolique et familial, ironisa Barne.

— Exactement, dit Amélie avec un grand sourire. Tu veux un thé ? Une tisane ? Ou un café, peut-être ? On a du . . .

— Du déca, oui, je sais. Tu m'as proposé exactement la même chose quand je suis passé à la FNT lundi soir. C'est ta façon de saluer ?

— Dis-donc, tu vas pas commencer à me gonfler dès le matin, toi ! répliqua Amélie. Si tu t'es levé du mauvais pied, tu peux retourner te coucher. La question est quand même simple : qu'est-ce que tu bois ?

— Je vais prendre un café, grommela Barne qui n'aimait pas non plus se faire enguirlander dès le matin.

Amélie lui tendit la cafetière. Il attrapa une tasse et la remplit.

— Confiture d'abricots, dit Milia en poussant un petit pot de verre dans sa direction. Du jardin.

Qu'est-ce qu'ils ont tous, se demande Barne, avec leurs produits du jardin ? C'est une mode ou quoi ? Est-ce que c'est de ma faute, moi, si j'habite dans un T2 au deuxième étage ? Est-ce que je dois culpabiliser de ne pas faire pousser du basilic sur le rebord de ma fenêtre ?

Sa mauvaise humeur fut rapidement dissipée par la chaleur du très bon café et par la confiture d'abricot dont il devait bien reconnaître qu'elle était excellente. Ce matin-là lui semblait bien plus sympathique que ceux qu'il passait en général chez lui. Ses relations avec Milia et Amélie n'étaient sans doute pas les meilleures du monde, mais il était indubitablement plus agréable de déjeuner avec elles qu'avec son idiot de miroir enchanté.

— Alors, fit Barne, quel est le programme de la journée ?

— C'est plutôt moi qui devrais te poser cette question, répondit Amélie sans le quitter des yeux.

Il s'en voulut de lui avoir avoué qu'il songeait à se rendre à la police. C'était la fatigue qui avait parlé. Peut-être aussi le simple fait de vouloir se confier à quelqu'un, de vider son sac. Il le regrettait quelque peu, avec le recul.

— Je ne vais rien faire d'idiot, dit-il finalement et il sentit Amélie se détendre.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, dit Milia, mais c'est bien que tu décides de ne rien faire d'idiot. Ça compensera pour ce que tu *dis* d'idiot, ajouta-t-elle avec un sourire moqueur.

— Je me suis déjà excusé pour mon attaque sur les instit', grogna Barne.

— Allez, ça va, je te taquine, répondit-elle en riant. Tu fais partie de la bande, maintenant, non ?

Barne ne put s'empêcher de sourire à son tour. Il n'aurait pu leur avouer – ni même se l'avouer à lui-même – mais s'il y avait une chose qu'il ne regrettait pas dans son périple, c'était d'avoir rencontré ses compagnons de route. Même s'il n'était pas toujours d'accord avec eux, même s'ils se prenaient parfois le bec, il avait la sensation plaisante d'appartenir à quelque chose. À quelque chose qui avait du sens, quelque chose de plus grand que lui-même, lui qui se noyait chaque jour un peu plus dans la morosité de son « boulot à la con ».

— Hé ! Venez voir ! appela soudain la voix de Pod depuis le salon.

Après avoir échangé des regards incrédules, Milia, Amélie et Barne se levèrent, leurs cafés à la main, et rejoignirent le jeune gnome qui était assis sur un des grands canapés à moitié éventrés du salon. La télévision était allumée, et on y voyait un présentateur de JT déballer son texte d'une voix monocorde, le regard fixé sur la caméra.

— On parle de nous, expliqua Pod.

— *L'attaque qui, je le rappelle, a causé la mort de deux employés de la Bibliothèque Nationale des Prud'Orques, a été menée par un groupuscule terroriste infiltré au sein de la FNT.*

— Groupuscule terroriste ? ! s'exclama Barne.

— Les enfoirés ! appuya Amélie.

— *Et nous revoyons tout de suite les avis de recherche des suspects, identifiés grâce aux caméras de sécurité de la Bibliothèque.*

Le visage du présentateur fut remplacé par quatre avis de recherche indiquant les noms et photographies d'identité de Carmalière, Amélie, Milia et Barne.

— *Les quatre terroristes, originaires de la petite ville de Quantar, sont activement recherchés depuis hier. Ils auraient pris en otage un employé de la Bibliothèque, Pod Faro, dont nous sommes actuellement sans nouvelle.*

— Pour le coup, remarqua Barne, ils ont à moitié raison. . .

— Sans blague ! lança Milia au gnome. T'es un otage, toi, maintenant ?

— C'est pas passé loin, répondit-il en lui faisant un clin d'œil.

— *Nous avons en duplex Soriame Palor, le président de la Fédération Nationale des Travailleurs. Soriame Palor, bonjour.*

— *Bonjour.*

— *Alors aujourd'hui, la question que se posent tous les téléspectateurs, j'en suis certain, c'est : étiez-vous au courant de ce projet d'attentat ? Je rappelle que trois des quatre terroristes sont des membres actifs de la FNT.*

— *Je voudrais tout d'abord rappeler que jusqu'à preuve du contraire, ces quatre personnes sont présumées innocentes. De plus, je connais personnellement Carmalière, qui préside l'antenne locale de la FNT de Quantar et que j'ai rencontrée à plusieurs reprises. C'est une personne intègre et parfaitement équilibrée. Je ne l'imagine pas aller jeter des boules de feu dans des bâtiments publics pour le plaisir.*

— *Tout de même, insista le présentateur, on parle de deux morts parmi les employés et des dégâts matériels considérables. Est-ce qu'aujourd'hui vous condamnez cette attaque ?*

— *Je n'ai rien à condamner tant que l'enquête est en cours, répliqua Soriame Palor. Il y a beaucoup de zones d'ombres et dans le doute, je fais confiance aux membres de la FNT. Pour commencer, il faudrait m'expliquer comment un magicien, une elfe et une fée ont pu accéder à la Bibliothèque sans se faire refouler à l'entrée ! Tout le monde sait que seuls les inertes y sont admis.*

— *Soriame Palor, pardon, mais là, vous caricaturez. La Bibliothèque Nationale des Prud'Orques est un bâtiment public ouvert à tous et...*

— *Je vous en prie, ne jouons pas aux ingénus. C'est un secret de polichinelle que les orques refusent l'accès aux êtres magiques. Sauf que cette violence-ci, vous n'en parlez jamais !*

Le présentateur et le président de la FNT se lancèrent dans une joute verbale de plus en plus confuse, se coupant la parole régulièrement et prononçant chaque phrase un peu plus fort que la précédente.

— *Ce brave Palor, commenta Carmalière qui avait rejoint le groupe. Il soutiendrait ses amis jusqu'à la mort...*

— *Vous avez tout entendu ? lui demanda Barne. Nous sommes un groupuscule terroriste !*

— *Oui. Il n'y a rien de surprenant dans cette rhétorique. Utiliser le vocabulaire du terrorisme leur permet de justifier une riposte parfaitement disproportionnée à notre rencontre. Des syndicalistes qui*

répliquent à des tirs de balle par un sort offensif, ça se défend ; alors que des terroristes qui vont sciemment incendier une Bibliothèque, ça se flingue sans sommation et ça ne fait même pas de vague.

— Mais c'est dégueulasse !

— Bienvenue dans la guerre des classes.

— *Je persiste*, poursuivait Soriamé Palor dans le poste de télévision, *si la culpabilité de mes camarades de la FNT est si indiscutable, qu'on nous montre les images des caméras de sécurité. En attendant, pour ma part, ils sont innocents.*

— *Merci, Soriamé Palor*, dit le journaliste pour conclure l'interview. *Pas de condamnation formelle de votre part, donc, on l'a compris. Retrouvons maintenant notre envoyée spéciale, Galaa Min, qui s'est rendue au bureau du directeur de la BNPO, Ruf Torkan.*

Sur l'écran apparurent deux nouveaux visages : celui d'une jeune journaliste humaine et celui, large et anguleux, d'un orque habillé d'un costume qui valait probablement deux mois du salaire de Barne. L'orque avait le crâne dégarni et des cheveux grisonnants sur les côtés. Il avait cette expression à la fois féroce et imposante qui était typique des orques hauts placés.

— *Écoutez*, dit-il d'un ton glacial, *je voudrais d'abord revenir sur cette accusation scandaleuse de Monsieur Palor à notre égard. Je trouve bien malvenu de clamer que la Bibliothèque Nationale des Prud'Orques pratique une discrimination envers les êtres magiques alors même que ce sont précisément des êtres magiques qui y ont perpétré un attentat hier ! La preuve, s'il en était besoin, qu'ils avaient pu entrer sans difficulté. Étant donnés les événements qui ont suivi, on peut d'ailleurs légitimement se poser la question de savoir si ce laxisme vis-à-vis des êtres magiques ne devrait pas justement être corrigé.*

— *On entend votre émotion, Monsieur Torkan*, commenta la jeune Galaa. *Quel est aujourd'hui le ressenti des employés de la Bibliothèque ? On imagine qu'il faudra pas mal de temps pour effacer le traumatisme.*

— Le traumatisme ! s'écria Barne. Ils nous ont tiré dessus !

— Chut, fit Milia qui voulait écouter la suite.

— *Bien sûr. La perte de deux estimés agents de sécurité va laisser des traces. On a bien entendu accordé plusieurs jours de repos à certains de nos employés les plus proches des victimes...*

— Grand prince... murmura Carmalière.

— *... et nous avons ouvert une cellule psychologique pour les autres. Au-delà de la portée dramatique de l'événement, c'est le fondement même de notre démocratie qui est attaqué lorsqu'on s'en prend à un édifice public ! Qui plus est à une bibliothèque !*

— *Justement, reprit Galaa, parlons un peu de cette attaque. Que cherchaient ces terroristes à travers cet attentat ? Aviez-vous reçu des menaces auparavant ?*

— *L'institution des Prud'Orques, en tant que garante de la justice du travail, est constamment l'objet de menace de la part de groupuscules syndicalistes crypto-terroristes. Nous avons visible-ment affaire à une organisation elfo-gauchiste dont le but assumé est de mettre le monde du travail à feu et à sang : cette attaque odieuse en est la preuve et elle ne sera pas oubliée. Je trouve par ailleurs très révélateur que Monsieur Palor refuse de la condamner, ce qui en dit long sur l'éthique des membres de la FNT en général. J'espère qu'il serait capable d'assumer ses propos devant les familles des deux agents de sécurité qui ont péri dans ce...*

— Très bien, fit Carmalière, ça suffit.

— J'éteins ? demanda Pod.

— S'il te plaît, oui.

— On a mauvaise conscience ? railla Barne. Pas envie de voir l'interview des familles éplorées des deux gobelins que vous avez tués ?

— Mon cher Barne, tu serais sympathique d'arrêter tes provocations idiotes. Tu sais aussi bien que moi que nous étions en légitime défense. Est-ce que ça me rend pour autant heureuse d'avoir tué

deux êtres vivants probablement bien plus intègres que leurs salopards de chefs ? Bien sûr que non. Ces deux morts me hanteront chaque jour de ma vie. Je n'ai pas besoin de voir leurs femmes et leurs enfants pleurer pour cela. En huit siècles de lutte, je peux t'assurer que j'ai déjà eu du sang sur les mains, et parfois un sang bien moins facile à assumer que celui de ces deux gobelins.

— Si vous cherchez à attirer ma compassion en m'avouant que vous êtes un meurtrier de masse, vous m'avez mal cerné, Carmalière.

— Je ne cherche rien du tout. J'aimerais juste que tu cesses de décharger ta mauvaise conscience – oui, la tienne ! – sur moi. Parce que si je n'avais pas tué ces deux gobelins, *nous* aurions des tombes à nos noms aujourd'hui. Considérés comme des terroristes abattus pendant une tentative d'attentat et sans aucune chance de laver notre honneur, puisque nous serions morts.

Barne soutint le regard sévère de la magicienne. En vérité, il ne savait pas exactement pourquoi il continuait à attaquer Carmalière alors qu'il était à peu près d'accord avec iel sur la situation. . . Peut-être était-ce sa façon de sembler si désinvolte face à la mort, surtout face à celles des autres, qui mettait Barne mal à l'aise.

— Ça se défend, finit-il par dire. Vous pensez sincèrement que nous avons une chance de « laver notre honneur » ?

— En tout cas, nous avons tout intérêt à essayer. Si ce n'est pour l'honneur, au moins pour l'aspect légal de la chose : je n'ai pas plus envie que toi de passer le reste de mes jours en prison.

— Ça m'a l'air quand même mal parti, fit sombrement Amélie. L'intégralité des grands médias se range du côté des orques, sans grande surprise. L'opinion suivra. Qui écouterait une bande de syndicalistes un peu. . . *borderline* sur les lois ? Sans aller jusqu'au meurtre, nous avons tous un passif, ici. Ajoutons à cela l'image passablement dégradée des syndicats auprès de la population. . .

— On n'écouterait sans doute pas une bande de syndicalistes excités, argumenta Carmalière, comme tu le dis. Par contre, une compagnie de héros victorieux brandissant l'Épée des Serfs. . .

— Oh ce n'est pas vrai, s'exclama Barne, vous n'allez pas recommencer avec ce foutu bout de métal ?

— Eh bien si, mon très cher Barne, je compte bien recommencer autant de fois qu'il le faudra. Au-delà de l'intérêt général évident qu'il y a à se procurer cet objet, nous pourrions en profiter pour tirer notre épingle du jeu, si j'ose dire. Avec un peu de finesse et un certain art de la narration, l'incident de la Bibliothèque pourra être expliqué comme la première embûche d'une longue série de péripéties qui nous aura mené à dérober un objet légendaire des griffes des orques. Imagine seulement la chute brutale de l'image des orques – déjà pas fameuse – si les gens apprennent qu'ils cachaient jalousement ce symbole de la lutte contre l'oppression, et ce depuis des siècles !

— Là c'est sûr, fit Milia, songeuse, ça pourrait pas mal changer la donne dans l'opinion publique... redorer l'image des syndicats et saper une bonne fois pour toute l'autorité des orques. Oh, et nous éviter la taule dans la foulée. Que demander de plus ?

— Arrêter de se faire des illusions ? dit Barne. Vous avez tous la folie des grandeurs, ma parole ! Dans l'hypothèse où nous ne nous ferions pas tuer dans le processus, rien ne nous prouve que récupérer l'Épée nous assurerait une quelconque amnistie, comme par...

— Magie ? l'interrompt Carmalière. Mais c'est exactement ce que c'est : un objet magique. Ne sous-estime pas la puissance des légendes et des aventures dans l'imaginaire collectif : dans notre situation, nous devons nous accrocher à chaque espoir, à chaque opportunité. L'Épée des Serfs représente un espoir bien plus fort que ceux qui contrebalancent habituellement les situations difficiles. C'est même la plus formidable opportunité dont nous aurions pu rêver.

— Et vous savez comment la récupérer ? demanda soudain Pod qui n'avait jusqu'ici pas participé à la conversation.

Barne regarda le jeune gnome. Il était frappé par la flamme qui semblait s'être allumée dans le regard de Pod depuis que Carma-

lière avait mentionné l'Épée des Serfs, la veille. Comme si, derrière le visage impassible du petit stagiaire bien rangé, aux ordres, il y avait toujours eu un révolutionnaire qui sommeillait : une âme dormante et résignée qui n'attendait qu'une brèche, qu'une occasion pour basculer, pour se lancer à cor et à cri dans un mouvement de révolte.

Avec une certaine mélancolie, Barne songea que, si tout cela lui était arrivé quinze ou vingt ans plus tôt, lorsqu'il avait l'âge de Pod, il aurait sans doute réagi de la même manière. Lui aussi avait eu des rêves, des idéaux. Sans doute pas ceux de Carmalière, mais une volonté de changer les choses, d'améliorer la société. . . N'était-ce pas la motivation profonde de chaque jeune personne qui débute sa vie d'adulte ? Avant que le temps ne fasse son effet, que le poids des structures ne l'enchaîne, progressivement ; avant que les désillusions ne sapent sa volonté, petit à petit.

Il remarqua à peine lorsque Carmalière invita ses camarades à prendre place autour de la grande table de la salle à manger pour leur expliquer ce qu'il avait découvert en étudiant l'audit de sécurité de l'Épée des Serfs. Barne se sentait à une bifurcation dans le cours de sa vie. Il pouvait choisir de rester fidèle à lui-même : assumer ses actes dignement, se rendre à la justice et faire face aux conséquences. Ou faire le grand saut : suivre la compagnie dans cette aventure, peut-être la dernière. Trouver en lui un peu de l'ardeur du jeune Pod ; un peu de la folie d'Amélie, de l'entrain de Milia.

Sans savoir pourquoi, il se mit soudain à penser à Mélinde, son ex-femme. Qu'aurait-elle dit, si elle avait été à ses côtés ? Elle lui aurait conseillé de suivre Carmalière, bien sûr. Peut-être aurait-elle elle-même rejoint la compagnie, débordant de cet enthousiasme qui avait égayé les journées de Barne pendant de si longues années.

Il chassa cette pensée et se dirigea vers le jardin. Les autres, plongés dans une conversation animée, ne le remarquèrent pas. Il se dit qu'il était d'une humeur d'ogre et que, dans ce contexte, Zarfolk serait sans doute de meilleure compagnie pour lui.

Barne n'était pas à proprement parler un « manuel ». C'était même tout le contraire : il se voyait comme un employé de bureau typique, et c'était là la plus honnête des considérations qu'il pouvait avoir sur lui-même. Bien plus habitué à manipuler un clavier qu'un marteau ou qu'un sécateur, Barne n'était objectivement pas un bricoleur du dimanche. Ni même un bricoleur d'un quelconque autre jour de la semaine, d'ailleurs. En ajoutant à cela sa main qui était tout sauf verte, il était évident que Barne avait à peu près autant de prédisposition pour le jardinage que pour le syndicalisme.

Pourtant, ce fut avec un certain plaisir qu'il passa plusieurs heures aux côtés de l'ogre Zarflok, à retourner la terre, tailler des branches et récolter des légumes et des fruits mûrs. Il savait que c'était un cliché, mais il vérifia l'adage prétendant que les travaux manuels permettent de se vider la tête.

Les groseilliers foisonnaient de fruits d'un rouge éclatant et Barne comprit assez vite que tout ce que Zarflok leur avait servi jusqu'à présent était issu de son jardin, y compris le fameux vin de groseille de la veille. L'ogre semblait s'être organisé une sorte d'ermitage improvisé en pleine ville, avec un niveau d'autosuffisance impressionnant.

Ils parlèrent peu mais Barne sentit qu'il ne dérangeait pas Zarflok le moins du monde. L'ogre lui faisait l'effet de ces personnes qui haïssent les foules mais sont les meilleurs camarades en comité réduit. En l'absence de l'exubérant Carmalière, Zarflok donnait l'impression d'être paisible, beaucoup moins sur la défensive. Certes, il restait un ogre et donc une créature relativement inquiétante du point de vue de Barne, mais manifestait une humeur tout à fait amicale.

Vers le milieu de l'après-midi, ils firent une pause bien méritée. Barne avait l'impression d'avoir déplacé une montagne et était proprement lessivé, ce qui fit rire l'ogre de bon cœur.

— T'avais de l'ardeur à la tâche, pélo, mais bêcher la terre, c'est pas dans tes habitudes. J'me trompe ?

— Nan, souffla Barne en s'affalant dans une des chaises de jardins que Zarfolk avait disposées à l'ombre d'un arbre. J'ai assez d'ampoules pour illuminer tout le jardin.

— Haha ! Allez, bois un coup d'pomme, tu l'as bien mérité.

Il déboucha une bouteille en verre sans étiquette.

— C'est sans alcool j'espère ? Sinon, là, je crois que ça va m'achever.

— Mais non, c'est juste du jus de pomme ! Au pire, s'il a tourné au cidre, tu survivras.

Ils trinquèrent et Barne but d'une traite son verre. Le jus de pomme, comme tout ce qu'il avait goûté jusqu'à présent, était délicieux. Des voix émanaient faiblement de l'intérieur de la maison, par les fenêtres ouvertes. Carmalière et les autres étaient sans aucun doute toujours plongés dans leurs plans pour l'Épée des Serfs.

— Foutu Carmalière, grommela l'ogre qui avait retrouvé son air renfrogné. Un bon esprit mais bon sang, en huit cents ans, on aurait pu espérer qu'iel finisse par acquérir une certaine sagesse. . .

— Vous n'avez pas peur que quelqu'un entende, depuis la rue ?

— Pas trop de risque. Cette impasse est pratiquement toujours déserte. De toute façon, derrière le muret, un passant entendrait que dalle à part des voix lointaines. Aucune chance qu'on y distingue quoi que ce soit d'intelligible, je peux te le garantir.

Barne se dit qu'il avait sans doute raison. Même eux, qui étaient dans l'enceinte de la propriété et non loin de la fenêtre ouverte de la salle à manger, ne pouvaient distinguer le moindre mot.

Ils restèrent silencieux un instant. Zarfolk semblait continuer à maudire Carmalière dans sa tête malgré tout et Barne se demandait si la conversation était toujours ouverte.

— Monsieur Zarfolk ? tenta-t-il timidement après quelques minutes.

— Juste Zarfolk, pélo.

— Zarfolk. . . qu'est-ce que vous pensez du plan de Carmalière ? Je veux dire, en oubliant, eh bien. . . qu'il s'agit de Carmalière.

— Tu veux dire, si je mets de côté mes a priori sur le gus ? Eh bien. . . C'est une noble quête, j'en doute pas. J'ai des doutes sur la capacité de Carmalière à être à la hauteur de cette noblesse, c'est tout.

— Mais est-ce vous pensez que. . .

Barne s'interrompt. Il ne savait pas trop s'il devait poser la question mais Zarfolk sembla deviner la suite.

— Que tu devrais le suivre ? Mon gars, n'importe qui avec les pieds suffisamment sur terre pour y garder ceux de ce doux dingue de magos ne sera pas de trop. Les demoiselles sont de bonnes âmes ; je connais pas l'nabot, mais il m'a l'air droit dans ses pompes ; quant à toi, tu me sembles être un bon gars. Ouai, nul doute que t'aurais ta place parmi eux.

Barne eut un sourire. Il lui semblait si rare qu'on lui parle ainsi, sans sous-entendu, en le considérant comme un égal. Pour la deuxième fois de la journée ! Cette fois, c'était un ogre qui lui parlait, un grand ogre fort, indépendant et avec un caractère bien trempé : une personne qui aurait eu toutes les raisons d'être condescendant avec Barne qui était l'exact opposé. Zarfolk semblait être de ceux qui ont tellement souffert du regard des autres qu'ils ont appris à toujours adopter une attitude bienveillante envers leurs prochains. Surtout envers les plus faibles.

— Quant à savoir si tu *devrais* les suivre, poursuivit l'ogre, si ce serait *dans ton intérêt*. . . Honnêtement, même si j'avais la réponse, je ne sais pas si je te la donnerais. Il arrive un moment où tu dois faire tes choix et où personne d'autre ne peut – ou ne doit – les faire pour toi.

Il se leva en emportant la bouteille qu'ils avaient vidée au fil de la conversation.

— En tout cas, rappelle-toi que c'est ta décision et uniquement la tienne. Te laisse pas avoir par les beaux discours de Carmalière.

Agis en connaissance de cause, t'es le seul maître de ton destin. Tu sais, si jamais tu décides de ne pas les suivre et que tu te retrouves juste abandonné à la recherche d'une planque... eh bah, tu seras le bienvenu ici.

L'ogre inclina doucement la tête vers Barne puis tourna le dos et se dirigea vers la petite cabane en bois accolée à la maison et dans laquelle Barne l'avait vu ranger ses outils – et ses bouteilles.

Vivre en ermite avec un ogre anarchiste et autarcique... Barne se dit que l'idée était cocasse, voire ridicule. Pourtant, la vie était paisible ici. Loin du bruit, du métro, de la foule, de son boulot, de ses horaires... En paix, enfin, à l'écart du système. Malgré le système, à côté du système.

Oui, mais après ? Vivre ici ? Et ensuite ? Mourir ? Ou alors, partir à l'aventure ? Peut-être mourir aussi ? Plus jeune, mais en participant à un dessein qui le dépasserait ? Barne repensait aux images de ses ancêtres qu'il avait cherchées sur Internet quelques jours plus tôt. En posant sa tête sur le dossier de la chaise du jardin, assommé par les efforts de la journée, il céda de manière fulgurante à la sieste dominicale. Il se prit à rêver que, peut-être, la grande gloire de la lignée des Mustii ne s'était pas encore tout à fait éteinte...

---

Barne continua à aider Zarfolk à jardiner jusqu'à la fin de la journée. Les ampoules sur ses doigts ne s'arrangeaient pas mais il tenait tout de même à participer à l'entretien du potager : c'était la moindre des choses puisqu'ils profitaient tous de la nourriture patiemment cultivée.

À la fin de la journée, il proposa de ranger les outils et se dirigea vers le petit cabanon de bois. L'heure était tardive et le chemin de terre qui y menait n'était pas éclairé. Si Barne n'avait pas passé de longues heures dans le jardin cet après-midi-là, il aurait sans doute trébuché sur une ronce ou un gros caillou mal placé.

Arrivé à quelques mètres du cabanon, il s'arrêta net : quelque chose *bougeait* à l'intérieur. Quelque chose de résolument peu sympathique. Des bruits inquiétants filtraient à travers les fins murs de bois, des grattements et surtout... des grognements, comme le bruit d'une bête sauvage qui se serait retrouvée coincée ici et qui essaierait désespérément d'en sortir.

Barne eut un mouvement de recul. Il n'avait aucune idée du genre de bestiole qui pouvaient peupler le jardin... Il jeta un regard à Zarfolk derrière lui mais celui-ci venait de passer le seuil de la porte. Barne était seul.

Il hésita un instant à suivre Zarfolk à l'intérieur de la maison pour demander de l'aide. Il se ravisa en pensant qu'il risquait fort de passer pour pleutre s'il s'avérait que la bête là-dedans n'était ni féroce ni même sauvage...

Sans faire de bruit, il posa les quelques outils, binettes et râteaux qu'il tenait et conserva une grande pelle qu'il empoigna fermement. Il respira pour se donner du courage et posa la main sur la poignée de la porte du cabanon. Il y eut un faible grincement et la créature qui était à l'intérieur cessa de faire le moindre bruit. Le sang de Barne se glaça : il était repéré.

Il fallait qu'il prenne une décision rapidement : fuir et appeler à l'aide ou jouer le tout pour le tout en ouvrant la porte pour en avoir le cœur net. Ne tenant toujours pas à passer pour un lâche, ce fut la seconde option qu'ils choisit.

Il tira la poignée d'un coup sec et brandit sa pelle en hurlant.

— YAAAAAAAAAAAH!

Deux voix répondirent :

— AAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAAH!

— AAAARRGHHHHHHHHHHHHHHHHHH!

Il n'y avait pas de bête sauvage : à la lueur de la Lune, Barne reconnut Pod et Milia. Ils le regardaient avec effroi, lui qui s'apprêtait à les frapper avec une énorme pelle. Mais surtout... ils étaient nus comme des vers.

— MAIS T'ES COMPLÈTEMENT TARÉ ? s'écria Pod en dissimulant sa nudité à l'aide de son pantalon qu'il ramassa par terre.

Milia aussi se couvrit d'un air gêné en récupérant ses vêtements dispersés un peu partout dans le cabanon. Barne lâcha sa pelle et se retourna d'un mouvement vif.

— Mince ! Pardon ! Désolé ! Mince... Je croyais avoir entendu un animal sauvage...

Milia laissa échapper un hurlement de rire qui embarrassa encore plus Barne. Pod fulminait :

— ENFIN TU POUVAIS QUAND MÊME FRAPPER AVANT D'ENTRER, MERDE !

Barne se retourna avec précaution. Ses deux camarades s'étaient rhabillés à présent. Milia était en proie à un véritable fou rire et Pod regardait ailleurs, gêné. Elle sortit du cabanon en récupérant son soutien-gorge au sol.

— Haha ! Je... Haha ! Je vous laisse entre... Ha ! Entre garçons. Haha !

Avant de partir, elle se retourna et fit un signe à Pod.

— À plus tard... l'animal sauvage !

Puis elle éclata à nouveau de rire et partit vers l'entrée de la maison en courant. Le silence qui s'imposa après que la porte d'entrée eut claqué fut lourd. Pod remettait sa ceinture et Barne ne savait pas s'il devait parler ou...

— Euh, je... tenta-t-il prudemment.

— Ouais ?

— Je suis désolé.

— Ouais.

— J'savais pas que...

— Ouais.

— Ouais.

— Voilà.

Nouveau silence. Barne et Pod se dévisageaient. En silence. Immobiles. Droits comme des piquets. Comme deux cons, pensa Barne.

— Allez, ça va, finit par dire Pod en attrapant une cigarette magique dans sa poche. C'est pas grave.

Barne se détendit et s'alluma une cigarette également.

— J'suis vraiment désolé, hein, répéta-t-il au gnome.

— C'est pas grave, j'te dis ! De toute façon, tu sais, j'avais pas prémédité le truc... c'est arrivé comme ça...

— C'est arrivé sacrément vite, si j'puis me permettre, remarqua Barne. Le syndrome de l'otage sous le charme de sa geôlière ? Le coup de foudre ?

— Nan, fit le gnome. Je sais pas. C'est venu comme ça. C'est le contexte, je pense : l'excitation de l'aventure, le danger, tout ça. Et puis, bon...

Il se rapprocha de Barne et murmura.

— C'est une elfe. Avoue, ça te ferait pas rêver, toi ?

— Au risque de te surprendre à nouveau, figure-toi que j'ai été *marié* avec une elfe.

— Sans déconner ? s'écria le gnome en ouvrant des yeux ronds.

— Oui. Mais toi... tu vois, ça m'étonne que... enfin, j'veux dire... j'savais pas que...

— Qu'un gnome pouvait le faire avec une elfe ? conclut Pod qui avait deviné où Barne voulait en venir. Bah si, carrément. Y'a pas de raison...

— Ça ne pose pas un problème de... euh, de *taille* ?

La taille d'un petit être était un sujet qu'il était assez inconvenant d'aborder aussi frontalement. Barne n'aurait pas pu imaginer être plus mal à l'aise, mais sa curiosité avait été piquée... et puis, de toute manière, il était déjà allé bien loin sur le chemin de l'indiscrétion : autant mettre les pieds dans le plat.

Pod ne sembla pas vexé le moins du monde. Il eut même un petit rire en tirant sur son guioska.

— Tu appelles ça un problème, fit-il malicieusement, moi j'appelle ça un avantage. J'vais pas te faire un dessin, mais imagine un peu la scène : j'ai une *vue* imprenable. . .

Barne n'avait pas la moindre envie d'imaginer ses camarades en pleine action, mais il avait compris où le gnome voulait en venir.

— Enfin, quand même. . . faire ça *dans un cabanon* ?

— Pour commencer, je te rappelle que je partage ta chambre, alors pour l'intimité, on repassera. Encore une fois, c'est arrivé comme ça, sans prévenir. . . On fouillait le cabanon pour voir si Zarfolk n'y planquait pas des armes. . .

— DES ARMES ? Mais pourquoi ? !

— Parce qu'on va se mettre à la recherche de l'Épée des Serfs, bien sûr.

— Vous comptez assassiner beaucoup de monde ? demanda sombrement Barne.

— Pour le moment, on a quelques repérages à faire, expliqua Pod. Des endroits où on soupçonne que l'Épée soit cachée. N'empêche qu'on doit prendre des précautions. . .

Barne termina sa cigarette. Toute leur discussion *salace* semblait futile maintenant qu'on lui avait remis cette histoire d'Épée dans la tête. Il n'aimait pas du tout la tournure que prenaient les choses. . .

— Tu ne veux pas venir avec nous ? demanda Pod avec les yeux pleins d'espoir.

— Pour l'instant, je vais aller dormir, fit Barne, évasif.

Il prit congé puis, pris de remords, revint vers son ami gnome.

— Je vais dormir sur le canapé, lui dit-il. Je te laisse la chambre. Considère ça comme ma façon de m'excuser. . .

— Sympa ! Merci, dit le gnome en lui souriant.

Barne rentra pour de bon cette fois et alla déménager ses affaires depuis la chambre vers le salon. Il était ouvert d'esprit, mais si des

galipettes gnomo-elfiques devaient avoir lieu sur son lit, il n'avait pas l'intention d'aller y reposer ses fesses de si tôt...



---

## D'une importance capitale

---

Le lendemain matin, un lundi, ce fut pour Barne une sensation étrange que de ne pas aller travailler. Bien sûr, il lui arrivait de prendre des congés, mais cette fois, c'était différent : il *séyait*, oui, comme un lycéen attardé. En même temps, s'il avait décidé de se rendre au bureau comme il en avait l'habitude, c'eut été une paire de menottes qui l'y auraient attendu. . . ainsi que le sourire triomphant de Glormax. La possibilité de se rendre à la police lui semblait de plus en plus abstraite à mesure qu'il énumérait les conséquences d'une telle décision.

Malgré cela, il prenait un soin tout particulier à ne pas participer aux petites réunions du groupe. Les autres – Pod, surtout – prenaient un plaisir non dissimulé à jouer aux conspirateurs, à dialoguer à voix basse alors même qu'il n'y avait personne pour les espionner aux alentours. Cette ambiance réjouissait de toute évidence Carmalière, aussi Barne était-il fermement décidé à ne pas lui faire le plaisir de s'y joindre.

Si Zarfok avait spécifiquement dit à Barne qu'il serait le bienvenu s'il souhaitait rester, il apparut rapidement à ce dernier qu'il n'était de toute façon pas dans les manières de l'ogre de mettre ses invités dehors. Pendant les jours qui suivirent, la compagnie resta

à l'abri de la maison et profita du confort et du garde-manger de Zarfolk sans que cela n'ait l'air de le déranger. Certes, il se querelait régulièrement avec Carmalière, mais c'était toujours au sujet de désaccords politiques.

En dehors de cela, la cohabitation se déroulait sans heurt. En tout cas, tant que Barne prenait bien garde à ne plus surprendre ses camarades en pleins ébats. . . Le canapé était bien assez confortable pour lui, mais malheureusement, les murs étaient fins et il lui arrivait encore d'entendre les « grognements de bête sauvage ». . . Pour se changer les idées, il se plongeait alors dans l'étude du document sur l'affaire Ovar qu'il avait volé à la Bibliothèque Nationale des Prud'Orques.

Il n'entendait pas grand chose au jargon juridique utilisé, mais pour ce qu'il en comprenait, le cœur de l'affaire était lié à l'un des nombreux droits du travail qui avaient depuis été largement rabotés par les gouvernements libéraux successifs. Avec une certaine amertume, il devait bien reconnaître que cela apportait de l'eau au moulin de la FNT.

— M'étonne pas, grommela Zarfolk lorsque Barne lui fit part de ses conclusions fort décevantes. Tous des salauds. . .

Tous deux continuaient à s'occuper ensemble du jardin et de l'organisation de la collocation. Cela donnait l'impression à Barne d'être utile sans pour autant devoir participer aux combines de Carmalière.

Parfois, l'un ou l'autre des membres de la compagnie s'absentait de la maison. Barne se demandait où leurs recherches pouvaient bien les mener, surtout en considérant le fait qu'ils étaient des fugitifs avec leurs photos régulièrement affichées dans les journaux télévisés.

— Où est-ce qu'ils peuvent bien aller ? demandait-il parfois à Zarfolk.

— J'en ai rien à carrer, marmonnait celui-ci en général.

— Ouais. . . Ouais, moi pareil.

En vérité, Barne était rongé par la curiosité. Lorsqu'il apercevait l'un ou l'une de ses camarades rentrer d'une de ces escapades, il ne pouvait s'empêcher de jeter des coups d'œil discrets dans sa direction : il espérait déceler ainsi un indice, quelque chose qui lui indiquerait l'avancement de leurs recherches.

— Salut Barne, fit un soir Amélie en passant le seuil de la porte et en croisant son regard furtif. Tu as besoin de quelque chose ?

— Non non. . .

— Tu sais, si tu veux savoir ce qui se trame ici, tu n'as qu'à demander.

— Vos petites affaires ne me concernent pas.

— Comme tu voudras.

Elle s'éloigna à l'étage, dans la chambre qu'elle partageait avec Milia. . . Ou plutôt, qu'elle *avait* partagé, au départ, car Milia dormait désormais avec Pod. Barne avait d'abord eu l'impression qu'il s'agissait d'un « coup d'un soir », d'une aventure sans lendemain. Cependant, il semblait que ses deux camarades eussent décidé de continuer à s'ébattre joyeusement. Grand bien leur fasse, pensait Barne.

Il lui arrivait encore de fumer en compagnie du gnome. Comme il se refusait à donner l'impression d'être intéressé par l'Épée des Serfs, Barne orientait en général leurs discussions sur la relation de Pod avec Milia. Un soir, après une autre après-midi de jardinage, il lui fit remarquer au détour d'une pause cigarette :

— Tout de même, elle a presque quatre fois ton âge.

— Pour une elfe, répondit le gnome avec philosophie, ça ne fait pas tant que ça.

— Même en prenant en compte les longévités respectives, ça fait quand même une sacrée différence.

— Qu'est-ce que tu veux, fit le gnome avec un sourire en coin, ça doit être le fantôme de l'institutrice. . .

— Pitié, dit Barne en levant les yeux au ciel, dis-moi que tu ne l'appelles pas « maîtresse ». . .

Pod éclata de rire. Barne eut un sourire amusé et le laissa à son hilarité. Le jardinage de la journée lui avait donné soif et il se dirigea vers la cuisine pour aller se chercher un verre d'eau.

Arrivé dans le hall de la maison, il entendit les voix d'Amélie et de Milia en provenance de la cuisine. Elles avaient leurs habituelles intonations de conspiratrices et Barne s'approcha de la porte sans faire de bruit pour écouter.

— Tu sais que nous avons besoin de lui, murmurait Milia. Il ne le sait pas encore, mais il est d'une importance capitale.

— Pourquoi Carmalière ne le met-iel tout simplement pas au courant ? renchérit Amélie. Et pourquoi ne nous dit-iel pas, à nous, en quoi il est important ?

— Iel doit avoir ses raisons. Tu connais Carmalière... S'iel ne nous dit rien, c'est que nous n'avons rien à savoir.

— Tu lui fais vraiment confiance à ce point ? Tu vois, je prends toujours la défense de Carmalière, comme toi, mais...

— Oui, coupa Milia. De toute manière, j'insiste : tu devrais vraiment t'activer pour convaincre Barne de se joindre à nous, sinon on ne pourra jamais avancer.

Son nom avait été lâché et Barne avait la confirmation de ce qu'il pressentait : c'était de lui qu'elles parlaient. Voilà qui devenait très intéressant...

— Je fais ce que je peux, protesta Amélie. Je te rappelle qu'il y a quelques jours, il était prêt à se rendre à la police : cette éventualité semble écartée, c'est déjà pas mal. Pour le reste... je vois bien qu'il est curieux, mais il est aussi incroyablement borné ! Il préférerait jouer les snobs jusqu'à la mort plutôt qu'admettre que notre projet a quelque chose d'excitant !

Barne sentit ses joues rosir alors même qu'il était plongé dans la pénombre du hall, sans âme qui vive pour le voir. Amélie avait ce talent énervant pour voir derrière les apparences, pour deviner ce qui se tramait dans l'esprit des gens qu'elle croisait. Ou peut-être était-ce juste Barne qui était un piètre acteur.

— Et puis, dis voir, ajouta Amélie, pourquoi ce serait nécessairement à *moi* de le convaincre ?

— Parce que tu es celle qui a les meilleures relations avec lui !

— Ah ! C'est beaucoup dire. . . Si on arrive à se parler dix minutes sans se jeter à la gorge l'un de l'autre, c'est déjà beau.

— C'est facilement neuf minutes de plus que ce que Carmalière et moi arrivons à faire. Mince, Amé, il en est réduit à se ruiner les mains en jardinant avec Zarfolk tous les jours ! Il n'y a qu'à le pousser un peu et il nous tombe tout cuit dans les bras !

— Tu commences à me gonfler léger, Milia. Si c'est si facile, fais-le. Après tout, pour ce qui est de tomber tout cuit dans les bras, tu t'es bien débrouillée avec Pod.

Il y eut un silence pesant. Barne pouvait sentir la tension à travers la porte.

— Désolée, ajouta piteusement Amélie après quelques instants, c'était déplacé.

— Je trouve, oui, répondit sèchement Milia.

— En attendant, moi, je commence à en avoir ras la couenne de jouer aux manipulatrices. À quoi est-ce que ça ressemble, à la fin ? Des fois, je me dis que c'est Zarfolk qui a raison au sujet de Carmalière.

— Oh ça va, on sait que tu l'adores, ton Zarfolk ! N'empêche que si on veut la récupérer, cette foutue épée, il nous faut Barne. Alors débrouille-toi !

Les pas de Milia qui quittaient la pièce par la porte qui menait au salon firent légèrement craquer le plancher. Barne, inquiet qu'Amélie ne passe quant à elle par le hall et ne tombe nez-à-nez avec lui, repartit discrètement vers le jardin.

Il ne savait plus quoi penser. Cette conversation était ouvertement déroutante et il essayait de mettre de l'ordre dans ce qu'il avait appris : on lui prêtait une importance dont lui-même ignorait la nature ; Amélie était moins sous la coupe de Carmalière que ce qu'il

avait imaginé ; Milia était une vraie peste – ça, il l'avait déjà plus ou moins compris auparavant ; visiblement, Amélie était chargée de le convaincre en douceur de se joindre à la recherche de l'Épée des Serfs.

Son intérêt pour la quête en question était bien entendu décuplé à présent : il allait falloir qu'il en apprenne plus. Néanmoins, il n'avait pas la moindre intention de leur « tomber tout cuit dans les bras » : il appréciait très peu la manipulation et comptait bien apprendre en quoi sa présence était capitale avant de se lancer dans une quelconque aventure. Il avait entendu trop d'histoires où le héros était « d'une importance capitale » parce qu'il devait mourir à la fin à cause d'une prophétie idiote, ou se sacrifier pour la cause par grandeur d'âme. Hors de question pour lui de se faire avoir si facilement.

S'il participait, ce ne serait pas comme dindon de la farce : ce serait en connaissance de cause.

---

Le jour suivant, ce fut avec ce petit sentiment de supériorité procuré par la certitude d'avoir un coup d'avance que Barne se leva. Il prit, comme chaque matin, son petit déjeuner sur la table de jardin qui jouxtait la porte d'entrée de la maison, à l'ombre des arbres. La matinée d'été était douce et tiède.

Amélie et Milia se levèrent peu après lui et s'assirent à sa table. La plupart du temps, Barne s'arrangeait pour rester seul et pour éviter de parler aux autres habitants de la maison – à l'exception notable de Zarfolk qui avait l'avantage de se fichier complètement des plans de Carmalière. Cette fois, pourtant, il se dit que c'était une belle occasion d'observer, goguenard, les tentatives plus ou moins fines d'Amélie et Milia de le rallier à leur cause.

— Belle journée, n'est-ce pas ? lança-t-il à la cantonade.

Les deux amies se regardèrent avec incrédulité : Barne était rarement aussi démonstratif, surtout le matin.

— Très belle, effectivement, fit Milia.

— D'ailleurs, on sort, aujourd'hui, ajouta Amélie. On va faire un petit tour en ville. Ça t'intéresse ?

— Oh. Non, merci. Je dois m'occuper du potager avec Zarf.

— *Zarf?* dit Milia avec un air amusé. S'il t'entend l'appeler comme ça, c'est toi qui va finir dans le potager. . .

— Tu n'en as pas marre de rester à la maison ? tenta Amélie. Tu n'es pas sorti depuis qu'on s'est réfugiés ici.

— C'est plus prudent, non ? argua-t-il. On est recherchés, je vous le rappelle. Si vous voulez aller crapahuter dans les rues de la capitale alors que tous les gens un tant soit peu connectés ont votre portrait en tête, libre à vous. Je préfère jouer la sécurité.

— On est capables de modifier nos apparences, tu sais, dit Amélie. La tienne aussi, si tu le souhaites.

— Ma tête me convient très bien comme elle est, dit Barne en souriant avant de boire nonchalamment une gorgée de café.

Il était content de son effet : l'elfe et la fée semblaient désemparees et entamèrent leur petit déjeuner en silence. Même Milia en oublia de lancer une plaisanterie sur la tête de Barne – par exemple en lui indiquant qu'elle n'aurait jamais dû convenir à qui que ce soit.

Après quelques minutes, Amélie engagea la conversation avec sa camarade.

— Bon. Quel est le programme ?

— Eh bien, après nos repérages à la Fabrique Adabra, je suggère qu'on. . .

— La Fabrique Adabra ? coupa soudain Barne sans le vouloir.

Mince. Il s'était pourtant promis de ne montrer aucun signe d'intérêt. La Fabrique Adabra était une chaîne de supermarchés très connue, une sorte de magasin de bricolage mais dédié aux objets

magiques. Boo'Teen Corp, l'entreprise où Barne et Carmalière travaillaient – ou plutôt, *avaient travaillé* jusqu'au week-end précédent – était un des fournisseurs de la Fabrique Adabra.

— Oui, dit Milia en sautant sur l'occasion. Carmalière pense que l'Épée des Serfs se trouve dans un des laboratoires de la Fabrique. Pourquoi, tu sais quelque chose à ce sujet ?

— Sur la Fabrique Adabra ? dit Barne en levant un sourcil. Il y a des magasins dans toutes les grandes villes de Grilecques. Qui ne connaît pas ? Qu'est-ce que tu veux donc que je sache que tu ne saches pas déjà ?

Oh non, pensa-t-il. Était-ce juste cela, l'importance capitale qu'on lui prêtait ? Parce qu'il était employé chez Boo'Teen Corp, il devait avoir des informations confidentielles sur la Fabrique Adabra ? Si c'était cela, ils allaient tous être déçus. . .

Pourtant, non, se dit-il. Ça ne pouvait pas être cela, puisque Carmalière *aussi* était un employé de Boo'Teen Corp. Et, maintenant qu'il y réfléchissait, sans doute à un poste plus élevé que le sien.

— En tout cas, dit-il d'un air faussement blasé, si on peut trouver l'Épée des Serfs au supermarché du coin, ça désacralise vachement la légende. . .

— Ne joue pas l'idiot, dit Milia. On parle d'un laboratoire de recherche et développement, pas d'un rayon de magasin.

— D'après le rapport qu'on a récupéré à la BNPO, poursuit Amélie, la dernière transaction connue autour de l'Épée des Serfs remonte aux années cinquante. Un vieil orque rentier l'aurait trouvée dans le grenier d'un des domaines familiaux et l'aurait revendue à Sabrelo.

— Sabrelo qui, si tu te souviens bien, reprit Milia, est une vieille marque d'épées magiques. Marque qui a été rachetée il y a une bonne vingtaine d'années par. . .

— La Fabrique Adabra, conclut Barne à contre-cœur.

— Tout juste, dit Amélie qui souriait devant un Barne inhabituellement loquace. On suppose que l'Épée est conservée dans un

des départements R&D de la boîte. Probablement ici-même, à Sorrbourg. On a quelques lieux en vue, dont un en particulier qu'on doit vérifier.

— Ce serait logique, renchérit Milia. Ce genre d'entreprise compte beaucoup sur son patrimoine pour développer de nouveaux objets magiques. La magie de l'Épée des Serfs est d'un type particulièrement rare et sophistiqué – celle des elfes, sans vouloir m'envoyer des fleurs. Je doute que quiconque soit capable d'en percer les mystères, mais je ne serais pas surprise si des magénieurs ne continuaient pas à l'étudier aujourd'hui encore.

— Donc si je résume, fit Barne, vous espérez identifier dans quel laboratoire exactement elle se trouve et, j'imagine, y entrer par effraction pour la voler ?

— On pourrait aussi faire une pétition pour leur demander de la rendre, ironisa Milia, mais oui, c'est l'idée.

Barne ne répondit pas et les deux femmes se turent également. Les doux bruits du vent dans les arbres et des gazouillements d'oiseaux troublait à peine le silence. Barne réfléchissait : s'il en avait appris plus sur les projets de ses camarades, il n'était en tout cas pas plus avancé sur ce qui le rendait si important à leurs yeux.

— Eh bien, dit-il en se levant, amusez-vous bien.

Et, satisfait par les expressions de déception qui s'affichaient sur le visage des deux femmes, il rentra à l'intérieur de la maison sans leur laisser le temps de répondre.

---

Amélie et Milia avaient quitté la propriété sans adresser un mot de plus à Barne qui avait pourtant pris soin de rester assis dans le salon dans l'espoir d'hameçonner de nouvelles révélations.

Zarfolk ne leur ayant jamais rendu leurs téléphones portables, Barne ne pouvait lire les actualités en ligne : il n'avait d'autre choix que de regarder l'insipide journal télévisé. Ou alors, comme

c'était le cas cette après-midi-là, il pouvait se rabattre sur le journal que Zarfolk recevait chaque jour. Il s'agissait de « L'Alliance magique », une gazette à l'orientation politique que Barne aurait qualifiée d'extrême-gauche : ce n'était pas franchement sa tasse de thé, mais c'était mieux que rien.

— On lit « L'Alliance », hein ? remarqua l'ogre en entrant dans le salon.

— Faute de m... commença Barne mais il se ravisa en se disant qu'il n'était pas très respectueux – ni prudent, d'ailleurs – de parler ainsi des lectures de son hôte. Euh, oui, c'est... intéressant.

L'ogre éclata de son rire sonore que Barne avait appris, au fil des jours, à accueillir sans sursauter.

— Ça va, arrête ton char, pélo ! On peut pas tous aimer les mêmes feuilles de chou, pas vrai ? Une partie de cartes, pour te changer les idées ?

— Avec plaisir, dit Barne avec soulagement.

Même s'il devait reconnaître que Zarfolk s'était avéré être un hôte de qualité, ses préjugés sur les ogres refaisaient surface régulièrement.

— Puis-je me joindre à vous ? fit une voix derrière Barne.

Carmalière s'était avancé dans la pièce. Iel n'avait pas pris son repas de midi avec eux et, pour ainsi dire, Barne ne l'avait pas vue de la journée. Pas plus que Pod, se dit-il.

— Oh, fit Zarfolk en plissant les yeux, si nous avons le roi de la manipulation à notre table, nous ferions tout aussi bien de jouer au poker.

— Je ne sais pas si je dois me sentir flattée ou insulté.

— Sans aucun doute les deux, grinça Zarfolk.

— Eh bien soit, fit Carmalière. Allons-y pour un poker.

— Je n'ai pas d'argent sur moi, dit piteusement Barne.

— Y'a pas de lézard, fit Zarfolk. Je n'plaisantais qu'à moitié sur le « roi d'la manipulation ». Pas trop jouasse à l'idée de me faire détrousser : on va utiliser des jetons.

— Et si l'on... corsait un peu le principe, qu'en dites-vous ?

Carmalière avait le regard pétillant et Zarfolk répondit avec une certaine inquiétude dans la voix :

— Je ne sais pas à quoi tu penses, mais je sens que ça ne va pas me plaire.

— Oh, c'est bon enfant : je propose que le vainqueur de chaque manche puisse poser une question au joueur de son choix... et que le joueur soit alors obligé de répondre... sans mentir.

— Ah oui, ricana Zarfolk, j'aimais bien ce jeu-là, avant. Ensuite, je suis rentré à l'école primaire et j'ai commencé à trouver ça naze.

— Certes, mais tu n'avais pas à ta table un magicien capable de jeter des sorts de vérité aux joueurs.

— T'es pas sérieuse ?

— Pourquoi pas ? Je peux générer un dôme sous lequel chaque personne devient incapable de mentir.

— Tu crois vraiment qu'on va... ?

— Oui, coupa Barne. J'veux bien. Jouons à ça, ça peut être marquant.

Zarfolk le regarda avec de gros yeux. Quel genre de doux dingue pouvait donc vouloir se jeter gaiement dans un jeu si ouvertement vicieux ? Barne, lui, voyait là une occasion en or de tirer les vers du nez de la magicienne... tout en étant certain de l'honnêteté de ses réponses.

Devant un Barne qui restait de marbre et un Carmalière au sourire facétieux, Zarfolk finit par baisser les bras :

— Oh et puis hein... c'est pas comme si j'étais le plus menteur des trois. Enfin, toi, petit, j'te connais pas assez. Par contre, j'en connais un qui ferait mieux d'avoir des bonnes mains ou de savoir bluffer.

— Je compte sur les deux, fit Carmalière en s'asseyant dans un des larges fauteuils à côté de la table basse.

— Mais j'y pense, remarqua Barne. Comment peut-on être sûr que vous n'allez pas, euh... tricher ? Je veux dire, avec votre magie.

— C'est seulement maintenant que tu poses la question ? se moqua Zarfolk. T'es moins futé que ce que j'avais cru...

Il agita un jeu de carte avant de le poser sur la table.

— Jeu de carte intrucable, annonça-t-il. Même par la magie du plus doué des magiciens. Notre vieux Carmalin est d'ailleurs loin d'être le plus doué, j'peux te l'garantir. De mémoire, le jeu est même sensible aux tours de passe-passe non magiques... autant dire que celui qui trichera avec ça n'est pas encore né.

— Ah oui, dit Carmalière sans relever l'insulte, je me souviens de ce jeu de cartes. Formidable, formidable... C'est Amélie qui l'a ensorcelé, pas vrai ?

— T'occupe, trancha Zarfolk. Tiens, Barne, distribue donc la première donne.

Carmalière n'avait pas l'air spécialement déstabilisée par la présence de ce jeu de carte incorruptible à ses propres pouvoirs, remarqua Barne. Si Amélie l'avait ensorcelé, était-il possible qu'elle y ait laissé une faille que pourrait exploiter la magicienne ? L'éventualité ne semblait pas troubler Zarfolk.

Alors que Barne regardait le jeu qu'il s'était lui-même distribué et y découvrait avec dépit un deux de cœur et un sept de carreau, Carmalière leva les bras en l'air. Il y eut un souffle tiède et un halo circulaire les enveloppa tous les trois. Barne eut une sensation de chaud au niveau des poumons et des cordes vocales, et il sut qu'il était désormais incapable du moindre mensonge.

— Vous êtes manipulateur et peu fiable, fit Barne en s'adressant au magicien. Hahaaa ! Ce que je viens de dire est la vérité ! Ça fait mal, hein ?

— Du calme, mon cher Barne. Même la plus puissante des magies ne pourrait offrir l'omniscience : tout ce que cela prouve, c'est

que ce que tu viens dire est exactement ce que tu penses... et ça me peine, d'ailleurs. Tu peux me croire, puisque moi aussi, je suis forcée à l'honnêteté.

— Vous voulez encore tester ta petite performance pendant une heure ou deux, ou on s'y met ? demanda Zarfolk avec impatience.

— Allons-y, acquiesça Carmalière.

Iel lança un jeton sur la table suivi par Zarfolk qui en lança deux.

— Je suis, dit Barne qui comptait bien voir le *flop* avant de se coucher.

Carmalière compléta sa blinde. Zarfolk quant à lui ne surenchérit pas et retourna les trois premières cartes communes : un roi, un dix et un cinq. Rien qui n'arrangeait le jeu déjà pas fameux de Barne.

— Je relance de dix, annonça Carmalière en ajoutant deux jetons sur la pile.

— Sans moi, fit Zarfolk en posant ses cartes sur la table.

— Ni moi, dit Barne en faisant de même.

— Oh, fit Carmalière d'un air déçu. On joue les prudents dès la première manche ? Je ne savais que vous étiez des gagne-petit... .

— Garde tes réflexions et pose donc ta *question vérité*, grommela Zarfolk.

Carmalière ramassa les huit jetons sur la table et regarda alternativement Barne et Zarfolk. Il semblait réfléchir à qui poser sa question.

— Mon cher Zarfolk, dit-il finalement. Voici ma question : pourquoi refuses-tu toujours de te joindre à notre compagnie ?

L'ogre éclata de rire.

— Hahaha ! Tu gaspilles tes questions, le magos. Tu crois vraiment que tu as besoin d'un sort pour que je te dise la vérité à ce sujet ? Je pensais que tu me connaissais suffisamment pour savoir la réponse. Enfin, puisque c'est demandé gentiment... et sous contrôle d'un huissier.

Zarfolk agita les bras vers le halo qui faisait effectivement office d'huissier dans le contexte de leur jeu.

— Je suis, comme tu dois l'savoir si t'écoutes un tant soit peu c'que j'raconte, anarcho-pacifiste... je considère toute forme d'autorité comme inacceptable parce qu'elle implique mécaniquement une forme de violence. Ta quête, aussi noble soit-elle, tu la bases entièrement sur une violence que tu juges légitime. Grand bien t'en fasse. Mais sans façon pour ma part. Je ne lutterai pas contre une autorité illégitime avec ses propres armes quand je les trouve tout autant illégitimes. Ça répond à ta question ?

— Oui... mais si...

— Hé ! T'as grillé ta question. Manche suivante.

Carmalière ravala sa remarque et distribua les cartes. Barne obtint cette fois un six de cœur et un sept de trèfle. Zarfolk et lui posèrent leurs blindes, Carmalière égalisa la mise et Zarfolk compléta la sienne. Le flop consista en un neuf, un as et un huit. Barne avait presque une suite.

— Dix de plus, annonça Zarfolk.

— Vingt pour moi, dit Barne en posant quatre jetons au milieu.

— Hahaaaa, on se déride ! lança Carmalière en souriant. Allez, je suis.

Zarfolk fit de même. La quatrième carte commune révélée fut un deuxième as. Aïe, pensa Barne.

— Je relance de cinquante, dit Zarfolk.

— Je me couche, dit un Barne dépité.

— On a touché son brelan d'as, hein ? ironisa Carmalière. Je me couche aussi.

— Bien bien bien, dit Zarfolk en souriant et en faisant craquer ses doigts.

Il ramassa les jetons et planta sur Carmalière ses grands yeux sombres surmontés de ce front proéminent et broussailleux de sourcils noirs.

— Ma question est simple : Carmalière, es-tu prêt à sacrifier la vie de tes compagnons sans hésiter pour faire avancer la cause ?

La magicienne garda le silence un instant et déglutit avec difficulté. Iel ouvrit la bouche mais les mots qui en sortirent n'étaient pas ceux qu'iel aurait voulu.

— Oui, murmura-t-iel.

Et, après quelques secondes pendant lesquels Zarfolk afficha un sourire satisfait, iel ajouta :

— Mais pas *sans hésiter*.

— Ça leur fera une belle jambe, dans leurs tombes, railla Zarfolk. Continuons.

Il distribua à son tour les cartes. Barne commençait à comprendre que ce petit jeu avait avant tout pour but de permettre à Carmalière et Zarfolk de régler leurs comptes : lui avait la sensation d'être un simple spectateur. Sensation qui ne se trouvait d'ailleurs pas améliorée par le fait qu'au bout de plusieurs minutes de jeu, il n'avait toujours pas gagné la moindre manche.

Le magicien et l'ogre continuaient à interroger leurs visions respectives du militantisme :

— Existe-t-il quelque chose qui pourrait te faire changer d'avis et faire que tu nous rejoignes ?

— Rien, trancha Zarfolk d'un air dur.

— Existe-t-il *quelqu'un* qui... ?

— Question suivante ! aboya l'ogre.

Barne, en difficulté, n'avait pratiquement plus de jetons. Lorsqu'il piocha une paire de deux, il se dit que c'était sa dernière chance. Le flop révéla une as, une dame... et un deux.

— Tapis, dit Barne, ce qui n'avait rien d'impressionnant puisque son tapis consistait en cinq petits jetons.

— On tente le tout pour le tout, hein ? dit Zarfolk. Ça fait vingt-cinq, c'est ça ? Je te suis.

— Moi aussi, dit Carmalière. Voyons si notre Barne est en train d'abrégé ses souffrances ou de tenter de se refaire. . .

Les deux autres cartes furent un valet et un six. L'heure des révélations était venue.

— Paire de dame, annonça Carmalière d'un air satisfait en dévoilant une dame et un quatre.

— Que dalle, dit Zarfolk en envoyant un trois et un quatre valser sur la table.

— Breelan de deux, fit Barne en souriant.

Zarfolk eut une exclamation amusée devant l'air surpris de Carmalière. Barne était ravi. Pas pour les quelques jetons qu'il allait pouvoir récupérer par ce coup gagnant, mais pour la question qu'il allait pouvoir poser : la question qui lui brûlait les lèvres et dont il allait avoir une réponse qui ne *pouvait* qu'être honnête.

Il fit face à Carmalière. Celui-ci affichait un visage serein. Était-ce une façade ? Pouvait-iel s'attendre à ce que Barne pose cette question ?

— Carmalière. . . j'ai entendu Amélie et Milia parler de moi l'autre soir. Apparemment, vous êtes convaincue que je suis. . . comment ont-elles dit, déjà ? Ah oui, « d'une importance capitale ». Alors, maintenant que nous sommes face à face et que vous ne pouvez plus mentir, je voudrais savoir : pourquoi ? En quoi suis-je d'une importance capitale pour votre quête de l'Épée des Serfs ?

Il avait prit soin de peser chaque mot pour être certain que Carmalière ne pourrait y répondre de manière détournée, en faisant exprès de comprendre une expression de travers.

Il y eut un silence de mort dans la pièce. Zarfolk ne souriait plus et fixait Carmalière avec les yeux plissés, comme s'il s'attendait à une énième entourloupe. Carmalière, quant à iel, avait gardé un visage impassible. Iel était décidément fait pour le poker. . .

Iel prit une respiration et ouvrit la bouche. . .

— La raison pour laquelle. . .

Iel ne put finir pas sa phrase. Un coup retentit contre la porte d'entrée, comme si quelqu'un s'était jeté contre. Puis, des bruits de clefs, le tremblement paniqué d'un trousseau que l'on cherche à démêler.

Lorsque la serrure se déverrouilla pour de bon, la porte s'ouvrit à la volée en cognant contre le mur. Carmalière, Barne et Zarfok échangèrent des regards soudain alertes. Ils se levèrent et se dirigèrent vers le hall d'entrée, rompant le charme de vérité et dissipant le halo qui les enveloppait.

Amélie était dans le hall, seule, essouffée et livide. Quelque chose de grave était arrivé, cela se lisait sur son visage.

— Ils l'ont eue ! s'exclama-t-elle soudain d'un ton paniqué.

Le sang de Barne se glaça dans ses veines.

— Milia ! continua Amélie, de plus en plus affolée. Les flics ! Ils l'ont capturée ! Ils seront là d'une minute à l'autre ! Il faut partir, vite !



II

Embracement



---

## Toujours en cavale

---

La phrase avait résonné dans la maison et avait fait l'effet d'un coup de massue. C'était comme si tous tendaient l'oreille en s'attendant à entendre des sirènes approcher, ou même des bruits de pas dans l'allée dallée qui reliait le portail à l'entrée de la maison.

Pod, qui avait lui aussi été alerté par l'entrée fracassante d'Amélie, était livide.

— IL FAUT PARTIR ! MAINTENANT ! se mit soudain à crier Amélie.

— Attends une seconde, la même, fit Zarfolk. Tu serais pas revenue ici si tu t'étais sue suivie. Pas toi. Alors qu'est-ce qui te fais dire que les condés vont se pointer ?

— Parce qu'ils savent que nous sommes ici ! Je pense qu'ils ont dû avoir des soupçons depuis le début. Il leur manquait sans doute des preuves pour aller plus loin. . . Ils nous sont tombés dessus sur le chemin du retour, à cinq minutes d'ici.

— Vous n'aviez pas de camouflage ? s'étonna Carmalière.

— Bien sûr que si ! Mais ils avaient des cerbères. Nous n'avions aucune chance.

Carmalière et Barne échangèrent un regard de dégoût. Les cerbères étaient d'immondes créatures, des sortes de très gros chiens à trois têtes qui avaient la capacité de *sentir* l'âme des gens : aucun déguisement physique ne pouvait les tromper. Il était pourtant rare que les forces de l'ordre les utilisent, puisque ces bêtes étaient particulièrement sauvages et presque impossibles à domestiquer. Même Zarfolk semblait écœuré en entendant Amélie évoquer leur présence.

Pod déglutit et dit d'une voix blanche :

— Et Milia ? Les cerbères, est-ce qu'ils l'ont. . .

Amélie fit un signe de dénégation.

— Ils n'ont pas attaqué, mais lorsque nous nous sommes rendu compte que nous étions piégées, il était trop tard. J'ai juste eu le temps de lancer un voile de confusion mais ça n'a fait que les ralentir. Milia s'est castagnée avec un flic, elle l'a sévèrement amoché. . . sauf qu'ensuite, ils l'ont ceinturée, à trois contre une. . . Elle n'avait aucune chance. Moi, j'ai. . .

Elle avait l'air d'être sur le point d'éclater en sanglots.

— J'ai fui, comme une lâche. Je l'ai abandonnée. Putain. . .

— Te bile pas pour ça, fit Zarfolk. Ça nous aurait avancé à tchi que tu te fasses coffrer toi aussi.

— Mais ils arrivent ! s'exclama-t-elle à nouveau de plus belle. Quand je suis partie, j'ai juste entendu l'un d'eux dire « rattrapez-la », je. . . je ne sais plus exactement mais. . . ils ont dit, oui, ils ont parlé de toi, Zarfolk. Ils ont dit. . .

Elle baissa les yeux comme si elle redoutait de dire la suite.

— J'ai entendu les mots, « le gros anar puant ».

— Je me demande de qui ils pouvaient bien parler, ironisa Zarfolk.

— J'aurais dû me douter que tu serais sur la liste des suspects, dit Carmalière en secouant la tête. J'aurais dû me douter que nous ne serions pas en sécurité ici.

— Pardon ! gronda Zarfolk. Tu veux que je m'excuse parce que t'as débarqué chez moi sans prévenir ? Avec les condés au cul ? Va te faire foutre, Carmalin ! J'suis peut-être fiché mais j'me suis jamais retrouvé en cabane, moi ! On m'a jamais cherché des noises avant que tu viennes me coller dans la mouise avec tes plans foireux ! Alors garde ton ingratitude pour toi avant que je te fasse bouffer ta moustache !

— Vraiment ? Dans le contexte, comment ça se manifeste, cette « non-violence » ?

— C'est pas le moment de se tirer dans les pattes ! s'écria Amélie. Il faut foutre le camp d'ici ! VITE !

— Tout le monde sur le toit, intima Zarfolk avec un mouvement de bras.

Barne ignorait totalement ce qu'ils allaient bien pouvoir faire sur le toit, mais il se dit que Zarfolk connaissait probablement mieux sa maison que lui et qu'il savait ce qu'il faisait.

La bâtisse comportait un étage surmonté d'un grenier que Barne n'avait pas eu l'occasion de visiter au cours de leur séjour. Ils y accédèrent par une échelle de corde accrochée à une trappe qui semblait bien trop étroite pour laisser passer l'ogre, à première vue. Celui-ci se hissa pourtant sans trop de mal dans l'interstice, fermant la marche.

Le grenier débordait d'objets plus improbables les uns que les autres. Des tableaux et des gravures entreposés sans ménagement, des malles bien plus hautes que Pod et des empilements de bric-à-brac non-identifié. Zarfolk n'avait jamais vraiment donné de détails sur son logement à Barne, mais celui-ci supposait qu'il s'agissait d'un squat... À n'en pas douter, la bâtisse était chargée d'histoires fabuleuses et Barne s'en voulut soudain de ne pas s'y être intéressé plus tôt...

Zarfolk fit peser tout son poids contre une lucarne inclinée qui donnait sur le toit. La vitre était tellement sale que la lumière de l'extérieur peinait à la traverser. L'ogre dut forcer d'un coup

d'épaule pour que la lucarne s'ouvre enfin dans un craquement, en faisant tomber un nuage de poussière sur le sol.

Un léger air frais s'engouffra et dilua l'odeur de renfermé de l'endroit. Ils grimperent sur le toit, Zarfolk fermant encore une fois la marche. La vue sur la ville était imprenable, quoique de nombreux immeubles alentours, plus élevés que la maison, la masquaient en partie.

— Et maintenant ? hasarda Barne.

— Maintenant, répondit Zarfolk, je vous laisse entre les mains expertes de mamzelle Amélie et de monseigneur Carmalin.

— Tu ne viens pas avec nous ? s'écria Amélie.

— La seule issue passe par les airs, la même. Alors... autant je ne doute pas que tu puisses porter le petit Pod et que, avec l'aide d'un sort de lévitation du magos, vous puissiez transporter l'ami Barne... autant je crains que ma carrure ne soit un obstacle infranchissable.

— Mais ils vont t'attraper !

— C'est un risque, en effet. Encore que... Qu'est-ce qu'ils ont contre moi ? De simples soupçons. La baraque est suffisamment en bordel pour que vos lits défaits n'attirent pas l'attention. Tout comme la vaisselle... Je peux ranger le reste avant qu'ils n'arrivent.

— Et nos téléphones portables ?

— Ha ! Je les ai détruits le soir de votre arrivée.

Seuls Barne et Pod protestèrent. Les autres s'y étaient visiblement attendu...

— Allez, fit Zarfolk d'un ton bourru. Foutez-moi le camp d'ici, et que j'vous revoie plus dans les parages.

— Zarfolk, murmura Amélie en s'approchant de l'ogre.

— Pas de pleurnicheries, la même. Vous avez plus de problèmes que moi. Allez, décarrez avant qu'on me chope en flagrant délit d'hébergement de terroristes.

Il y eut un instant de flottement puis, sans prévenir, Amélie se jeta dans les bras de l'ogre, la tête enfouie dans son t-shirt déchiré. Zarfok la serra légèrement dans ses immenses bras avec une expression de douloureuse mélancolie sur le visage. Les autres détournèrent les yeux, gênés.

Lorsqu'enfin l'étreinte se relâcha, Amélie, sans se retourner, attrapa Pod par la taille et s'envola. Celui-ci poussa une exclamation de surprise.

— Bien, dit Carmalière. Maintenant, Barne... j'ai bien conscience que ça ne va pas être simple, mais il va falloir me faire confiance.

Avant que celui-ci n'ait eu le temps de répondre, Carmalière avait agité les mains vers lui et un flash de lumière bleutée avait jailli de ses mains. Barne se sentit soudain léger, comme s'il était en apesanteur. En baissant les yeux, il s'aperçut avec stupeur que ses pieds avaient quitté le toit : il flottait à quelques centimètres en l'air.

— Ça n'est qu'un sortilège de lévitation basique, expliqua Carmalière, du genre qu'on utilise dans les fêtes foraines. N'essaie pas de voler, tu te casserais immédiatement la figure dès lors que tu aurais franchi le bord du toit. Toujours est-il que ça devrait réduire suffisamment ton poids pour qu'Amélie soit en mesure de te transporter.

La fée avait disparu sur le toit d'un immeuble un peu plus haut et revint rapidement, sans Pod.

— Eh bien, au revoir, Zarfok, dit Barne. Ça a été un plaisir, vraiment. Inattendu... mais un plaisir tout de même.

— C'était réciproque. Adios, pélo. Prends soin de toi...

Ils se serrèrent la main. Barne eut l'impression d'avoir la sienne engloutie mais il pouvait deviner que Zarfok prenait soin de serrer aussi légèrement que possible.

Puis il sentit Amélie l'enlacer et il décolla du toit. C'était la première fois de sa vie qu'il volait ainsi, sans une carlingue d'avion autour de lui... Il sentit son estomac se nouer en voyant défiler le

jardin à plusieurs mètres sous ses pieds. Le vol ne dura que quelques secondes, puis Amélie le déposa aux côtés de Pod. Ils étaient sur le toit plat d'un immeuble d'habitation, parsemé de grilles de ventilation et d'un accès par escalier aux étages inférieurs. Il continua de flotter à quelques centimètres du sol jusqu'à ce qu'Amélie s'envole à nouveau : Carmalière rompit ensuite l'enchantement pour l'appliquer à lui-même. Barne chuta brutalement au sol. Quelque centimètres seulement l'en séparaient, mais comme il ne s'y attendait pas, il manqua de se tordre une cheville.

Quelques secondes plus tard, Carmalière et Amélie les avaient rejoints.

— Bien, dit la magicienne. Nous avons assez traîné. En route !

Iel se mit à courir en entraînant derrière lui ses trois camarades. Les bâtiments de cette partie de la ville étaient tous mitoyens : s'il leur fallait parfois escalader ou descendre précautionneusement lorsque deux bâtiments côte à côte n'atteignaient pas exactement la même hauteur, leur progression était relativement rapide.

Amélie était en vol et partait en reconnaissance, tout comme lors de leur précédente fuite.

— Est-ce que vous avez la moindre idée d'où nous pouvons aller ? demanda Barne, haletant.

— Pour l'heure, répondit Carmalière, n'importe où à partir du moment où nous nous éloignons de chez Zarfolk ! De là où l'on nous cherchera en premier !

— Super ! Et ensuite ? Vous avez un autre ogre anarchiste dans la manche ?

— J'ai bien peur que notre ami Zarfolk ne soit unique en son genre... Je n'ai pas de solution dans l'immédiat. Tâchons déjà de ne pas nous faire prendre !

Iel ralentit un instant, l'air songeur.

— Maintenant que j'y pense... Pod, de nous quatre, tu es le seul qui habite Sorrbourg. Tu n'aurais pas un endroit où nous cacher ? Un ami de confiance ?

— Si c'était le cas, répondit celui-ci, je vous en aurais déjà parlé... Je pense que mon appartement sera surveillé, vu les circonstances. En plus, je ne suis pas natif de cette ville : je suis juste venu m'y installer pour mon « stage »... j'aime autant vous dire que des amis, dans ce cadre, je ne m'en suis pas fait beaucoup.

— STOP ! cria Amélie.

Ils s'arrêtèrent net.

— La rangée d'immeubles s'arrête ici, expliqua-t-elle. Il y a une avenue de plusieurs dizaines de mètres de large, droit devant. Il va falloir que nous descendions.

— Tu ne peux pas nous transporter de l'autre côté ?

— Survoler le jardin de Zarfolk sur quelques mètres, c'est une chose. Survoler une artère fréquentée... autant envoyer directement notre signalement aux flics !

— Descendons, alors, dit Carmalière.

L'accès à l'escalier de service était verrouillé par une porte en ferraille qui ne résista pas longtemps au sort que le magicien envoya dans sa serrure. Ils s'engouffrèrent à l'intérieur et descendirent les escaliers en faisant aussi peu de bruit que possible. L'immeuble abritait de toute évidence des appartements et les chances de croiser quelqu'un étaient relativement minces.

Cinq étages plus bas, ils se retrouvèrent dans le couloir qui menait à la porte d'entrée donnant sur la rue.

— Bon, murmura Carmalière, je crois que nous n'avons pas le choix.

— Attendez, dit Amélie. Je vais nous camoufler. Ça ne servira à rien si nous croisons une patrouille avec des cerbères, mais ça évitera au tout venant de reconnaître les visages affichés au JT tous les soirs...

Sans lui laisser le temps de faire la moindre remarque, Amélie caressa le visage de Barne d'un ample mouvement de main. Il ressentit un picotement et, en se tâtant les joues et le front, il comprit

qu'il avait à présent un visage différent. Carmalière et Pod eurent droit au même traitement avant qu'Amélie ne se l'applique à elle-même. Le résultat était bluffant : Carmalière, par exemple, avait à présent un visage plus jeune et imberbe, les cheveux bruns. Pod était devenu blond et avait hérité d'un visage plus jowflu et d'une peau plus claire. On aurait pu le confondre avec un nain. Tous étaient méconnaissables. Bien sûr, pour qui les avait suffisamment fréquentés, leurs carrures et leurs langages corporels suffisaient à les trahir.

— Impressionnant, murmura Barne qui fut soulagé de constater que sa voix, par contre, était inchangée.

— Merci, fit Amélie distraitemment.

— Il y a moyen de rendre ça permanent ? demanda Pod. J'ai toujours été contre la chirurgie esthétique, mais là, c'est autre chose...

— Tu es très bien au naturel, remarqua Amélie d'un ton égal.

— Assez perdu de temps, pressa Carmalière, allons-y.

Ils passèrent le seuil de la porte et se retrouvèrent à découvert, en pleine rue. En ce vendredi après-midi, les avenues étaient densément fréquentées, ce qui leur permettait de se fondre dans la masse. Amélie replia ses ailes tant que possible et poursuivit sa progression en marchant. Ils étaient à moins de deux kilomètres de la maison de Zarfolk et ils virent un certain nombre de véhicules de police foncer dans cette direction.

— Pauvre Zarfolk, fit Barne à voix basse. J'espère que ça va aller pour lui...

— Ne t'en fais donc pas, répondit Carmalière, c'est un grand garçon.

Amélie lança un regard venimeux à la magicienne et celui-ci s'abstint de continuer sur sa lancée. Ils marchèrent en silence, en prenant soin d'avoir l'air le plus naturel possible. Barne connaissait assez peu Sorrbourg et n'avait aucune idée de la direction qu'ils prenaient. Il faisait confiance à Carmalière et Amélie qui menaient

la marche. Pod, qui devait quant à lui connaître à peu près les lieux, ne protestait pas.

Au fil des rues, la foule se faisait un peu moins dense et les bâtiments de plus en plus modernes : ils quittaient les quartiers du centre historique pour s'aventurer dans une partie plus récente de la ville.

— Vous pensez que c'est une bonne idée de rejoindre des lieux moins fréquentés ? demanda Barne. Certes, nous risquons peut-être moins d'y faire de mauvaises rencontres, mais nous sommes aussi plus visibles qu'au milieu d'une foule.

— Il va bien falloir que nous trouvions un moyen de quitter la ville, fit Amélie. Nous ne pouvons pas tourner dans le centre éternellement.

— Quitter la ville ? Pour aller où ?

— Nous avons d'autres points de chute, en dehors de Sorrbourg, où nous serons moins exposés. Ne t'en fais pas pour ça : si nous arrivons à quitter la ville, nous aurons fait le plus dur.

— Ça risque d'être compliqué, murmura Pod. Les transports en commun sont bien trop fliqués... et à pied, la distance avant d'atteindre la rocade la plus proche va être sacrément longue.

Soudain, Carmalière se figea, obligeant tous les autres à s'arrêter.

— La distance risque d'être encore un peu plus longue que prévu, dit-il. Il y a des cerbères droit devant.

---

Carmalière poussa ses camarades contre le mur le plus proche, légèrement ombragé par l'auvent d'une boutique. Un peu plus loin, au carrefour suivant, deux policiers humains marchaient d'un pas lent, précédés de deux énormes chiens à trois têtes, aux pelages d'un rouge foncé presque noir.

— Ça ne va pas nous avancer à grand chose de nous planquer à l'ombre s'ils peuvent sentir nos âmes ! piailla Barne d'une voix faible et paniquée.

— Les cerbères, il faut qu'ils soient tout près de toi pour te reconnaître, fit Carmalière dans un murmure. Les flics, par contre, peuvent nous voir de loin et se dire que, même si nos têtes ne correspondent pas, nous avons des signalements sacrément proches de ceux des fugitifs ! Leurs sales clébardes auront alors tout le loisir de confirmer leurs soupçons !

— Je vous l'avais dit que nous n'aurions pas dû quitter la foule !

— On se flagellera plus tard ! Entrons là-dedans !

Iel avait indiqué l'intérieur de la boutique devant laquelle ils se trouvaient. Ils y pénétrèrent en hâte et se rendirent compte qu'il ne s'agissait pas d'un magasin mais d'une sorte de bistrot un peu délabré. C'était le genre d'établissement que fréquentaient les banlieusards trop pauvres et pas assez *branchés* pour les bars du centre-ville.

Lorsque son regard se posa sur le comptoir, Barne se rendit compte que le barman était un orque et étouffa une exclamation. Amélise lui lança un discret coup de coude dans la côte : ce n'était pas le moment de se faire remarquer.

Ils s'avancèrent en faisant un discret signe de tête au barman en guise de bonjour, ce qui leur semblait être la façon de se présenter dans ce genre d'endroit. Les clients étaient peu nombreux : deux humains accoudés au comptoir, un groupe de gnomes autour d'une table basse et trois personnes avec leurs visages dissimulés sous des sortes de toges à capuche. La salle était à moitié vide mais personne ne prêta attention à eux lorsqu'ils traversèrent la pièce pour s'asseoir à l'une des tables du fond.

Ils s'y installèrent en silence et Pod attrapa un tabouret un peu plus loin pour être à la hauteur des autres. Le barman s'approcha d'un pas lourd.

— Qu'est-sse j'vous sers ?

— Un demi, dit Amélise.

— Pareil, fit Pod.

— La même chose, ajouta Carmalière.

— Une pinte pour moi.

Tout le monde se tourna vers Barne avec surprise. Le barman eut un rictus et s'en retourna vers son comptoir.

— Quoi ? demanda Barne sous les regards mi-accusateurs mi-amusés de l'assemblée. J'ai du stress à éponger.

— Moi aussi, dit Pod qui ajouta, en voyant l'incompréhension de ses camarades : bah quoi ? Avec mon poids, un demi, c'est l'équivalent d'une pinte pour vous !

— Bon, dit Amélie, si vous le voulez bien, on va arrêter les concours de virilité débiles.

— Pourquoi ? dit Barne, mal à l'aise. C'est plutôt dans le ton, non ?

— Monsieur est habitué à des établissements de plus haut standing, sans doute ? railla Amélie. C'est l'odeur des pauvres qui dérange ?

— Arrête de me parler comme si j'étais un grand bourgeois. Oh, et arrête de te faire passer pour Miss Prolo en prime : les concours de misérabilisme, c'est tout aussi chiant que ceux de virilité. T'es du même milieu social que moi, alors lâche-moi la grappe. Tout ce que je dis, c'est qu'on n'va pas passer inaperçus longtemps ici.

— On passera plus longtemps inaperçus si t'arrêtes de te comporter comme si tu venais d'atterrir dans le Tiers-Monde ! répliqua Amélie qui appréciait peu qu'on l'attaque sur des sujets sociaux.

— Vous allez arrêter de vous bouffer le nez, oui ? s'écria Pod.

Ils se turent car le barman apportait déjà la commande. Les verres étaient d'une propreté plus que douteuse mais Barne prit soin de ne faire aucun commentaire à ce sujet. Lorsque l'orque fut reparti derrière son comptoir, ils se regardèrent un moment sans rien dire, puis ils prirent chacun une gorgée de bière.

Barne avait bu légèrement à contrecœur pour des raisons hygiéniques, mais il dut bien reconnaître que la bière était plutôt bonne, sans être excellente. Elle était fraîche et, exactement comme il

l'avait prédit sans trop y croire lui-même, elle sembla emporter une partie de son stress avec elle.

Malgré cela, il ne cessait de jeter des coups d'œil inquiets à travers la vitrine en damiers un peu flous. Les policiers n'étaient sans doute pas loin. Il n'y avait plus qu'à espérer qu'il ne leur vienne pas l'envie de s'approcher trop près du bistro...

— Tu veux bien arrêter d'avoir l'air si suspicieux ? grommela Amélie en jetant un regard noir à Barne.

— Au bout d'un moment, il faut que je fasse quoi pour te contenter, Amélie ? Hein ? Balance-moi directement aux flics, ça te fera plaisir et je ne serai plus dans vos pattes.

— Je n'ai pas dit ça ! Simplement...

Amélie laissa sa phrase en suspens. Elle avait soudain le regard figé sur l'oreille de Barne.

— Quoi ? fit celui-ci.

— Il y a un problème. Je crois que les types derrière toi nous observent. *Ne te retourne pas* ! ajouta-t-elle précipitamment.

Elle parlait des trois personnes encapuchonnées qui étaient installées autour d'une table proche de la leur.

— Je crois que tu as raison, murmura Pod qui leur faisait également face. Même sans voir leurs visages, il me semble évident qu'ils nous jettent des coups d'œil pas très discrets.

— Simple curiosité de poivrot ? suggéra Carmalière.

— Ils ne ressemblent pas à des poivrots, dit Amélie. Je n'aime pas du tout le fait qu'ils dissimulent entièrement leurs corps et leurs visages. Pour ce que l'on en sait, ils pourraient être en train de nous balancer avec un téléphone portable caché.

— Alors coupons court.

Sans laisser le temps aux autres de réagir, Carmalière se retourna avec fracas, en faisant grincer sa chaise sur le sol et en attirant l'attention de tous les clients et du barman. Pour un changement de stratégie éclair, c'en était un...

Iel s'accouda d'un air nonchalant sur le dossier de la chaise d'un des personnages encapuchonnés et lança à la cantonade :

— Messieurs ! Ou mesdames, d'ailleurs, c'est difficile à dire, avec vos toges. . . J'ai l'impression qu'on vous a tapé dans l'œil. C'est la petite qui vous intéresse, c'est ça ? Ou *le petit*, peut-être ?

Les trois mystérieux clients eurent un mouvement de recul par réflexe, étonnés par la soudaine familiarité de Carmalière. L'un d'eux finit par répondre :

— Peut-être que c'est toi qui nous intéresses. . .

Il avait une voix masculine. Un de ses confrères renchérit :

— Ouais, on aime bien les magiciens, nous, pas vrai, Morr ?

— Magicien ? fit Carmalière en pouffant. Oh non, j'aimerais bien, mais je ne suis qu'un pauvre humain, sans pouvoir magique, sans rien. Juste avec ma binouze, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

— C'est bizarre, renchérit le dénommé « Morr », parce qu'on se disait que toi et ta troupe, vous nous rappeliez quand même pas mal les terroristes de la télé. Un humain, une fée, un gnome. . . et un magicien. Une combinaison atypique, n'est-ce pas ?

— Aaah, atypique, ça, mon groupe l'est. Nous ne faisons pas de discrimination, chez nous. Après tout, passées les petites différences, on est tous pareils, non ?

— Pas vraiment, non.

Une ambiance lourde s'installait progressivement. Les autres clients avaient cessé de converser et s'étaient légèrement tournés vers la table des trois êtres en toge avec lesquels Carmalière parlait.

— Enfin, continua-t-iel en essayant d'évacuer la tension, tout ça pour dire que des groupes atypiques, ça court les rues. Mais vous faites fausse route : je peux vous assurer, encore une fois, que je suis un humain tout ce qu'il y a de plus inerte. En plus, si je me souviens bien, les terroristes sont cinq, non ? Ils ont une elfe avec eux.

— L'elfe vient justement d'être capturée, fit remarquer Morr.

Il révéla un téléphone dans sa manche – les soupçons d'Amélie se révélaient au moins en partie justifiés. Une page web d'actualité y était affichée, avec comme titre « Attentat de la BNPO : une suspecte appréhendée ». Plus que ce téléphone, ce qui attira l'attention de Carmalière, ce fut le poignet de l'homme, et surtout le dessin en forme de viseur qui y était tatoué. Ce détail n'échappa pas non plus à Amélie, qui glissa à l'oreille de Barne :

— Il porte le symbole du FIF, le *Front des Inertes Fiers*. Une branche de l'extrême-droite suprémaciste inerte hostile aux êtres magiques. . .

— On aurait tendance à penser, continua Morr, que si l'elfe a été capturée récemment. . . ses complices sont sans doute en fuite. Ils se cachent sans doute dans un endroit obscur et peu fréquenté. Ils dissimulent sans doute leurs visages par une perversion magique.

Morr, qui semblait être le chef de la petite bande, s'était tourné vers Carmalière. Il retira sa capuche et dévoila un visage carré et sévère, les cheveux en coupe courte, militaire. Il braquait des yeux durs sur Carmalière qui répondit dans un murmure :

— Cela fait beaucoup de « sans doute ».

— S'y-sse planquent ici, gronda soudain le barman, sont les bienvenus. Mon avis, ces histoires de terroristes, c'est des conneries !

Barne était estomaqué : il ne s'attendait déjà pas à ce que qui que ce soit les défende, mais alors qu'un *orque* le fasse !

— Oh oui, ironisa Morr, ce sont sans doute de gentils magiciens qui répandent la paix à coup de boule de feu. Des sales *gauchiasses*, oui ! cracha-t-il soudain. Des criminels elfo-gauchistes qui ont tué deux honnêtes travailleurs inertes gobelins. Tu pourrais être fidèle à ta race, *orque*.

Cette fois, le silence dans lequel était plongé le bar s'était changé en plomb pour de bon. Le barman avait quitté son comptoir et s'était approché de la tablée.

— T'fais pas honneur à la tienne, *humain*, dit-il d'une voix grave en toisant l'homme du FIF de toute sa carrure d'orque.

Les trois hommes se levèrent d'un même mouvement, leurs chaises reculant chacune d'un mètre. Carmalière s'éloigna imperceptiblement.

— Alors tu laisses des terroristes s'abriter dans ton établissement ? s'écria l'un des hommes en indiquant de la main la compagnie.

— Que tu dis, répondit l'orque. C'que j'en sais, ss'ont des clients comme les autres. Pi d'ailleurs...

Il fit un pas en avant pour se retrouver si proche de son interlocuteur que celui-ci devait lever la tête pour le regarder dans les yeux.

— Mettons qu'ss'soient les gars d'la bib'iothèque. T'vas faire quoi ? Ça t'r'garde pas. T'pas flic.

— Quand la police ne fait plus son boulot, répondit l'homme sans se démonter, c'est aux honnêtes gens d'assurer leur sécurité.

Le barman semblait sur le point d'exploser. De même, les trois hommes avaient l'air prêts à en découdre et même excités à l'idée de le faire. L'orque répondit pourtant sur un ton calme, bas.

— Pas d'milice dans mon bar. Giclez d'là. Vous trois. Dehors. Et foutez plus les pieds ici.

Barne sentait la sueur perler dans son dos. De manière surprenante, il se sentait rassuré par le fait que le barman soit un orque : dans le cas contraire, il ne faisait aucun doute que les hommes du FIF seraient passés à l'attaque sans hésiter.

Il y eut encore quelques instants de tension. Le groupe de gnomes semblait prêt à détalier si les choses se gâtaient ; les humains accoudés au comptoir faisaient mine de regarder ailleurs ; Amélie et Carmalière étaient en alerte, décidés à venir en aide au barman si une bagarre se déclenchait ; Pod, quant à lui, était aussi livide que Barne.

— Très bien, finit par dire Morr. On part. Un conseil, orque : rase les murs. Oh, et change la devanture de ton boui-boui : le bois, ça brûle...

Il se dirigea vers la porte avec ses deux acolytes, toujours encapuchonnés, sur les talons. Lorsqu'ils passèrent la porte, la tension se dissipa enfin. Le barman baissa la tête en lâchant un soupir puis se tourna vers la compagnie :

— Vous quat'... J'crois qu'devriez filer aussi. Y'a une porte d'arrière. Moi, z'ai jamais vu. Vous, z'êtes jamais v'nu ici. Compris ?

Les quatre compagnons opinèrent du chef en silence.

— **COMPRIS, TOUT L'MONDE ?** cria soudain l'orque en se retournant vers les autres clients qui sursautèrent.

Ils acquiescèrent également en se demandant s'ils avaient vraiment la possibilité de répondre « non ».

— Allez, fit le barman à Carmalière. Dégagez.

Ils se levèrent et Carmalière déposa promptement le prix des boissons sur la table, accompagné d'un joli pourboire.

— Merci, balbutia-t-iel.

L'orque fit un bruit de gorge qui ressemblait à tout sauf à « de rien » et, sans demander leur reste, Barne, Amélie, Carmalière et Pod s'enfuirent par la porte arrière du bar, sous le regard médusé des autres clients.

---

## La Fabrique Adabra

---

— Oh non, mais vous vous foutez de moi ?

L'exclamation avait échappé à Barne lorsqu'il avait aperçu au coin de la rue un bâtiment marqué du sceau « Adabra & cie ». Après avoir quitté le bar, la compagnie avait couru puis marché plusieurs minutes dans une direction que Barne pensait aléatoire. De toute évidence, on l'avait encore dupé : il était fort improbable, en toute logique, qu'ils fussent tombés *par hasard* sur l'emplacement supposé de l'Épée des Serfs.

Carmalière, qui comme les autres avait retrouvé son apparence normale, haussa un sourcil en notant le regard assassin que lui lançait Barne.

— Avant de subir ta colère, mon cher Barne, je dois t'informer que je n'y suis pour rien.

— Non, confirma Amélie, c'est moi qui menais la marche et c'est moi qui nous ai amenés ici.

— Mais pourquoi ? s'écria Barne. Bon sang, pourquoi ? Si les orques savent que nous avons récupéré le rapport de la Bibliothèque sur l'Épée, ils savent que nous risquons de venir ici ! C'est suicidaire !

— Le rapport ne parlait jamais de la Fabrique : ce sont nos recherches qui nous ont amenés ici. Ce n'est pas parce qu'une oligarchie est au pouvoir qu'elle communique à tous les niveaux. . .

— Vous cherchez vraiment les ennuis. . . Ça ne vous suffit pas d'avoir déjà perdu Milia ?

Cette fois, Amélie perdit ses nerfs pour de bon.

— Alors écoute-moi bien, mon p'tit père : ne t'avise pas d'utiliser le sort de *mon amie* comme argument contre moi. Milia a été capturée en essayant de faire avancer notre cause. Tu crois qu'elle a abandonné ses idéaux dans la foulée ? Tu crois qu'elle ne connaissait pas les risques ? Tu crois que *nous* ne connaissons pas *tous* les risques ? Si elle était avec nous, elle ne voudrait certainement pas que nous quittions la capitale sans avoir au moins tenté quelque chose : c'est notre dernière chance.

— Oui, mais elle n'est pas avec nous. Pratique, pour parler à sa place, non ?

Pod, qui sentait qu'Amélie se retenait d'agresser physiquement Barne, s'interposa :

— Arrête, Barne. Tu sais bien qu'Amélie a raison. . . J'étais proche de Milia, moi aussi. . .

Barne leva les yeux au ciel.

— Tu t'es juste envoyé en l'air avec elle toute la semaine ! Ce n'est pas comme si tu étais devenu son porte-parole !

— N'empêche que je suis d'accord avec Amélie, fit le gnome, un peu vexé. Milia aurait voulu qu'on continue. En tout cas, elle n'aurait certainement pas voulu qu'on se prenne le bec comme ça !

— Oui, confirma Carmalière, je vous en prie : essayons de rester unis au moins le temps de notre périple. Lorsque nous en aurons terminé, libre à vous de vous entretenir. . . mais pour l'heure, nous avons des ennemis communs bien trop puissants pour que ces petites querelles nous divisent !

— C'est votre périple, pas le mien. Qu'est-ce qui me retient exactement de partir, maintenant ? Vous connaissez les risques, très bien. Et si moi, je ne les accepte pas ?

— Tu es libre, bien sûr, fit Carmalière d'une voix sans expression.

Barne plongea son regard dans celui de la magicienne pour tenter d'y déceler le vrai du faux. Avec la précipitation des événements de ces dernières heures, ils n'avaient pu conclure leur partie de poker et Barne n'avait pas tellement eu le temps d'y repenser.

— Vraiment ? dit-il. Vous n'avez pas répondu à ma question, tout à l'heure. Pourquoi est-ce que vous tenez tant à ce que je me joigne à vous ?

— Nous n'avons pas le temps pour ça. Nous en parlerons plus tard.

— Non, nous allons en parler maintenant ! C'est terminé, les entourloupes, Carmalière ! Vous avez besoin de moi ? Très bien, mais ne vous attendez pas à ce que je vous suive sans avoir une pleine connaissance de tout ce que cela implique.

— Personne, pas même moi, ne peut savoir *tout* ce que cela implique.

— Ne jouez pas sur les mots. . . Ou vous me dites ce que vous me cachez à mon sujet, ou je pars.

L'ultimatum que Barne ne s'était encore jamais autorisé à formuler aussi clairement était lancé. Il n'avait aucune idée de ce qu'il ferait s'il quittait la compagnie, mais il était arrivé à la limite de ce qu'il pouvait accepter.

Carmalière soupira. . .

— D'accord, très bien. Si je tiens tellement à ce que tu viennes avec nous, c'est pour ma propre sécurité. Pour mon salut, oserais-je dire. Tu ne t'en rends peut-être pas compte, mais tu es l'une des rares personnes capables de me tenir tête. Il y aussi Zarfolk, bien sûr, mais il ne cédera jamais à mes propositions. . . et il *faut* quelqu'un pour me tenir tête. Il le faudra à plus forte raison lorsque nous toucherons à notre but et que nous approcherons de l'Épée

des Serfs. Zarfolk avait raison : je serai tenté de m'en servir comme moyen d'oppression sans même m'en rendre compte. Amélise, ne le prends pas mal, mais tu as une bien trop haute estime de moi pour avoir le cran de m'en alerter. Pod, tu es jeune et plein d'énergie : c'est une bonne chose, mais tu n'auras pas la sagesse nécessaire pour me contredire. . . à supposer d'abord que tu t'estimes légitime à le faire : c'est loin d'être acquis.

Iel se tourna vers Barne pour finir.

— Barne. . . Même si je ne pense pas mériter la basse opinion que tu as de moi, même si je suis souvent agacé par tes réflexions désobligeantes à mon égard, les faits sont là : je ne t'impressionne pas, je ne représente pas de figure d'autorité à tes yeux. Tu n'as pas d'ardeur particulière pour les causes qui m'animent. Tu n'hésiteras pas à engager un conflit net et sans concession avec moi si, par malheur, je m'égarais dans ma quête : tu seras mon rempart contre la tentation du despotisme, lorsque nous trouverons l'Épée. J'aurais préféré que tu fasses cela *inconsciemment*, sans que je ne t'informe que c'était le rôle que j'attendais de toi. Car alors, tu aurais été parfaitement objectif dans tes critiques, non biaisé par le fait de savoir que c'est exactement ce que j'attends de toi. En dernier recours. . .

Iel semblait hésiter à prononcer la fin de sa phrase.

— Si quelque chose tourne mal, ce sera à toi de garder l'Épée.

— Quoi ? s'écria Barne. Mais je n'en veux pas !

— Précisément ! Les dernières personnes à qui il faut donner le pouvoir, ce sont celles qui le désirent !

— Mais pourquoi moi ? Enfin. . . ce que vous avez dit à du sens, mais je ne suis sans doute pas *la seule personne* qui puisse vous empêcher d'aller trop loin ?

— Non, bien sûr. Il y en a sans doute des milliers. L'avantage avec toi, c'est que je commence à te connaître : je sais que tu es une personne droite qui ne nous trahira pas à la première occasion ; je sais que, sans partager complètement mes idéaux, tu as dans une certaine mesure un peu de sympathie pour eux ; je sais que tu as toutes

les qualités que je recherche chez mes compagnons de route, même si tu n'en as pas toujours conscience. Et puis, tu as la meilleure qualité de toutes : *tu es là*. Pardonne-moi l'expression, mais c'est l'occasion qui fait le larron.

— Vous étiez partis dans une flatterie qui puait l'hypocrisie, mais au moins sur cette dernière partie, je sais que vous étiez honnête.

— Si tu aimes lorsque je suis désobligeante, alors sache que j'aurais préféré avoir Zarfolk avec moi plutôt que toi. Seulement, comme tu l'as vu lors de notre partie de poker, lui ne me suivra *jamais*, c'est une certitude. Maintenant que tu as toutes les informations en main, es-tu d'accord ?

Amélie et Pod étaient restés silencieux et suivaient avec intérêt la conversation entre leurs deux compagnons. La colère de Barne s'était atténuée : ses oppositions à Carmalière n'étaient donc pas interprétées comme le fruit d'une attitude bornée de non-initié, mais au contraire comme une saine balance... quelque part, cela le réconfortait.

— Nous sommes encore loin d'avoir l'Épée, fit-il. Si nous y arrivons, je refuse d'en assumer la garde. Néanmoins, je veux bien rester avec vous pour vous taper sur les doigts... Un rôle où j'excelle, n'est-ce pas ?

Carmalière eut un sourire radieux.

— Merci, Barne. Vraiment. Maintenant...

— Maintenant, conclut Amélie, il ne nous reste « plus qu'à » mettre la main sur cette Épée...

Ils se tournèrent vers le bâtiment qui leur faisait de l'ombre. L'après-midi se terminait et le soir tardif de l'été tombait doucement. Les lettres « Adabra & cie » brillaient sur la façade du bâtiment.

— Ça marchera jamais, soupira Barne.

— Chut ! Le conducteur va nous entendre !

Même si par miracle il ne nous entend pas, ça marchera jamais, pensa Barne. Afin de pénétrer dans les locaux de la Fabrique Adabra sans être vus, ils avaient eu la riche idée de s'introduire à l'arrière d'un camion de livraison lorsque celui-ci s'était arrêté à un feu rouge, à quelques rues de là.

— Ça fait partie des choses qu'on avait repérées avec Milia, ce matin, avait expliqué Amélie. Il y a en moyenne un camion qui entre ou qui sort toutes les heures. Ils sont faciles à reconnaître avec le logo Adabra dessus... Le bâtiment, si on a bien compris, abrite à la fois un laboratoire, une chaîne de production et un entrepôt, si bien que des marchandises en entrent et en sortent régulièrement.

Carmalière avait sans difficulté déverrouillé les portes arrières du camion sans que le conducteur ne s'en aperçoive. Barne, Pod, Amélie et iel s'étaient ensuite cachés sous des couvertures posées contre d'épaisses caisses de bois.

— N'empêche, j'espère que le camion va bien à l'entrepôt, murmura Barne aussi faiblement que possible. S'il nous emmène à l'autre bout de la ville, on aura l'air malin...

— Arrête la parano ! fit Amélie. Il va à la Fabrique, c'est certain. On y sera dans quelques secondes. Et... *Pod, qu'est-ce que tu fous avec ça ?* s'exclama-t-elle soudain.

Le jeune gnome avait fouillé dans une petite caisse posée au sol à côté de lui et en avait extrait un court bâton doré, avec une sorte de talisman accroché au bout.

— C'est quoi ? demanda-t-il.

— C'est un bâton de sort ! Vu que nous n'avons aucune idée de la nature de ses pouvoirs, je te conseille de ne surtout pas t'en servir !

— D'accord, d'accord.

Pod accrocha malgré tout le bâton à sa ceinture. Barne, en temps normal, aurait désapprouvé un larcin aussi gratuit... mais puisqu'ils étaient en route pour dérober un objet d'une valeur inestimable, il se dit qu'ils n'étaient plus à cela près.

Le camion fit un petit saut, comme s'il venait de franchir un trottoir, puis s'immobilisa. Le moteur tournait toujours. La porte arrière du camion fit un bruit indiquant que quelqu'un était allé l'ouvrir. Les quatre compagnons rabattirent les couvertures sur leurs têtes qui dépassaient. Amélie fit un ample geste des bras et une pluie de fines particules d'or leur tomba dessus. Barne se rendit compte que les couvertures ressemblaient soudain à s'y méprendre au sol du camion.

La porte s'ouvrit et deux voix retentirent :

— ... juste des retours clients et des occasions à reconditionner, fit la première.

— J'vais jeter un œil, répondit la seconde, celle d'un gobelin.

Le sol du camion s'inclina en grinçant : le gobelin y avait grimpé.

— Vraiment, dit son interlocuteur, ça fait huit ans que j'bosse ici et on n'a jamais fait autant de simagrées pour des livraisons...

— La direction nous envoie pour des raisons de sécurité, soupira le gobelin sur un ton blasé. Le niveau de surveillance du site a été renforcé, alors on doit vérifier tout ce qui y entre et tout ce qui en sort. Décision de la direction. Ça ne m'amuse pas plus que vous.

— J'me doute. M'enfin, allez-y, faites votre boulot...

À travers les fibres de la couverture, Barne vit passer le faisceau d'une lampe torche. Il croisait les doigts pour que l'enchantement de dissimulation d'Amélie soit efficace...

Après quelques secondes, la lumière s'éteignit et le camion rebondit, signe que le gobelin en était descendu.

— Okay, ça m'a l'air en ordre, dit-il. Pensez à...

La compagnie n'entendit pas la fin de la phrase car les portes du camion se refermèrent à cet instant. Quelques secondes plus tard, le véhicule se remit en route et après quelques mètres supplémentaires, s'arrêta pour de bon. Lorsque les portes arrières s'ouvrirent à nouveau, les compagnons étaient prêts. Ils sentirent à nouveau le sol s'affaisser...

Carmalière surgit hors de sa cachette et envoya les deux mains vers l'avant dans un geste vif. Un souffle puissant s'en échappa et projeta le conducteur du camion vers l'arrière : il tomba sur le sol, inconscient.

— Héééé ! Qu'est-ce qui. . .

Quelqu'un d'autre était présent hors du camion. Amélie sauta à son tour et quitta le camion en volant, comme un boulet de canon. Il y eut un bref bruit de lutte puis le silence. Pod et Barne se débarassèrent des couvertures et sautèrent du camion.

Ils étaient dans le parking souterrain de la Fabrique : plusieurs remorques de camion étaient alignées contre le mur. Des piliers de béton faisaient la jonction entre le sol en bitume et le plafond.

Le conducteur du camion était un elfe entre deux âges – du moins avait-il le visage d'un humain d'une cinquantaine d'année avec des oreilles en pointe, ce qui signifiait qu'il était sans doute âgé de plus d'un siècle et demi. La seconde personne, assommée par Amélie, était une elfe un peu plus jeune. À l'exception de ces deux employés inconscients et de la compagnie, le sous-sol était vide.

— Tu parles d'une entrée fracassante, murmura Pod.

— Vous auriez pu y aller mollo, confirma Barne. Ces deux elfes sont juste de pauvres gens qui font leur boulot. Vous auriez pu les tuer.

— Bien sûr que non, trancha Carmalière. Nous connaissons notre magie.

— Cachons-les dans le camion, dit Amélie. On va un peu enfoncer le clou avec un sort de sommeil histoire d'être sûr qu'ils ne donnent pas l'alarme avant que nous soyons sortis d'ici. . .

Ils transportèrent donc les deux corps, fins et légers comme la plupart des elfes, à l'endroit où eux-mêmes s'étaient cachés, leur enlevèrent leurs uniformes et les recouvrirent de couvertures. Amélie et Carmalière s'occupèrent de leur sort de sommeil et ils refermèrent les portes du camion.

— Ça te va ? demanda Amélie à Barne qui essayait d'enfiler l'uniforme de l'elfe homme.

— C'est serré... je n'ai pas franchement une morphologie d'elfe, au cas où tu n'aurais pas remarqué.

L'uniforme de la femme serrait aussi légèrement Amélie qui était elle aussi plus potelée qu'une elfe.

— Vous avez l'air de deux employés lambda, dit Carmalière avec enthousiasme. Il n'y a plus qu'à espérer que l'équipe de maintenance ait suffisamment de personnel pour que personne ne s'étonne de ne jamais vous avoir vus auparavant...

— Et vous deux ? fit Barne. Comment comptez-vous vous déguiser ?

— Pour une fois, mon look de magicien devrait être adapté : je ressemble typiquement à un cadre de ce genre de boîte. Personne ne viendra chercher des poux à un excentrique magénieur ici, j'imagine. Quant à notre ami Pod...

Iel le regarda d'un air gêné. Barne sentait venir la suite.

— Eh bien, je suis désolé, mon cher Pod, mais il va falloir qu'on te mette dans une boîte.

Barne se passa la main sur la nuque et détourna le regard. S'il y avait une limite au politiquement correct, Carmalière venait de la faire exploser. Non seulement les réflexions sur les tailles des petits êtres comme les gnomes et les nains étaient rarement bien accueillies... mais pour couronner le tout, Carmalière suggérait un plan d'action qui reposait sur une franche humiliation pour Pod.

Celui-ci dévisagea un instant la magicienne mais sembla prendre sur lui, comme si cette humiliation était contre-balançée par la nécessité de la cause et l'abnégation à laquelle il était prêt pour elle.

— À la guerre comme à la guerre, ronchonna-t-il.

Ils choisirent donc une caisse en bois au hasard, la vidèrent de son contenu et Pod s'y installa. Même s'il était bien plus petit qu'un humain, il dut tout de même se contorsionner pour que la boîte ferme correctement.

Amélie et Barne la saisirent ensuite chacun par un côté, et ils s'engagèrent dans la cage d'escalier qui menait au rez-de-chaussée, Carmalière sur leurs talons. Ils pénétrèrent dans une très grande salle débordante d'activité : de longs tapis roulants reliaient des machines biscornues les unes aux autres, autour desquelles s'affairaient de nombreux travailleurs. L'escalier ne montait pas plus haut : ils n'avaient pas le choix, il fallait qu'ils traversent la salle.

En prenant le même air flegmatique que les employés qui travaillaient là, ils avancèrent, Carmalière se tenant à bonne distance pour ne pas donner l'impression qu'il accompagnait Barne et Amélie : cela aurait été étrange puisqu'il était censé être un cadre et eux des ouvriers.

— Il y a beaucoup de petits êtres, remarqua Barne à voix basse.

La majorité des employés de cet étage de production étaient effectivement des nains et des gnomes. Les rares têtes qui dépassaient ne portaient pas de bleu de travail et occupaient manifestement des postes qui n'impliquaient pas d'interaction avec les machines.

— Oui, répondit Amélie, ça n'a rien d'étonnant. Nul besoin de maîtriser la magie pour travailler à la chaîne sur une ligne de production. Il y a l'inertie technique qui joue, aussi : une fois que tu commences à adapter l'équipement aux caractéristiques physiques de tes employés, ça devient compliqué d'engager d'autres personnes dont les caractéristiques physiques diffèrent. Tu t'imagines, bosser accroupi toute la journée ?

Barne trouva la justification bien vue. Il se demandait à quel point cela créait une certaine forme de déterminisme social : étaient-ce les ouvriers de petite taille qui appelaient à l'utilisation de machines basses ? Ou était-ce au contraire parce que les machines basses étaient répandue que beaucoup de nains et de gnomes se retrouvaient ouvriers et non cadres ?

Mince, se dit-il, je commence à réfléchir comme mes compagnons... Cette conscience d'une division de la société en classes, qu'il commençait à acquérir, était comme la révélation d'une forme

cachée dans un nuage : une fois vue, il était impossible de cesser de la voir. . .

— Eh là !

C'était une naine, en bleu de travail, les cheveux châains presque rouges, qui les avait interpellés. Elle venait dans leur direction. Carmalière ralentit imperceptiblement sa marche mais fut bien obligé de continuer pour ne pas attirer l'attention.

Barne regarda la naine avec étonnement : les nains étaient un peuple aux traditions particulièrement patriarcales et il était bien rare de voir une femme naine travailler. . . ou même de voir une femme naine tout court : la plupart restaient à la maison pour s'occuper de leur famille et ne fréquentaient que des lieux publics nains. Au Moyen-Âge, une rumeur persistante racontait d'ailleurs que les nains étaient un peuple exclusivement masculin, ce qui était bien sûr parfaitement idiot.

— Z'allez où, avec ça ? demanda la naine.

— Département R&D, dit Amélie sèchement.

— C'est pas l'arrivage de fer brut qu'on devait recevoir cette après-midi ? Y'a le logo de Metalia sur cette caisse, c'est bien eux qui nous fournissent, non ?

Barne déglutit avec difficulté. C'était ce genre d'imprévu qu'il avait redouté : le moindre grain de sable dans les rouages de leur plan pouvait tout faire échouer, et cette ouvrière naine pouvait bien être ce grain de sable. . .

— Non, dit Amélie. Ça doit être autre chose : on nous a dit d'em-mener ça là-haut.

Elle fit un mouvement de tête vers le plafond. Elle n'avait en fait aucune idée de l'étage du département R&D, mais il y avait peu de chance qu'il soit également au rez-de-chaussée.

— Je crois que c'est un nouveau type de métal magique sur lequel ils veulent expérimenter, hasarda Barne.

L'ouvrière le regarda avec suspicion. Barne se rendit compte qu'il avait un accent et une façon de s'exprimer qui trahissaient son statut

d'employé de bureau. Amélie, elle, avait eu la présence d'esprit de modifier son élocution.

— On s'en tape, monsieur je-sais-tout, lança-t-elle à Barne avec une mauvaise humeur qui ne devait être qu'à moitié simulée. On nous dit d' monter ça, on l' monte. Font bien c' qu' ils veulent avec !

Elle se tourna vers l' ouvrière.

— Si ça te dérange pas, d' ailleurs, on y va. C' est que ça pèse son poids, ce truc !

La naine acquiesça et repartit vers son poste de travail en répondant :

— Ouais, bah si jamais vous voyez une caisse de fer brut, vous me l' apportez. On peut pas travailler correctement si on n' a pas le matos pour.

Barne poussa un soupir de soulagement et ils se remirent en marche. Carmalière avait déjà disparu derrière la porte qui menait à la cage d'escaliers principale du bâtiment.

— C' était moins une, murmura Barne.

— Réfléchis avant de causer, gronda Amélie. Dans le doute, boucle-la !

— J' essayais d' aider. . .

— C' est gentil de ta part, mais tu ne te rends pas compte à quel point un accent ou une simple intonation peut trahir ton appartenance sociale.

— Ça va, ça va. . . j' le ferai plus.

Ils rejoignirent Carmalière qui les attendait au pied de l'escalier.

— Tout va bien ? demanda-t-iel.

— Oui oui, répondit Barne, juste une employée un peu curieuse. . .

— Bon, c' est ici que ça se corse. . . nous n' avons aucune idée de l' endroit où peut se trouver l' Épée, à quel étage et dans quelle pièce.

— À supposer même qu' elle soit bien dans ce bâtiment. . .

— Elle y est, j'en suis persuadé. La sécurité n'a pas été renforcée ici par hasard. Ils savent que nous risquons de tenter quelque chose. Soyons donc sur nos gardes.

Ils montèrent au premier étage et ne croisèrent personne. Un long couloir s'étendait devant eux : il était vide et toutes les portes auxquelles il donnait accès étaient closes.

— Des bureaux... je doute qu'on trouve quoi que ce soit ici.

— *Mmhffrrdina-trrr...*

— Pardon ?

C'était Pod qui avait tenté de s'exprimer mais sa voix traversait à peine les parois de la caisse. Barne souleva très légèrement le couvercle et distingua les yeux du gnome qui le regardaient dans la pénombre.

— Je disais : on peut trouver un ordinateur. Si on arrive à se connecter au réseau Intranet de la Fabrique, on pourra peut-être découvrir des informations.

— Bonne idée, dit Barne en refermant la boîte. Tâchons de trouver un bureau vide.

Ils firent quelques mètres dans le couloir en essayant d'entendre des bruits au travers des portes. La situation était pour le moins stressante : un employé pouvait sortir à tout moment d'un des bureaux et demander à ces trois personnes ce qu'elles faisaient là... surtout aux deux ouvriers qui transportaient une caisse de marchandise à l'étage des bureaux.

— Ici, dit soudainement Amélie avec un air d'intense concentration. Il n'y a personne.

— Comment tu peux le savoir ?

— Je le sais, c'est tout. Je suis une fée.

Barne trouvait que cet argument ressemblait un peu trop à « ta gueule, c'est magique », mais il n'en dit rien et tourna la poignée aussi doucement que possible. Il entrebâilla la porte et jeta un œil à

l'intérieur. Le bureau était bel et bien inoccupé. Ils s'y engouffrèrent tous les trois et refermèrent derrière eux. Pod sauta hors de la caisse.

— Pouah, on étouffe, là-dedans !

— Maintenant, vite, dit Carmalière en s'asseyant derrière l'écran plat qui trônait sur le bureau. Voyons voir... il faut un mot de passe pour déverrouiller l'ordinateur.

Iel lança un regard aux autres, comme s'iel s'attendait à ce que quelqu'un ait une formule magique pour déverrouiller un ordinateur sans avoir le mot de passe. Barne se disait que c'était pourtant iel, le magicien, la plus qualifiée pour disposer d'une telle formule...

— C'est con hein, railla Barne, tous ces efforts réduits à néant par un simple mot de passe...

— Mais non, dit Pod avec agacement, laissez-moi faire !

Carmalière céda sa place au gnome qui remonta le fauteuil de bureau, s'y installa et commença à taper des choses très vite sur le clavier.

— Hahaaa, dit Carmalière, nous avons un *hacker* parmi nous !

— S'introduire dans un système informatique par la force ou la ruse, fit remarquer Pod, ça relève plus du boulot d'un *cracker* que d'un *hacker*, mais peu importe. C'est déverrouillé.

— Déjà ? Impressionnant ! Tu dois avoir des compétences fabuleuses en informatique pour casser la sécurité de la Fabrique.

— Pas du tout. Je veux bien les honneurs, mais c'est plus leur incompétence que mes talents qui sont en cause : le mot de passe était « 12345 ». J'ai essayé tous les mots de passe bidons : « mot-depasse », « mdp », « 0000 », etc. Et voilà. Ne jamais sous-estimer la partie la plus faillible d'un système informatique : l'utilisateur.

Le gnome avait néanmoins un sourire satisfait sur le visage. Ses trois compagnons se penchèrent autour de lui pour admirer l'espace de travail de l'ordinateur désormais accessible.

— Clique ici, fit Barne en voyant une icône en forme de tableur, « Stock Express », c'est un logiciel de gestion de marchandises.

Pod avait gardé la main sur la souris et cliqua sur l'icône en question. Après quelques secondes de chargement, une fenêtre s'ouvrit : le logiciel n'avait pas l'air tout neuf, son interface était assez laide et résolument désuète. L'inertie technologique dans les grandes entreprises se vérifiait chaque jour. . .

— Il y a des millions d'éléments, remarqua Pod, classés par référence. Qu'est-ce que je cherche ?

— « Épée d'émeute », indiqua Carmalière.

Pod tapa la requête dans le petit formulaire de recherche.

— Zéro résultat. . . murmura-t-il avec déception.

— Essaie sans les accents, suggéra Amélie en remarquant que la recherche avait été interprétée comme « Épée d'Émeute ». C'est l'encodage qui est moisi.

— Miss Typographie se réveille ? fit Barne d'un ton narquois.

— L'encodage et la typographie sont deux choses distinctes, idiot, mais ce n'est ni le lieu ni le moment pour que je te fasse un cours. . .

Amélie avait joué l'agacement mais Barne ne put s'empêcher de remarquer qu'elle avait un sourire en coin : elle semblait prendre « Miss Typographie » plus comme un compliment que comme une attaque. Il soupçonnait qu'elle aurait en réalité été ravie de lui « faire un cours ». . .

Pod réitéra la requête en tapant cette fois « epee d'emeute ». Il n'y eut encore une fois aucun résultat.

— Essaie sans l'apostrophe, hasarda Barne.

— Sérieusement ?

— Ça ne coûte rien d'essayer.

— De toute façon, fit remarquer Amélie, c'était une apostrophe *dactylographique* et non *typographique*, donc c'était incorrect.

Barne lui lança un regard halluciné et elle pouffa.

— T'as conscience qu'on ne comprend rien à ce que tu racontes, Amélie ? demanda Pod sans lever les yeux de son écran. Bon, j'essaie.

Et, à la surprise générale, lorsque Pod tapa « epee emeute », le moteur de recherche afficha cette fois « 1 résultats ». Oui, avec un S à la fin. . .

— Sans déconner. . . murmura Barne, ébahi.

— Encore un logiciel codé par des baltringues, s'extasia Pod. Bon, voyons un peu. La référence est indiquée comme disponible en un seul exemplaire. . .

— Ils n'ont pas réussi à la copier, bien sûr.

— Elle a été entrée dans la base le 3 kvinil 6592 – la vache, j'étais même pas né ! Elle est stockée sur le site « Sorrbourg Malgron, 204 ».

— Quelqu'un a pris le temps de regarder le nom du site dans lequel on se trouve ? demanda Barne.

— Malgron est le nom du quartier, expliqua Pod. On est au bon endroit.

— « 204 », lu Carmalière. Ce doit être la salle !

— Deuxième étage ?

— Allons-y !

Pod se retrouva à nouveau dans sa caisse et la compagnie sortit avec prudence dans le couloir. Curieusement, ils ne croisèrent encore une fois personne.

Lorsqu'ils franchirent le seuil du deuxième étage, ils remarquèrent que le couloir comportait beaucoup moins de portes : les pièces devaient être plus larges, ce qui était logique si cet étage était dédié au stockage et aux expérimentations. . . Une odeur légèrement chimique flottait d'ailleurs dans l'air.

Les numéros de porte affichaient « 201 », « 202 », etc. Lorsqu'ils atteignirent la « 204 », Barne prit une inspiration et tourna la poignée. Carmalière et Amélise se tenaient prêts à lancer leurs sorts de sommeil sur tout employé qui se trouverait dans la pièce. Cette fois encore, il n'y avait personne.

— C'est étrange, murmura Barne, on dirait que les locaux sont vides.

Ils pénétrèrent dans la pièce. Amélie et Barne posèrent la caisse où Pod était toujours caché sur le sol en examinant les étagères qui s'aligraient le long des murs.

— Est-ce que vous arrivez à distinguer quelque chose qui ressemble à une épée dans tout ce fatras ? demanda Amélie.

— Je suis désolé, gronda une voix rauque derrière eux, mais j'ai bien peur que nous ayons mis l'objet que vous recherchez en sécurité... Les mains en l'air, tout de suite.

Ils se retournèrent en sursaut et se retrouvèrent nez-à-nez avec trois pistolets, tenus par un orque entouré de deux gobelins.



---

## Piégés !

---

— Glormax ! s'écria Barne en reconnaissant l'un des deux gobelins.

— C'est *Monsieur* Glormax pour vous, Mustii. Vous avez entendu ? Les mains en l'air !

Ils obtempérèrent. Barne se demandait s'il était en train d'avoir une hallucination : mais qu'est-ce que son patron pouvait bien faire ici ?

— La vie est bien faite, dit Glormax. Vous vous introduisez chez Adabra le jour de ma visite ! Rendez-vous compte : ainsi, je n'ai même pas besoin de vous convoquer dans mon bureau pour vous licencier !

— Faites gaffe quand même, répliqua Carmalière, il est accompagné de deux représentants du syndicat majoritaire à Boo'Teen Corp. Je serais vous, j'évitais les déclarations à l'emporte-pièce qui pourraient jouer contre vous aux Prud'Orques. Simple conseil.

Iel souriait et Barne se demandait bien pourquoi.

— Vous pensez sérieusement être en position de négociier ? pesta Glormax.

— Non, dit Carmalière en secouant la tête. Comment négocier avec un patron suffisamment psychopathe pour en arriver à traverser le pays dans le seul but de harceler un employé ?

— PARDON ? s'écria le gobelin.

Barne n'en menait pas large. Il ignorait à quel jeu jouait Carmalière et surtout, il ne voyait pas l'intérêt de provoquer la colère des trois créatures féroces qui les menaçaient avec des armes à feu.

— Vous pensez sérieusement que *Monsieur Mustii* est suffisamment important pour que *je* me déplace pour *lui* ? Je suis ici à cause de vos bêtises ! Parce que vous avez obligé Monsieur Fulmiark à déplacer son Épée ! Bien sûr, je lui ai signifié qu'elle serait en sécurité dans nos locaux à Boo'Teen Corp, mais il n'a...

— *Glormax* ! tonna l'orque.

Il était immense, massif, un trait physique appuyé par sa voix gutturale et grinçante. Sous son élégant costume sur mesure, on devinait une bête de graisse et de muscles. Un colosse qui toisait chacune des autres personnes présentes dans la pièce. Pour un orque d'un âge avancé, c'était un individu particulièrement imposant, avec des cheveux longs et grisonnants qui couraient sur ses si larges épaules. *Glormax* se tut instantanément. Barne s'aperçut qu'il lançait, en coin, des regards assassins au second gobelin.

— La police est en chemin, continua l'orque. Inutile de renseigner ces criminels sur nos affaires en cours. Suis-je bien clair ?

— Bien sûr, Monsieur Fulmiark, bien sûr.

*Glormax* s'écrasait comme un vermisseau, ce qui avait presque le pouvoir de réjouir Barne qui n'en menait pourtant pas large. Leur dernier espoir était Pod, toujours caché dans la caisse qui séparait Amélie, Carmalière et Barne de leurs antagonistes. Qu'est-ce qu'un gnome enfermé dans une caisse en bois pouvait bien faire contre un orque géant et deux gobelins, tous les trois armés ?

La réponse vint quelques secondes après que Barne se fut posé la question : le couvercle de la caisse sauta brutalement, libérant Pod

qui braquait le bâton qu'il avait volé dans le camion sur Fulmiark, Glormax et le second gobelin.

La scène se passa comme aux ralenti aux yeux de Barne : Fulmiark et les deux gobelins eurent un sursaut et un moment d'incompréhension. Si ce moment avait été un peu plus court, ils auraient eu le temps d'appuyer sur leurs gâchettes et d'abattre Pod sur le champ. Malheureusement pour eux, lorsque le couvercle de la caisse retomba au sol, il était déjà trop tard : il y eut un flash aveuglant et une sorte de demi-sphère de lumière jaillit subitement de l'extrémité du bâton que tenait Pod. Les trois assaillants furent projetés vers l'arrière, emportant sur leur passage un gros morceau du mur qui menait au couloir. Ils finirent leur course contre le mur opposé du couloir, qui craqua et se déforma mais ne céda pas, puis ils s'écroulèrent au sol. Ils ne bougeaient plus.

Pod était debout, le bras encore tendu, impressionné par les dégâts qu'il avait lui-même causés.

— Pod ! s'écria Amélie. Tu savais ce que cette baguette faisait ?

— Pas du tout, dit-il, mais je me suis dit que ça valait le coup de tenter.

— Et si ç'avait été une baguette de soin ? Ou de génération de confettis ?

— J'imagine que j'aurais eu une mort parfaitement ridicule. J'avoue que je n'y avais pas pensé.

Amélie avait l'air à la fois affligée par la légèreté avec laquelle le gnome était passé à l'attaque, et heureuse d'être tirée d'affaire, au moins temporairement.

— À première vue, dit Carmalière, il s'agissait d'un bâton de champ de force. Tu nous as tiré d'un bien mauvais pas, Pod. Je suggère, maintenant, que nous filions avant que ces détestables personnes ne reviennent à elles.

— Et l'Épée ? demanda Amélie.

— Elle n'est de toute évidence pas là. La sécurité du site était sans doute due à la venue de ces trois pontes. Ou alors, c'était un simple piège, et nous avons foncé dedans tête baissée.

— En tout cas, s'énerva Barne, nous voilà encore dans de beaux draps ! Vous savez qu'on n'aura pas éternellement de la chance ! On va finir par se faire tuer, avec vos plans foireux ! En plus, je... Qu'est-ce que vous faites, Carmalière ?

Le magicien s'était penché sur les corps des gobelins et avait ramassé leurs armes. Iel en tendait une à Barne.

— Vous déconnez ? Je ne touche pas à ça !

— Tu dois pouvoir te défendre. Amélie et moi avons quelques sorts en réserve, mais Pod et toi êtes désarmés. Prends ça !

— Il n'en est pas question !

— De toute façon, dit Pod en se saisissant d'un des pistolets, on *doit* les désarmer... Imagine qu'ils se réveillent et nous tirent dans le dos.

— Très bien, fit Barne en attrapant à son tour l'une des armes, mais je ne m'en servirai pas.

— Super, dit Amélie, maintenant que vous avez tous réglé vos petits problèmes de conscience, *est-ce qu'on pourrait se tirer*, et vite ?

Ils ne se firent pas prier et prirent la direction de la cage d'escaliers. Le couloir était jonché de plâtre et de débris, l'air troublé par de la poussière en suspension.

Soudain, deux hommes surgirent au bout du couloir en face d'eux.

— Mains en l'air ! lança l'un d'entre eux en braquant l'arme vers eux.

— À TERRE ! cria Carmalière en retour.

Iel et le reste de la compagnie se jetèrent vers l'arrière, juste à côté des corps étendus des deux gobelins et de Fulmiark. Des coups de feu claquèrent mais le second homme cria aussitôt :

— ARRÊTE ! Le patron est au sol, on risque de le toucher !

Les compagnons se relevèrent à moitié et coururent dans la direction opposée, têtes baissées, protégés par le corps massif de Fulmiark qui bloquait le passage. Les hommes s'engagèrent dans le couloir en courant à leur tour et Pod tira quelques coups de feu dans leur direction.

— Pod ! s'écria Barne, scandalisé.

— Légitime défense ! répondit celui-ci.

Aucune des balles n'atteignit les deux gardiens : Pod avait tiré en l'air, vers le plafond. Volontairement ou non, Barne l'ignorait.

Le bout du couloir, qu'ils atteignirent rapidement, ne débouchait sur aucune autre cage d'escalier : c'était un cul-de-sac. Il y avait juste une fenêtre d'où ils ne pouvaient s'enfuir, la hauteur étant trop importante.

— Je peux emporter Pod, dit Amélie, mais vous deux être trop lourds et on n'a pas le temps pour un sort.

— Allez-y ! dit Carmalière. On va se débrouiller !

La fée eut un instant d'hésitation mais les gardes n'allaient pas tarder à dépasser les corps des gobelins et à pouvoir leur tirer dessus sans limite. Elle attrapa Pod et s'envola par la fenêtre. Barne et Carmalière étaient seuls.

— *On va se débrouiller ?* s'écria Barne. Mais comment ?

— Le monte-charge ! répondit la magicienne.

Iel indiqua une petite trappe dans le mur avec un panneau de contrôle sur le côté. La porte était ouverte et donnait sur un habitacle pas plus haut que le tiers d'un ascenseur ordinaire. Barne se glissa dedans au moment où de nouveaux coups de feu claquaient, suivi par Carmalière. Ils avaient à peine assez de place pour tenir tous les deux et étaient compressés de toute part. Carmalière parvint à passer une main à l'extérieur et à appuyer sur le gros bouton rouge sur le panneau de commande.

La porte se ferma d'un coup sec et l'habitacle, plongé dans le noir le plus total, fonça vers le bas. Barne eut un haut-le-cœur : le

mécanisme n'était pas fait pour transporter des êtres vivants et était bien plus raide que celui d'un ascenseur.

Lorsque de la lumière s'infiltra à nouveau dans le monte-charge, Barne remarqua qu'ils étaient de retour au rez-de-chaussée, dans le grand hall de la chaîne de production. Ils tombèrent nez à nez avec un employé nain fort surpris de découvrir des humains dans le monte-charge dont il avait la garde. Le pauvre tomba à la renverse lorsque Carmalière et Barne surgirent hors de l'habitacle et partirent au pas de course en le bousculant au passage.

Les employés continuaient leurs travaux sans prêter attention aux deux fugitifs qui traversaient l'usine.

— Où est-ce qu'on va ? demanda Barne en talonnant Carmalière.

— Au parking ! Il faut qu'on file d'ici, et vite : ce sera plus simple à bord d'un véhicule !

Arrivés à mi-chemin entre le monte-charge et la porte qui menait à l'escalier du parking, ils entendirent un cri :

— HALTE !

Barne tourna la tête, imité par tous les ouvriers soudain tirés de leur concentration : leurs deux assaillants humains étaient descendus par les escaliers, à l'autre extrémité de la salle. Voyant que ni Carmalière ni Barne n'obéissaient à leur injonction, ils ouvrirent le feu.

À cette distance, même un excellent tireur aurait eu de la chance de faire mouche, et les hommes étaient de piètres tireurs. Les balles se logèrent dans le mur du fond, à plusieurs mètres de Barne et Carmalière.

Il y eut un tonnerre de cris paniqués parmi les ouvriers, choqués par cette soudaine fusillade. Certains s'accroupirent ou se couchèrent au sol, d'autres coururent se mettre à l'abri.

— Les fumiers ! s'écria Barne. Ils ne voulaient pas prendre le risque que leur patron prenne une balle perdue, mais par contre, tirer dans une salle grouillante d'ouvriers, aucun problème !

— Ça t'étonne réellement ? Par ici !

Carmalière longea l'un des tapis roulants sur lesquels voyageaient des rangées d'objets magiques. Barne le suivit, accroupi pour rester à l'abri des balles. Les ouvriers qui couraient dans tous les sens les remarquaient à peine.

— Plus que quelques mètres ! dit Carmalière. Couvre-moi !

— Quoi ? !

— TIRE DANS LEUR DIRECTION PENDANT QUE JE TRAVERSE À DÉCOUVERT !

Avant que Barne n'ait assimilé ce qu'iel venait de dire, Carmalière était en train de courir vers un autre tapis roulant. Barne poussa un juron et, levant la tête, aperçut les deux gardes qui tendaient leurs armes vers Carmalière. Il braqua la sienne – en l'orientant bien au-dessus de leurs têtes – et fit feu de nombreuses fois. Il les manqua de très loin, mais c'était bien son but, même s'il ne s'attendait pas à ce que le recul de l'arme ne le fasse dévier autant vers le haut.

La manœuvre était réussie, les deux hommes s'étaient mis à couvert et Carmalière avait atteint sans encombre un endroit où iel était à couvert. Barne envoya glisser l'arme sur le sol vers le magicien qui l'attrapa.

— Prêt ? demanda Carmalière.

Barne opina du chef et s'élança à son tour. Il vit Carmalière se relever, pointer son arme vers les gardes et... rien. La magicienne avait appuyé sur la gâchette mais rien ne s'était passé. Lorsque Barne comprit qu'il avait vidé le chargeur sans le vouloir, des coups de feu retentirent. Il poussa un cri de douleur et s'effondra sur le sol de tout son long. Tremblant, il comprima son épaule de la main : il saignait abondamment.

Le visage contre le sol, il ne voyait plus ce qui se passait autour de lui et n'avait plus vraiment conscience du monde qui l'entourait. La douleur paralysait son cerveau et une seule pensée parvenait à s'y former : il allait mourir, et cette mort était imminente. Les bruits de

pas précipités des gardes vers lui résonnaient dans le sol de béton froid sur lequel sa joue était pressée.

En ouvrant les yeux, il les aperçut, flous : deux agents de l'apocalypse se ruant sur un pitoyable employé de bureau désarmé qui n'aurait jamais dû quitter la tranquillité de son ennuyeux boulot.

— Il est armé ! Achève-le ! entendit-il l'un des deux gardes crier.

Il regarda le second garde lever le bras vers son visage et appuyer sur la détente. Le coup partit. . . et Barne ne sentit rien. D'ailleurs, il ne voyait plus le canon. Devant lui, une silhouette le séparait des deux gardes. . .

Carmalière ! Le magicien s'était jeté en avant et s'était interposée entre Barne et les balles qui le destinaient à une mort certaine. Le sacrifice de la magicienne fit l'effet d'un choc électrique à Barne qui se redressa en sursaut, comme temporairement insensibilisé à la douleur déchirante de son épaule.

Pourtant, Carmalière était toujours debout. Iel se tenait d'ailleurs bien droite, les bras écartés, tendus sur les côtés. Les coups de feu qui s'enchaînaient ne lui faisaient aucun effet. En se relevant, Barne comprit : juste devant Carmalière, une sorte de mur de lumière s'était élevé. Les balles des gardes, au lieu d'atteindre le magicien, se brisaient sur le mur de lumière et retombaient en poussière au sol. Carmalière avait, au dernier moment, jeté ce sort de défense et avait sauvé la vie de Barne.

Celui-ci s'approcha et contempla le visage de la magicienne, plus froncé qu'il ne l'avait jamais vu, la mâchoire si serrée qu'elle semblait prête à exploser. Il était évident que ce mur de lumière nécessitait une dépense d'énergie et une concentration hors du commun : Barne sentait bien que Carmalière ne tiendrait pas longtemps.

Lorsque les deux gardes eurent vidé leurs chargeurs, Carmalière laissa tomber ses bras le long de son corps. Le mur de lumière se dissipa et le magicien tomba évanoui.

— Non !

Barne attrapa la magicienne dans sa chute et réussit à l'amortir quelque peu, la balle logée dans son épaule lui rappelant soudain sa présence avec intensité. Les deux hommes eurent un sourire satisfait et fouillèrent dans leurs poches intérieures à la recherche de chargeurs de rechange : le geste de Carmalière avait été héroïque, mais il n'avait fait que retarder l'inévitable.

Pour la deuxième fois en quelques secondes, alors que Barne s'imaginait déjà mort, une aide inespérée arriva : l'une des grandes vitres teintées qui offrait de la lumière aux ouvriers explosa en un million de morceaux de verres, comme si un boulet de canon venait de la traverser.

Ce boulet de canon avait de grandes ailes de libellules et les cheveux bleu : Amélie fonça sur les deux hommes et passa entre eux, les poings en avant. Ils les reçurent en plein menton, tournoyèrent en arrière d'une manière assez ridicule et atterrirent au sol comme deux pantins désarticulés. Barne ignorait s'ils étaient morts ou simplement sonnés mais, cette fois, il s'en fichait.

Amélie fit un looping et revint se poser auprès de Carmalière et de Barne. Celui-ci se rendit compte que Pod était de retour également : il était passé par le trou qui remplaçait désormais la baie vitrée réduite en poussière par l'entrée fracassante d'Amélie.

— Vous n'auriez pas dû revenir, murmura Barne.

— Bah tiens ! dit Amélie. Aide-moi plutôt à soulever Carmalière au lieu de raconter n'importe quoi !

L'usine était pratiquement déserte : la plupart des ouvriers avaient fui le bâtiment au moment de la fusillade. Il en restait probablement quelques-uns, cachés dans les coins, mais ils étaient suffisamment terrés pour ne pas être vus.

Les quatre compagnons se levèrent et avancèrent tant bien que mal, Barne maintenant Carmalière avec l'aide d'Amélie grâce à son épaule valide, Pod soutenant quant à lui le côté blessé de Barne. Ils atteignirent la cage d'escalier qui menait au parking en quelques secondes et descendirent avec difficulté, en essayant de ne pas trébucher les uns sur les autres.

Le parking était heureusement tout aussi désert. Amélie indiqua une camionnette d'un signe de tête.

— Allongeons Carmalière à l'arrière !

Ils ouvrirent la porte coulissante sur le côté et chargèrent le magicien, toujours inconscient.

— Pod, fit Amélie, reste avec lui et préviens-moi s'il se réveille ! Barne, à l'avant avec moi. Je conduis.

Ils montèrent dans la cabine. Barne gardait la main fermement agrippé à son épaule.

— C'est une camionnette pour nain, remarqua Amélie.

— Tu sauras la conduire ? demanda Barne.

— Il n'y a pas de pédale, tout se gère avec les mains... ça n'va pas être simple mais je vais faire de mon mieux.

— Tu sais faire le coup des fils pour démarrer ?

— Non, mais je suis une fée.

— J'imagine que tu as un *sort de démarrage de camionnette diesel avec direction assistée* sous la main... .

— Heureuse de voir que la balle n'a pas touché ton sens de l'humour. Je peux agir sur l'électricité, oui.

Elle posa la main sur le tableau de bord. Le moteur crachota et se mit en marche dans un rugissement.

— Bravo ! s'exclama Barne. Alors là, je...  
AAAAAAAARGGHHHHH !

La portière du côté passager s'était ouverte à la volée et Barne avait ressenti une immense douleur dans sa blessure à l'épaule. À côté de lui, l'ouvrière naine qui les avait interpellés un peu plus tôt, armée d'une barre à mine, menaçait de le frapper à nouveau.

— **SORTEZ TOUT DE SUITE DE CE VAN!** s'écria la naine, levant la barre à mine au-dessus de sa tête.

— Aarrgghh, d'accord, d'accord! fit Barne qui redoutait un nouveau coup.

Il descendit tant bien que mal et tomba à genoux au sol, tétanisé par la douleur. Le moteur de la camionnette ronronnait toujours et l'autoradio, branchée sur une chaîne d'informations, diffusait les dernières nouvelles de la Terre de Grilecques.

— ... *toujours à la recherche des trois autres présumés terroristes après l'interpellation cette après-midi de Milia Piuli, une institutrice elfe radicalisée ayant participé à...*

— C'est vous! dit l'ouvrière. Les terroristes!

— Je vous en prie, dit Amélie qui était toujours assise sur le siège conducteur, calmez-vous. Nous ne sommes pas des terroristes, simplement des militants pris au cœur d'une gigantesque erreur judiciaire!

— Erreur judiciaire! Et l'barouf à la bibliothèque alors? **ET LES COUPS DE PÉTARD DANS MON USINE?**

— Je sais, les apparences sont contre nous, mais par pitié, laissez-moi vous expliquer...

— Y'a rien à es'pliquer! J'appelle les flics!

Elle avait extrait un téléphone portable de sa poche. Barne leva la main vers elle mais elle fit un pas en arrière en levant à nouveau sa barre à mine. Barne recula à son tour en se protégeant le visage entre les bras.

— ... *alors que toute la Terre de Grilecques était soudée derrière la traque des présumés terroristes, l'union sacrée se voit fragilisée par ces dernières révélations...*

Barne releva la tête timidement. Il s'aperçut que le discours à leur égard dans les médias avait légèrement changé : ils étaient maintenant des terroristes *présumés* seulement. L'ouvrière avait toujours le téléphone en main mais n'avait pas bougé, comme si elle aussi attendait la suite.

— ... les bandes des caméras de surveillance qui ont fuité sur Internet montrent, je le rappelle, les deux gardiens gobelins – dé-cédés depuis – tirer sans sommation sur les quatre suspects alors dans une position non-offensive, ce qui met à mal les accusations de la BNPO sur le caractère terroriste des événements.

Une lueur d'espoir passa sur le visage de Barne : on avait diffusé les bandes ! Tout le monde avait pu voir ce qui s'était réellement passé ! Tout le monde avait vu que la compagnie avait d'abord été la cible d'une attaque violente et disproportionnée !

— Je tiens à apporter une note discordante à ce joli récit de pauvres visiteurs innocents, dit une voix dans la radio que Barne reconnut comme étant celle de Ruf Torkan, le directeur de la BNPO. Il est bien commode de ne regarder que la partie des vidéos qui vous intéresse, mais le début de l'enregistrement montre que ces personnes – membres d'un syndicat radical d'extrême-gauche, je le rappelle – avaient volé des documents et étaient en fuite !

— Tout de même, Ruf Torkan, ne trouvez-vous pas la réponse disproportionnée ? Répondre à un vol de papiers par des tirs sans sommation, au-delà de la légalité plus que douteuse de la chose, cela semble...

— Écoutez, il y a une ligne, et elle est claire : respectez la loi et vous ne risquez rien. Passez cette ligne et vous en subirez les conséquences. Le vol d'archives classifiées est un crime grave, et nous avons le devoir, vis-à-vis des citoyens, de protéger ces documents qui...

— Vous voyez, fit Amélie, nous sommes innocents !

— La ferme ! trancha l'ouvrière naine. Vous êtes des voleurs ! Pi j'ai failli m'prendre une balle, tout à l'heure !

— Mais c'est nous qui nous sommes fait tirer dessus ! dit Amélie. Nous sommes les victimes, ici !

— Lui, j'l'ai vu tirer ! dit l'ouvrière en agitant sa barre de fer vers Barne. Pi après tout, c'pas mes affaires, ça. Si vous êtes si innocents, 'pourrez le dire à la police.

La partie était bien mal engagée : l'ouvrière semblait particulièrement remontée et Barne n'était pas en état d'assurer sa défense.

La porte coulissante de la camionnette s'ouvrit pour découvrir un Pod surpris par la scène qu'il découvrirait. La naine, qui ne s'attendait pas à ce que quelqu'un soit caché là, leva sa barre à mine dans une attitude de défense face au gnome.

— Eh là ! Pas bouger, l'golo !

« Golo » était un mot d'argot nain pour désigner les gnomes. Pod décrocha en hâte le bâton magique qu'il portait toujours à la ceinture et le pointa vers la naine. Celle-ci eut un mouvement de recul mais se ravisa.

— T'peux pointer ça où tu veux, fit-elle, mais l'est usagé, ton truc.

— Usagé ? dit Pod sans comprendre.

— C'est j'table ! Ça sert qu'une fois ! Çui-là a d'jà servi, ça se voit.

Pod, qui avait sans aucun doute essayé d'activer l'objet, fut bien obligé de reconnaître qu'elle avait raison et laissa piteusement tomber le bâton.

— Très bien, dit une voix de goblin sur le côté, maintenant que cette joyeuse compagnie est désarmée, vous allez tous gentiment vous rendre.

Glormax venait de faire irruption dans le parking. Ses vêtements étaient en lambeaux et il avait le visage couvert de plâtre. Il boitait un peu mais il était debout, apparemment toujours aussi déterminé, et pointait un pistolet vers Barne.

— Quand Fulmiark aura émergé et aura appris que c'est *moi*, Glormax, qui vous ai mis la main dessus, nul doute qu'il nous donnera le contrat pour l'Épée d'Émeute ! jubilait-il. Mains en l'air, Mustii !

Barne n'avait pas la force de lever les bras et jeta un regard de défi à Glormax. Certes, il était déjà à terre, plus bas que terre même, mais il se le jura instantanément : il ne lui ferait pas le plaisir

de s'écraser un peu plus devant lui. Cette époque était révolue, et Barne était allé trop loin pour s'en retourner sagement à son rôle de paillasson.

— J'allais appeler la police, signala l'ouvrière à Glormax en agitant son téléphone.

— La ferme, *naine* !

Glormax avait craché le mot *naine* comme une insulte, et Barne comme l'ouvrière comprirent immédiatement avec quel dégoût le gobelin considérait cette espèce. Les nains étaient, de manière générale, le peuple victime du racisme le plus violent et décomplexé au sein de la Terre de Grilecques. Ils étaient souvent considérés comme une peuplade inférieure, aux coutumes démodées voire barbares. Bien sûr, il n'était jamais de bon ton d'affirmer des convictions racistes *frontalement*. Néanmoins, le racisme ordinaire transpirait dans les discours et des actes de bon nombre de citoyens de la Terre de Grilecques. Glormax, lui, n'était pas du genre à avoir des complexes à ce sujet.

Il s'avança sans prêter attention à l'ouvrière qui avait baissé les bras et le dévisageait maintenant avec une expression d'écœurement sur le visage.

— Mustii, vous êtes bien à votre place, misérable créature rampante. Ç'en est terminé de votre pitoyable croisade contre vos supérieurs. Vous avez bien compris ?

Barne soutint son regard depuis sa position basse, essayant de ne pas montrer sa souffrance.

— Pas bien, non, grogna-t-il. Vous pouvez me réexpliquer ? Vous articulez mal, je n'ai pas tout saisi. On vous l'a déjà dit, que vous articuliez mal ?

Glormax eut un rictus qui lui tordit le visage d'une hideuse manière. Il n'y avait aucun intérêt à le brocarder ainsi, mais Barne comprenait soudain pourquoi Carmalière s'était aussi moqué de Glormax un peu plus tôt : il y prit un réel plaisir.

D'un certaine manière, il se sentit revigoré d'avoir tenu tête à ce salopard, même juste une petite seconde, même dans des circonstances aussi désespérées. Il réussit, non sans effort, à se remettre sur ses pieds. Debout, il était légèrement plus grand que Glormax et c'était maintenant lui qui le regardait de haut. Cependant, le goblin avait toujours l'ascendant... principalement parce que le canon de son arme était pointé sur le visage de Barne.

— Vous savez, grinça le goblin. Je vous ai toujours méprisé.

Barne se surprit lui-même en laissant échapper un petit rire parfaitement spontané. Le goblin poussa un ricanement :

— Oui, dit-il, bien sûr que vous le savez. Parce que vous savez que vous *êtes* méprisable. Pourtant... jamais je n'aurais imaginé que vous iriez jusqu'à vous acoquiner avec toute cette... racaille.

Il avait agité son arme vers Pod, debout à l'intérieur du camion avec Carmalière toujours inconscient à ses pieds, et Amélie qui observait la scène impuissante depuis le siège conducteur.

La suite se passa en un éclair : l'ouvrière se jeta en avant et asséna un violent coup de barre à mine à Glormax. Elle ne put atteindre la tête mais le goblin reçut l'arme en plein milieu du dos. Il poussa une exclamation de surprise et de douleur et tomba à genoux. Alors qu'il se retournait, son arme pointée, avec la ferme intention d'abattre immédiatement celle qui avait osé poser la main sur lui, Barne, sans réfléchir, lui envoya un coup de poing rageur en plein visage.

Glormax s'affala sur le sol, inconscient pour la seconde fois en quelques heures et Barne, qui avait utilisé son bras blessé, poussa un hurlement qui résonna dans tout le parking.

Il y eut ensuite un moment de flottement. La naine avait les yeux écarquillés, comme si elle se rendait soudain compte de ce qu'elle venait de faire. Barne compressait la blessure de son épaule qui saignait de plus belle.

Amélie, une fois le choc passé, eut un sourire et dit à la naine :

— Eh bien... merci du coup de main.



---

## Une nouvelle recrue

---

Glormax gisait sur le sol, face contre terre, les membres tordus dans des positions grotesques. Barne n'avait qu'une envie : déguerpir le plus vite possible avant qu'il ne se réveille. L'ouvrière naine lâcha sa barre à mine qui rebondit sur le sol en faisant un « gling » sonore.

— Montez ! lui lança Amélie.

— Pas question ! s'écria celle-ci.

Bon sang, pensa Barne, elle va réussir à nous faire attraper ! Elle poursuivit :

— J'prends le volant. Le golo vient avec moi. Les grands, à l'arrière, ça vous changera un peu, tiens.

Amélie eut un instant d'étonnement mais ne discuta pas. Elle quitta son siège, et grimpa à l'arrière avec Barne. Pod, peu rassuré, s'installa à l'avant.

Le moteur rugit et le camionnette quitta le parking en trombe. Barne entendit des cris et des coups de feu : ils étaient repérés, probablement par les hommes qui montaient la garde à l'extérieur. La naine ne semblait pas s'en émouvoir et conduisait à toute allure.

Amélie posa sa main sur le front de Carmalière et ferma les yeux.

— Il est en état de choc, expliqua-t-elle, il a mobilisé trop d'énergie magique en une seule fois. Mais il s'en remettra. . .

Elle s'approcha ensuite de Barne.

— Laisse-moi examiner ta blessure.

Il relâcha la pression sur son épaule. Sa chemise était pratiquement entièrement rouge à présent. Il avait perdu beaucoup de sang et il songeait que, sans l'adrénaline qu'il avait reçue au cours de la dernière heure, il se serait déjà évanoui.

— Il va falloir extraire la balle, dit Amélie.

— Tu sais, c'est marrant : dans toutes les histoires, dans tous les films. . . dès que quelqu'un voit une blessure par balle, la première chose qu'il veut faire, c'est l'enlever. Alors qu'en fait, c'est parfois plus prudent de la laisser.

— Tu as parfaitement raison, répondit-elle, mais au risque de me répéter, je suis une. . .

— Une fée, oui, je sais.

— Donc tu as bien conscience que j'ai autre chose que du désinfectant et des pansements pour te soigner ?

Elle posa délicatement la main sur la blessure de Barne.

— Prêt ?

— Vas-y.

Elle baissa la tête et ferma les yeux. Barne sentit une grande chaleur envelopper tout son bras et son thorax. Un douleur aiguë vint transpercer son épaule qui était déjà soumise à rude épreuve. Il poussa un cri mais serra ensuite les dents. Instinctivement, il savait que l'extraction par des moyens non-magiques aurait été autrement plus douloureuse.

Lorsqu'Amélie retira sa main, elle y tenait la balle qu'elle mit de côté. Elle plaqua cette fois ses deux mains sur l'épaule de Barne qui sentit une chaleur encore plus forte s'y répandre. La douleur diminua nettement et une sensation d'apaisement grandit en lui,

le rendant presque insensible aux cahots de la camionnette sur la route.

Une fois le sort de soin d'Amélie terminé, l'épaule de Barne était guérie : la plaie était complètement refermée, il ne restait qu'un hématome, certes impressionnant, mais inoffensif.

— Merci, murmura-t-il avec la mâchoire engourdie, c'est vraiment mieux.

— Je me suis permise de te faire un sort antalgique, expliqua-t-elle. Tu risques de déguster, malgré tout, quand les effets se seront dissipés. Pour l'heure, tu es tiré d'affaire. Tu vas juste devoir te reposer un minimum si veux régénérer tout le sang que tu as perdu.

— Tu n'as pas un petit sort en réserve, pour ça ?

— Si, mais sans vouloir te vexer, j'aimerais réserver mon énergie pour parer à d'autres éventualités : nous sommes loin d'être sortis de l'auberge.

Elle s'approcha de la cabine et se pencha vers la petite ouverture qui permettait de communiquer avec ses occupants.

— Vous vous en sortez ?

— Ça va, fit la naine qui avait les yeux rivés sur la route, mais y nous suivent !

— C'est quoi, votre nom ?

— Jasione ! T'peux m'tutoyer, l'abeille.

— Moi, c'est Amélie.

— Pod, dit le gnome.

— Le mec que vous avez un peu violenté, c'est Barne, et la magicienne qui est dans les vapes, Carmalière. Merci de nous aider !

— J'ai plus trop l'choix !

Le véhicule fit une embardée et Amélie tomba à la renverse.

— Désolée, l'abeille ! fit Jasione. J'essaie de les semer !

— Pod ! s'écria Amélie. Tu as toujours ton arme ?

— Non, je l'ai lâchée quand on s'est envolés tout à l'heure... Tu m'as un peu pris par surprise... Désolé.

— Mince. Il faut qu'on se défende, et je ne peux pas assurer seule...

— Amélie ? intervint Barne.

— Quoi ?

Il pointa du doigt le fond de la camionnette. Plusieurs caisses s'y empilaient. Elles ressemblaient à celles avec lesquelles ils avaient voyagé dans le camion qui les avait menés à la Fabrique Adabra. Amélie se jeta sur elles et en ouvrit une avec hâte. Elle en tira plusieurs objets que Barne eut du mal à distinguer dans l'obscurité.

— Des gants ! dit Amélie en lui en lançant un.

— Est-ce que tu as une idée de ce qu'ils font ?

— Pas la moindre, non. On va très vite le découvrir...

Elle tourna le levier sur la porte arrière et ouvrit le battant gauche. La lumière du jour aveugla Barne quelques instants. Les bâtiments filaient à tout allure sur les côtés, et une berline noire les suivait. À l'intérieur, le conducteur et le passager étaient deux gobelins, costumés comme des agents de services secrets. Le passager avait passé la tête et le bras droit à l'extérieur du véhicule et tendait une arme de poing en direction de la camionnette.

— Attention ! cria Barne.

Amélie se coucha sur le côté droit de la camionnette, protégée par le second battant de la porte. Le gobelin fit feu et plusieurs balles vinrent se loger dans la carrosserie qui, étonnamment, ne se perça pas.

— Les enfoirés !

Barne tira le corps inerte de Carmalière vers lui en allant se mettre à couvert contre la portière fermée. Lorsque les coups de feu cessèrent, Amélie, couchée au sol, se pencha vers la porte ouverte et tendit sa main gantée vers leurs poursuivants : la berline accéléra et se rapprocha dangereusement de la camionnette.

— Chiotte ! cria Amélie. Ce sont des gants d'attraction !

— BANDE D'IDIOTS, NE LES AIDEZ PAS ! hurla Jasione depuis la cabine.

— Essaie ça ! dit Barne en saisissant au hasard une poignée de petits objets dans une autre caisse.

Il s'aperçut qu'il s'agissait de petits anneaux en fer forgé, certains incrustés de pierres. Encore une fois, il n'avait aucun moyen de savoir quels étaient leurs pouvoirs.

Amélie en choisit néanmoins un au hasard et l'enfila à son index. Elle sortit à nouveau de sa cachette en le pointant vers l'extérieur. Un large cône de lumière vive en jaillit et enveloppa la voiture qui les suivait de près.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un anneau d'aveuglement ! répondit Amélie.

Barne comprit qu'à l'intérieur du cône, il devait être impossible de distinguer quoi que ce soit.

— Il faut que j'arrive à maintenir le faisceau jusqu'au prochain virage sec ! On va les envoyer dans le décor ! BON SANG. . .

Amélie eut juste le temps de se mettre à l'abri avant qu'une nouvelle pluie de balles ne s'abatte sur la camionnette. Certaines se fracassèrent contre la paroi qui séparait le coffre de la cabine.

— ÇA COMMENCE À PASSER TRÈS PRÈS ! leur hurla Jasionne.

— Barne, fit Amélie, couvre-moi avec l'anneau. J'y vais.

— Tu y vas ? ! s'écria Barne.

— Oui ! Je vais récupérer ce flingue avant que quelqu'un ne se fasse tuer avec !

— Même avec l'aveuglement, ils risquent de te toucher !

— Pas si je sors par le côté !

Amélie avait déployé ses ailes et attendait patiemment. Barne récupéra l'anneau et s'en équipa. Il passa la main dans l'ouverture et

« actionna » l’anneau sans trop savoir comment – il avait la sensation de l’avoir fait avec son esprit. De nouvelles balles fusèrent. Amélie, de son côté, avait ouvert la porte latérale du véhicule et en sauta en s’envolant.

Les coups de feu cessèrent et Barne passa la tête par l’ouverture. Ils avaient quitté les rues de la ville et roulaient maintenant sur ce qui ressemblait à une rocade autoroutière. Amélie, maintenue dans les airs par son battement d’ailes frénétique qui les rendait presque invisibles, était aux prises avec le tireur : elle le tenait par les poignets et l’empêchait ainsi d’orienter l’arme dans sa direction. Il tira malgré tout et des balles s’envolèrent vers le ciel.

Tout à coup, le conducteur tourna violemment le volant vers la droite. Le tireur perdit son arme qui disparut sous les roues de la voiture. Quant à Amélie, elle lâcha prise et fut projetée contre le pare-brise. Le passager se pencha un peu plus hors du véhicule et enserra du bras le cou d’Amélie, l’empêchant de redécoller. Elle se débattit mais le goblin était fermement appuyé et l’étranglait de toutes ses forces.

Barne le vit attraper quelque chose dans la voiture de son autre main. Un objet brillant, pointu. . .

— AMÉLISE ! cria Barne. ATTENTION !

La pauvre ne voyait pas le couteau qui lui était destiné et était de toute manière réduite à l’impuissance. Barne réfléchit aussi vite que possible, le cerveau en ébullition. Il n’avait aucun pouvoir magique et, s’il avait tenté de sauter en marche sur la berline de leurs poursuivants, il se serait très probablement tué.

Il attrapa l’un des gants qu’Amélie avait déballés quelques minutes auparavant et l’enfila. Alors que le goblin allait planter le couteau dans le ventre d’Amélie, il tendit la main vers elle. Le sortilège fut instantané : il sentit comme une force immense envahir son bras et Amélie fut catapultée vers l’avant, entraînant avec elle le goblin qui la tenait toujours fermement. Celui-ci ne put maintenir sa prise et, au moment où Amélie décolla du pare-brise, il

tomba en poussant un hurlement. La voiture l'écrasa dans un craquement ignoble au moment où Amélie entraînait en collision avec Barne, les faisant tous deux tomber à la renverse et rouler vers l'intérieur de la camionnette.

La fée se mit à genoux et se massa la gorge. Elle avait le souffle coupé mais parvint à murmurer un « merci » à Barne.

— TOUT VA BIEN, DERRIÈRE ? lança Jasione.

— Le tireur est hors d'état de nuire ! cria Barne. Par contre, il reste encore le conducteur !

— Sans possibilité de nous abattre à distance, il est cuit, dit Amélie d'une voix rauque. J'm'en occupe.

— Attends, tu viens juste de . . .

— M'EN OCCUPE, J'TE DIS !

Elle attrapa à son tour l'un des gants et décolla à nouveau par la portière arrière de la camionnette. Barne la vit virevolter vers la bande d'arrêt d'urgence et actionner ensuite le gant en direction de la berline. . . Celle-ci, attirée latéralement par la force d'attraction du gant magique, bascula et fit plusieurs tonneaux vers la droite. Amélie piqua vers le haut au moment où la voiture allait la heurter. Celle-ci vint terminer sa course contre la glissière de sécurité et s'y encastra violemment.

Amélie rejoignit l'intérieur de la camionnette et verrouilla la portière, puis elle se laissa tomber lourdement sur le sol. Elle avait l'air complètement vidée de son énergie. En la voyant ainsi à côté de Carmalière qui n'avait toujours pas repris ses esprits, Barne eut une montée d'angoisse : leurs deux seuls compagnons dotés de pouvoirs magiques étaient hors-jeu. Certes, il leur restait la cargaison de la camionnette qui recelait sans doute d'autres objets magiques utiles, mais c'était une piètre consolation.

— Il faut qu'on se planque ! dit Barne en s'approchant de la cabine. Carmalière et Amélie ont besoin de repos s'ils veulent régénérer leurs pouvoirs !

— Où tu crois qu’je vais, l’grand ? fit Jasione. À la fête foraine ? J’vous emmène en lieu sûr. Dans mon quartier.

Une sensation de gêne gagna doucement Barne. Un quartier nain était sans aucun doute le lieu rêvé pour une planque : rares étaient les policiers qui osaient s’y aventurer. L’ennui, c’est qu’en temps normal, Barne n’aurait pas non plus osé y mettre les pieds !

---

Les relations entre nains et humains étaient complexes de longue date, pour des raisons tant culturelles qu’historiques. La civilisation naine avait cela de commun avec la civilisation humaine qu’elle avait très tôt été attirée par la science, par la technologie... bref, par tout ce qui pouvait donner les moyens de rivaliser avec des civilisations magiques. La comparaison s’arrêtait là : si la civilisation humaine régnait sur les plaines, les rivières et les bords de mer, la civilisation naine se concentrait dans les montagnes, de sorte que les deux communiquaient peu et vivaient dans une sorte d’ignorance mutuelle.

À la fin du Moyen-Âge, les humains firent la paix avec les elfes et, grâce au partage des connaissances scientifiques et magiques, le progrès technique s’accéléra de manière spectaculaire. Les nains, quant à eux, refusèrent toute alliance avec la magie qu’ils considéraient comme une trahison à leurs natures propres d’inertes.

Les choses auraient pu en rester là si les humains, galvanisés par l’essor économique et culturel que l’alliance avec les elfes leur avait apporté, n’avaient pas décidé d’aller « civiliser » les « barbares » nains. Sous couvert d’aide humanitaire et de partage culturel, les humains purent ainsi en toute tranquillité piller les richesses et les ressources naturelles abritées dans les montagnes que les nains avaient creusé de mines – et elles étaient nombreuses !

Il fallut attendre plusieurs siècles pour que les rébellions successives des nains et l’impopularité croissante de l’idéologie coloniale

des humains ne finissent par fissurer les fondations de cette organisation sordide. Les humains durent finalement se retirer des colonies et les nains reconquirent leurs libertés non sans garder une rancœur profonde. Même si la paix régnait depuis ce moment, une certaine crispation continuait à agiter les rapports entre les nains d'un côté et les humains et les elfes de l'autre.

Sans surprise, les nains ne furent pas accueillis à bras ouverts lorsque certains émigrèrent dans les régions de leurs ex-colonisateurs. On s'arrangea pour les parquer à la périphérie des villes ou se développèrent de véritables ghettos de nains. Officiellement bien sûr, tous les citoyens de la Terre de Grilecques étaient égaux, sans distinction d'espèce. Dans les faits, les nains restaient les exclus de la société, condamnés à être rejetés par le monde du travail et accusés d'être les responsables de leur propre précarité.

La violence montait dans ces banlieues naines, violence qu'il était bien plus commode d'imputer à la culture naine qu'à la pauvreté généralisée dans laquelle elles étaient plongées. Les groupuscules identitaires inertes pouvaient alors à loisir déverser leur haine de cette culture naine sous couvert de « patriotisme » ; on montait ainsi des humains en situation précaire contre des nains en situation encore plus précaire ; en définitive, on oubliait les gobelins et les orques qui restaient libres d'organiser cette précarité généralisée.

Ce fut donc avec une certaine angoisse que Barne accueillit l'idée de s'aventurer dans une de ces banlieues où il savait qu'il serait bien mal vu. Sans parler d'Amélie et de Carmalière qui, en tant qu'être magiques, étaient de toute manière indésirables pour les nains. Quand à Pod, son statut de « petit être » pouvait lui être utile, même si dans les faits, les gnomes avaient toujours été bien plus proches des humains que des nains.

La nuit tombait lorsque la camionnette quitta la rocade au niveau de Bundir, la banlieue nord de Sorrbourg. Bundir était une de ces banlieues qui n'apparaissent aux journaux télévisés que lorsque s'y déroulaient des émeutes ou des affaires sordides. Un panneau indiquait, le long de la bretelle d'autoroute, « Conducteurs : pru-

dence, gardez vos vitres fermées, verrouillez vos portières ». Voilà qui vous plongeait directement dans l'ambiance. . .

— Détends-toi, fit Amélie en voyant l'air inquiet de Barne.

Elle était assise en tailleur à même le sol de la camionnette, tout comme Barne qui lui faisait face. Carmalière avait émergé pendant quelques instants mais s'était endormi à nouveau.

— Me détendre ? C'est toi qui devrais être tendue. Je ne crois pas que les nains aient beaucoup de sympathie pour les fées. En plus, avec tes ailes, pardon, mais on te voit de loin.

— On va là-bas pour se planquer : je doute que beaucoup de monde nous voie. De toute façon, les crispations identitaires, tu sais aussi bien que moi qu'elles n'ont qu'une valeur statistique et ne veulent rien dire au niveau individuel. Peut-être que nous rencontrerons des nains hostiles aux humains, ou peut-être pas. Nous sommes même tombés sur un barman orque qui nous a aidé, je te le rappelle.

— Mais *elle*, pourquoi nous aide-t-elle ? murmura-t-il en indiquant la cabine du doigt. Elle était prête à nous balancer aux flics. Merde, elle a failli m'arracher le bras !

Amélie soupira.

— J'imagine qu'il y a plusieurs raisons. . . La radio qui explique en direct que notre affaire a été manipulée et que nous ne sommes pas des terroristes, ça a déjà dû ébranler ses convictions. Ensuite, le gobelin qui lui parle comme on parlerait à un animal et qui nous traite de « racailles ». . . Tu vois, je pense que quand tu subis ce genre de chose au quotidien, il arrive un moment où ça déclenche des pulsions en toi.

— D'accord, mais comment être certain qu'elle est fiable ? Qu'elle ne nous balancera pas aux flics à la première occasion ?

— On ne peut pas. Il va falloir se fier à nos instincts. Je me méfiais de toi au départ, et pourtant, j'ai eu raison de te faire confiance, non ? En plus, honnêtement, si les nains avaient de bonnes relations avec la police, ça se saurait.

La camionnette s'arrêta, ils étaient arrivés. La portière droite s'ouvrit sur le visage de Jasione.

— On y est, dit-elle. Descendez d'là et faites pas trop de bruit. C'est Bundir, ici. J'veux pas qu'on m'voie avec vous.

Amélie et Barne attrapèrent Carmalière et passèrent chacun un bras du magicien sur leurs épaules respectives. Iel émit un grognement à peine audible, ouvrit légèrement les paupières et les referma aussitôt. Ils descendirent tous les trois du véhicule.

Dans la pénombre du soir, Barne pouvait distinguer les blocs d'immeubles jaillissant de terre tout autour d'eux : de grandes barres allongées imitant grossièrement la forme des cavernes dans lesquels vivaient les nains des montagnes. Les lampes allumées dans les appartements quadrillaient les façades d'une lueur froide. La rue semblait déserte, même si quelques silhouettes bougeaient ça et là, au détour des ruelles adjacentes. Dans le murmure pesant de l'autoroute qui passait tout près, quelques cris lointains retentissaient parfois.

Les quatre compagnons suivirent Jasione vers une entrée de l'immeuble le plus proche. L'atmosphère du hall était saturée d'une odeur de cigarette tenace qui rappela à Barne sa propre dépendance. Ils prirent l'ascenseur qui, fort heureusement, n'était pas uniquement taillé pour les nains. Bien entendu, même si dans les faits, ces immeubles étaient à quatre-vingt pourcent occupés par des nains, il n'y avait aucune politique officielle à ce sujet : on faisait des logements standards, pour tous. Après tout, même les appartements construits dans des étages sans ascenseur étaient aux normes pour accueillir des fauteuils d'handicapés...

Jasione, l'ouvrière naine, habitait au quatrième étage, dans un petit T1 austère mais tenu avec soin. Les chaises étaient aux dimensions naines et seuls Pod et Jasione purent s'y asseoir, laissant le soin à Amélie et Barne d'utiliser de simples coussins pour s'installer par terre. Carmalière fut allongé sur le canapé.

Ils se regardèrent tous en silence pendant un instant. Que fallait-il dire en de telles circonstances ? En croisant le regard d'Amélie,

Barne devina qu'elle pensait à la même chose que lui : c'était Carmalière qui était le mieux placé pour expliquer les choses. Oui, seulement Carmalière était encore bien trop faible pour expliquer quoi que ce soit.

— Je crois qu'on vous doit une fière chandelle, murmura Amélie à Jasione. Merci, du fond du cœur, merci pour votre aide.

— J'ai pas vraiment eu l'choix, répéta la naine.

— Bien sûr que si : vous auriez pu appeler la police. Vous aviez mille occasions de nous laisser tomber. Vous n'en avez rien fait.

— Qu'est-ce qui m'a pris, de l'atter l'autre blineux...

Barne devina cette fois que « blineux » signifiait « gobelin » dans le parler nain.

— Vous avez eu raison, lui dit-il, s'il ne nous avait pas remis à la police, il nous aurait sans doute tués.

— Facile à dire ! grogna la naine. C'est moi qui suis dans la mouise, maintenant. Les juges sont pépères avec vous autres, mais moi, j'suis naine ! Les nains innocents sont d'jà regardés de tra-viole, alors une qu'a tapé un blineux, c'est même pas la peine !

— Vous n'êtes pas seule, intervint Pod. Vous nous avez aidés et nous ne vous laisserons pas tomber non plus. Pas vrai ? ajouta-t-il à l'intention des autres.

— Évidemment, dit Barne.

— Nous sommes de la FNT, dit Amélie, et nous pouvons vous venir en aide...

— La FNT ? s'écria la naine. Qu'est-ce que j'en ai à battre, d'la FNT ? Des gauchos aux jolis discours qui n's'occupent que d'leurs prop'z'affaires ?

— Je suis désolée si vous avez une mauvaise image de...

Soudain, quelque chose d'impressionnant arriva : Jasione explosa de rage, et c'était comme si des dizaines d'année de frustration et de colère enfouies faisaient surface, d'un coup. Les mots se bous-culaient dans la bouche de la naine, ciselés comme des poignards.

— J'ai pas une mauvaise image ! C'est la vérité ! Vous nous avez abandonnés, tous ! Les gauchos, pareil qu'les bourges ! Et vous v'nez ici nous dire d'nous engager ? Allez vous faire foutre ! Z'étiez où quand l'usine d'mon père a fermé ? Z'êtes où quand on s'fait butter par les condés dans l'silence ? Quand on m'nace de te sucrer les trois sous d'aide qu'on veut bien t'lâcher ? Parce que les connards qu'ont du boulot à donner préfèrent les têtes qui dépassent un peu plus du sol ? Vous vous bougez quand on touche à vos p'tits comforts de bourges dans vos centre-villes bien propres ! Alors là, oui ! Là vous voulez qu'on s'rassemble, tous les exploités ! Sauf que nous, ça fait trente ans qu'on nous baise et ça fait pas une ligne dans vos tracts de merde ! Trente ans qu'on crève en silence ! Et si, quand on finit par péter un câble, on a l'malheur de balancer trois pavés, vous êtes tous là à nous *appeler au calme* ! Traîtres, complices du système ! Comme si on était qu'des sales gosses capricieux pas capab' d'apprécier la misère ! Comme si on allait la régler, la misère, en faisant une gentille manif' !

— C'est faux, on a toujours soutenu. . .

Amélie aurait aussi bien pu s'adresser à un mur. La rancœur de Jasione avait commencé à sortir : la naine ne s'arrêterait pas avant d'avoir dit tout ce qu'elle brûlait de dire. Barne, lui, écoutait avec attention.

— Vous soutenez tant qu'on reste dans nos clous ! « Les banlieues, les banlieues », ça vous en parlez ! Comme ceux qui nous aiment pas, z'en parlez aussi, ouais. Pour faire quoi ? Pour monter en épingle le premier jeunot de Bundir qu'arrive à s'démerder ! Pour dire, « v'voyez, y peuvent s'intégrer finalement, quand y veulent » ! Même s'y'en a qu'un qui s'intègre pour deux cents laissés pour compte, c'pas grave, vive la république ! L'système fonctionne ! « Tant qu'les nains restent dociles, qu'y z'y mettent d'la bonne volonté, v'voyez bien qu'y s'intègrent ! V'voyez bien qu'c'est pas un problème de pauvreté mais d'civilisation ! » Alors qu'c'est pas nous qu'y faut intégrer : c'est l'système qu'y faut désintégrer !

Le silence qui suivit cette diatribe fut lourd. Chacun regardait ses pieds et semblait retenir son souffle, inquiet qu'un bruit de respira-

tion ne trahisse sa présence dans la pièce. Barne était tout à fait surpris de découvrir qu'il partageait en grande partie le ressentiment de Jasione envers les différentes instances du mouvement social, même s'il ne l'aurait pas formulé avec les mêmes mots.

Lui qui n'avait rien d'un banlieusard, lui qui avait des banlieues l'image déplorable que lui en renvoyaient les médias... il éprouvait une sympathie inattendue pour cette ouvrière naine et, peut-être, d'une certaine manière, une sorte de compréhension, même partielle. Il aurait été le premier à cracher sur l'assistanat des couches populaires et pourtant... se retrouver ainsi sur place, dans cette banlieue... avoir vu ces ouvriers travailler à la chaîne sous une chaleur de plomb... avoir vu Glormax dégouliner, sur Jasione, d'un mépris dix fois supérieur à celui qu'il réservait à Barne... il y avait là un dissonance cognitive avec l'idéologie dominante qui avait de quoi ébranler ses certitudes.

— Vous avez parfaitement raison, dit la voix faible de Carmalière.

Tous tournèrent la tête vers la magicienne qui s'était éveillé en silence et s'était redressée sur le canapé, agrippée à l'accoudoir comme s'iel pouvait en tomber à tout moment. Iel avait sous les yeux d'impressionnants cernes et chaque ride de son visage était creusée par la fatigue. Et, néanmoins, iel était sorti de son demi-coma.

— La principale victoire du capital, continua-t-iel lentement, d'une voix sifflante, est d'avoir réussi à pousser les classes moyennes à faire alliance avec les classes dominantes. Oui, nous vous avons abandonnés... nous nous sommes fait avoir par la société de consommation... par les vautours qui nous promettaient des lendemains qui chantent si nous mettions de côté nos idéaux... si nous embrassions les grands projets des dominants et laissions les classes populaires se débrouiller.

La colère de Jasione se lisait toujours dans les éclairs que lançaient ses yeux, mais elle laissa parler le magicien.

— Aujourd'hui, nous essayons de corriger nos erreurs. De reprendre la lutte mise entre parenthèse par l'illusion du bonheur

néolibéral. De remettre sur pied l'alliance entre classes moyennes et classes populaires qui ne sont ennemies que dans le cadre d'un système absurde. Aucune excuse ne saura effacer des décennies de renoncement, et pourtant je vous les présente, voilà : nous sommes coupables d'avoir effacé les classes populaires de notre regard pendant si longtemps ; nous sommes coupables d'avoir alimenté un entre-soi de petites bourgeoisies méfiantes envers les plus pauvres ; nous sommes coupables d'avoir participé à la mise au banc de la société des plus démunis, aveuglés par nos différences de culture et par un mépris de classe dont nous refusons trop souvent de voir l'existence. Pour tout cela, je vous présente mes excuses.

Il y eut un nouveau moment de flottement. Carmalière avait puisé dans ses dernières réserve d'énergie pour réussir à déclamer son discours clairement et sans interruption. Iel semblait maintenant plus bas que terre et prête à sombrer à nouveau dans un coma d'une durée indéterminée.

Jasione fit un signe d'impatience de la main et dit simplement :

— Ouais... eh bah le refaites plus.



---

## Le réveil

---

La soirée s'acheva dans une relative sérénité. L'abcès avait en quelque sorte été crevé. Même s'il était évident que tout le ressentiment de Jasione n'allait pas s'évaporer en une minute, elle semblait l'avoir mis de côté et eut une conversation courtoise avec la compagnie.

Amélie lui expliqua la situation, depuis la venue de Barne chez la FNT jusqu'à leurs petits exploits qui les avaient menés à elle. Ils la mirent également au courant de la légende de l'Épée des Serfs et de leur plan pour la récupérer. À la surprise de Barne, elle ne montra pas le moindre signe d'intérêt pour l'objet en question. Il se rappela bien vite que les nains prenaient grand soin de snober tout ce qui avait trait à la magie et en particulier à celle des elfes. Le fait que Jasione fût une employée de la Fabrique Adabra n'y changeait d'ailleurs rien : comme beaucoup de travailleurs, ses convictions profondes s'effaçaient devant le simple besoin de manger et d'avoir un toit au-dessus de la tête.

La naine, qui avait d'abord beaucoup parlé, ne dit plus rien lorsque le récit s'acheva. Il était tard, et il lui fallait visiblement du temps pour digérer toutes ces informations – sans parler du fait qu'elle hébergeait désormais quatre repris de justice chez elle.

Elle leur signifia malgré tout qu'ils pouvaient rester là, au moins pour la nuit. Son appartement, bien que salubre, s'avéra rapidement notablement moins confortable que la maison de Zarfok. Il ne comportait qu'une pièce d'à peine vingt mètres carrés. Évidemment, Jasionne avait un tout petit lit. Carmalière, quant à elle, avait l'honneur d'utiliser le canapé. Les autres durent dormir à même le sol à peine rembourré par quelques couvertures.

La magicienne dormait déjà lorsque Jasionne éteignit la lumière. Amélie, épuisée elle aussi, sombra rapidement dans un profond sommeil. Barne, de son côté, fixait le plafond sur lequel se dessinaient des raies formées par la lumière d'un réverbère extérieur, filtré par les stores à la fenêtre.

— Barne, murmura Pod qui était allongé à côté de lui, tu dors ?

— Non.

— Moi non plus. . .

— Tu penses à Milia ?

— Ouais. . . j'espère qu'elle va bien.

Avec toutes les péripéties de la journée, ils avaient à peine eu le temps de penser à la perte de leur camarade elfe. . .

— Elle doit simplement être en garde à vue, dit Barne en se voulant rassurant. Ça n'est pas bien marrant mais elle ne doit pas être en danger. Je m'inquiérais plus pour Zarfok. . .

Pod ne répondit pas. Barne ne s'était pas attendu à ce qu'il partage ce sentiment. . . Eux qui étaient six le matin même avaient perdu un tiers de leur groupe. C'était un coup dur.

— Il faut qu'on fasse quelque chose pour Milia, murmura Pod.

Ce fut Barne qui resta silencieux cette fois. Il aurait voulu compatir, mais en vérité il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il était envisageable de faire pour venir en aide à Milia. . .

— J'dis pas ça pour faire le chevalier blanc, hein, ajouta Pod comme pour se justifier. J'suis pas amoureux ni rien, mais. . . on peut pas la laisser tomber.

— Je sais, Pod, je sais.

Après quelques instants où tous deux restèrent plongés dans leurs pensées, Barne entendit la respiration de Pod se faire plus régulière. Il dormait. Barne, lui, n'arrivait pas à trouver le sommeil, et pas seulement à cause de son épaule encore douloureuse.

Il était passé très près de la mort à plusieurs reprises et c'était une expérience nouvelle pour lui... une expérience dont il se serait bien passé. Il en avait bavé... il avait reçu une balle... lui, le petit employé de bureau ; lui, dont la plus grande aventure jusqu'ici avait été son mariage avec une femme d'une autre espèce que la sienne. Être confronté ainsi à sa propre mortalité, à la fragilité de son existence, cela lui avait suffisamment retourné les tripes pour lui coller une insomnie qui était partie pour durer.

Cela en valait-il la peine ? À chaque pas, à chaque étape de son aventure, il avait continué en se disant qu'il était déjà allé trop loin pour s'arrêter. Oui, mais s'il avait été tué à la Fabrique ? Ou s'il devait l'être le lendemain ? Son esprit était engourdi par de telles questions. Étrangement, plus il se posait ces questions, plus les risques étaient grands, et plus il lui semblait que la réponse était évidente : il fallait qu'il continue. C'était comme si devenir soudainement conscient de la réalité et de la gravité des enjeux – la victoire ou la mort – lui avait donné une sorte de courage, d'instinct viscéral : abandonner maintenant serait comme abandonner tout espoir d'une vie meilleure.

Il repensa à Carmalière, aussi. Carmalière qui avait manqué de se faire cribler de balles pour le protéger, lui. Aurait-il imaginé le magicien capable d'un tel geste ? Sûrement pas. Il s'en voulait à présent d'avoir été si méprisant à son égard... Il ne s'était pas attendu à se sentir si mal en voyant son camarade affaibli et impuissant. Malgré ses désaccords, il avait toujours vu Carmalière comme un roc auquel s'accrocher en cas de coup dur.

Pour finir, ce fut l'image de Glormax qui lui vint à l'esprit. Le souvenir semblait vague, flou. Était-ce réellement arrivé ? Oui, essayait-il de se convaincre. Il avait envoyé son patron, son petit

despote personnel, au tapis. D'un coup de poing comme jamais il n'en avait asséné. Sur le moment, il avait surtout ressenti la douleur physique dans son bras blessé, hurlante, insupportable. À présent, avec le recul, il ressentait une sorte de plaisir sadique ; une joie un peu honteuse au souvenir de ce geste qu'il avait si longtemps fantasmé, pendant les longues heures passées au bureau... lorsqu'il tentait d'ignorer le harcèlement de Glormax.

Et bim, pensa-t-il. En pleine face.

Si la lumière avait été allumée, les autres auraient vu le large sourire qui traversait son visage.

---

Lorsqu'il fut éveillé au petit matin par le bruit de la télévision, Barne eut la surprise de constater qu'il avait malgré tout réussi à dormir une bonne partie de la nuit.

— *Après cette nuit mouvementée*, disait la voix du présentateur de télévision, *le Ministre de l'Intérieur a déclaré que toutes les mesures allaient être prises pour garantir le maintien de l'ordre et le retour au calme dans les plus brefs délais...*

Barne se redressa d'un coup sec et sentit une douleur lancinante lui traverser le bras et le dos, conséquences à la fois de sa blessure de la veille et de la dureté du sol sur lequel il avait dormi.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en se passant la main sur la colonne vertébrale d'un geste qui lui donna l'impression d'avoir quatre-vingts ans.

Pod et Carmalière étaient assis sur le canapé et faisaient face au petit poste de télévision au look légèrement désuet. Amélie et Jasionne étaient absentes. Un bruit d'écoulement d'eau étouffé indiquait que l'une d'entre elle était sans doute occupée à prendre une douche.

— Nos petits exploits commencent à faire du bruit, répondit Carmalière qui affichait un sourire sur un visage reposé et serein.

— Il y a eu des manifs hier soir ! s'exclama Pod qui avait l'air tout excité. Un peu partout, spontanément !

— Des manifs ? Mais pourquoi ?

— Pour nous ! Et pour *elle* !

Barne jeta un œil au poste de télévision. On y voyait une foule éclairée à la lueur des réverbères défiler dans les rues de Sorrbourg. Des slogans étaient scandés mais le son était masqué par les commentaires du présentateur. Cependant, Barne pouvait lire les inscriptions sur les pancartes : « Justice pour Milia ! », « Tous unis avec la FNT ! », « Résistance ! » ou encore « Police nationale, milice gobelinale ». Il n'en croyait pas ses yeux. Eux qui étaient voués aux gémonies deux jours plus tôt, traités de terroristes et désignés comme ennemis publics, étaient à présent ovationnés par une foule qui ne les connaissait même pas.

— Mais comment... pourquoi...

— La fuite des images de sécurité de la Bibliothèque a fait du bruit, expliqua Carmalière. On a monté l'ensemble de la population contre nous en s'appuyant sur les mensonges des responsables orques : il faut croire que les gens n'ont pas apprécié de s'apercevoir qu'on les avait manipulés...

— Pour couronner le tout, ils ont fait l'erreur de médiatiser l'arrestation de Milia entre temps ! continua Pod avec un large sourire. C'était stupide de leur part parce que ça a fait d'elle un symbole d'une volonté d'écrasement illégitime !

— Ils ont parlé de Milia ? Est-ce qu'on sait si elle va bien ?

— Sa vie n'est pas en danger, dit Carmalière en confirmant l'hypothèse que Barne avait fait à Pod la veille. Malgré tout le mal que je pense de notre système politique, il faut lui reconnaître cela : le régime n'assassine pas encore les opposants politiques... en tout cas, pas une fois qu'ils sont interpellés.

— Vu comment les manifestants ont l'air remontés, dit Pod, ils seraient capables d'aller forcer le commissariat pour la libérer...

— Tout ce tapage, juste pour nous ? s'étonna Barne, incrédule.

— C'était l'étincelle, fit Pod, réjoui. Celle qui a mis le feu aux poudres.

— C'est très bon pour nous, remarqua Carmalière, mais ça finira par retomber, comme d'habitude. C'est pour cela qu'il faut agir vite, maintenant, tant que nous avons ce soutien populaire.

— Et Zarfolk ?

— Ils n'en ont pas parlé, répondit Carmalière. J'imagine que c'est bon signe. . .

Un nouveau visage apparut sur l'écran. Barne le reconnut immédiatement comme étant celui du Ministre de l'Intérieur : Morgat de Lapadius. C'était, comme une très large majorité des politiciens de la Terre de Grilecques, un mort-vivant aux yeux vides, la peau décharnée, de rares cheveux sur le crâne et vêtu d'un costume cintré et austère.

— *Le refus de M. Soriame Palor d'appeler au calme et son appel à manifester – même sauvagement – est un acte irresponsable, dit le Ministre d'une voix monocorde. Il est impensable, aujourd'hui, que des casseurs utilisent une affaire anecdotique comme prétexte pour laisser libre cours à leur violence.*

— *M. le Ministre, rebondit le journaliste, qu'est-ce que vous répondez à ceux qui vous demandent de comprendre la colère de ces manifestants ? On a entendu beaucoup de choses, par exemple que les événements d'hier soir cristallisaient une certaine crispation de longue date au sein de la société de Grilecques.*

— *Rien ne justifie les violences actuelles, répondit le Ministre en balayant l'argument d'un geste de la main. Il est évident que nous devons prendre en compte certaines revendications, mais en réunissant les partenaires sociaux et en instaurant un dialogue constructif, pas en brisant des abribus !*

— Il y a des casseurs ? demanda Barne.

— Il y en a toujours, répondit Carmalière. Note qu'ils brisent en général bien moins de choses que les puissants que nous combattons.

Barne se dit en son for intérieur que cela n'était pas une justification, mais il aurait eut du mal à prendre le parti du Ministre de l'Intérieur à ce moment-là.

Peu de gens, de manière générale, faisaient confiance à leurs politiciens en Terre de Grilecques. Car même si officiellement, ces politiciens étaient censés représenter leurs citoyens, dans les faits, ils appartenaient tous au même milieu social et étaient dans leur grande majorité des êtres humains de genre masculin. La politique avait cessé d'être l'affaire de tous pour devenir l'objet de carrières, carrières si longues que la plupart des politiciens finissaient par se transformer en morts-vivants : ils abandonnaient la dignité d'une mort humaine pour pouvoir continuer, année après année, à arpenter les assemblées, maintenus dans leur demi-vie maudite par le pouvoir et l'argent : de plus en plus déconnectés de la réalité, déjà morts et pourtant toujours là. Ceux qui vivaient réellement, les autres, ne pouvaient que subir les législations scélérates d'une classe politique qui n'était plus concernée depuis longtemps par des besoins aussi élémentaires que manger ou se protéger du froid.

— *M. le Ministre, l'arrestation hier de la militante syndicaliste Milia Piuli a fait grand bruit et a sans doute beaucoup joué dans le déclenchement de ces manifestations. A-t-on plus d'informations sur l'enquête en cours ? Est-ce que l'audition des membres du personnel de la Fabrique Adabra de Malgron a apporté de nouveaux éléments ?*

— *Bien entendu, l'enquête étant toujours en cours, je ne peux rien dire de précis, mais effectivement, nous sommes sur les traces des quatre présumés terroristes. J'ai bon espoir que nous puissions les interpellier sous peu... avant qu'ils ne fassent d'autres victimes.*

— *Merci, M. le Ministre. On rappelle que l'attaque de la Fabrique Adabra, qui a eu lieu à peine une semaine après celle de la Bibliothèque Nationale des Prud'Orques, a fait cinq blessés : M. Zad Fulmiark, PDG du conglomérat Orka Universa, M. Kur Glormax, directeur d'une antenne locale de l'entreprise Boo'Teen Corp, et M. Yorz Tohn, directeur de la sécurité de la Bourse de Grilecques,*

*ont tous les trois été blessés légèrement ; deux agents de sécurité ont pour leur part été blessés grièvement et sont encore en observation à l'hôpital. Leur pronostic vital est engagé.*

— Sauf que bien entendu, marmonna Carmalière, eux ne seront pas nommés. On n'va quand même pas s'intéresser aux sous-fifres...

— Vous n'allez pas les plaindre, tout de même ? dit Barne en haussant un sourcil.

— Moi non, fit Carmalière d'un ton soudain intéressé, mais cela m'étonne que toi, Barne, tu sembles si détendu en apprenant que deux personnes sont entre la vie et la mort à cause de nous.

— J'ai vraiment cru que j'allais y rester, hier, dit Barne en baissant la tête. Ces types... ils étaient prêts à m'exécuter sommairement, au sol, comme ça. Une balle dans la tête, et c'est tout. Plus rien.

Il releva la tête vers Carmalière et il fut soulagé de constater que celui-ci ne souriait pas mais avait une expression de compassion.

— En parlant de ça, continua Barne. Merci. Pour hier. Merci de m'avoir sauvé la vie. Mince, ça a l'air tellement con, quand je dis ça. Mais merci. J'ai vu ce qu'il vous en avait coûté : vous auriez pu vous faire tuer si vous n'aviez pas réussi à maintenir le sort si longtemps. Alors merci. Plus jamais je ne douterai de vous.

— Si tu veux me remercier, Barne, je t'en prie, *continue* à douter de moi. J'en ai besoin. Nous allons au-delà de périls bien plus grands dans notre quête, et tu ne peux pas laisser l'émotion troubler ton jugement. Nous sommes une compagnie : lorsque que quelqu'un est en difficulté et que nous sommes en capacité de l'aider, alors nous le faisons. Ça ne se discute pas. Tu aurais fait la même chose, même si tu penses sans doute le contraire... et que tu sens coupable de cela. Par contre, ne fais pas de moi ton sauveur, par pitié. Continue à t'indigner quand mes opinions te semblent inacceptables. Dis-moi lorsque tu penses qu'un plan est suicidaire. Sauve-moi quand tu peux, et je ferai de même.

Barne acquiesça d'un mouvement de tête. Il n'était pas très à l'aise avec les grandes déclarations. Il savait aussi que Carmalière

était une spécialiste des grandes déclarations, alors il préféra lui laisser le dernier mot.

— Maintenant que ceci est dit, dit soudain Carmalière en souriant, passons aux choses sérieuses. J'ai une excellente nouvelle : je sais où se trouve l'Épée des Serfs.

Ce fut le moment qu'Amélie choisit pour sortir de la salle de bain, une serviette de toilette nouée sur la tête. Elle trouva un Barne et un Pod bouche bée devant Carmalière qui semblait ravie de son petit effet.

— J'ai loupé quelque chose ? demanda-t-elle avec incrédulité.

— Je m'apprêtais à expliquer à nos camarades comment j'avais découvert la localisation de l'Épée des Serfs.

— Tu as découvert ça, toi ? Ici, comme ça, depuis ton canapé ?

— Je crois que je peux me vanter de pouvoir répondre « oui ».  
Pire : je l'ai découvert en regardant la télé !

— À l'instant ? s'écria Pod.

— Parfaitement.

— Bon, bon ! dit Barne. Assez d'effets d'annonce ! On n'va pas y passer la nuit ! Dites-nous, Carmalière !

Cellui-ci se pencha en avant et posa les coudes sur ses genoux, dans la position du conspirateur qui s'apprête à exposer un plan secret.

— Lorsque nous nous sommes retrouvés piégés à la Fabrique, dit-iel, nous faisons face à trois assaillants. Le premier, Barne et moi l'avons immédiatement reconnu puisqu'il est le directeur local de notre boîte : Glormax. Un être raffiné, comme vous avez pu le voir, et qui a fini par se mordre les doigts d'être une crapule, grâce à notre amie Jasione.

Barne se garda de demander où était la naine, pressé d'entendre la suite.

— Le second, le plus imposants des trois, était un orque. Nous avons appris son identité grâce au sus-nommé Glormax : Zad Fulmiark, grand PDG d'Orka Universa, la *holding* qui englobe entre

autres la Fabrique Adabra. Deuxième fortune mondiale, le bonhomme. J'avoue que je connaissais son nom mais pas son visage. Un sacré honneur pour nous, pas vrai ? Fallait-il vraiment que nous l'ayons agacé pour qu'il se déplace en personne. . .

— Ça ne colle pas, remarqua Barne. Qu'est-ce qu'un PDG irait faire dans une usine de seconde zone ? Je suis persuadé qu'il ne quitte jamais ses luxueux bureaux, d'habitude.

— Tout juste, mais il était là pour une affaire, et pas n'importe laquelle : l'Épée des Serfs ! Rappelez-vous, Glormax était désolé que Fulmiark refuse de confier l'Épée à Boo'Teen Corp. . . Il y a fort à parier que l'Épée venait tout juste d'être déplacée sous la supervision du grand manitou en personne. On dirait bien que je ne suis pas le seul à y attacher une telle importance, à cet objet. . .

— Tout cela me semble plausible, dit Amélie, mais il y a tout de même un problème : Glormax a effectivement dit que l'Épée *n'irait pas* chez Boo'Teen Corp.

Carmalière sourit. Malgré l'amitié qu'il lui accordait désormais, Barne ne pouvait s'empêcher d'être exaspéré lorsque la magicienne exultait en jouant à ses petites énigmes, au lieu d'en venir simplement au fait.

— Ce qui nous amène au troisième personnage, fit Carmalière. Il n'a pas dit un mot et son identité m'était inconnue. . . jusqu'à ce qu'elle nous soit révélée grâce à l'abnégation de notre présentateur télé.

Il fit un signe de tête en direction du poste de télévision qui était toujours allumé, même si Pod avait réglé le son en sourdine.

— « M. Yorz Tohn, directeur de la sécurité de la Bourse de Grilecques ». C'est ainsi que le journaliste l'a présenté.

— La Bourse de Grilecques ?

— La Forteresse, murmura Amélie.

— Oui, confirma Carmalière, et c'est en fait l'endroit le plus logique. La Forteresse de la Bourse de Grilecques est sans aucun

doute un des lieux les plus sécurisés au monde : Fulmiark y a probablement un bureau, et c'est là-bas que se trouvent les centres de données des principales banques ainsi que la plupart des réserves en or brut de la Terre de Grilecques.

— Je croyais que l'étalon or avait été abandonné ?

— En grande partie, oui, mais il en reste encore, de l'or. Vois-tu, même les financiers qui nous chantent les louanges de l'argent-dette savent que le système peut mécaniquement s'écrouler à tout instant, aussi préfèrent-ils assurer leurs arrières. . .

— En tout cas, fit Barne, si l'Épée est cachée là-bas, on peut lui dire adieu, non ?

— La tâche sera ardue, reconnut Carmalière, mais difficile ne veut pas dire impossible. Non, Barne, ne me regarde pas comme ça, je suis sérieux.

— S'attaquer à la Forteresse ? dit Amélie. Même moi, je trouve que c'est une idée folle. Le bâtiment est immense, gardé par toute sorte de créatures maléfiques. Lorsqu'il s'agit de déchaîner leurs instincts autoritaires et sadiques, les orques n'ont bizarrement plus aucune réticence à faire alliance avec des forces magiques. Pas les plus nobles, en général. . . Je ne parle même pas des sorts de protection mis en place, ou de l'arsenal technologique de surveillance et de l'armée de gardes – armée au sens propre, c'est-à-dire militarisée.

— C'est à peu près à tout cela que je faisais référence quand je disais « difficile ».

— Il est dingue, dit Barne en regardant Amélie. Complètement dingue.

— Pas forcément, dit Pod.

— Et Milia ? rappela Barne. On la laisse sur le carreau ? Mince, Pod, hier soir tu t'inquiétais pour elle, et maintenant tu voudrais tout plaquer pour aller jouer aux révolutionnaires ?

— Hier soir, répondit Pod, tu m'as dit justement que je ne devais pas m'inquiéter. Je tiens à Milia, mais je ne pense pas que nous

puissions l'aider directement à l'heure actuelle... Admettons que nous la fassions évader, à quoi cela nous avancerait ? Ça aggraverait son cas et le nôtre.

— Oui, intervint Carmalière, et la fuite des vidéos de la Bibliothèque joue pour nous. Regardez déjà le soutien populaire qui s'élève... si nous récupérons l'Épée en prime...

— Moi, je dis qu'on peut le faire ! s'écria Pod. Ce n'est pas parce qu'on est petits qu'on ne peut pas faire vaciller les grands. Je sais de quoi je parle...

— Je suis d'accord sur ce point, Pod, mais l'ardeur ne fait pas tout, tempورا Amélie. Piquer des documents dans une bibliothèque, s'introduire dans une petite usine de quartier, c'est une chose. Encore que nous avons déjà failli y rester plusieurs fois. Là, on parle d'une *forteresse*, au sens propre puisque c'est littéralement comme cela que le bâtiment s'appelle !

— Au-delà de ça, fit remarquer Barne, il faudrait déjà réussir à s'y rendre. Si je ne m'abuse, la Bourse de Grilecques se trouve à Dordelane, soit à plus de deux milles kilomètres de Sorrbourg. Si nous devenons les personnes les plus recherchées de la Terre de Grilecques – et c'est bien parti pour –, ça risque de compliquer le voyage...

— Il y a une compagnie *low-cost* qui propose une ligne directe entre Sorrbourg et Dordelane.

Amélie, Pod et Barne eurent tous la même réaction : ils firent de grands yeux et se décrochèrent les mâchoires sans arriver à émettre le moindre son. Ils avaient l'air de trois poissons rouges face à une Carmalière toujours aussi souriant.

— Non, là, vous nous faites marcher, finit par articuler Barne. Carmalière, franchement. Rassurez-moi, vous déconnez ?

— Je ne déconne pas du tout, mon cher Barne. Nous ne pouvons emprunter la route : les grands axes risquent d'être très étroitement observés, et ne parlons pas de la vidéosurveillance à chaque péage d'autoroute qui est déjà active et exploitable. Passer par des axes

secondaires nous prendrait des jours et nous n'avons pas de temps à perdre.

— Parce qu'un aéroport, ça ne risque pas d'être surveillé, peut-être ? Au premier contrôle d'identité, nous serons repérés.

— La différence majeure, c'est qu'il s'agit d'un unique contrôle dont nous sommes déjà informés : une seule faille dont nous pouvons préparer l'exploitation à l'avance, là où les contrôles routiers seront imprévisibles et potentiellement multiples. On peut aussi compter sur l'effet de surprise : nous serons là où ils nous attendront le moins.

— Je persiste à dire que vous êtes dingue.

— Les plans les plus dingues sont parfois les...

Carmalière cessa de parler et tous tournèrent la tête vers la fenêtre. Un bruit de fond lointain s'était peu à peu accentué, une sorte de ronronnement grave et régulier. Après s'être lancé des regards alertés, ils se précipitèrent à la fenêtre. À l'horizon, la silhouette d'un hélicoptère se détachait clairement sur le ciel bleu à peine parsemé de petits moutons blancs. L'engin s'approchait du quartier de Bundir.

— Ils savent que nous sommes ici... murmura Barne. Ils ont identifié Jasione comme la personne qui nous a aidés et maintenant, ils viennent nous chercher.

— Non, c'est de l'intimidation, objecta Carmalière. S'ils avaient identifié Jasione, ils seraient venu nous chercher en fourgon, directement et surtout discrètement. Ils ont dû nous suivre à la trace avec les caméras de surveillance autour des routes que nous avons empruntées. Ils doivent savoir que nous sommes à Bundir et ils vont surveiller le quartier jusqu'à ce que nous en sortions.

La porte de l'appartement claqua et Jasione fit son apparition.

— Y z'arrivent ! s'écria-t-elle.

— Ne vous inquiétez pas, dit Carmalière, pour l'instant je ne crois pas qu'ils sachent que nous nous cachons chez vous.

— Qu’y sachent ou qu’y sachent pas, dit-elle d’un ton narquois, pourront jamais approcher d’ici. Les flics sont pas les bienvenus à Bundir, et l’hélico, ici, c’est une déclaration de guerre. Y’a déjà plein de types dans la rue, bien chauffés par le bazar d’hier soir. Ça va péter ce soir... et quand ça pète ici, ça fait pas semblant. On ferait mieux de rester planqués. J’ai acheté des provisions.

Elle leva deux sacs en plastique tenus à bouts de bras avec le logo d’une chaîne de supermarchés imprimé dessus. Barne ne put s’empêcher de sourire : la naine semblait à peine impressionnée par la situation, elle prenait ça comme une petite contrariété sans importance. C’était cette habitude et cette décontraction face à la détresse qui faisait sa plus grande force.

— Vous êtes prévenante, Jasione, dit Carmalière, mais je pense que nous n’allons pas vous mettre en danger plus longtemps. Nous devons quitter Sorrbourg au plus vite, et profiter de l’éventuel désordre de ce soir me semble la meilleure option. Plus nous attendrons, plus la police resserrera son étau autour de votre appartement.

— Parce que vous croyez qu’vous allez partir sans moi ? s’écria la naine. J’sais pas où vous allez, mais j’y vais aussi !

— Jasione, fit Amélie, nous partons pour une quête très dangereuse et nous ne pouvons pas vous demander de...

— Nan ! C’est moi qui demande. Vous allez récupérer l’Épée de machin-chose, hein ? Eh bah j’veux en être.

— C’est étrange, dit Barne, lorsque nous en avons parlé hier, vous sembliez peu intéressée par la magie.

— Rien à foutre de la magie ! dit la naine devant une Amélie scandalisée. Si vous luttez pour le peuple, y vous faut du peuple avec vous ! Pas question qu’les grands et les magicos récoltent tous les honneurs ! J’suis ouvrière, j’suis naine, j’suis la mieux placée pour lutter contre les fumiers capitalis’.

Barne et Amélie étaient ébahis, Pod semblait en phase avec Jasionne et Carmalière avait un air définitivement amusé.

— Eh bien, dit-iel, j'avoue que je ne m'attendais pas à ça. Que peut-on répondre à un tel argumentaire ? Je serais bien mal avisé de refuser que quelqu'un de motivé se joigne à la compagnie. Soyez la bienvenue parmi nous, Jasione. Nous voici à nouveau cinq.

La naine était rayonnante et Barne songea que c'était la première fois qu'il la voyait sourire. Pod aussi semblait aux anges, heureux de ne plus être l'unique petit être de la compagnie. Jasione ne remplacerait jamais Milia aux yeux d'Amélie, mais Carmalière avait raison : ils avaient une nouvelle camarade de route, et cela n'était pas négligeable si l'on considérait l'ampleur de la tâche qui les attendait.

Dehors, l'hélicoptère était maintenant largement audible et tournait patiemment au-dessus du quartier. Ils s'éloignèrent de la fenêtre et s'assirent à nouveau autour de la table à manger. Jasione ayant manqué le début de la conversation, ils lui expliquèrent ce que Carmalière avait déduit sur l'emplacement de l'Épée et sur le plan qu'ils s'étaient mis en tête de suivre.

Elle haussa un sourcil lorsqu'on lui exposa l'idée de prendre un avion pour se rendre à Dordelane mais ne protesta pas.

— La question immédiate, dit Carmalière, c'est comment nous procurer de faux passeports et nous rendre à l'aéroport sans encombre.

— Pour les passeports, j dois pouvoir trouver quelqu'un, dit Jasionne. L'aéroport est pas bien loin, même à pied. Forcément, y les construisent toujours à côté des banlieues craignos. Faudrait pas troubler la tranquillité des bourges !

— Cinq minutes dans la compagnie et vous voilà déjà indispensable, dit Carmalière d'un air radieux.

— Même avec l'aide de Jasionne, remarqua Barne, je ne vois pas par quel miracle nous pourrions réussir à prendre l'avion sans nous faire prendre, à nous introduire dans la Forteresse, à localiser l'Épée, à nous en emparer et à ressortir sans encombre. Bon sang, Carmalière, il s'agit de la forteresse la plus sécurisée du monde et nous ne sommes que cinq !

— Non, fit Carmalière en indiquant du doigt l'écran de télévision où les images des manifestations de la veille tournaient en boucle. Nous sommes des millions.

---

## Radio Guérilla

---

Toute la compagnie, à l'exception de Jasione, était rassemblée dans la cour intérieure de l'immeuble. Protégée par un préau, elle restait invisible pour l'hélicoptère qui apparaissait ponctuellement dans le carré de ciel bleu au-dessus des toits. La journée était déjà bien avancée : c'était le milieu de l'après-midi.

Barne tenait dans sa main un téléphone portable que lui avait remis Jasione. Il n'avait pas cherché à savoir, mais il était persuadé qu'il s'agissait d'un téléphone volé. Certes, il se sentait coupable de céder au cliché du nain voleur, mais il ne voyait pas d'autre explication au fait que Jasione ait pu leur en procurer un si rapidement – un autre que le sien, en l'occurrence.

Il braquait le téléphone face à lui, le capteur vidéo dirigé vers Carmalière qui était debout et fixait l'objectif.

— Chers amis, dit-il, bonjour. Je me nomme Carmalière, mais je crois qu'il est inutile de me présenter : depuis une semaine, on ne parle que de moi et de mes camarades sur toutes les chaînes. On nous a accusés de tous les maux, présentés comme des terroristes. . . on a organisé une véritable chasse à l'homme contre nous. Il est temps pour moi de vous donner notre version des faits.

Le magicien prit une profonde inspiration.

— Tout d’abord, sachez que chacun des actes violents que nous avons été contraints de commettre l’ont été dans des situations de légitime défense : la vidéo des caméras de surveillance de la BNPO qui a fuité a déjà dû vous en convaincre. Pourquoi, alors, ne pas nous rendre à la police ? Eh bien, parce que nous avons une mission à accomplir : il s’agit d’une quête de la plus haute importance qui nécessitera sans doute de violer encore une fois la loi. En effet, lorsque les pouvoirs en place deviennent tyranniques, la désobéissance civile doit devenir la règle.

Barne savait, en filmant cette intervention, que ce serait sur ce point que Carmalière aurait le plus de mal à convaincre une partie de son public. Lui-même, s’il n’avait pas été partie prenante de l’aventure, n’aurait pas accepté cette légèreté face à la justice. Cela ne lui facilitait pas les choses. . .

— L’incarcération injuste de notre amie Milia Piuli ne fait que renforcer notre conviction de devoir persister. Milia a été capturée alors que nous recherchions l’Épée des Serfs, un objet légendaire dont vous pourrez sans aucun doute trouver l’histoire sur Internet. Nous savons désormais que cette épée est réelle, qu’elle est parfois désignée par nos ennemis comme « l’Épée d’Émeute » et qu’elle est détenue par les instances orquogobelinesques de la Bourse de Grilecques. Cet objet est une relique majeure du patrimoine culturel populaire et revient de droit à la communauté des travailleurs de la Terre de Grilecques. Nous avons l’intention de nous introduire par la force dans la Forteresse de la Bourse de Grilecques et de récupérer l’Épée. Seulement, nous ne pourrions le faire sans votre aide. Déjà, dans toutes les provinces, des voix s’élèvent, des mouvements se forment, des manifestations ont lieu. Nous vous encourageons à continuer et à répandre ce mouvement jusqu’à la grève générale : pour la libération de notre amie Milia et pour notre libération à tous, nous les opprimés. Ce sera le seul moyen de faire entendre nos voix : nous avons là une occasion unique de renverser une bonne fois pour toute la domination des oligarques ultralibéraux qui nous asservissent, nous exploitent et nous plongent dans la précarité généralisée.

Iel reprit sa respiration.

— Nous invitons également chaque personne de la région de Dor-delane motivée, révoltée et capable de se battre, à se tenir prête pour nous aider à prendre la Forteresse. Le combat qui s'annonce sera périlleux et ce ne sera que grâce à l'union de tous que nous aurons une chance de venir à bout des embûches que nous tendront les gardiens de l'oligarchie financière. Notre compagnie se compose d'une naine, d'une fée, d'un être humain, d'un gnome et de moi-même, magicienne. De même, partout en Grilecques, il est temps de mettre de côté nos différends et nos divergences culturelles ; il est temps de s'allier contre la toute petite minorité qu'est la classe dominante et qui fait tant de mal ; il est temps d'arrêter de subir, d'arrêter de se résigner, et de résister ! Exploités de tous bords, prolétaires, marginaux, misérables, serfs, esclaves, levez-vous et reprenez ce qui est à vous !

Malgré son habituel imperméabilité aux grands discours, Barne ne put réprimer une sorte de frisson en entendant les paroles de Carmalière. Il avait dans ses doigts un petit bout de technologie par lequel ces mots seraient bientôt entendus par des milliers, peut-être des millions d'êtres vivants sur la Terre de Grilecques. Il avait la sensation d'être l'une des ailes d'un papillon qui allait bientôt déclencher un cyclone d'une puissance inimaginable. La simple idée lui donnait le vertige.

Le magicien sourit et conclut son discours :

— C'était Carmalière, pour *Radio Guérilla*.

Il fit signe à Barne de couper et celui-ci, après une petite pression sur l'écran tactile, abaissa le téléphone.

— *Radio Guérilla* ? demanda Barne en haussant un sourcil.

— C'était mon idée, signala Amélie. Je me suis dit que, quitte à lancer une révolution, autant le faire avec panache.

— Le reste du discours me semblait assez « panaché », remarqua Barne. *Radio Guérilla*, on dirait presque le titre d'un roman. . .

Amélie eut un petit rire.

— Si ça t'interpelle, alors c'est que c'est un bon titre. Crois-en mon expérience.

— Ton expérience ? répondit un Barne sceptique. Il faut savoir faire de bons titres pour être infirmière ?

— Je suis bénévole dans une maison d'édition associative, répondit la fée comme si elle énonçait l'évidence.

Ce fut Barne qui sembla amusé, cette fois.

— Quoi ? fit Amélie, sur la défensive.

— Ça vient donc de là, cette passion pour la typographie... Une maison d'édition associative... Des bouquins de syndicalistes, j'imagine ? « Le manuel du parfait petit militant » ou des trucs du genre ?

— Tu te rends compte que j'ai *autre chose* dans ma vie que le militantisme, j'espère ?

— Non, sérieusement ?

Amélie comprit que Barne la taquinait volontairement et fit mine de lui mettre une petite baffe.

— Tu es un idiot ! On publie de la science-fiction, des récits qui parlent d'autres mondes, d'autres temps...

— Tu devrais publier l'histoire d'un groupe de pieds nickelés qui arrivent à lancer une révolution avec une simple vidéo enregistrée dans la cour d'un immeuble pourri, murmura Barne. On en aurait bien besoin.

Amélie le regarda dans les yeux. Même en ayant vu les manifestations spontanées à la télévision, Barne conservait un certain fatalisme ancré en lui par des années de morosité et d'« à quoi bon ».

— Ça marchera, lui affirma Amélie, confiante. Dès lors que nous aurons téléversé la vidéo, elle sera rapidement partagée, je te le garantis. Les chaînes d'information ne résisteront pas à la tentation de la diffuser, même s'ils la présenteront peut-être comme une vidéo de revendications terroristes : peu importe, le « mal » sera fait, et la viralité deviendra incontrôlable.

— Vous pensez que beaucoup de gens répondront à notre appel ? dit Pod.

— Les gens n'ont pas attendu que quelqu'un les y appelle pour descendre dans la rue, remarqua Carmalière. J'aimerais pouvoir nous attribuer le mérite d'avoir déclenché ce feu, mais en réalité, nous ne faisons que souffler sur des braises déjà bien chaudes.

Pod, qui était le plus technophile d'entre eux tous, se chargea de mettre la vidéo en ligne et en envoya le lien à plusieurs de ses amis. Les autres firent de même, Carmalière prenant soin d'inclure Sorriame Palor, le président de la FNT, dans la liste de destinataires.

— Tout de même, murmura Barne, vous êtes certain que c'était une bonne idée de révéler nos plans pour la Forteresse ? Je veux dire... nous avons littéralement prévenu nos ennemis de notre arrivée. Pour l'effet de surprise, c'est raté.

— Les autorités de la Forteresse doivent de toute manière attendre notre arrivée, dit Amélie. Il ne faut pas être un fin limier pour comprendre que notre prochaine cible ne peut être que celle-ci. Nous ne leur avons rien appris dont ils ne se doutaient déjà. De toute manière, s'ils ont placé l'Épée là-bas, l'aspect « secret » est secondaire : c'est surtout le haut niveau de sécurité qui a dû motiver leur décision. Je doute qu'ils la déplacent même en sachant que nous arrivons : il n'existe tout simplement pas de meilleur endroit.

— Nous jouons cartes sur table, appuya Carmalière. Je reconnais que c'est gonflé et qu'avancer à découvert présente des risques, mais je suis persuadé qu'ils seront largement compensés par les avantages... à commencer par le soutien populaire, l'appui de la foule.

Pod avait les yeux rivés sur le téléphone et, au bout de quelques minutes, leva la tête avec un sourire.

— Déjà dix vues, dit-il. Il n'y a plus qu'à attendre...

Lorsque le soir tomba, la vidéo était déjà devenue virale. Il ne faisait aucun doute qu'elle serait diffusée aux journaux du soir, mais même sans cela, le nombre de visionnages dépassait largement l'audience de n'importe quelle émission de télévision.

Comme cela était l'usage, les internautes se jetaient à la gorge les uns des autres dans la section « commentaires » de la vidéo. Les rares modérés étaient noyés entre les longues tirades véhémentes des pro-FNT et des anti-FNT...

Un des commentaires négatifs les mieux notés était attribué à un certain « FIF-Master-DrGN ». Barne reconnut immédiatement la photo associé au profil de l'internaute :

— C'est le type du bar !

— Morr Saraz, confirma Carmalière, le leader du Front des Inertes Fiers, le FIF. Je l'avais reconnu au moment il avait retiré sa capuche. Un sale type...

— J'avais remarqué... son commentaire fait trois paragraphes, principalement des insultes et des théories complotistes racistes... charmant.

Pod haussa les épaules :

— C'est du commentateur standard sur Internet, si vous voulez mon avis. Au bout d'un moment, on ne fait plus attention... c'est juste de la haine bête et méchante.

— Ça me semble réducteur, tempéra Carmalière. Que Saraz soit haineux, ça ne fait aucun doute, mais comme souvent, ça peut s'expliquer assez aisément. Vois-tu, Saraz vient de Loralie, région sinistrée s'il en est... comme souvent, la haine puise sa source dans la misère.

— Saraz n'a pas l'air franchement miséreux, fit remarquer Barne.

— Lui non, mais il a sans aucun doute grandi dans l'ambiance morose des anciennes villes minières. La Loralie était autrefois une région florissante grâce aux réserves d'orichalques qu'abritaient son sous-sol : avant que l'amitié entre elfes et humains ne soit entérinée, on utilisait beaucoup l'orichalque comme source d'énergie

magique pour l'industrie. Seulement, à mesure que la collaboration entre êtres magiques et inertes se renforçait, il devint de moins en moins rentable d'exploiter des mines d'orichalques : elles devenaient de plus en plus profondes et dangereuses à cause de l'épuisement des ressources. . . Alors même si l'on peut difficilement tenir les elfes – en tant que communauté – comme responsables de la déchéance de la Loralie, il reste malgré tout un fort sentiment anti-elfe chez beaucoup de loraliens. Un fabuleux terreau pour la croissance de mouvements identitaires inertes. Ajoutons à cela une atmosphère ambiante favorable à l'amitié et la paix entre inertes et êtres magiques. . . ce qui est une excellente chose, mais que les cyniques nomment « bien-pensance ». Eh bien, tu as tous les ingrédients pour créer un extrémiste.

Un certain malaise s'abattit sur le groupe.

— On dirait presque que vous trouvez cela *normal* que Saraz promeuve une idéologie haineuse et violente. . . que vous le justifiez, même.

— J'ai dit que c'était une explication, répondit doucement Carmalière, pas une excuse. L'exploitation minière de l'orichalque était une horreur : des centaines de mineurs y ont laissé leur santé, voire leur peau. . . mais ils avaient un emploi, une situation. Certes, la fermeture des mines était un choix de société, politique, voulu : mais il est plus simple de mettre cela sur le dos des elfes que de considérer que c'était aux pouvoirs en place de prendre en charge les mineurs au lieu de les abandonner au déclassement et à la misère. La haine de Saraz a des racines profondes, mais comme nous tous, il est responsable de ses actes et de ses paroles : s'il attaque, il doit s'attendre à une réponse ferme et implacable de notre part.

L'avalanche de commentaires de membres du FIF et de contre-commentaires de leurs détracteurs fit qu'il fut difficile d'estimer qui, des opposants ou des supporters à la FNT, étaient les plus nombreux. Une seule chose était certaine : le message était passé.

La compagnie, quant à elle, avait mis à profit le reste de l'après-midi pour préparer le périple. Le contenu du camion avait été disséqué et analysé par Carmalière et Amélie qui étaient les seuls à avoir

les compétences nécessaires. Certains objets avaient des capacités magiques forts intéressantes, mais malheureusement, il était inutile d'essayer d'emporter ceux qui étaient offensifs : seuls les objets de soin ou de défense avaient une chance de passer la sécurité à l'aéroport.

— Adieu les rayons de glace, fit tristement Amélie en reposant une baguette dans une des caisses qu'ils avaient transportées dans l'appartement de Jasione.

— Je croyais que les avions de ligne avaient tous un champ d'annulation magique, dit Pod.

— C'est le cas, répondit Carmalière. Dans le cas contraire, il serait impossible de protéger les passagers contre des magiciennes comme moi qui, tu l'auras remarqué, ont naturellement des armes potentiellement mortelles en eux. Il fut d'ailleurs un temps où seuls les inertes étaient autorisés dans les avions.

— Même s'il y a un champ d'annulation magique mis en place et qu'il est impossible de jeter des sorts à l'intérieur de l'appareil, dit Amélie, il est hors de question pour eux de prendre des risques supplémentaires. On n'est jamais à l'abri que quelqu'un trouve une faille dans le champ.

Jasione fit son retour dans l'appartement avec des nouvelles de la situation à Bundir :

— Ça commence à pas mal chauffer dans les rues. Y'a des fourgons blindés aux portes d'la banlieue. Pour l'instant, z'osent pas rentrer mais ça va venir.

— Ils vont quadriller le quartier, dit Carmalière. Il va falloir qu'on parte dans les plus brefs délais.

— Pour les passeports, dit Jasione, j'ai un gars qui s'en occupe. Ça devrait être prêt ce soir, j'ai déjà vos faux noms, ajouta-t-elle en agitant un petit morceau de papier.

Grâce à ces faux noms, Pod put acheter des billets d'avion en ligne. Le vol qui leur permettrait d'atteindre Dordelane le plus tôt possible partait de bonne heure le lendemain matin. Ils y réservèrent

cinq sièges à l'aide d'une carte bancaire qui n'était pas au nom de Jasionne.

— Me regarde pas comme ça, le grand, fit-elle en voyant l'air soupçonneux de Barne. C'est la carte d'un pote. J'suis pas assez conne pour faire des achats avec une carte volée : si l'type qui se l'était faite chouraver s'en rendait compte avant le vol, on s'rait bien marrons.

L'aéroport de Sorrbourg-Voltaron était situé au nord-est de la capitale. C'était une sorte de point névralgique de richesse planté au beau milieu des banlieues pauvres, relié à la capitale par un train qui était le rare lieu de mélange entre banlieusards et voyageurs bourgeois ou de classe moyenne.

La compagnie décida qu'il serait certainement préférable de s'y rendre à pied : dans le contexte actuel, les routes à proximité de Bundir seraient étroitement surveillées. Pour ce qui était des transports en commun, malgré la proximité entre Bundir et Voltaron, ils étaient pratiquement inexistantes... à moins de passer par une correspondance au centre de la capitale, ce qui était exclu.

La situation dans les rues de Bundir se faisait de plus en plus critique à mesure que les heures passaient. Depuis l'appartement de Jasionne, on pouvait entendre des clameurs monter et apercevoir des feux allumés ça et là. Une odeur de brûlé se répandait lentement dans la banlieue et la nuit ne faisait que commencer.

— Les passeports sont prêts, annonça Jasionne vers vingt-trois heures, en indiquant le message qu'elle venait de recevoir sur son téléphone.

— Eh bien, fit Amélie, c'était sacrément rapide.

— On est efficaces, nous les nains, répliqua Jasionne avec une petite moue de fierté. J'veis les chercher.

— Nous venons avec vous, dit Carmalière. C'est plus prudent.

La naine éclata de rire.

— Vous croyez qu'j'ai besoin d'vous autres pour me protéger ? Z'êtes plus en danger qu'moi ici...

— Justement, répondit le magicien, j'aimerais autant que désormais, nous nous séparions le moins possible. Si les émeutes se rapprochent de votre immeuble, nous serons sans doute forcés de fuir et comme vous l'avez dit, il serait alors préférable que vous nous accompagniez. Pour notre propre sécurité.

Barne devait bien reconnaître que Carmalière savait la jouer finement lorsqu'il s'agissait de dialoguer avec une personne réticente à suivre ses projets.

Ils quittèrent l'appartement ensemble et plongèrent dans l'ambiance électrique et quelque peu angoissante d'un soir d'émeute à Bundir. La rue sur laquelle donnait l'immeuble de Jasione était une impasse qui restait quasiment vide, mais l'une des grandes artères de la banlieue passait à quelques mètres de là : le tumulte qui en émanait était impressionnant.

Les compagnons se mirent en route en rasant les murs : ils tentaient de rester à l'abri de la lumière des lampadaires susceptibles de trahir leur présence. Bientôt, ce fut la lumière rougeoyante de plusieurs voitures en flammes qui projeta leurs atypiques ombres sur le sol. Barne était stupéfait par la chaleur que dégageaient ces véhicules en se consumant : il la ressentait même en se tenant à plusieurs mètres et elle lui rappelait, d'une façon assez inattendue, la boule de feu de Carmalière dans la Bibliothèque Nationale des Prud'Orques.

Des nains passèrent en courant à côté d'eux. Certains avaient le visage dissimulé derrière un foulard. Ils leurs jetèrent des regards étonnés mais la présence de Jasione en tête de cortège sembla suffire à dissiper leurs soupçons.

Lorsque la compagnie atteignit le boulevard suivant, l'atmosphère changea radicalement : plusieurs dizaines de nains s'activaient dans tous les sens – uniquement des nains de genre masculin, pour ce que Barne arrivait à distinguer. Ils lançaient des projectiles en direction de plusieurs fourgons blindés, arrêtés à l'autre extrémité du boulevard. Parfois, une grenade lacrymogène atterrissait sur le sol avant d'être immédiatement attrapée et retournée à l'envoyeur par

un banlieusard masqué. Des poubelles et des bennes à ordures renversées brûlaient un peu partout, et faisaient vibrer sur les façades des immeubles des formes oranges et noires, ombres mouvantes de la foule qui livrait bataille. Il y avait presque de la beauté dans cette danse de flammes et de corps qui s'agitaient dans une chorégraphie déchaînée.

La compagnie s'était arrêtée, toujours cachée contre un bâtiment de la ruelle adjacente par laquelle elle était arrivée. Barne était hypnotisé par cette scène de guérilla urbaine, lui qui n'en avait eu que de vagues avant-goûts par la télévision et qui, d'ordinaire, se rangeait plutôt du côté de la police que des banlieusards.

— Faut qu'on traverse, dit Jasione. Mon pote nous attend dans une rue de l'autre côté.

— Prudence ! dit Carmalière. Si les forces de l'ordre nous aperçoivent, nous sommes fichus : même de loin et dans le noir, nos apparences détonent largement avec celles des indigènes. La dissimulation est notre meilleure force pour le moment.

— Qu'est-ce que vous suggérez ? demanda Pod.

— Une diversion.

La magicienne passa la tête dans le boulevard où l'émeute faisait rage et jeta un œil en direction des fourgons blindés.

— Attention, Carmalière, s'alarme Barne, n'allez pas vous épuiser avec un sort trop puissant. Nous avons à peine commencé notre périple.

— Je te remercie de ta sollicitude, Barne, mais je ne suis pas en sucre. Pas plus aujourd'hui qu'hier... la différence, c'est qu'hier, j'ai dû réagir dans l'urgence pour te sauver la vie. De toute façon, utiliser une magie trop voyante serait aussi imprudent que traverser à découvert : un sortilège lancé dans une banlieue naine nous trahirait immédiatement.

— Qu'est-ce qu'on va faire, alors ?

— Improviser. Tenez-vous prêts à courir vers la ruelle en face.

Carmalière observait les mouvements des différents assaillants qui se faisaient face dans la rue. Les policiers lançaient toujours leurs grenades lacrymogènes et tiraient parfois au *flashball*; les banlieusards répliquaient en envoyant des morceaux de mobilier urbain – faute de pavés – et parfois même des bouteilles enflammées remplies d’essence. La plupart atterrissaient au beau milieu du *no man’s land* qui s’était formé à mi-chemin entre les deux camps.

Au moment où l’une de ces bouteilles d’essence s’envola des mains d’un des combattants nains, Carmalière fit un pas en avant et leva la main d’un coup sec vers la bouteille. Celle-ci, au lieu d’atterrir sur le sol, fit un bond en avant et alla se fracasser contre l’un des fourgons blindés, générant une forte déflagration.

— Maintenant ! ordonna Carmalière alors que les policiers en formation autour des fourgons se mettaient à l’abri et protégeaient leurs visages des projections de l’arme incendiaire.

Les cinq compagnons traversèrent la rue en hâte, frôlant le nain lanceur de bouteille qui avait l’air abasourdi d’avoir réussi un tel tir. Jasione et Pod furent les derniers à atteindre l’autre côté du boulevard, mais c’était sans importance : si les policiers avaient relevé la tête à ce moment-là, ils n’auraient vu que deux petits êtres au milieu des nains qui les affrontaient. Rien d’inhabituel, en somme.

— Par ici ! dit Jasione en les entraînant dans une autre ruelle.

Partout dans les rues, ils croisaient des nains qui rassemblaient des projectiles ou des armes de fortune et se préparaient à en découdre. Aux fenêtres, ils apercevaient souvent des curieux qui observaient les échauffourées depuis leur salon, lumières éteintes pour ne pas attirer l’attention.

Le bruit de l’hélicoptère qui n’avait jamais cessé de survoler la banlieue allait et venait. De temps à autre, la froide lumière projetée par la lampe braquée de l’engin balayait la rue : la compagnie se pressait alors contre le mur en attendant que l’obscurité revienne les protéger.

— On y est, fit Jasione lorsqu’ils s’engouffrèrent dans une minuscule impasse dans laquelle on aurait à peine pu garer trois voitures.

— Jasione, dit une voix dans l'ombre.

— Sors de ta cachette, Tiren.

Un nain beaucoup plus jeune que Jasione s'avança dans la lueur du seul lampadaire de l'impasse. Il était habillé d'un survêtement assez peu élégant et avait l'air louche *typique* des nains. Du moins, ce fut la première pensée de Barne avant qu'il ne se rende compte qu'il se vaudrait là dans une forme de racisme ordinaire, ce dont il n'était pas fier du tout.

— J'pensais que tu serais seule, murmura le nain.

— Vu le bazar, on a préféré v'nir ensemble. T'as les papiers ?

Tiren dévisageait chacun des membres de la compagnie. Barne comprit bien vite que le réflexe d'hostilité qu'il avait eu envers le nain était largement partagé par celui-ci.

— Tiren ? insista Jasione devant son absence de réponse.

— Ouais ouais, je les ai... tiens.

Il lui tendit un petit sac en plastique et elle en tira cinq passeports qu'elle examina et distribua aux intéressés.

— « Jaurio de la Billalie » ? demanda Barne en découvrant sa fausse identité. Vous aviez pas moins débile, comme nom ?

— Ça ira bien avec ta tronche de premier d'la classe, railla le nain. D'ailleurs, 'devriez pas traîner par ici. Ça chauffe. On pourrait vous prendre pour des poulets. Ou pire, des balances.

Carmalière fit un signe de remerciement à l'amie de Jasione et ils s'apprêtèrent à prendre congé. Ce fut le moment que choisit un groupe de nains pour faire irruption dans l'impasse. Ils étaient une dizaine, armés d'objets contondants difficiles à identifier dans la pénombre. Barne eut l'impression de reconnaître une batte de baseball...

— Alors comme ça, y'a des balances, par ici ? lança l'un des nains.

— En tout cas y'a des grandes tiges, renchérit un second. Et les grandes tiges à Bundir, on aime pas trop ça.

— Attendez une seconde, dit Carmalière en levant les bras. Nous ne sommes pas vos ennemis.

— Toutes les grandes tiges sont nos ennemis ! vociféra le premier nain.

— Ils sont avec nous, fit Jasione en s’avançant et en tirant Tiren par le bras.

Les nains dévisagèrent sournoisement Jasione et Tiren. Barne sentait que la situation risquait de dégénérer à tout instant. Il repensait à leur altercation avec le Front des Inertes Fiers dans ce bar de Sorrbourg. . . Cette fois, aucun orque barman solidaire n’allait accourir pour les sortir du pétrin.

— Mais c’est ce vieux Tiren, fit celui qui semblait être le meneur de la bande. Tu commences avec de l’*elfaillon*, maintenant ?

— Euuuh, je. . .

— Foutez le camp, tous les deux ! coupa-t-il d’une voix dure.

Tiren ne demanda pas son reste et détala à toutes jambes. Jasione, elle, ne bougea pas.

— Dis-donc, dit-elle au meneur, j’te connais toi. T’es pas le chiard de Marica ?

C’était comme si Jasione l’avait giflé. Le nain ouvrit de grands yeux surpris et ses camarades prirent des expressions scandalisées. Barne se rendit alors compte qu’ils étaient effectivement bien jeunes.

— Mais si ! poursuivit Jasione. Le même *Wigon*, c’est ça ? Quand j’pense que j’t’ai torché le cul. . . pour que tu finisses comme ça. . .

— La ferme ! tonna le meneur qui s’appelait apparemment *Wigon*. Une forte tête, hein. . . Qu’est-ce tu fous dehors à cette heure ? L’est où, ton mari ?

— J’prends l’air. Et toi, *gamin*, qu’est-ce tu fous là ? Ta maman t’a pas encore couché ?

Le meneur leva son arme, un petit couteau, en direction du visage de Jasione. Il était à deux mètres de distance mais restait malgré tout menaçant.

— Fais attention à ta langue ! T'as de la chance d'être une femme, ou on t'aurait déjà tailladée pour avoir osé traîner avec des grandes tiges !

— Eh bah viens, dis ! J't'attends ! T'es tout seul derrière ton canif ? Tu sais c'est qui, les grandes tiges ? C'est les gus qu'ont dézingué deux blineux à la bibliothèque l'autre jour !

Le nain jeta un œil suspect à la compagnie.

— C'est vrai, ces conneries ?

— Bien sûr qu'c'est vrai. Si t'avais pas fait souiller son froc au vieux Tiren, il aurait pu t'le dire, vu qu'y vient d'leur faire des papelards tous neufs.

— Alors c'est à cause de vous, tout ce bordel ? s'écria un des autres nains. Les hélicos ? Les condés ?

— Et tu vas faire quoi ? répliqua Jasione. Nous balancer pour avoir la paix ? Vas-y, va rencarder la flicaille, on t'regarde.

Les regards se tournèrent vers le nain qui fit son possible pour ne pas laisser transparaître la honte que lui avait procurée les paroles de Jasione.

— On pactise pas avec les condés, balaya le meneur, mais il a pas tort : qu'est-ce que vous êtes venus foutre à Bundir ?

Cette fois, il s'adressait directement à la compagnie et Carmalière répondit :

— Jasione nous a porté secours alors que nous étions pourchassés. Nous avons trouvé refuge chez elle mais nous n'avons jamais eu l'intention d'attirer des ennuis ici. Nous allons quitter le quartier dès à présent et ensuite, vous n'entendrez plus jamais parler de nous.

Le meneur avait l'air de réfléchir. À le voir, il était aisé de deviner le fond de sa pensée : il n'avait aucune sympathie pour les être magiques et les « grandes tiges », comme il les appelait, mais il vouait en même temps une aversion viscérale aux gobelins et aux orques. Et, de manière générale, à n'importe quelle figure d'autorité... Quelque part, toute personne qui se rebellait contre l'autorité ne pouvait pas être foncièrement mauvaise à ses yeux.

— Z'allez où, comme ça ?

— Nous essayons de nous rendre au... commença Carmalière avant d'être coupé par Jasione.

— Au nord-est. On va aussi casser du blineux, mais ailleurs.

— Le quartier est bouclé, dit le meneur, z'allez pas aller loin !

— Z'allez pas aller loin parce qu'on vous laissera pas partir, dit un autre nain, pas vrai, Wigon ?

— On s'calme, répondit le meneur. Si z'ont butté des blineux, on va pas leur taper dessus.

— On s'en fout ! C'est pas nos histoires, ça !

— Et pourquoi tu crois qu'les flics sont là, abruti ? Sont au service des orques, comme d'hab' ! Dès qu'y a un pet de travers avec du gratin, y rappellent ! Pi merde, n'importe qui qui s'frite avec des blineux ou des orques est de notre côté !

Barne trouvait le raisonnement de Wigon simpliste voire carrément binaire, mais puisqu'il lui était favorable, il ne fit aucune remarque. Le second nain se tut. De toute évidence, Wigon était le type de meneur qui ne souffrait pas longtemps la contradiction.

— On peut vous aider à quitter Bundir, dit-il. Toi, par contre, tu rentres chez toi, ajouta-t-il à l'attention de Jasione.

— Et pourquoi, j'te prie ?

— Parce qu'une femme naine a rien à foutre dehors à c't'heure ! s'énerva-t-il à nouveau. Et surtout, rien à foutre avec des grandes tiges, même si elles sont réglo !

— Mon poussin, tu vas arrêter tout de suite de me donner des ordres : j'suis pas ton pote, j'ai deux fois ton âge et j'suis pas d'humour. J'ai plus d'mari depuis longtemps et mes mômes sont partis, alors tes idées sur les devoirs de mère de famille, tu t'les carres où j'pense ! J'vais tabasser du blineux avec les autres, et c'est pas un merdeux comme toi avec sa bande de déglingués qui va m'en empêcher !

Cette fois, Wigon ne se laissa pas impressionner mais ne se fit pas plus menaçant. La bande le regardait et épiait chacun de ses gestes. Il fixa Jasione quelques secondes, silencieux, puis s'approcha d'elle lentement, jusqu'à avoir son visage à quelques centimètres du sien.

— Très bien, *la vieille*, murmura-t-il juste assez fort pour que tout le monde l'entende. Tu veux t'barrer et aller faire mumuse avec tes grandes tiges ? Vas-y. On rira bien quand tous les habitants de Bunder t'auront vue te déshonorer devant toute la Terre de Grilecques. Tu comptes pas revenir après ça, j'espère ?

— Ça, c'est mon problème.

— Ouais... T'as raison, prépare-toi même à de sacrés problèmes. Oh, une dernière chose : cause moi encore une fois comme ça et j'te plante, vu ?

Il agita son petit couteau devant les yeux de Jasione qui resta de marbre. Elle ne répondit pas, Wigon baissa son arme et les autres nains parurent se détendre : il n'y aurait pas de bagarre dans l'imédiat.

— Passez devant, indiqua Wigon. Allons casser du flic.



---

## À travers les terres désolées

---

S'il y avait un avantage pour la compagnie à être escortée par la bande de Wigon, c'était celui d'être certain de ne pas risquer d'agression par d'autres nains un peu bagarreurs. La plupart des autochtones leur jetaient des regards perplexes mais baissaient vite les yeux en apercevant Wigon et ses bras armés – au sens propre comme figuré.

Cela n'empêchait pas Barne de se sentir assez mal à l'aise, notamment parce qu'ils n'évoluaient plus à couvert : ils marchaient au milieu des rues, comme si la banlieue leur appartenait. Si cela pouvait sembler vrai au niveau du sol, Barne redoutait une nouvelle apparition de l'hélicoptère qui ne manquerait pas de les repérer. Celui-ci devait sans doute se concentrer sur le centre de la banlieue et le cœur des affrontements, car il ne vint pas les importuner.

— On arrive à la limite de Bundir, murmura Jasione.

— Qu'est-ce qu'il y a, derrière ? demanda Barne. Une autre banlieue ?

— Une grosse route, répondit la naine. L'autoroute qui mène à Nalnère, j'en crois. Après ça, j'en sais rien.

Nalnère était une des grandes villes du nord de la Terre de Gri-lecques, à quelques heures de route de Sorrbourg.

— Stop ! intima soudain Wigon.

La dernière rue avant l'autoroute s'étendait devant eux. Un large dispositif policier y était déployé : on aurait voulu mettre la banlieue en quarantaine qu'on ne s'y serait pas pris autrement. Des voitures de police et des fourgons blindés barraient toutes les voies d'accès pour véhicules motorisés. À droite et à gauche, des agents patrouillaient, les armes à la main.

— C'est étrange qu'ils n'aient pas amené de cerbères, remarqua Amélie.

— Ils n'ont pas l'intention de nous tomber dessus en déambulant au hasard dans les rues, répondit Carmalière. Ce serait comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Non, ils veulent assiéger la banlieue et nous forcer à sortir... ou forcer les habitants à nous livrer à eux.

Il lança un regard à Wigon qui lui répondit par un rictus mauvais.

— T'inquiète pas, grand machin. D'façon, ces connards seraient foutus de nous flinguer avant qu'on les rencarde...

Barne regardait le paysage offert à leurs yeux et qui était profondément déprimant. Derrière la rue et les véhicules de police, quelques bas immeubles d'habitation se dressaient, marquant la frontière de la banlieue de Bundir. En arrière-plan se dessinait une hideuse autoroute surélevée, ses immense piliers de béton plongeant au sol comme autant de rivets plantés sur les quartiers pauvres. Même à cette distance, le bruit et les lumières des véhicules qui roulaient à vive allure parvenaient au sol dans un ronronnement et un halo qui devaient être épuisants pour qui les subissait au quotidien.

Il était difficile de distinguer quoi que ce soit derrière cette superstructure oppressante : la nuit et le nuage de pollution brouillaient l'horizon. Quelque part, au loin, l'aéroport de Voltaron les attendait, ses avions de lignes répandant eux aussi leurs quotas de pollution et de nuisance sur les habitants de la périphérie.

— Bon, fit l'un des nains. On les castagne ?

— Attendez une seconde, dit Carmalière. Il nous faut un plan.

— Y'en a qu'un, de plan, répondit Wigon. On les défonce.

Avant que le magicien n'ait pu répliquer, l'un des nains alluma un briquet et mit le feu à la bouteille d'alcool qu'il transportait. Il courut vers les policiers qui le repèrent lorsqu'il sortit de l'ombre.

— Il est fou ! s'exclama Pod.

Le cocktail enflammé fit une trajectoire en forme de cloche et alla s'écraser au pied de plusieurs policiers qui s'écartèrent en poussant des cris affolés. Plusieurs tirs de *flashball* retentirent et le nain se réfugia derrière une benne à ordures.

— ALLEZ ! cria Wigon.

En quelques instants, la rue, calme quelques secondes plus tôt, fut transformée en un véritable champ de bataille. Il était stupéfiant de voir une bande d'une dizaine de jeunes nains se ruer ainsi sur des policiers armés et en armure, et leur jeter tout ce qui leur passait sous la main. Il y avait, derrière l'inconscience de leur action, une sorte de fougue mêlée de courage qui avait quelque chose d'épique, de grandiose. Barne était fasciné même s'il n'approuvait pas :

— Bon sang, mais ces flics font juste leur boulot et ils vont les massacrer !

— Ne t'inquiète pas, répondit Carmalière. Vu l'équipement des policiers, il y a peu de risques que l'un d'entre eux finisse amoché... en tout cas, pas *sévèrement*.

— En général, renchérit Amélie, dans ce genre d'événement, les pertes et les blessures sont largement assumées du côté des émeutiers...

— C'est pas une raison...

Il fut toutefois obligé de reconnaître que les actions des nains avaient beau être spectaculaires, les dégâts en résultant restaient manifestement mineurs. En cela, leur plan était parfait : tout ce dont la compagnie avait besoin, c'était d'une diversion pour pouvoir traverser la rue.

Les nains allaient et venaient, avançant parfois pour envoyer un projectile, reculant pour se mettre à l'abri. Les tirs de *flashball* se multipliaient et les lacrymos pleuvaient. Barne et ses compagnons se couvrirent le visage avec leurs t-shirts et leurs vestons.

Les policiers qui bouchaient l'accès à la rue en face s'étaient retranchés derrière leurs véhicules et répliquaient en se tenant à couvert.

— Tant qu'ils continuent à se battre juste ici, dit Carmalière, nous n'avons aucune chance de passer. Il faut qu'ils attirent les flics sur les côtés !

— C'est plus facile à dire qu'à faire. . .

— S'ils arrivent à créer un couloir libre d'un mètre de large, dit Amélise, je pourrai traverser la rue en rase-motte et y lancer un sort de brume. Avec l'obscurité ambiante, ça devrait suffisamment brouiller la vision des flics pour vous permettre à tous de me rejoindre.

— Tu ne peux pas libérer ce couloir toi-même en fonçant dans le tas ? dit Barne. J'ai pu constater ta vitesse et ton efficacité à la Fabrique. . . si tu assommais un agent au passage, les autres n'auraient même pas le temps de te voir passer.

— C'est vrai, mais ils finiraient par remarquer la disparition de leur collègue. . . et lorsque celui-ci reviendrait à lui, il aurait tout le loisir de leur signaler que nous étions bien à Bundir et que nous en sommes partis. Il vaut mieux continuer à entretenir le doute, au moins tant que nous n'aurons pas atteint Dordelane.

La bataille qui faisait rage sous leurs yeux était de plus en plus confuse. Des résidus d'essence continuaient à flamber au sol et plusieurs poubelles avaient pris feu. Le gaz lacrymogène commençait à envahir la rue à tel point que Barne se demandait si un sort de dissimulation supplémentaire serait bien nécessaire. . .

Les choses ne se présentaient pas bien pour les émeutiers : l'un des nains était aux prises avec quatre policiers qui l'encerclaient. Lorsqu'il chuta, ils se mirent à lui asséner des coups de matraques frénétiques, ce qui attira d'autres nains en renfort.

— Ça sent pas bon, murmura Pod.

— Oui, mais c'est le moment pour nous !

Amélie déploya ses ailes et Barne admira le spectacle qu'il avait déjà vu mais qui n'en restait pas moins éblouissant : elle quitta le sol et en quelques centièmes de seconde, elle avait déjà atteint une vitesse telle qu'un observateur ne pouvait voir passer qu'un éclair flou.

Cette fois-ci, un autre phénomène accompagna ce vol : sur le sillage de la fée, un cône de brume grise se forma, opaque mais difficilement distinguable du brouillard de lacrymo ambiant.

— Allons-y ! dit Carmalière. Droit devant, continuez à avancer même si vous ne voyez plus rien !

Le reste de la compagnie s'élança sur les traces d'Amélie. La magicienne avait été bien inspirée de les prévenir : à l'intérieur du cône de brume, il était impossible d'y voir à plus d'un mètre. Barne ne distinguait même pas ses pieds et redoutait le moment où ils atteindraient le trottoir d'en face. Toutefois, il fallait admettre que le sort était efficace : ils traversaient la rue sans qu'aucun policier ne les aperçoive. Il n'y avait plus qu'à espérer qu'aucun d'entre eux n'ait l'idée d'avancer dans le nuage et ne percute alors l'un des membres de la compagnie en pleine course. . .

Malheureusement pour Barne, les gaz lacrymogènes commencèrent bien vite à faire leurs effets : lui qui était déjà aveuglé par la brume sentit ses yeux se remplir de larmes et toussa avec difficulté. Comme il l'avait redouté, son pied heurta le bord du trottoir et il fit une chute qu'il rattrapa tant bien que mal en écorchant ses genoux sur le sol. Au moins était-il passé entre les deux fourgons qui bouchaient ce côté de la rue.

Il poursuivit sa course quelques mètres de plus et, lorsque le brouillard se dissipa, ses yeux embués purent distinguer la silhouette d'Amélie. Elle l'attrapa par l'épaule et l'attira sur le côté : ils étaient à l'abri, cachés derrière les derniers bâtiments avant les limites de la ville.

Barne mit plusieurs instants à se ressaisir : il ne voyait plus rien et son système respiratoire le brûlait. En entrouvrant ses paupières douloureuses, il arriva à reconnaître de manière floue ses autres camarades qui avaient également réussi à traverser sans encombre.

— Je crois que c'est bon, dit Amélie, ils ne nous ont pas vus. Tenez.

Barne sentit qu'on lui mettait un objet dans la main : c'était une petite ampoule de sérum physiologique. Arriver à ouvrir les yeux pour le verser à l'intérieur fut une épreuve, mais le soulagement qui résulta en valait la peine.

— Tu n'as pas un sort de soin sous la main ? dit Pod d'une voix douloureuse.

— Si, répondit Amélie, mais j'aime autant que vous vous débarrassiez de la cause du mal avant d'en soulager les symptômes.

Lorsqu'ils se furent tous rincé les yeux abondamment, Barne put enfin y voir clairement autour de lui. Toute la compagnie était rassemblée et ils étaient hors de vue et de portée des policiers. Dans la rue qu'ils venaient de traverser, la bataille se poursuivait : ils ne pouvaient la voir, mais ils l'entendaient toujours.

— J'espère que tout ira bien pour le morveux, murmura Jasione.

Barne comprit qu'elle parlait de Wigon, que lui aurait été bien en peine de considérer comme un « morveux ».

— Jasione ? dit-il. Juste par curiosité... ce Wigon, comment est-ce que vous le connaissiez ? Vous avez parlé de lui avoir, euh...

— Torché l'cul, ouais. J'ai bossé dans un cent' social, y'a longtemps. Animatrice, qu'y disaient. À l'époque, l'maire nous filait du blé pour qu'on fasse faire des trucs aux mêmes de la cité, du sports, du dessin, n'import'quoi en fait. Pour qu'y s'occupent et qu'y virent pas loubards. J'avais fait une équipe de baseball, les mêmes ça leur donnait d'la motiv', d'la fierté aussi, j'crois. Pi après, z'ont arrêté de filer le blé et on a fermé l'centre. Moi, j'suis partie pointer à l'usine.

Barne n'aurait pu deviner cette facette de Jasione : elle avait eu une ardeur, un but dans la vie, quelque chose de beau qu'on lui avait

retiré. Toute sa brutalité, toute sa rancœur, tout cela venait de là. D'une énième ligne de compte dans le système, qu'on avait rayée. Il se sentit soudain plus proche d'elle qu'il n'aurait pu l'imaginer auparavant. Plus que les convictions politiques, plus que l'engagement militant, c'étaient ces passions et ces ardeurs qui donnaient une dignité et une raison d'être au commun des mortels ; c'était en leur déniaient cela que les puissants plantaient eux-mêmes les germes de la révolte.

— C'est con, continua la naine, c'était pas mal comme truc, l'centre. On f'sait rien de fou mais ça leur ouvrait les yeux sur aut'chose aux mômes. Aut'chose que leurs halls d'immeuble de merde. Paraît que ça servait à rien, qu'c'était pas productif, ou un truc du genre... Conneries. Quand j'vois c'qu'ils deviennent, les mômes, maintenant...

Elle renifla et détourna le regard. Ce n'était plus les gaz lacrymogènes qui la faisaient pleurer à présent.

Pendant ce temps, Amélie avait passé la main sur le visage de chacun des compagnons et tous poussèrent des soupirs de soulagement : le sort antalgique qu'elle avait jeté surpassait toutes les morphines du monde, les effets secondaires en moins.

— Tu dois vraiment être une infirmière remarquable, dit Barne.

— Je n'ai aucun mérite, dit-elle en essayant de cacher qu'elle était sincèrement flattée, ce sont mes pouvoirs de fée.

— C'est quand même un sacré avantage...

— Qui attire pas mal de jalousie. Heureusement, nous les fées sommes suffisamment peu nombreuses pour ne pas faire trop de concurrence déloyale aux inertes dans ce domaine...

— Si vous voulez bien r'mettre vos belles causeries à plus tard, dit Jasionne qui avait remis sa carapace, on d'vrait filer. Si les condés ont l'idée d'se replier, on est sur leur chemin.

— Je suis d'accord, acquiesça Carmalière, avançons.

La grande autoroute surélevée les toisait toujours. Les immeubles se faisaient plus rares : le paysage se composait principalement d'un

enchevêtrement de routes, de bretelles et de voies d'accès. Les rares bâtiments qui dépassaient du sol étaient des hangars et des entrepôts qui avaient poussé là pour combler le vide entre deux artères.

La compagnie marchait en bordure de la route mais fut forcée de la quitter puisque le trottoir finit par disparaître. Les piétons étaient sans doute censés se dissoudre dans le flux des véhicules qui roulaient à toute allure. . .

Ils furent réduits à marcher dans les étranges étendues d'herbe qui bordaient ces routes. . . ces dunes fantômes qui n'étaient visitées que par des animaux errants et, parfois, par des clochards à la recherche d'un abri pour passer la nuit. Barne commença à se poser le genre de questions que l'on ne se pose que dans un contexte aussi saugrenu. Par exemple : mais qui donc passait la tondeuse sur ces plates bandes ? Et surtout, *pourquoi faire ?*

La traversée de ces étendues avait quelque chose d'irréel. Des kilomètres et des kilomètres de bitume, des ponts et des tunnels nus, neutres, sans aucun style, aucune caractéristique architecturale notable ; parfois, des postes d'appel ou des armoires électriques au milieu de nulle part ; et tout cela éclairé ponctuellement par la lumière aveuglante des phares des véhicules qui passaient. Sans que leurs conducteurs ne remarquent les cinq silhouettes atypiques qui se faufilaient entre les artères d'asphalte : les cinq compagnons engagés dans un voyage d'une banlieue à une autre, au milieu de ces étendues qui semblaient n'exister que lorsque l'on les traversait. Ces étendues où le vivant avait cédé la place au béton et au gasoil, et dont le seul espoir d'aménagement était l'éventuelle construction d'un centre commercial champignon géant qui viendrait ajouter quelques bretelles supplémentaires aux routes existantes.

La compagnie se retrouva d'ailleurs à longer un tel endroit : un complexe de vitrines chatoyantes cernées de parkings plus grands que des villages – vides, à cette heure tardive. Un paradis de la consommation, un culte élevé à la célébration du rien implanté au milieu de nulle part. Un lieu à l'architecture violemment futuriste, aseptisé et très exactement semblable à mille autres aux

quatre coins de Grilecques. Une autre métastase du cancer qui rongait chaque campagne, chaque proche périphérie des villes... Cette uniformisation totalitaire du territoire : des centre-villes gentrifiés, des petits commerces désertés, des banlieues-dortoirs mises sur la touche et des zones commerciales artificielles qui poussaient comme des verrues, défigurant de leur architecture de mort ce qui restait de réserves naturelles dans le monde. La mort des cultures, la mort des patrimoines locaux, magnifiées dans un bel écrin de marketing puant et conquérant.

C'était dans ces localités que les partis traditionnels et ultra-conservateurs faisaient les meilleurs scores aux élections, et Barne, en observant ce complexe commercial, eut soudain la sensation étrange d'en comprendre un peu plus les raisons. De comprendre comment une idéologie réactionnaire pouvait sembler préférable à celle qui avait permis l'émergence et la popularité de ces saletés.

Ils ont vraiment réussi à te politiser, mon pauvre, se dit-il à lui-même. Tu en es même à faire de l'analyse sociale des politiques d'aménagement du territoire, tout ça en regardant simplement un centre commercial...

Il réfléchit et se dit que, socialement, l'analyse même de la population de la zone à cette heure de la nuit devait être révélatrice : quelle âme qui vive était présente à part cette compagnie atypique qui tentait discrètement de rejoindre l'aéroport ? Quelques vigiles dans les supermarchés vides pour s'assurer qu'ils le restent ? Des routiers fatigués arrêtés ça et là ? Quelques badauds en voiture, égarés par un système de géo-localisation facétieux ?

Ils marchèrent ainsi pendant plus de deux heures, sans un mot. Barne aurait pu jurer qu'il n'était pas le seul à méditer ainsi en silence, mais personne ne lança de sujet de conversation. Était-ce la fatigue, ou simplement l'ambiance terriblement déprimante de l'environnement proche qui les poussait ainsi au silence ? Barne n'aurait pu le dire.

Petit à petit, les entrepôts commencèrent à se densifier et les routes à s'élargir : ils approchaient de leur destination. Il était près de trois heures du matin.

— Vous avez la moindre idée de comment accéder à l'aéroport ? demanda soudain Pod en brisant le silence. Je ne pense pas que beaucoup de monde s'y rende à pied, en temps normal.

— Il nous suffira de rejoindre l'un des parkings, dit Amélie. Ensuite, nous aurons simplement l'air de passagers venant de se garer.

— Putain !

C'était Jasione qui s'était exclamée ainsi. Elle regardait un avion qui était en train de descendre vers l'aéroport : c'était un très gros appareil, probablement un long courrier, ce qui expliquait son atterrissage si tardif.

— Ça va, Jasione ?

— Oui oui, fit-elle d'un air renfrogné.

Les autres la regardèrent, dubitatifs, mais elle fit mine de ne pas s'en apercevoir. Puis, devant les regards insistants pointés sur elle, elle finit par éclater :

— Bah oui, voilà ! Vous voulez tout savoir : je flippe ! Je flippe de monter dans un de ces trucs !

— Un avion ? dit Barne. Vous n'avez jamais pris l'avion ?

— Nan, l'grand, j'ai jamais pris l'avion ! La naine de cinquante piges a jamais pris l'avion, voilà ! Pourquoi ? C'est obligé ?

— Mais non ! Pas du tout ! Je . . .

— Moi non plus, j'l'ai jamais pris, fit Pod avec un large sourire. En revanche, j'suis plutôt content de pouvoir le faire !

— Ne vous inquiétez pas, Jasione, dit Carmalière d'un ton rassurant, tout va bien se passer. Les crashes aériens sont des événements rarissimes, vous avez plus de risques de mourir sur la route. Bref, vous n'avez aucune raison d'avoir peur.

— Ah ! s'exclama-t-elle. Mais j'sais bien ! Qu'il est nigaud lui ! C'est pas dans la tête, le problème ! C'est dans les tripes !

— Là, elle vous a eu, Carmalière, dit Barne avec un petit rire.

— C'est sûr que si l'irrationalité est assumée, se désola le magicien, je ne peux rien faire.

Ils s'esclaffèrent tous devant l'air contrit de Carmalière et se mirent en route. Lorsque les tours de contrôle de l'aéroport apparurent à l'horizon, ils s'arrêtèrent pour de bon. Ils étaient à nouveau sur une étendue d'herbe coupée court, à la bordure d'une petite forêt qui était cernée de routes à quatre voies.

— Je suggère que nous passions la nuit ici, proposa Carmalière. Nous pouvons nous installer derrière ces arbres : cela évitera, au petit jour, que des curieux ne se demandent ce que font des campeurs au bord de la route de l'aéroport. . .

— À quelle heure est notre vol, demain ?

— Huit heures, répondit la magicienne. En comptant le passage des contrôles, il faudra que nous y soyons à sept heures au minimum. Réveil à six heures et demi : ça ira pour tout le monde ?

Il y eut un grognement général d'acquiescement à contre-cœur.

— La nuit va être courte, grommela Barne.

— Un jour on fera la grasse mat', Barne, fit Pod en riant. Mais pas demain : demain, y'a révolution.

---

La nuit fut douce en cette fin de sépore, septième mois de l'année qui précédait okore, le plus chaud d'entre tous. La compagnie dormit à la belle étoile, allongée sur l'herbe fraîche. Les premiers rayons du soleil traversèrent les branchages vers six heures du matin. Barne grogna lorsqu'Amélie le tira de force de son sommeil.

— Il faut y aller, Barne, lui dit-elle.

— C'est pas possible de faire la révolution avec trois heures de sommeil, grogna celui-ci.

— Il va bien falloir. Allez !

Ils parcoururent sans encombre le chemin qui les séparait de l'aéroport. À un moment donné, il leur fallut traverser une route qui

n'était absolument pas destinée à être traversée et ne disposait d'aucun passage piéton... Néanmoins, à une heure si matinale, les véhicules qui y passaient étaient rares et cela ne leur posa donc aucun problème.

Leur avion n'était pas le premier de la journée et le hall de l'aéroport était déjà rempli de voyageurs.

— Séparons-nous, dit Carmalière. Ce qui a le plus de chances de nous trahir, c'est que nous ressemblons diablement à la compagnie recherchée. Séparément, nous serons moins facilement identifiables.

— Bonne idée, confirma Amélie. On se retrouve dans l'avion...

Ils partirent donc chacun de leur côté. Il n'y avait que deux guichets ouverts et Barne regarda du coin de l'œil Carmalière se rendre à l'un d'entre eux. Tout eut l'air de bien se passer pour lui.

— ... *et nous retrouvons maintenant Morr Saraz...*

Barne tourna la tête si rapidement qu'il faillit se déboîter une vertèbre. Un poste de télévision était allumé sur la terrasse d'un des cafés où certains passagers prenaient leur petit déjeuner en attendant leur vol. Le journal du matin était diffusé.

— ... *Morr Saraz, leader du Front des Inertes Fiers, qui est en duplex avec nous. Morr Saraz, bonjour.*

— *Bonjour.*

Le visage d'un homme venait d'apparaître sur l'écran : un visage impitoyable, anguleux ; les cheveux courts, en brosse ; un regard dur. Morr Saraz. Le fameux meneur du groupe qui les avait pris à partie dans ce petit bar de Sorrbourg, avant que le barman orque ne s'interpose. Le théoricien qui avait vigoureusement commenté la vidéo d'appel au soulèvement de Carmalière.

— *Morr Saraz, quelle est votre réaction aujourd'hui par rapport aux nombreux événements qui se déroulent en Terre de Grilecques ?*

— *Je suis, comme beaucoup de mes concitoyens, scandalisé. Partout, les gouvernements successifs ont laissé proliférer des zones de*

*non-droit, et voilà le résultat aujourd'hui : des émeutes, un pays à feu et à sang et une police dépassée. Les honnêtes gens ont peur, je vous le garantis. L'irresponsable appel à la violence transmis par ce M. Carmalière hier montre le vrai visage des organisations elfo-gauchistes.*

*— On a vu que le mouvement s'était largement radicalisé dans la soirée d'hier et s'était même généralisé aux villes de taille moyenne. Il semble qu'aujourd'hui sera une nouvelle journée de mobilisation pour les organisations syndicales. En tant que représentant du FIF, quels sont vos attentes en matière de maintien de l'ordre ?*

Comme d'habitude, Barne était outré que l'on demande son avis sur le maintien de l'ordre au représentant d'un groupuscule raciste bien connu pour sa violence et sa vision toute particulière de « l'ordre »...

*— On n'attend plus rien, répondit Saraz. Aujourd'hui, il est évident que la police n'est plus en mesure d'assurer la sécurité des citoyens. Si les citoyens ne peuvent plus compter sur la police, alors ils doivent assurer eux-même leur propre sécurité. Le FIF est prêt, les racailles qui brûlent et cassent tout ne nous font pas peur.*

*— Merci, Morr Saraz, conclut le présentateur et le visage du leader des FIF disparut de l'écran. Jorem Boltanien, une réaction aux déclarations que l'on vient d'entendre ?*

Jorem Boltanien était un habitué des plateaux de télévision. Barne avait la sensation qu'il avait toujours plus ou moins été là. C'était un de ces experts auxquels les journalistes télé se référaient systématiquement, même si l'on se demandait, avec le recul, quel était leur sujet d'expertise.

*— Eh bien, je trouve cela inquiétant. Ce que M. Saraz décrit, ce n'est ni plus ni moins que la création de milices privées, et nous savons à quelles dangereuses extrémités cela peut mener.*

Barne poussa un soupir. C'était la méthode habituelle des journaux télé qui jouaient avec le feu pour faire de l'audimat : donner du temps d'antenne à des personnes sans moralité, libérer la parole

haineuse et se donner ensuite le beau rôle en contestant mollement cette parole. Combien de téléspectateurs ne retiendraient que l'intervention de Saraz, et pas le soporifique plaidoyer de Boltanien sur l'état de droit ?

Les clients du café n'avaient pas l'air de prêter attention à la télévision. La plupart dégustaient leurs croissants en gardant les yeux rivés sur leurs *smartphones*. Barne jeta un regard aux alentours : Pod flânait du côté d'une librairie ; les autres avaient probablement déjà passé les contrôles.

Barne s'approcha d'un des guichets et présenta son faux passeport à la guichetière, une humaine entre deux âges.

— Bonjour, dit-il d'un ton naturel.

— Bonjour, répondit-elle en se saisissant du passeport qu'il lui tendait. Monsieur... Jaurio de la Billalie.

Elle leva un sourcil mais Barne resta de marbre et lui adressa un sourire ironique qui semblait vouloir dire : « je sais, je sais... aaaah, merci les parents ! »

La guichetière pianota sur son clavier et le numéro du vol apparut sur son écran. Destination : Dordelane Nossy. Heure de départ : 8h05. Fin de l'embarquement : 07h35.

Elle scruta longuement le passeport et dévisagea Barne avec intensité, comme si elle comparait la photographie avec son visage et tentait d'y déceler une anomalie. Barne sentait son cœur battre un peu plus fort : elle l'avait reconnu, il en était certain. Son visage était diffusé en boucle à la télévision depuis une semaine. Quels idiots avaient-ils été de croire qu'ils pourraient passer sans être repérés... quel plan stupide...

Pourtant, à sa surprise, elle ne fit aucune remarque. Elle referma le passeport et exécuta quelques manipulations avec la souris de son ordinateur. Trois secondes plus tard, une machine sur son bureau crachota une fine bande de papier qu'elle tendit à Barne, accompagnée de son passeport.

— Voici votre carte d'embarquement, M. de la Billalie, lui dit-elle. Porte A21, sur votre gauche. Bon voyage.

Il bredouilla un merci et récupéra ses documents avec soulagement. Alors qu'il allait prendre congé, la guichetière se pencha en avant et, avec un air de conspiratrice accompagné d'un petit sourire, elle ajouta à voix basse :

— Et bonne chance. . .



III

Révolution



---

## Un atterrissage mouvementé

---

L'expression « Terre de Grilecques » désignait un immense continent aux côtes biscornues, grignoté par des bras de mer et de larges baies. Elle était divisée en provinces indépendantes et disparates en taille, richesse et puissance. Les provinces les plus riches et les plus puissantes étaient bien entendu celles de Sorrbourg, la capitale politique, et de Dordelane, la capitale économique. Un peu plus de quatre heures d'avion les séparaient.

Barne était assoupi contre un hublot sur l'aile gauche de l'appareil. À son grand soulagement, il n'y avait eu aucun accroc à l'aéroport et ils avaient pu embarquer sans rencontrer de problème. Amélie occupait le siège à côté de Barne et dormait elle aussi. Les autres étaient installés sur la même rangée, de l'autre côté de l'allée. Lorsqu'ils avaient embarqué, Barne avait pu leur raconter ce qu'il avait vu à la télévision dans le hall de l'aéroport :

— Ce n'est pas étonnant, avait sombrement répondu Carmalière. Il n'y a rien de plus jouissif pour des membres du FIF que de taper sur du gauchiste : là, ils ont l'occasion de le faire avec l'assentiment d'une partie de la population.

— Parce que vous pensez que beaucoup de gens soutiennent ce genre d'énergumène ?

— Ils ne représentent pas la majorité, mais ils existent, oui. Ne va pas t'imaginer que notre entreprise révolutionnaire est unanimement saluée : pas mal de gens sur la Terre de Grilecques ont plutôt intérêt à protéger le *statu quo*. N'oublions pas non plus ceux qui auraient tout intérêt à nous suivre mais qui sont séduits par le discours d'ordre et de sécurité du FIF. Les choses ne sont pas si simples. . .

À plusieurs reprises, Barne aurait pu jurer que le personnel de l'aéroport et même des visiteurs les avaient reconnus. . . et pourtant, aucune alerte n'avait été donnée. Carmalière souriait et Barne se demandait si le magicien avait prévu cela : que le risque qu'ils soient reconnus serait compensé par la sympathie que l'on pouvait ressentir pour eux et pour leur cause. Si le FIF avait bon nombre de partisans, comme iel l'avait expliqué, ils ne fréquentaient apparemment pas cet aéroport. . .

L'avion était parti à l'heure et sous un soleil éclatant. La plus grande partie du vol avait lieu au-dessus de la mer, les deux villes étant séparées par l'immense Baie d'Ultium dont les côtes avaient accueilli, jadis, le berceau de la civilisation. Très vite, les compagnons avaient sombré dans un profond sommeil : au moins, les quatre heures de vol leurs permettraient-elles de terminer leur nuit.

Ce fut la voix de l'hôtesse de l'air qui les réveilla :

— *Mesdames et messieurs*, résonnèrent les hauts-parleurs, *nous entamons notre descente vers Dordelane Nossy. Merci de bien vouloir regagner vos places et attacher vos ceintures.*

Barne se frotta les paupières et ouvrit les yeux.

— Bien dormi ? lui demanda Amélie.

— Pas vraiment. . . mais ça fait du bien quand même.

Le temps était magnifique. Barne voyait nettement l'ombre de l'avion se découper sur le bleu de l'océan en contrebas. Le soleil de midi tapait fort et se reflétait sur les vagues en un million de petits éclats dorés.

Bientôt, ce furent à nouveau des terres émergées qui défilèrent sous l'appareil. Barne n'avait jamais mis les pieds dans la province

de Dordelane et fut surpris par l'aspect aride des paysages : le climat, dans cette région du sud, était bien plus chaud et sec que dans le nord de la Terre de Grilecques, là où se trouvaient Sorrbourg et Quantar, la ville où habitait Barne.

— On pourrait presque croire que nous partons en vacances, murmura-t-il.

— Oui, et pourtant... on ne se prépare pas franchement à une partie de plaisir.

— Tu es déjà venue à Dordelane ?

— Plusieurs fois, oui. C'est une mégapole ultramoderne, avec des boulevards immenses et des gratte-ciels à perte de vue. Rien à voir avec la cité historique de Sorrbourg... Le cœur de la ville, ici, c'est la bourse et ses kilomètres carrés de bureaux. Sans oublier les banques et les sièges sociaux des multinationales qui l'entourent.

— Le QG des forces du mal, en somme, railla Barne.

— Je n'irais pas jusque là : il y a autant de gens biens à Dordelane qu'ailleurs... mais un certain nombre de nos ennemis les plus puissants y résident, c'est certain.

— Et nous nous jetons dans la gueule du... .

— Quoi ? demanda Amélie car Barne ne terminait pas sa phrase.

Il avait les yeux rivés sur l'horizon, à travers le hublot.

— Rien, j'aurais juré apercevoir... .

Il plissa les yeux et pressa son visage contre le hublot. Non, ça n'est pas possible, se disait-il. Je n'ai pas pu voir ça. Ça doit être autre chose, ça ne peut pas être... .

— LÀ ! s'écria-t-il en faisant se retourner plusieurs passagers. Regarde !

Sur le sol, loin devant l'ombre de l'avion, une seconde ombre de taille semblable se mouvait lentement. L'ombre était également pourvue d'ailes : elle volait, mais ça n'était pas un avion... .

— Ce n'est quand même pas... murmura Amélie.

Elle jeta un regard alarmé à Barne qui le lui rendit. La réalité était trop terrifiante pour être énoncée, et pourtant il leur fallait le faire, il fallait donner l’alerte. Ils s’y résolurent au même moment et dire d’une même voix :

— UN DRAGON !

---

La présence d’une telle créature massive, magique et sauvage était si improbable que Barne et Amélie durent s’y reprendre à plusieurs fois pour confirmer leurs soupçons. Cette fois, les passagers qui se retournèrent poussèrent de grands cris :

— Quoi ? !

— Où ça ?

— Vous plaisantez !

Carmalière avait détaché sa ceinture et avait foncé sur le hublot, écrasant Barne sur son siège.

— *Mesdames et messieurs*, dit une voix faussement rassurante dans les hauts-parleurs, *nous allons traverser une zone de turbulences. Merci de garder votre calme.*

Il n’en fallut pas plus pour déclencher une panique générale à bord. Les passagers ayant vue sur l’aile gauche de l’avion confirmèrent bien vite la présence d’un dragon qui, visiblement, se trouvait pile sur la trajectoire de l’avion vers l’aéroport.

— Messieurs-dames, je vous en prie, restez calme ! s’écria l’une des hôtesses de l’air qui était en proie à la même panique que le reste des passagers.

Carmalière se précipita dans l’allée centrale en bousculant sur son passage tous les badauds qui s’étaient levés de leurs sièges. Barne et Amélie échangèrent un regard et se lancèrent derrière lui, suivis par Pod et Jasionne.

Arrivé devant la porte de la cabine de pilotage, Carmalière se mit à y tambouriner.

— Monsieur ! Monsieur ! dit un steward en accourant. Vous ne pouvez pas entrer ici !

— Il y a un dragon, là dehors ! dit Carmalière. Je vous en prie, laissez-moi vous aider ! *Je suis magicienne !*

— Oh, balbutia-t-il.

Il ne semblait pas savoir quoi faire : les règles les plus élémentaires de sécurité lui interdisaient d'ouvrir la cabine à un étranger. En même temps, le plus grand danger qui les menaçaient tous à ce moment-là se trouvait à l'extérieur de l'appareil.

— Vite ! pressa le magicien.

— Bon, bon, entrez alors.

Le steward déverrouilla la porte en tremblant des mains et Carmalière s'introduisit dans la cabine de pilotage avec le reste de la compagnie sur ses talons. Le steward ouvrit de grands yeux :

— Mais... vos amis aussi ?

— On est ses assistants ! s'écria Barne.

La cabine de pilotage était relativement étroite et la compagnie avait bien du mal à s'y tenir au complet. Les deux pilotes se retournèrent avec un air halluciné.

— Qu'est-ce que c'est que ce bazar ? !

— Je suis magicienne ! répéta Carmalière. Comment pouvons-nous vous aider ?

— Nous aider ? Oh, eh bien, je ne sais pas... nous avons *un dragon* droit devant ! UN DRAGON ! Qu'est-ce que vous voulez faire contre ça ?

Les dragons comptaient parmi les créatures les plus dangereuses au monde. Ils avaient été traqués sans relâche au Moyen-Âge et leur population à l'ère moderne avait été réduite au minimum. On n'en trouvait plus guère que dans les zoos et les réserves naturelles... Seuls quelques territoires reculés, principalement dans les montagnes, en abritaient encore quelques spécimens à l'état sauvage. Malgré tout, ils restaient fort loin des villes, et l'espace aérien était

normalement suffisamment surveillé pour que, si d'aventure l'un d'entre eux venait à menacer un endroit habité, il puisse être intercepté avant de pouvoir nuire.

Pourtant, l'impensable s'était produit : un dragon de trente mètres de long survolait la proche banlieue de Dordelane, la capitale économique de la Terre de Grilecques, à quelques kilomètres à peine de l'aéroport.

La vision était surréaliste et Barne ne se souvenait pas avoir déjà assisté à une scène aussi glaçante : sur le ciel bleu se découpaient les gratte-ciels du centre économique de Dordelane, des immeubles aux hauteurs insensées, des tonnes et des tonnes de béton et d'acier qui façonnaient la silhouette mythique de la glorieuse cité. Et, devant ce paysage imposant, une immense bête battait vigoureusement des ailes... Le dragon avait un corps recouvert d'écailles de couleur rouge foncé et d'immenses ailes qui égalaient, en taille, celles de l'avion qui lui faisait face. Ces ailes avaient la même forme que celles des chauve-souris et s'agitaient furieusement, fouettant assez d'air pour mettre en mouvement ces tonnes de graisse et de muscle.

— C'est une entreprise criminelle, murmura Carmalière. Ce prédateur ne peut pas se trouver là par hasard... Il ne s'est pas égaré : on l'a amené ici. Pour nous attaquer.

— Nous attaquer ? dit l'un des pilotes. Pourquoi voudrait-on nous...

Puis il regarda attentivement Carmalière, jeta un œil à la compagnie derrière lui et il comprit.

— Oh non...

— Quoi ? demanda son collègue. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce sont les types de la FNT ! Ceux d'la bibliothèque ! C'est à cause d'eux qu'on nous attaque !

— Quoi ? répéta l'autre. Mais on n'y est pour rien, nous ! Ils ne vont quand même pas *crasher* un avion pour cinq syndicalistes un peu agités, non ?

— Je doute que ce soit la police qui lâche ainsi un dragon sur nous, objecta Carmalière. Je le répète : nous avons affaire à des gens dangereux, des criminels.

— Comme vous ! s’offusqua le premier pilote.

— Arrête tes bêtises, dit le second. Tu ne vas quand même pas gober ce qu’on te dit à la télé, non ? Ce sont des gens biens, ils se battent pour nous !

Il se tourna vers Carmalière avec un sourire confiant.

— Je suis syndiqué à la FNT aussi, expliqua-t-il.

— Super, dit le premier pilote. Tout ça c’est super. Sauf que ça ne va plus avoir d’importance dans quelques minutes parce qu’on va tous finir carbonisés ou réduits en bouillie !

— Vous avez un plan ? demanda le pilote syndiqué à Carmalière avec des yeux pleins d’espoir.

Le magicien ne répondit pas immédiatement. Iel réfléchissait, fixant la bête qui attendait patiemment au loin, battant des ailes pour se maintenir dans les airs.

— Tenter d’aborder l’aéroport par un autre angle sera inutile, énonça-t-iel, le dragon peut changer de cap bien plus facilement que nous et finira toujours par nous coincer. On pourrait demander à être détournés vers un autre aéroport... mais j’ai bien peur que ce ne soit trop tard. Nous sommes largement à sa portée.

— Et donc ?

Le deuxième pilote regardait toujours Carmalière. Celui-ci transpirait légèrement : il n’était pas aisé d’être vu comme le seul détenteur de la solution à un problème de cette taille...

— Et donc... si nous ne voulons pas être carbonisés à l’instant où nous croiserons sa route, nous allons devoir le combattre.

Il y eut un concert de protestation dans la cabine, tant de la part des deux pilotes que de la compagnie.

— Comment voulez-vous donc combattre un dragon depuis l’habitacle d’un avion de ligne ?

— C'est tout le problème : l'avion étant pourvu d'un champ d'annulation magique, je ne peux lancer aucun sort. Avez-vous la possibilité d'annuler ce champ ?

— Vous plaisantez ? dit le pilote en secouant la tête. Il faut toute une équipe de magénieurs pour le mettre en place... autant pour le retirer... et on ne le retire jamais.

— Vous voulez dire que le champ d'annulation magique *est* magique également ? remarqua Barne.

— Bien sûr, confirma le pilote. Seule la magie peut annuler la magie.

— J'vais p'tét dire une connerie...

Tout le monde se retourna, même les pilotes. C'était Jasione qui avait parlé. Soudain projetée au centre de l'attention, elle sembla regretter immédiatement d'avoir osé le faire.

— Euuuh... le dragon... l'est pas *magique* aussi ? Y peut pas nous atteindre, donc ?

— Bon sang, mais elle a raison ! s'écria Carmalière. Le feu du dragon est un feu magique, il ne pourra traverser le champ !

— Il y a juste un tout petit problème, remarqua le pilote. Le champ d'annulation est restreint à *l'intérieur* de l'appareil : rien n'empêchera le souffle du dragon d'atteindre la carlingue et de mettre le feu au kérosène, entraînant la désintégration immédiate de l'appareil...

La déception frappa toute la cabine de pilotage. Ils avaient eu un espoir fugace, mais les choses semblaient bel et bien perdues... À travers la vitre de la cabine, la silhouette du dragon continuait à grossir inexorablement.

Soudain, Carmalière s'écria :

— J'ai une idée ! Amélise, est-ce que, comme moi, tu ressens ce champ d'annulation ?

La fée resta pensive un instant.

— Il me semble bien que oui.

— Bien sûr. Tous les êtres magiques doivent le ressentir à des degrés divers. Je suis persuadé que nous pouvons agir dessus !

— Je vous ai déjà expliqué, dit le pilote, qu'il faut une équipe complète de magéniéurs pour espérer le...

— Je ne parle pas de le désactiver, dit impatiemment Carmalière, juste *d'agir* : en me concentrant assez fort, je crois que je peux légèrement le dilater ou le contracter, comme un gros ballon dans lequel je soufflerais... C'est léger – très léger – mais imaginons maintenant que nous soyons beaucoup à agir de la sorte...

— Ça ne changera rien, coupa le pilote d'un air navré, vous n'arriverez pas à le supprimer.

— Non ! Mais est-ce qu'on ne pourrait pas... je ne sais, le dilater suffisamment pour qu'il *englobe* l'avion ? Et qu'il empêche ainsi les flammes d'atteindre la carlingue même ?

Cette fois, le pilote perdit son expression de résignation. Son collègue, celui de la FNT, approuvait énergiquement en secouant la tête de bas en haut.

— J'imagine que ça ne coûte rien d'essayer, finit par dire le premier pilote. De toute façon, nous serons sur le dragon dans moins d'une minute. C'est ça ou la mort...

Carmalière quitta la cabine de pilotage avec précipitation et se tourna vers les passagers. Eux étaient toujours plongés dans une intense panique : certains pleuraient, d'autres semblaient en proie à des crises de spasmes, et beaucoup appelaient leurs proches pour entendre leurs voix une dernière fois.

La magicienne éleva une voix forte, calme mais ferme :

— MESDAMES ET MESSIEURS, VOTRE ATTENTION, S'IL VOUS PLAÎT !

Il y eut un silence soudain et tout le monde tourna la tête dans sa direction. Lui-même fut surpris par la facilité avec laquelle il avait obtenu leur attention, vu les circonstances.

— Mesdames et messieurs, vous l'avez compris : l'heure est grave. Un dragon s'apprête à attaquer l'avion. Heureusement, nous

avons aussi un plan ! Est-ce que tous les êtres magiques présents parmi les passagers pourraient, s'il vous plaît, lever la main ?

Plusieurs passagers la levèrent immédiatement, trop heureux qu'on leur tende un espoir de *faire quelque chose*, quoi que ce soit. D'autres, nombreuses, furent plus timides.

— Oui oui, confirma Carmalière, même les elfes. Écoutez-moi, vous devez tous ressentir actuellement l'effet du champ d'annulation magique qui équipe cet avion. Est-ce bien le cas ?

Il y eut un instant de flottement puis tous les passagers qui avaient levé la main acquiescèrent à voix basses.

— Bien. Ce champ n'est présent qu'à l'intérieur de l'appareil : si nous nous concentrons et si nous envoyons notre énergie magique sur ce champ, *ensemble*, alors nous avons une chance de l'agrandir assez pour qu'il protège tout l'appareil, extérieur compris. Si la zone tampon autour de l'appareil est suffisamment large, les flammes soufflées par le dragon ne pourront nous atteindre. C'est bien compris ?

Les passagers opinèrent du chef. Devant l'imminence du danger – et de la mort probable –, ils auraient pu s'accrocher à n'importe quel espoir qu'on leur aurait servi. . .

— Le dragon est presque à portée ! cria l'un des deux pilotes.

— Bien, s'écria Carmalière, que tous les êtres magiques mettent toute leur énergie à dilater ce foutu champ d'annulation ! **MAINTENANT !**

Barne était resté dans la cabine et ne put voir le bon tiers des passagers qui fermaient les yeux et entraient dans une phase d'intense concentration, tout comme le firent Amélie et Carmalière. Par contre, il vit l'immense forme du dragon approcher à toute vitesse. Surtout, il vit une seconde forme, assise sur le dragon. . .

— Quelqu'un chevauche ce monstre, murmura Pod.

Alors que le dragon ouvrait sa gueule en grand pour déchaîner son souffle brûlant, Barne eut juste le temps d'apercevoir et de reconnaître le visage de l'homme fou qui tenait les rennes :

— SARAZ ! s'écria-t-il.

L'homme du FIF les avait devancés et les avait attendus ici. *Avec un dragon*. Les autres personnes présentes dans la cabine de pilotage n'eurent pas le temps de demander à Barne pourquoi il avait prononcé ce nom : un jet de flammes immense et infernal s'était matérialisé devant la bouche de la bête et, en quelques dixièmes de seconde, avait enveloppé tout le cockpit. Le ciel bleu avait disparu, laissant place à un tourbillon de feu aveuglant. Tous les passagers, la compagnie et l'équipage se protégèrent les yeux. Les parois rougeoyaient et la chaleur dans la cabine augmenta d'un coup, comme si l'avion s'était transformé en four. Il y eut un nouveau concert de cris.

Pourtant... les flammes restèrent en dehors. Elles semblaient couler le long de l'appareil, à plusieurs centimètres de la carlingue. Suffisamment loin pour ne pas faire fondre la structure et, surtout, pour ne pas mettre le feu aux réserves de carburant. Le plan de Carmalière semblait marcher.

Lorsque les flammes se dissipèrent et que le ciel bleu refit son apparition à travers le cockpit, tout l'équipage poussa un énorme soupir de soulagement.

— Carmalière ! s'écria Barne. Vous avez réussi ! Vous avez...

La joie fut de courte durée. Un choc brutal remua l'avion, accompagné d'un bruit de ferraille tordue. Les passagers, qui n'avaient même pas eu le temps de se remettre de l'épisode de l'avion reconverti en four à pizza, hurlèrent de plus belle. Carmalière se jeta contre un hublot pour regarder ce qui se passait à l'extérieur.

— Je crois que le dragon s'est accroché à la pointe arrière ! s'exclama-t-il.

— Il est beaucoup trop lourd ! dit le pilote en s'agrippant au manche qui tremblait violemment. Impossible de maintenir l'avion droit, on va s'écraser !

L'aéroport était tout proche à présent, l'avion n'était plus qu'à quelques dizaines de mètres d'altitude, mais il descendait maintenant beaucoup plus vite : il était évident qu'il aurait touché le

sol avant d'avoir atteint la piste d'atterrissage. Même dans le cas contraire, l'avion faisait des embardées bien trop importantes pour pouvoir être posé sans basculer et s'écraser dans la foulée.

Le paysage virevoltait sous les yeux de Barne ; la ligne d'horizon oscillait dangereusement sous l'effet des mouvements du dragon qui s'accrochait fermement à l'arrière de l'appareil.

— Ouvrez la porte ! ordonna Amélie.

— QUOI ? ! s'écria Barne. Tu ne vas quand même pas sortir ?

— Si l'on ne fait pas lâcher prise à cette sale bête, nous n'avons aucune chance !

L'équipe de stewards et des hôteses de l'air était divisée entre un groupe tout aussi paniqué et terrifié que les passagers, et un autre qui s'évertuait, comme les pilotes, à rester calme et à tenter de maîtriser la situation.

— Je vous en prie, répéta Amélie. Ouvrez-moi cette porte, ou nous sommes fichus !

L'une des hôteses de l'air prit l'initiative et appuya sur plusieurs boutons du panneau de contrôle. La porte s'ouvrit dans un « pschhht » sonore et un vent à décorner les bœufs s'engouffra dans l'habitacle.

— AMÉLISE ! cria Barne.

La fée était déjà penchée par l'ouverture, au-dessus du sol qui défilait encore à des centaines de kilomètres par heure.

— On va taper ! geignit le pilote qui transpirait à grosses gouttes en tentant de maintenir la course de son appareil.

Amélie disparut par l'ouverture en agitant ses ailes. Barne se jeta derrière elle et passa la tête par l'ouverture en se tenant fermement à l'accoudoir du siège le plus proche. La vision qu'il eut était apocalyptique : l'immense dragon avait ses deux griffes plantées devant l'aileron central de l'arrière de l'avion. Sur son dos, Morr Saraz s'accrochait et semblait jubiler devant la situation. Amélie plongeait vers la bête, incapable de maintenir la vitesse acquise par l'avion par la seule force de ses ailes. . .

Tout se passa en quelques secondes : une pluie d'étincelles jaillit des ailes de la fée et s'abattit sur le visage du dragon ; aveuglé, il poussa un hurlement guttural assez fort pour couvrir le grondement des réacteurs et lâcha prise en agitant les ailes frénétiquement ; soudainement libéré de ce poids, l'avion fit une violente embardée vers l'avant.

Barne perdit de vue Amélie mais vit le dragon ouvrir sa gueule en grand. Il se réfugia à l'intérieur de l'appareil et entendit le souffle de la bête. Les flammes atteignirent l'arrière de l'avion qui avait cessé d'être protégé par le champ « dilaté » par les êtres magiques. Les passagers du fond de l'habitacle de précipitèrent vers l'avant en voyant le feu lécher leurs hublots.

— ON BRÛLE ! s'écria le pilote.

— Oui, mais le dragon est maintenant hors de portée ! dit Barne. Vous pouvez atterrir ?

— Plus le choix !

Barne était revenu dans la cabine de pilotage. L'aéroport était à quelques mètres. L'avion avait repris une descente normale mais il était bien plus bas que prévu et sa queue brûlait.

— Accrochez-vous ! dit le pilote en serrant bien fort le manche.

Le train d'atterrissage heurta une clôture de l'aéroport qui fut en partie arrachée et provoqua un nouveau sursaut à l'avion. L'appareil toucha ensuite le sol, à l'extrême limite du début de la piste d'atterrissage. Il y eut une sorte de rebond, l'appareil tangua sur un côté pendant quelques secondes qui parurent durer des heures... puis il se stabilisa en ligne droite. Le pilote enclencha les freins : ils avaient atterri.

Après quelques mètres, l'avion s'immobilisa totalement. Il y eut un silence et soudain, un tonnerre d'applaudissements et de cris de joies explosèrent dans l'habitacle. Les passagers pleuraient, mais de soulagement, cette fois, du bonheur d'être en vie, d'avoir survécu à ce péril qu'ils n'auraient jamais imaginé devoir affronter.

Barne souffla et s'écroula sur le sol en se prenant la tête dans les mains. Il n'arrivait même plus à tenir le compte du nombre de fois où il avait failli mourir, ces derniers jours... celle-ci était particulièrement spectaculaire.

— On se félicitera plus tard ! dit le pilote d'un ton autoritaire. Il faut évacuer l'avion avant que l'incendie ne se répande, vite !

L'équipe des stewards et des hôteses de l'air s'activa immédiatement. Ils étaient rodés et diablement efficaces : des rampes de secours gonflables jaillirent de l'appareil et les passagers furent invités à sortir aussi rapidement que possible. Déjà, sur le tarmac, des ambulances et des camions de pompiers arrivaient en trombe. Tout l'aéroport avait déjà été immobilisé à l'approche de l'appareil et de son assaillant maléfique.

Les passagers étaient pris en charge par les équipes médicales et raccompagnés dans les ambulances. Barne, Carmalière, Pod et Jassione se retrouvèrent tous ensemble sur le tarmac et, sans prévenir, se jetèrent dans les bras les uns des autres. Barne se rendit compte qu'il pleurait. Carmalière aussi.

— Amélie, murmura Barne.

Carmalière secoua la tête de gauche à droite en essuyant ses yeux. Ils jetèrent un regard vers l'arrière. En ligne droite, derrière l'avion, ils apercevaient la clôture défoncée et, un peu plus loin, la silhouette du dragon, toujours en vol.

— Vite ! leur dit l'un des membres du personnel médical. Nous devons évacuer les pistes ! Le dragon fonce sur nous !

Barne pensa à l'avion, aux membres de l'équipage, aux passagers, à tous ces innocents qui avaient failli laisser leurs peaux dans cette ignoble attaque. Il pensa à Amélie... même si leurs relations n'étaient pas les meilleures du monde, même s'ils se prenaient régulièrement le bec, elle avait été son amie. Peut-être même l'une des meilleures, avec le recul.

Puis il revit l'image de ce dragon, immense, terrible, impitoyable. Par dessus tout, il revit le visage déterminé et vicieux de Morr Sazar, le chef du Front des Inertes Fiers. Le fou dangereux qui était

à leurs troussees et qui avait juré leur mort. Le pire allié objectif de l'oligarchie orquogobelinesque que la FNT combattait. L'agent de la haine prêt à tuer des dizaines d'innocents pour les atteindre, eux.

— Eh bien, murmura-t-il, qu'il vienne. Nous n'en avons pas terminé avec lui.

Carmalière lui jeta un regard. Barne était bien vivant, mais le petit employé de bureau un peu lâche, lui, était mort dans cet avion. Dans ses yeux, on pouvait maintenant lire la détermination et le courage de ses ancêtres guerriers, prêts à en découdre avec les orques, prêts à se battre pour la liberté.

Prêt à affronter la créature des enfers qui volait dans leur direction.



---

## Le maître du dragon

---

Aux temps anciens, lorsque le territoire des dragons s'étendait encore sur l'ensemble de la Terre de Grilecques, les attaques étaient monnaie courante et les peuples civilisés avaient appris à vivre avec. Bien sûr, cela ne rendait pas ces attaques supportables ou banales, mais au moins ne se retrouvait-on pas complètement démunis lorsque l'une de ces créatures obscurcissait le ciel.

Un dragon pouvait détruire une ville entière par le feu aussi efficacement qu'un bombardement moderne, aussi la méthode de protection était-elle similaire : se cacher, tout simplement, se terrer dans les caves en attendant que la menace s'éloigne. Puis, sortir, éteindre les incendies, enterrer les morts et sauver les quelques blessés et ruines qui pouvaient encore l'être. En général, il y en avait peu.

À l'inverse des bombardements, les attaques de dragons avaient un aspect purement aléatoire et non ciblé, ce qui était une différence de taille : on bombarde une ville pour des raisons stratégiques ou conquérantes, alors qu'un dragon est un simple prédateur qui ne cherche qu'à contenter son colossal appétit. La fréquence des attaques de dragons s'expliquait tout naturellement par la densité de population des villes : c'était, pour ces monstres, une maximisation des chances de pouvoir manger à sa faim en minimisant ses efforts.

Après plusieurs siècles de terreur, la suprématie des dragons avait fini par être limitée et, par la suite, quasiment réduite à néant. Les mécanismes de protection des cités étaient devenus plus efficaces, ce qui rendait les expéditions des dragons moins fructueuses. À cela s'était bien vite ajoutée la création d'armes à même de leur infliger des dégâts substantiels. Le nombre de dragons vivants diminua drastiquement et ceux-ci finirent par s'éloigner de la civilisation : il n'y avait plus guère que dans les contrées sauvages qu'ils pouvaient espérer continuer à vivre et à chasser – des troupeaux d'animaux, en général – sans être immédiatement eux-mêmes pourchassés et tués.

L'attaque soudaine d'un dragon sur la mégalopole de Dordelane fut donc accueillie avant tout par une grande surprise, une panique généralisée et une parfaite impuissance de la part des habitants. Peu de gens prirent la peine d'analyser le fait que le dragon semblait concentré sur un avion et n'attaquait pas la ville, ce qui, en soi, était un comportement inhabituel.

Il fallut un long moment aux autorités pour adopter une réaction appropriée et qui consista, en l'occurrence, à envoyer la *Brigade d'Intervention Spéciale* sur place. À ce moment-là, l'avion avait d'ores et déjà atterri dans des conditions particulièrement chaotiques et les passagers avaient été pris en charge à l'aéroport.

À travers la vitre de l'ambulance qui les amenait au terminal le plus proche, la compagnie observait les fourgons blindés de la BIS envahir les pistes de décollage. Carmalière avait tenté d'expliquer que c'était à eux que le dragon en avait – surtout son maître, en réalité – et qu'il était donc plus prudent de les laisser s'occuper du problème. Malgré ses protestations, les autorités de l'aéroport n'avaient rien voulu savoir. Sans doute s'étaient-elles imaginé que la vieille magicienne délirait, secoué par l'attaque du dragon et l'atterrissage en catastrophe.

— Plus vite ! s'écria l'infirmier qui était assis à l'arrière aux côtés de la compagnie.

Sa collègue qui conduisait pouvait voir, dans le rétroviseur, le terrifiant dragon qui les talonnait.

— Vous n’arriverez pas à le distancer ! lança Carmalière d’un ton pressant. Arrêtez-vous et laissez-moi descendre ! Je peux créer un bouclier contre les flammes, mais je dois être à l’extérieur !

— On va y arriver ! dit la conductrice. Regardez, le dragon a l’air aux prises avec quelque chose. . .

Barne plissa les yeux en regardant à travers la vitre arrière. Effectivement, la bête venait clairement vers eux mais elle faisait en même temps des mouvements erratiques, agitant les ailes et les griffes dans tous les sens, comme l’on ferait si l’on voulait chasser une mouche. . . une mouche ?

— Amélie ! s’écria Barne.

— Cette guerrière ! rugit Carmalière. Elle a survécu ! Elle est repartie à la charge !

— Elle va se faire carboniser ! Ou dévorer ! s’alarma Barne.

— ARRÊTEZ CE VÉHICULE ! hurla Carmalière.

Devant l’absence de réaction de la conductrice, Carmalière prit les devants et se leva pour ouvrir les portes arrière.

— Hé ! s’écria l’infirmier. Mais. . .

La conductrice vit la scène depuis son rétroviseur interne et, à contrecœur, s’arrêta pour ne pas risquer un accident stupide avec les passagers qu’elle était censée protéger.

— C’est de l’inconscience ! dit-elle.

— Allez-y, répondit Carmalière, retournez au terminal et planquez-vous ! Ne vous inquiétez pas pour nous : on gère !

Barne se dit que c’était une vision exagérément optimiste de la situation : face au dragon, il doutait que la compagnie puisse « gérer » quoi que ce soit. . .

Les véhicules de la Brigade d’Intervention Spéciale étaient garés non loin de l’endroit où l’ambulance s’était arrêtée. Les troupes étaient déployées tout autour et de nombreux agents pointaient des armes lourdes vers le ciel.

— Attendez ! cria Barne en accourant vers eux.

Les hommes de la BIS se tournèrent vers lui, surpris d'être pris à parti par un civil, surtout dans ce contexte.

— Ne tirez pas sur le dragon ! Notre amie est en vol à côté de lui, vous risquez de la toucher !

La compagnie avait rejoint l'un des groupes de la brigade. Carmalière expliqua ce qu'ils savaient aux agents : que ce dragon était contrôlé par un être humain ; qu'il avait sciemment attaqué l'avion ; que leur amie Amélie était en train de lutter contre cette bête et son maître.

Bien sûr, il omit de préciser qu'ils connaissaient l'identité de l'homme et la raison de son attaque. . . les hommes de la Brigade semblaient suffisamment concentrés sur leur tâche pour ne pas avoir reconnu la compagnie. Ou alors, se dit Barne, ils attendent peut-être tout simplement d'avoir réglé le problème du dragon pour nous cofrfrer tous les cinq. . .

— Votre amie devrait s'éloigner ! dit le commandant de la brigade. Nous serions en mesure d'abattre l'animal si nous ne risquions pas de la toucher !

— Elle doit jouer la sécurité en zig-zaguant à proximité de sa tête, remarqua Pod. Si elle s'éloigne, elle offrira un meilleur angle de vue au dragon qui pourra envoyer son souffle directement sur elle.

Le dragon se rapprochait et ils pouvaient maintenant distinguer clairement la scène. La bête était rendue furieuse par cet insecte qui tournoyait autour de sa tête sans se laisser attraper. Amélie avait décidément des talents de vol indéniables. . . Morr Saraz, quand à lui, était armé d'un pistolet mais il ne s'en servait pas : il était bien trop concentré sur la tâche ardue de ne pas être désarçonné par les brusques embardées du dragon. Il se cramponnait aux rênes de toutes ses forces et tentait tant bien que mal d'orienter le vol de sa monture.

Lorsque le dragon fut à seulement quelques mètres du sol, sa silhouette immense cachant une portion conséquente du ciel, le capitaine décida d'agir.

— Une ouverture ! cria-t-il. Visez la partie inférieure du corps de la bête !

Ses hommes s'exécutèrent. À cette distance et considérant la taille de l'animal, il était tout à fait dans les cordes de ces tireurs entraînés de faire feu sans risquer de toucher Amélie ou Saraz qui étaient bien plus haut.

— FEU ! ordonna le capitaine.

Il y eut un crépitement assourdissant d'armes automatiques actionnées toutes en même temps. Barne fut surpris de la rapidité avec laquelle l'odeur de poudre vint se mêler à celle, nauséabonde et bestiale, du dragon.

Le monstre lança un hurlement qui fit trembler le tarmac, accompagné d'une gerbe de flamme qui, même si elle était dirigée vers le ciel, fit monter la température au sol de manière fulgurante.

Les balles avaient, pour la plupart, atteint son ventre et ses pattes arrières. Il était juste blessé, mais Amélie profita de ces quelques secondes d'inattention pour fuir. Elle plongea vers le sol en piqué, rejoignit la compagnie sans se poser et leur cria :

— FUYEZ !

Le dragon, à présent débarrassé de l'insecte qui le tourmentait, reprenait déjà ses esprits. Il abaissa la tête rageusement pour contempler ses agresseurs.

— FEU À VOLONTÉ ! hurla le capitaine et un nouveau concert de mitraillettes éclata.

Barne courait, talonnant Amélie qui menait le groupe en rase-motte vers le terminal et suivi par le reste de la compagnie. Il y eut un nouveau rugissement derrière lui, suivi d'une déflagration... et de cris – humains, cette fois. Barne se retourna et constata que le dragon avait riposté en convoquant toute sa puissance : des hommes de la BIS couraient, leurs vêtements en flamme. Plusieurs fourgons avaient également pris feu et l'un d'eux explosa soudainement, provoquant la surprise du dragon qui recula de quelques mètres.

De nouveaux coups de feu retentirent mais cette fois, Barne vit plusieurs balles venir heurter le sol de la piste, à quelques mètres d'eux. Ces balles n'avaient pas été tirées par la BIS. . .

— Saraz ! s'indigna Barne. L'animal, il nous tire dessus !

— J'ai fait ce que j'ai pu, répondit Amélie, mais je n'ai pas réussi à le désarmer !

— Ils foncent sur nous ! cria Pod.

Voyant que la compagnie s'échappait, Saraz avait lancé son dragon sur leur route, délaissant le groupe du BIS qui était de toute façon sérieusement incapacité. Le dragon souffrait aussi de blessures graves, percé par des dizaines de balles : certes, ces balles étaient minuscules de son point de vue, mais plusieurs avaient atteint sa gorge et il saignait considérablement. Cela l'affaiblissait tout en le rendant plus déchaîné encore.

Les compagnons terminèrent leur course au niveau d'un petit tunnel accolé au terminal, lieu de garage des navettes qui desservait certains petits avions : ils eurent juste le temps de s'abriter derrière l'épais mur en béton avant qu'une nouvelle déflagration ne le heurte de plein fouet.

— C'était moins une ! fit Amélie.

Ce fut à ce moment que le mur en béton explosa : le dragon, emporté par son élan et affaibli par ses blessures, était venu s'écraser de l'autre côté. Amélie et Carmalière furent projetés en avant et Barne vit Jasione disparaître sous un tas de gravats avant de recevoir lui-même un morceau de mur dans les omoplates. Il tomba à terre, le souffle coupé. Seul Pod avait, par le hasard des choses, été épargné par les débris du mur. À travers les morceaux de béton encore debout et les tiges métalliques de la structure qui pendaient ça et là, on pouvait voir le corps du dragon, affalé devant le terminal, meurtri et à demi-conscient.

— Jasione ! s'écria Pod en s'accroupissant devant les gravats et en commençant à les déplacer pour tirer son amie de là.

Barne était sonné. Allongé sur le dos, il ne distinguait qu'une image floue du gnome qui s'activait dans les décombres du mur.

— Mains en l'air, *gnome* ! fit une voix dure.

Morr Saraz avait pénétré dans le tunnel et tendait son arme de poing vers Pod. Il avait l'air un peu étourdi par la chute, lui aussi, et avait le visage et le corps couverts de poussière, de plâtre et de sang. Malgré cela, il tenait Pod en joue : l'atterrissage catastrophique du dragon n'avait pas entamé sa détermination.

Pod avait ignoré l'injonction et continuait à déplacer des morceaux de béton.

— Tu m'as entendu ? Mains en l'air, petite raclure ! Ou je tire !

Pod se retourna vers lui avec un regard rageur. Il tremblait de tous ses membres.

— Va te faire foutre, Saraz ! Mon amie est peut-être morte par ta faute et je ne me vais pas venir ramper à tes pieds au lieu d'essayer de la sauver ! Tu veux tirer ? Tire ! De toute façon, c'est ce que tu finiras par faire, pas vrai ? Tu n'essaies pas de nous tuer depuis deux heures pour finir par gentiment nous remettre à la police ?

La vision de Barne se faisait plus claire. Saraz se tenait juste devant lui mais il l'ignorait : il le croyait sûrement tout aussi évanoui que Carmalière et Amélie. Barne vit un rictus mauvais défigurer son visage. Saraz eut un instant d'hésitation devant le refus de soumission de Pod.

Barne saisit l'occasion : il empoigna un morceau de tige métallique tombé à quelques centimètres de son bras et, se relevant en un éclair, envoya un violent coup dans le bras tendu de Saraz. Celui-ci poussa un cri en laissant voler son arme qui tomba dans le tas de débris sur le sol.

— Espèce de sale petit. . .

L'heure n'était pas à la discussion : Barne ne lui laissa pas le temps d'aller au bout de son insulte et lui asséna un deuxième coup qui atteignit son torse et le bas de son visage. Saraz accusa ce coup

avec un mélange de surprise et de douleur. Il trébucha en arrière et tomba allongé.

Alors que Barne, débordant de rage, s'apprêtait à frapper une troisième fois leur agresseur, Saraz se retourna et contra l'attaque avec un autre morceau de structure métallique qu'il avait récupéré sur le sol.

Barne recula et Saraz se remit debout. Les deux hommes se faisaient face à la manière de deux chevaliers de joute : les bras tendus l'un vers l'autre, fermement agrippés aux tiges tordues de la structure en béton qui leurs servaient d'épées de fortune.

Barne n'avait réussi à avoir l'ascendant sur son assaillant que grâce à l'effet de surprise. Saraz était de toute évidence bien habitué à manier des armes contondantes et passa à l'attaque avec une férocité décuplée. Barne contra maladroitement ses attaques, la tige de métal vibrant dans sa main à chaque coup. Il reçut plusieurs fois la tige sur les bras et les flancs et battit en retraite hors du tunnel.

Pod était resté à l'intérieur : Barne se dit que le gnome devait profiter de la distraction de Saraz pour tenter de libérer Jasione de la pile de gravats.

À côté du tunnel, il vit le dragon, allongé parallèlement au terminal, baignant dans son propre sang : il semblait à l'agonie, immobile, avec ses longues ailes de chauve-souris qui pendaient de chaque côté, ses yeux entrouverts et sa respiration faible et sifflante. Barne ne distinguait pas bien l'équipe du BIS, au loin, mais ils devaient considérer la menace comme temporairement réglée. De plus, ils avaient sans aucun doute de nombreux blessés de leur côté – voire des morts. Il était seul face à Morr Saraz.

Guidé par la rage, Barne se lança à corps perdu dans ce combat d'escrime improvisé. Il savait que Saraz avait toutes les chances de le gagner, et pourtant il ne baissait pas la garde, parait les coups qu'il pouvait parer, et en envoyait lui aussi quand une occasion se présentait. Les tiges n'étaient pas tranchantes mais les coups, assésés avec force et vitesse, faisaient un mal de chien : il était clair que l'on pouvait battre quelqu'un à mort avec. Barne avait le corps

couvert d'hématomes mais se consolait en sachant qu'il infligeait pas mal de dégâts à son adversaire également.

Et puis, au bout de plusieurs minutes d'un combat bestial, Barne fit une erreur : il laissa une ouverture et reçut l'arme de son adversaire en plein visage, sur sa joue gauche. La douleur l'aveugla et il sentit ses yeux se brouiller de larmes. Il tituba en arrière et s'affala contre un mur... un mur mou et chaud.

Il reprit ses esprits et constata avec horreur qu'il était assis sur le museau du dragon. La respiration que celui-ci, inconscient, lui envoyait dans les mollets était chaude et fumante. Saraz, à un mètre de là, toisait Barne avec un sourire méprisant sur le visage, agitant la tige de métal devant son nez.

— Voilà c'qui arrive, petite racaille, quand on s'allie avec des saloperies d'elfes et de magiciens...

Barne voulait repartir à l'assaut, mais la douleur paralysait ses muscles.

— Pourtant, murmura-t-il en soutenant le regard de Saraz, ce ne sont pas eux qui ont lâché un monstre sur un avion de ligne... ou qui essaient de me tuer à coup de barre de fer.

— Pauvre crétin ! La volonté de domination des elfes sur les inertes est un phénomène global bien plus destructeur que tout ce que j'ai pu déchaîner sur ta petite personne ! Tout ce que je fais... tout ce que le FIF fait, c'est de l'autodéfense face aux agressions des elfes sur notre culture et notre économie ! Pour le bien commun des inertes !

Barne eut un hoquet de surprise : entendre les mots *bien commun* dans la bouche d'un être aussi haineux... il en serait tombé par terre s'il n'était pas déjà assis sur le museau du dragon.

— Oui, parfaitement ! lança avec rage Morr Saraz. Combattre jusqu'à la mort les collabos dans ton genre est œuvre d'utilité publique ! Des collabos qui ont appris à tendre la joue à ces *merveilleux elfes et leurs fabuleux apports culturels*... Traître à ta race ! C'est parce que des gens comme toi ont laissé pulluler les elfes dans

nos cités que notre civilisation est décadente ! Ces êtres magiques arrogants devant lesquels nous sommes priés de nous prosterner . . . et de nous repentir d'avoir combattu . . . Eh bien nous, nous sommes fiers d'être inertes !

— Ah oui, railla Barne, parce que le dragon, là, c'est le nec plus ultra de l'animal *inerte*, n'est-ce pas ? Ça n'a rien de magique, peut-être ?

— SILENCE !

Comme tout extrémiste, Saraz ne pouvait déblatérer son discours nauséabond qu'en l'absence de contradicteur. Barne sourit malgré le péril : même s'il mourait en ce jour, il savait que le FIF ne pourrait jamais gagner. Le Front convaincrait sans doute pas mal d'esprits faibles et facilement manipulables . . . ainsi que pas mal d'honnêtes gens simplement frustrés par les injustices du système aisément mises sur le dos des êtres magiques . . . mais la haine idiote et dogmatique s'effondrait dès lors qu'on la mettait à nu.

Saraz avait fini de discuter. Il leva sa barre de fer et avança. Barne, qui avait profité de la discussion pour réfléchir à un plan, croisa les doigts intérieurement et se lança dans une dernière action désespérée : il sauta rapidement sur le côté et recula, se plaçant à côté du crâne du dragon. Il leva sa barre de fer et la planta sauvagement dans le cou de la bête.

Celle-ci, dans un ultime sursaut, ouvrit grand sa gueule et poussa un hurlement . . . accompagné d'une gerbe de flammes qui engloutit le corps de Morr Saraz. Le leader du FIF poussa des mugissements inhumains en se roulant sur le sol, ses chairs consumées par le feu magique. Le dragon, quant à lui, avait lâché son dernier soupir et sa lourde tête s'était définitivement écroulée sur le sol.

Barne tomba à genoux et regarda la petite boule de feu qui se débattait au sol et qui, très vite, cessa de faire du bruit et s'immobilisa. Il n'y avait plus qu'une informe masse noire et rouge ; un résidu d'être humain carbonisé que les médecins légistes ne pourraient identifier que par ses empreintes dentaires. Morr Saraz, leader des inertes fiers, réduit en cendre par sa propre monture magique.

Barne se releva avec difficulté : ses membres étaient contusionnés et sa joue gauche marquée d'une profonde entaille qui avait saigné sur sa chemise. Il rejoignit Pod dans le tunnel en boitant. Le jeune gnome était toujours affairé à délivrer Jasione des gravats. Quelques mètres plus loin, Carmalière et Amélie étaient en train de revenir à eux.

— Barne ! Tout va bien ?

— J'ai mal partout. . . mais j'ai tué Saraz.

Pod s'arrêta un instant et scruta le regard de Barne. Il semblait chercher à deviner s'il serait bienvenu de s'en réjouir : un ennemi avait été vaincu, certes, mais Barne était dans le même temps devenu un meurtrier. Pod décida d'opiner simplement du chef en ayant l'air de dire « tu as fait ce qu'il fallait faire ».

— Viens m'aider à lever ce bloc de béton ! lui lança-t-il.

Barne s'approcha et s'accroupit aux côtés du gnome. Ils firent levier et réussirent à bouger un énorme morceau de béton. D'autres blocs bouchaient encore le passage. Carmalière et Amélie vinrent prêter main forte à leurs compagnons :

— C'est Jasione qui est là-dessous ? demanda Amélie.

— Oui, fit Barne. Le dragon est mort. . . et Morr Saraz aussi.

Ils ne posèrent pas de question et continuèrent à creuser dans les gravats. Au bout de quelques instants, le visage de la naine apparut. Elle semblait à peine consciente, mais en vie. Ils la dégagèrent bien vite et la positionnèrent assise contre ce qui restait du mur.

— Jasione ? demanda Amélie. Est-ce que ça va ?

Lentement, laborieusement, la naine ouvrit ses paupières. Elle mit un instant avant de comprendre la situation. Elle dévisagea chacun des compagnons et murmura avec un sourire :

— Vous croyez quand même pas qu'on peut faire caner une naine en l'enterrant ?

Ils ne purent s'empêcher de rire devant l'air bravache de l'ouvrière.

Les compagnons passèrent plusieurs minutes à se remettre de leurs émotions. Il était inespéré qu'ils soient tous en vie après une telle série d'événements dramatiques. Amélie prodigua quelques sorts de soins à Jasione et Barne, qui étaient les plus sévèrement touchés.

Puis ils décidèrent de ne pas traîner plus longtemps : la menace du dragon écartée, il ne faisait aucun doute que la Brigade d'Intervention Spéciale allait s'intéresser de près à eux. Ils rejoignirent, à l'intérieur du terminal, les équipes médicales qui s'occupaient des passagers de l'avion dans lequel ils avaient voyagé. Les infirmiers ouvrirent des yeux ronds en voyant dans quel état ils arrivaient, couverts de gravats et ensanglantés.

Les compagnons prirent soin d'éviter de retomber sur les deux personnes qui les avaient un instant transportés dans l'ambulance sur la piste et parvinrent à échapper à la vigilance de l'équipe médicale. L'agitation était palpable dans l'aéroport. Entre la cellule psychologique, les cordons de sécurité et les nuées de journalistes qui se pressaient déjà pour couvrir l'événement, il ne fut pas compliqué de se fondre dans la masse et de rejoindre le parking extérieur.

Une sorte de minivan un peu décati s'arrêta à leur niveau. La fenêtre s'abaissa et un elfe au visage ridé et barbu les interpella.

— Dis-donc, Carmy, t'es à la bourre !

— Salut à toi, Eluor, répondit Carmalière avec un sourire. Tu nous excuseras pour le retard : on vient de se coltiner un dragon.

— Sans déc' ? répondit-il avec ironie. Tu sais, ça fait juste une heure que toutes les chaînes d'info sont passées en édition spéciale !  
« Un dragon dans l'espace aérien de Dordelane » !

— Il y a autre chose : Morr Saraz a passé l'arme à gauche, poursuivit Carmalière. J'imagine que ça, ça n'est pas encore arrivé aux oreilles des journalistes.

Le dénommé Eluor ouvrit des yeux ronds :

— Sans déconner ? Vous avez butté ce salopard ? Allez, montez et racontez-moi tout ça.

Carmalière fit signe à la compagnie de prendre place à l'arrière et iel s'installa à la place du mort. Iel les avait prévenus qu'un contact de la FNT à Dordelane devait les y attendre. Barne n'avait pas osé demandé plus d'informations sur ce sujet : la dernière fois que Carmalière les avait menés chez un contact, il s'était agi de l'ogre Zarf-folk. Barne s'était donc naturellement attendu à tout : découvrir un simple elfe qui ressemblait en tout point aux clichés du vieux syndicaliste franchouillard avait quelque chose de décevant.

Le minivan quitta l'aéroport sans rencontrer le moindre barrage. Barne était presque scandalisé de constater le peu de sécurité mise en place suite à l'attaque d'un dragon... mais puisque cela arrangeait leur affaire, il décida qu'il eût été de mauvais goût de s'en plaindre.

Carmalière fit le récit de leur périple depuis la banlieue de Bundir jusqu'au combat de Barne contre Morr Saraz, en passant pas l'action héroïque d'Amélie qui avait sauvé l'avion. Eluor ponctuait le monologue du magicien par des « oh », des « ah », des « putain ! » et des « la vache ! », ce qui avait le don d'agacer prodigieusement Jasione.

— Comment ce fumier de Saraz a-t-il donc pu savoir que vous arriviez ?

— Eh bien, à l'aéroport, nous avons été assez surpris de constater que les personnes qui nous reconnaissaient semblaient de notre côté, remarqua Carmalière. Visiblement, pas toutes. Quelqu'un l'aura rencardé...

— Quand j'y pense qu'il s'est pointé avec un *dragon*, murmura Eluor avec fascination. Quel gros taré ! Enfin... il ne nous nuira plus. Une bonne chose de faite, si vous voulez mon avis.

À travers les vitres teintées du minivan, Barne pouvait contempler le paysage désertique des banlieues de Dordelane, des maisons aux fenêtres minuscules entourées de parterres d'herbes grillées, d'éten-dues oranges et jaunes baignées d'un soleil de plomb. Ils filaient sur

l'autoroute qui devait mener au centre-ville et qui était quasiment vide en ce début d'après-midi de dimanche. Un vent chaud s'engouffrait par les vitres ouvertes du van : la chaleur y était étouffante.

— Bon, fit Eluor. Un petit point sur la situation : ton message a été bien reçu, Carmalière. J'ai trouvé ça gonflé, que tu annonces haut et fort ton intention de passer à l'attaque, mais faut croire que ça a payé : c'est un sacré bordel, depuis ! Ça enchaîne manif sur manif, partout dans Grilecques ! Comme c'est le week-end, les gens n'ont même pas le dilemme de faire péter une journée de salaire pour faire grève. Y'a facilement un tiers des manifs qui dégénèrent et finissent en émeute. Les commissariats sont pleins à craquer de pauvres types coffrés à la va-vite pour outrage ou rébellion. . .

— Et la Forteresse ?

— Tu vas voir, c'est royal : le parvis a été envahi de militants pendant la nuit, ils ont monté des barricades et des cabanes tout autour. Y'a aussi une dizaine de camions de journalistes qui sont venus couvrir l'événement. Vous êtes des stars, les gars. . . z'ont même été interviewer ta femme !

C'était à Barne qu'il avait adressé cette dernière remarque. Celui-ci resta bouche bée :

— Méлиндel ? Ils ont retrouvé Méлиндel ?

— Tout juste.

— C'est mon *ex*-femme. . . Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda-t-il avec appréhension.

— Oh, dit Eluor, les banalités qu'on entend toujours quand on interroge des proches de gens qui font des choses extraordinaires : « ça m'étonne énormément », « ça n'est pas du tout son genre ». . . si tu veux mon avis, elle avait plutôt l'air d'être agréablement surprise. Fière, même, je dirais. L'occasion de se rabibocher ? ajouta-t-il en lui lançant un clin d'œil.

— Bof, grogna Barne.

En vérité, si son divorce était encore douloureux pour lui, il ne s'imaginait pas recoller les morceaux avec Méлиндel : trop de temps

avait passé, trop de choses avaient changé. Il repensait à la personne qu'il était tout juste deux semaines auparavant... il lui semblait que des années s'étaient écoulées. Barne se sentait étranger à la personne que Mélindel avait quitté plusieurs mois plus tôt. S'il était honnête avec lui-même, il devait bien admettre à présent qu'il aurait lui aussi voulu quitter cette personne...

— Bref, continua Eluor, tout ça pour dire qu'il y a tout ce qu'il faut pour tenir la Forteresse en état de siège pour un bon moment ! Parce que j'peux te dire que les gars autour, ils prennent leurs aises, ils s'installent. Ils ont monté des stands pour la bouffe et la picole, y'a de la musique... z'ont même ramené des canap'.

— L'ennui, remarqua Carmalière, c'est qu'on ne veut pas assiéger la Forteresse : on veut y entrer.

— Ça, je te cache pas que ça va être coton. Y'a d'la flicaille partout, et pas du petit flic municipal : c'est le GAT, le *Groupe Anti-Terroriste*, qui supervise la sécurité. Les types ont des armes de guerre, sont casqués et en armure... enfin, tu les connais, c'est pas franchement des rigolos.

Le minivan avait quitté l'autoroute et parcourait maintenant une longue artère de Dordelane. Certains des immeubles démesurés de chaque côté de la route dissimulaient le soleil ; d'autres le reflétaient. Barne n'avait jamais mis les pieds dans une mégalopole comme celle-ci et avait la sensation d'être plongé dans un *blockbuster* d'action.

Eluor quitta l'avenue et conduisit le minivan à travers un enchevêtrement de rues à sens unique. De part et d'autre, on pouvait voir des ordures qui jonchaient le sol et des barricades tenues ou non par des manifestants. Ils approchaient du cœur des événements. Au bout de quelques minutes, Eluor se gara à cheval sur le trottoir.

— On y est presque. On va finir à pied : notre destination est droit devant.

Ils sortirent du véhicule. Au bout de la rue, dépassant légèrement des gratte-ciels alentours, se dressait un immense bâtiment à mi-chemin entre un château fort médiéval et un *bunker* moderne. Une

sorte de bloc de pierre et d'acier dominant tous les bâtiments alentours, avec très peu de fenêtres et des formes sculptées qui évoquaient l'art orquogobelinesque : des cornes, des spirales aux extrémités pointues, des bordures saillantes qui semblaient coupantes comme des rasoirs.

La Forteresse de la Bourse de Grilecques, dans toute son inquiétante splendeur.

---

## Barricades

---

Eluor n'avait pas menti : le parvis de la Forteresse était aussi animé que la fosse d'un festival de musique. Elle était noire de monde et couverte de tentes et de baraques construites à la va-vite, faites de planches et de bric-à-brac. Des banderoles décorées de slogans révolutionnaires surplombaient les allées entre les campements.

L'atmosphère joyeusement populaire du parvis tranchait radicalement avec l'austérité élitiste de la grande Forteresse qui trônait au centre de ce bazar. Tout autour du bâtiment, des cordons de policiers et de membres du Groupe Anti-Terroriste étaient installés en rangs serrés. Pour l'heure, tout était calme, mais si l'affrontement éclatait, il serait brutal, à n'en pas douter.

La compagnie fut menée par Eluor à travers le camp improvisé. Barne était surpris qu'une « insurrection » se déroule dans une ambiance aussi festive et bon enfant... Il n'avait pas encore tout à fait relâché la pression de son combat contre un dragon et contre un psychopathe déterminé à le tuer : il avait la sensation de flotter, d'être dans un rêve... un rêve un peu étrange, avec cette foule monstre, cette vie, ces éclats de rire, ces odeurs de barbecue et de bière tiède... Était-ce bien réel ?

À un endroit, on pouvait voir des foules rassemblées autour d'une troupe de musiciens qui chantaient à tue-tête des paroles évoquant révolte, barricades et liberté. Barne se rendit compte que se manifestait là une culture populaire et libertaire dont il avait à peine soupçonné l'existence : une de ces cultures qui n'a pas voix au chapitre à la télévision mais qui ressurgit dès lors que le peuple se rassemble.

— Par ici, dit Eluor en les entraînant.

Barne se demanda comment il pouvait se repérer à travers toutes ces tentes et ce bazar généralisé. Il s'avéra rapidement qu'Eluor se dirigeait en fait vers une estrade installée à quelques mètres de la Forteresse : les gens qui y déambulaient étaient visibles depuis pratiquement tout le reste du campement. L'estrade servait de lieu de prise de parole : il y avait un micro relié à un petit amplificateur, sans doute alimenté par un groupe électrogène quelque part dans le campement.

Le groupe fut accueilli par une fée, ce qui surprit Barne : les fées étaient-elles donc prédisposées au syndicalisme ? En effet, ces créatures étaient des êtres rares en Terre de Grilecques en comparaison des fortes populations d'humains, de gobelins, d'elfes, de petits êtres. . . Il était déjà surprenant pour Barne d'en rencontrer deux en si peu de temps, mais il était encore plus saugrenu qu'elles appartinssent à la même organisation.

Cette fée était notoirement plus âgée qu'Amélie, elle portait de longs cheveux d'un blanc nacré presque irréel et avait la peau ridée. Vu la longévité des fées, proche de celle des elfes, Barne lui donnait entre deux et trois siècles. L'âge n'avait par contre aucun effet sur sa majesté de fée : ses ailes étaient aussi gracieuses, fines et brillantes que celles d'Amélie et elle dégageait une même aura de puissance paisible.

— Luminy ? fit Eluor. Je te présente Carmalière et sa compagnie.

La fée ouvrit de grands yeux et se jeta au cou de Carmalière qui accueillit l'accolade avec une expression de surprise.

— Carmalière ! s'écria la fée. Enfin !

— Euh... enchantée, fit celui-ci, gêné.

Barne ne put s'empêcher de ricaner sous barbe. Amélie aussi avait ce côté très démonstratif : à croire que c'était une caractéristique partagée des fées...

— Luminy est présidente de l'antenne locale de la FNT à Dordelane, expliqua Eluor. C'est elle qui a en grande partie organisé l'occupation de cette place...

— Vous ne pouvez pas imaginer combien je suis contente que vous ayez réussi à venir ! poursuivit Luminy. On n'attendait plus que vous ! Les gens sont chaud-bouillants, on va tout faire péter !

Tout comme pour Amélie, pensa Barne en souriant, l'aspect « majestueux » de la fée est contrebalancé par cette bonhomie franchouillarde et ce franc-parler très cru.

— Vous êtes des petites célébrités, vous savez ? dit Luminy. Je vous connais déjà par cœur ! Barne ! Pod ! Et bien sûr, Amélie ! Ça fait plaisir de voir une consœur !

Amélie lui serra la main avec un grand sourire.

— Vous avez oublié Jasione, lui dit-elle. J'imagine que les médias n'ont pas encore eu le temps de faire son portrait... c'est notre dernière recrue. Elle est ouvrière à la Fabrique Adabra et elle nous a porté secours après notre tentative ratée de récupérer l'Épée...

— Jasione ! s'écria l'autre sur le même ton débordant d'enthousiasme qui commençait déjà à exaspérer Barne. Bienvenue ! Une naine ! Ah, ça, elle est cosmopolite, votre compagnie ! Ça fait plaisir à voir !

La naine grommela un « enchantée » peu convainquant. Barne se doutait qu'elle ne manifestait aucune mauvaise intention : simplement, tout comme lui qui n'avait à l'origine pas d'accointance avec des organisations gauchistes comme la FNT, Jasione n'avait certainement pas l'habitude de traîner avec des elfes, des fées et autres êtres magiques. La convergence des luttes, pensa Barne avec philosophie, ça doit aussi vouloir dire sortir de sa zone de confort...

— Alors, demanda Luminy à Carmalière, quel est le plan ?

— Eh bien, tu as sans doute compris que nous venions pour récupérer l'Épée des Serfs qui est cachée dans la Forteresse. Donc le plan, dans l'immédiat, c'est d'entrer dans la Forteresse.

Le sourire lumineux de Luminy diminua.

— Ah, dit-elle simplement.

— Oui. Je me doute bien que ça ne va pas être de la tarte, mais je ne vois pas d'autre solution. À moins d'avoir une taupe à l'intérieur qui pourrait la récupérer... quelqu'un de suffisamment important dans l'organisation financière de la Bourse Mondiale pour y avoir accès.

— Mon vieux, si on avait des taupes dans ce genre-là, on aurait foutu le capitalisme par terre depuis longtemps.

— Alors nous devons entrer, maintint Carmalière, catégorique. Pas le choix.

La fée avait un air embarrassé mais se ressaisit rapidement. Elle réafficha son sourire radieux de circonstance et dit :

— Eh bah si y'a pas l'choix... y'a pas l'choix ! J'imagine que tu veux faire une annonce ?

Elle indiqua le micro de la main. L'estrade était libre.

— Oh, eh bien...

— Je pense que vous devriez y aller, Luminy, coupa Amélie. Après tout, c'est vous la responsable de ce campement, non ?

Barne vit Carmalière faire la moue et se demanda si c'était la solidarité féminine qui avait poussé Amélie à suggérer que ce soit Luminy qui parle... ou simplement la solidarité *féérique*.

— Je suis partante, dit Luminy, mais vous montez avec moi sur l'estrade, alors !

En quelques minutes, ils furent rassemblés en cercle autour du micro dont Luminy se saisit. Être ainsi exposé était quelque peu inconfortable pour Barne : il avait cette désagréable idée qu'un tireur d'élite posté sur le toit de la Forteresse n'aurait aucun problème à les éliminer s'il le souhaitait. Il chassa l'idée de son esprit : quel

intérêt auraient les forces de l'ordre à assassiner des syndicalistes au beau milieu de centaines de militants, quand bien même ces syndicalistes étaient des fugitifs ? La foule, dans ce contexte, était une remarquable assurance-vie. . .

— Camarades ! s'exclama Luminy dans le micro.

Elle avait parlé fort et un brusque *larsen* avait suivi, provoquant de légères protestations dans l'assistance.

— Pardon. . . s'excusa-t-elle un peu moins fort. Camarades. C'est bon, tout le monde m'entend ?

Il y eut un murmure d'approbation.

— Camarades, nous sommes réunis ici parce que nous avons répondu à l'appel d'un groupe de militants que la presse nous présente comme des terroristes ! Un groupe dont le seul crime a été de tenir tête à l'oppression du capital orquogobelinesque ! Un groupe qui nous demande de nous élever contre cette oppression ! De regarder les puissants dans les yeux et de leur dire « assez » ! Eh bien ce groupe est ici ! Pour lutter avec nous !

Cette fois, ce fut un tonnerre d'applaudissements qui accueillit ces paroles. Luminy énuméra leurs noms et à chaque fois, le public y réagissait par une nouvelle salve d'acclamations. Carmalière et Amélie souriaient et ne semblaient pas surpris le moins du monde ; Pod rayonnait ; encore une fois, Barne avait la sensation de partager la même réaction que Jasione : il était autant flatté que gêné.

Plusieurs journalistes s'étaient approchés de l'estrade et filmaient l'intervention. Barne se demandait si elle était retransmise en direct à la télévision. . .

— Une question ! demanda une jeune journaliste elfe. Avez-vous l'intention de vous rendre à la police ?

Luminy tendit le micro à Carmalière qui s'approcha.

— Nous ne nous soumettrons pas à une parodie de justice avant tout destinée à préserver la suprématie des orques. Les bandes de vidéosurveillance qui ont été révélées en disent long sur la validité des accusations qui nous touchent. . .

— Justement, répondit la journaliste. Puisqu'il semble établi que vous avez agi en légitime défense, qu'avez-vous à perdre à vous présenter à la justice ? Il sera d'autant plus simple de vous blanchir si vous cessez de fuir.

— L'avis de recherche publié à notre égard a pour unique objet de nous empêcher de mener à bien notre quête : pour l'heure, notre objectif est de récupérer l'Épée des Serfs.

Plusieurs personnes dans la foule crièrent des encouragements.

— Une autre question !

C'était cette fois un journaliste humain qui avait parlé.

— Quelles sont vos revendications ? L'occupation du parvis de la Forteresse a-t-elle été déclarée en préfecture ?

— Ah, mais mon p'tit ami, ce sont deux questions ! s'écria Luminy en provoquant les rires de l'assemblée. Bon, bon... nos revendications sont simples : nous voulons l'Épée des Serfs. Car cet objet, caché dans la Forteresse, nous appartient de droit ! Il appartient à tous les exploités, à tous les marginaux, à tous les déclassés !

Un nouveau tonnerre d'applaudissements résonna. Barne devait reconnaître cela à Luminy : elle était aussi douée que Carmalière pour les grands discours fédérateurs.

— Aujourd'hui est un grand jour ! continua-t-elle à l'adresse de la foule. Aujourd'hui, nous reprenons ce qui est à nous ! Ouvrez les portes de la Forteresse et laissez-nous reprendre l'Épée des Serfs ! Ouvrez les portes !

Une clameur monta petit à petit à travers tout le camp. « OUVREZ LES PORTES ! OUVREZ LES PORTES ! » criaient les centaines de manifestants rassemblés là. Les policiers disposés autour de la Forteresse restaient de marbre. Lorsqu'un petit groupe de manifestant s'approcha de l'entrée, plusieurs agents firent bloc et sortirent les matraques. Il y eut un concert de huées lorsque le groupe de manifestants battit en retraite sous les coups des policiers.

Une nouvelle clameur s'éleva. Elle disait, cette fois : « TOUT LE MONDE DÉTESTE LA POLICE ! »

— Une autre question ! s'écria la première journaliste elfe.

Elle avait du mal à se faire entendre à travers le vacarme mais Luminy tendit l'oreille.

— Est-ce que ce n'est pas déplacé d'insulter ainsi la police ? Sur-tout quelques heures à peine après que plusieurs policiers ont été gravement blessés dans l'attentat de l'aéroport de Nossy ? Blessés alors qu'ils tentaient de protéger la population ? Est-ce qu'il n'y a pas une incohérence à insulter ceux que vous félicitez il y a encore quelques heures ?

Barne trouva la question pertinente : il était lui aussi embarrassé par les insultes qui fusaient envers les policiers qui, après tout, ne faisaient que leur travail. Luminy prit une profonde inspiration.

— Nous remercions nos forces de l'ordre lorsqu'elles nous protègent et nous protestons lorsqu'elles participent à notre oppression : quelle incohérence y voyez-vous ? Le fait – aussi injuste et triste soit-il – qu'un policier soit blessé, voire tué en service, empêche-t-il donc toute critique du rôle politique de la police, dans sa globalité ? De son utilisation comme arme de contrôle social ? Leur abnégation dans la lutte contre le crime et les risques qu'ils prennent par ailleurs les absolvent-ils donc des violences qu'ils font subir aux simples citoyens qui manifestent ?

Si la foule avait écouté, il y aurait eu à n'en pas douter une nouvelle salve d'applaudissements. Seulement, la situation se tendait et le bruit des cris et des huées couvrait même la sono de l'estrade. La journaliste elfe tenta de réagir à la réponse en vain : il était devenu impossible pour Luminy d'entendre quoi que ce soit à ce qu'elle criait.

— Il est inutile de continuer, glissa Carmalière à l'oreille de Luminy. Plus personne ne nous écoute. Descendons.

À quelques mètres de la large entrée de la Forteresse, une sorte de bras de fer se jouait entre le cordon de policiers fermement campés sur leurs positions et une foule de manifestants qui poussaient et se compressaient contre les boucliers des policiers. Les barrières disposées autour du bâtiment tanguaient.

La compagnie quitta l'estrade et fut emportée dans le mouvement de la foule qui convergeait vers la Forteresse. L'image, impressionnante, rappelait à Barne les images de batailles dans les livres d'Histoire. Cela faisait bien longtemps qu'un Mustii n'avait pas participé à un tel événement. . .

Soudain, une série de détonations fendit le vacarme ambiant, suivie de nombreux cris affolés et de gémissements. Barne se tourna vers le reste de la compagnie avec inquiétude. Une partie de la foule se mit à courir en arrière.

— Ils tirent ! s'écria l'un des manifestants qui battait en retraite. Les salauds ! *Ils tirent à balles réelles !*

---

La panique avait saisi l'ensemble du campement. Dans la plus grande confusion, les manifestants couraient se mettre à l'abri, se bousculaient et se piétinaient les uns les autres. Les constructions précaires installées pour occuper la place furent bien vite transformées en barricades : les manifestants se couchaient derrière pour ne plus être exposés aux tirs de la police.

Barne était ahuri : assis, le dos posé contre un amas informe de planches en bois, de poubelles renversées et de pavés, il voyait des formes floues se mouvoir autour de lui. Sonné, il se rendait compte que la dernière digue avait sauté : on cherchait à tuer, *la police* cherchait à tuer et, à travers elle, *l'État* cherchait à tuer. C'était une chose de faire face aux pulsions meurtrières d'un psychopathe comme Morr Saraz, c'en était une toute autre que de découvrir à quel niveau de cruauté et d'immoralité l'État était prêt à avoir recours lorsqu'il se sentait menacé.

Dans la confusion, Barne voyait déjà les gros titres du lendemain : « une manifestation dégénère à cause des provocations d'un groupe de casseurs ». Pourtant, les insultes envoyées aux policiers semblaient bien anecdotiques face à la réalité crue : sous un régime se

réclamant de la démocratie et des droits fondamentaux des êtres vivants, la police assassinait sciemment et froidement des opposants politiques.

Pod, assis aux côtés de Barne, n'en menait pas large non plus. Tout le cynisme de Barne accumulé pendant des années n'avait pu le préparer à cette ignominie : il était évident que Pod, par la relative naïveté de sa jeunesse, la recevait avec encore plus d'effarement.

Carmalière, quant à iel, en avait vu d'autres en huit cents ans de lutte, dont un certain nombre de siècles passés en des temps plus obscurs où les violences de ce type étaient monnaie courante.

— Où sont Jasione et Amélie ? lui cria Barne qui faisait son possible pour garder la tête froide.

— J'ai vu Amélie filer en direction des coups de feu !

— QUOI?! Bon sang. . .

Barne était systématiquement estomaqué par le courage de sa camarade fée, mais ce courage relevait de plus en plus de l'inconscience pure et dure. Il se dit avec une boule dans le ventre que ce serait un miracle si Amélie terminait cette aventure vivante. . .

Quelques secondes plus tard, elle refit pourtant son apparition accompagnée de Luminy : les deux fées portaient à bout de bras un jeune gnome au t-shirt taché de sang et le déposèrent délicatement par terre.

— Il y a d'autres blessés ! s'écria Amélie. La plupart peuvent marcher mais celui-ci. . .

Le pauvre gnome avait la bouche grande ouverte et une expression d'horreur sur le visage mais ne semblait pas réussir à crier. Luminy arracha son t-shirt d'un coup sec : un trou noir au milieu du torse du gnome rejetait des flots de sang.

Luminy posa ses mains sur la plaie et ferma les yeux. Barne pensa au moment où Amélie avait soigné sa blessure à l'épaule. Bien sûr, sa blessure à lui n'avait touché aucun organe et aucune artère. . .

Amélie, quant à elle, avait posé la main sur le front du jeune gnome et semblait essayer de calmer sa douleur. Malgré le tumulte alentour, un relatif silence s'était fait autour de la scène. D'autres manifestants arrivèrent bientôt en transportant des blessés par balle plus ou moins graves, laissant des traînées de sang sur leurs chemins. Barne aperçut de nombreux bras blessés. Ces salopards ont visé bien haut, se dit-il. Il détourna le regard en apercevant une humaine dont la main semblait avoir été déchiquetée par une rafale et qui souffrait le martyr.

Le gnome au sol eut un sursaut et du sang se mit à jaillir par ses narines et sa bouche.

— Non, non, non... murmura Luminy.

Le gnome était en train d'étouffer et agitait ses membres dans une panique désespérée. Il éructa quelques gargouillis, des sons terribles qui glaçaient le sang, des bruits qui résonneraient dans les cauchemars des témoins pendant de longs mois. Puis, enfin, après de longues secondes d'agonie, il cessa de bouger. Luminy et Amélie retirèrent leurs mains tachées de sang. Elles respiraient fort et transpiraient à grosses gouttes, consternées de dégoût et d'impuissance. Plus personne n'osait bouger ou faire le moindre bruit. Quelques sanglots commencèrent à se faire entendre autour du corps du gnome.

— BORDEL DE MERDE ! s'écria soudain Amélie.

Barne regarda Pod : son camarade était choqué, terrifié par l'image de cette mort hideuse qui venait de prendre un individu de son espèce. Un jeune gnome qui devait être à peine plus vieux que lui... qui aurait *pu* être lui. Barne posa une main sur son épaule : Pod lui lança un regard où se mêlaient la tristesse et une colère sourde qui grandissait.

Luminy, quant à elle, s'accorda un instant de deuil puis se releva et donna une tape à Amélie : d'autres blessés avaient besoin d'elles. Carmalière se releva, à demi accroupie, et passa la tête par dessus la barricade avec prudence.

— Jasione ! s'écria-t-iel.

Le mot fut comme un électrochoc pour Barne et Pod qui se redressèrent dans un même mouvement. Eux se trouvaient derrière une des plus grandes barricades, celle qui servait de refuge aux blessés : entre celle-ci et la Forteresse, de nombreux manifestants se cachaient derrière les installations du campement et tentaient d'approcher. Parmi tous ces humains, ces elfes et ces gnomes, quelques nains étaient présents, dont Jasione.

— Notre amie naine est plus téméraire que je ne l'aurais cru, dit Carmalière.

— Ils sont tous dingues ! s'écria Barne. Ils y retournent !

— Évidemment qu'ils y retournent ! Tu ne penses tout de même pas qu'une révolte va se dissiper au premier revers ?

— *Au premier revers ?* s'indigna Barne. Un gamin est mort ! D'autres ne vont sans doute pas tarder à le rejoindre !

— Je sais, Barne, je sais, dit Carmalière d'un ton pressant. Écoute-moi ! Il faut tenir, d'accord ? On doit tenir. Il y aura des drames, il y aura des morts. Mais si nous abandonnons, alors les orques auront gagné pour de bon. Si les décideurs vont jusqu'à tirer sur des manifestants désarmés, s'ils en arrivent à de telles extrémités, c'est qu'ils se savent en position de faiblesse ! C'est passé en direct à la télévision : ils vont perdre le soutien relatif dont ils disposaient au sein de la population ! Il faut qu'on avance, c'est notre chance !

— Comment pouvez-vous êtes aussi froid ? s'indigna Barne. Quand des gens qui meurent autour de nous et que...

— Il a raison, Barne, dit soudain Pod.

Il avait parlé d'un ton calme. Barne fronça les sourcils en le regardant, mais le jeune gnome semblait sorti de son état de choc.

— On savait que ça pourrait tourner mal, continua-t-il. Milia le savait aussi lorsqu'elle a été capturée. On savait qu'ils ne laisseraient pas tomber la Forteresse sans se battre, même d'une manière aussi dégueulasse. Il n'empêche que si on ne continue pas, alors Milia sera en prison pour rien. Si on ne continue pas, nos camarades seront *morts* pour rien.

Barne ne sut que répondre. En vérité, il savait que Pod et Carmalière avaient raison. Lui-même ne s'était-il pas attendu à ce qu'il y ait des morts ? Et pourtant... avant de le vivre, pouvait-il vraiment s'imaginer ce que cela signifiait vraiment ? De voir un gosse, un gnome deux fois plus jeune que lui agoniser sur le bitume, froidement abattu, rayé de la réalité parce qu'il avait eu le malheur de vouloir protester, un beau dimanche d'été ?

Des coups de feu claquèrent à nouveau, accompagnés de nouveaux cris. De nouveaux blessés, de nouveaux morts peut-être. Pour la énième fois en quelques jours, Barne s'avoua qu'il avait peur : oui, en réalité, il avait une trouille monstre. Peur de mourir ; peur de voir ses amis mourir. Cette peur paralysait son cerveau, l'empêchait de réfléchir avec raison. Il n'était pas un héros, pas un combattant né, et il le savait. Ceci étant dit, Pod n'était ni un héros ni un combattant non plus, et voir son jeune camarade affronter un tel péril avec tant d'aplomb lui redonna un peu de courage. Barne prit une profonde inspiration : la bataille n'était pas terminée et, surtout, elle n'était pas perdue.

— Carmy ! Tu es là !

Eluor s'était précipité derrière la barricade : il soufflait comme un bœuf mais semblait d'attaque.

— On a besoin de toi ! continua-t-il. On a regroupé toutes les magiciennes qu'on a pu trouver à la barricade sur l'avant-gauche : iels veulent tenter un truc. Un genre de bouclier géant ou je n'sais quoi – j'ai pas tout compris. Ramène-toi !

Sans hésiter, Carmalière suivit Eluor qui disparut derrière la barricade en lançant à Barne et Pod :

— On se retrouve à l'intérieur de la Forteresse !

— DE QUOI ? !

Barne n'eut pas de réponse, Carmalière était partie. Il se tourna vers Pod :

— Qu'est-ce qu'on fait, nous ?

— Allons prêter main forte à Jasione !

Barne déglutit avec difficulté. Aller aider Jasione signifiait traverser une large zone du campement à découvert. Il jeta un œil à Amélie qui, un peu plus loin, appliquait des sorts de soins à d'autres manifestants blessés. Elle croisa son regard un instant et hocha la tête, comme pour dire : « allez-y, je gère ».

Une chose était donc claire : ils n'auraient aucune aide magique dans l'immédiat. Pod se mit à courir et Barne le suivit, le dos courbé pour offrir une cible moins grande à d'éventuels tireurs. Ils croisèrent une équipe de journalistes allongés au sol et qui continuaient à filmer la véritable scène de guerre qui se déroulait sur le parvis. Du sang et des morts pour une audience record... Carmalière a raison, se dit Barne, toute la population de Grilecques va voir à quoi sont prêts les puissants pour défendre leur suprématie.

En quelques secondes de course qui parurent une éternité à Barne, ils avaient rejoint le groupe que Jasione avait intégré derrière une autre barricade, beaucoup plus petite.

— Jasione ! fit Pod en se jetant sur la naine. Tu vas bien ?

— Ça va, l'golo, ça va ! Où vous étiez fourrés ?

— Et toi alors ? Ça va pas de partir au front, comme ça, toute seule ?

Jasione eut un petit rire narquois.

— T'as peur pour moi, gamin ? On a dit qu'on allait botter des culs : j'vais botter des culs !

Il y eut de nouveaux tirs en provenance du pourtour de la Forteresse.

— Couchez-vous ! dit l'une des elfes qui tenait la barricade.

La plupart n'avaient pas attendu son appel pour se cacher. Ils n'entendirent pas les impacts et n'étaient sans doute pas visés, mais ils ne pouvaient prendre le risque de rester à découvert.

— Qu'est-ce qu'ils foutent avec leur bélier ? jeta l'elfe à la cantonade.

— Un *bélier* ? s'écria Barne.

— Bah oui ! Faut bien qu'on la défonce, cette porte, non ?

Un petit groupe de trois humains arrivèrent en traînant derrière eux ce qui ressemblait à une grande poutre en bois.

— Les magiciens devraient monter un bouclier autour des flics d'ici peu ! expliqua la jeune elfe. On sera protégés des balles et il faudra alors faire vite pour atteindre la porte !

Barne regarda autour de lui et ne vit aucune magicienne. Carmalière était parti les rejoindre, mais Barne ignorait où iels se trouvaient exactement. Il était stupéfait qu'un plan aussi sophistiqué et qui impliquait autant de personnes ait pu être monté aussi vite, mais il comprit rapidement que les manifestants avaient commencé à y réfléchir dès leur arrivée sur la place. . .

Il y eut soudain un bruit profond et sourd, comme si une chape de plomb venait de s'abattre sur le parvis de la Forteresse. Une sorte de halo s'élevait autour du bâtiment, ce qui le rendait flou et quelque peu scintillant.

— Le bouclier est actif ! tonna l'elfe. C'est le moment ! *En avant !*

Avant que Barne n'ait pu réagir, une quinzaine de manifestants – incluant Jasione et Pod – avaient saisi le bélier et couraient vers l'entrée de la Forteresse. Après un instant d'hésitation, il se jeta à leurs trousses. Des balles claquaient mais ne fusaient plus à travers le campement : de la même manière que Carmalière avait stoppé les balles des gardiens à la Fabrique Adabra, les magiciens, ensemble, avaient réussi à monter un bouclier qui protégeait le parvis des tirs policiers.

Tous les manifestants avaient compris ce qui se passait et une nuée se précipitait à présent vers le bâtiment. Barne savait qu'il fallait faire vite : il se souvenait que Carmalière n'avait pu maintenir son bouclier que quelques secondes, la dernière fois, au prix d'un effort immense qui l'avait presque plongé dans le coma.

Sur le chemin vers la Forteresse, ils croisèrent à plusieurs reprises des corps allongés et ensanglantés, parfois entourés de plusieurs personnes qui tentaient de leur venir en aide. Les entrailles de Barne

se nouèrent : quels que soient les efforts d'Amélie et de Luminy, il y aurait des pertes importantes. . .

Le groupe au bélier atteignit la porte : Barne s'était attendu à ce que soit une lourde porte en bois et en acier, mais ils tombèrent sur un ensemble de vitres coulissantes très modernes, avec ouverture automatique, tranchant assez étonnement avec l'aspect austère et médiéval de la Forteresse elle-même. Bien entendu, devant ces vitres, un rideau de fer avait été descendu sur toute la largeur.

Le bélier vint se fracasser contre la barrière en fer qui trembla légèrement. Les assaillants reculèrent, prirent leur élan, et chargèrent à nouveau. La barrière se tordit et les vitres derrière se brisèrent.

Barne, isolé à l'arrière du groupe, se sentait inutile. Autour du bouclier, acculés contre les murs de la Forteresse, les policiers du Groupe Anti-Terroristes lançaient des rafales en direction des manifestants avec rage. C'était pourtant un gaspillage de munitions : aucune balle ne pouvait traverser le bouclier. . . et aucun policier non plus, visiblement.

— Barne !

C'était la voix d'Amélie. Barne se retourna et vit la fée atterrir auprès de lui. Elle avait du sang partout sur elle, mais ce n'était *a priori* pas le sien.

— Le bouclier est à sens unique ! C'est le moment d'attaquer !

— Et les blessés ? lui demanda-t-il.

— Si on met les flics en déroute, ça limitera les blessés futurs !  
ALLEZ !

Elle avait saisi un morceau de parpaing au sol et s'était envolée. Barne la vit tourner dans les airs et lancer ce parpaing sur l'un des policiers qui ne put l'esquiver qu'à moitié : il la reçut sur son épaule qui se brisa immédiatement, et poussa un hurlement.

Barne attrapa un pavé sur le sol et eut à nouveau ce sentiment étrange d'être quelqu'un d'autre : lui, Barne Mustii, était au cœur d'une insurrection violente, prêt à lancer des pavés sur les policiers. Il eut un instant d'hésitation puis croisa le regard d'un des policiers

derrière le bouclier : celui-ci eu un rictus mauvais, mit son arme automatique en joue et tira une rafale. Les balles vinrent se désintégrer contre le bouclier, à un mètre du visage de Barne.

Lui n'hésita plus et lança le pavé de toutes ses forces : l'objet traversa le bouclier sans problème et vint percuter le masque en plexiglas qui recouvrait le visage du policier. Lorsque celui-ci tomba à la renverse, le visage en sang, un millier d'autres pavés étaient en train de s'abattre sur les rangs de policiers coincés entre la façade de la Forteresse et le bouclier magique : les centaines de manifestants étaient passés à l'attaque. Des amis à eux avaient reçu des balles, des amis à eux étaient morts : il n'y aurait pas de pitié.

Alors que les policiers battaient en retraite en rasant les murs du bâtiment pour le contourner, un « GLANG » plus sonore que les autres retentit : le rideau de fer de la porte venait de céder.

La Forteresse était ouverte.

---

## Dans la gueule du loup

---

Le hall de la Forteresse était à l'image de son aspect extérieur : immense, grandiloquent, et provoquant un sentiment d'écrasement aux âmes qui s'y aventuraient. Le sol et les murs donnaient l'impression d'être en marbre massif ; d'immenses statues, alignée contre les parois latérales de la pièce, représentaient des guerrières en armures chevauchant des pégases ; un large lustre était suspendu au milieu du plafond par une chaîne aux maillons démesurés.

Les manifestants qui s'étaient engouffrés dans l'édifice furent un instant plongés dans une sorte d'admiration mêlée de dégoût devant le luxe insolent du bâtiment : il y avait là un véritable symbole de l'oligarchie financière qui captait et centralisait l'essentiel des richesses de la Terre de Grilecques. Barne repensait à Bundir, la banlieue naine où Jasione habitait, ce quartier défiguré par la pauvreté et le déclassement : comment ces deux endroits pouvaient-ils coexister au sein de la même civilisation ? Comment ne pas voir que la richesse et l'exubérance de l'un ne pouvaient se réaliser que par la paupérisation et l'asservissement de l'autre ?

La foule investit le hall en écartant les restes du rideau de fer éclaté. En temps normal, pour accéder au reste du bâtiment, il était obligatoire de passer par une série de guichets et de traverser des

portiques de sécurité. Ce jour-là n'avait rien de normal : les employés de l'accueil avaient déserté le hall. Si les portiques protestèrent lorsque des manifestants y pénétrèrent en transportant des objets métalliques, il n'y eut personne pour les arrêter.

— C'est étrange que ce hall soit complètement désert, murmura Amélie. Pourquoi nous laisseraient-ils le champ libre ? La Forteresse doit disposer d'une armée de gardes. . .

— Je ne doute pas que nous finirons par les croiser, dit Barne qui marchait à ses côtés. En tout cas, nous sommes entrés, c'est déjà ça. Et maintenant ?

— Eh bien, nous devons trouver à quel endroit est cachée l'Épée. Nous y sommes parvenus à la Fabrique Adabra, alors pourquoi pas ici ? Pod ?

Amélie jeta des regards à droite et à gauche pour localiser leur compagnon. Celui-ci les devançait de plusieurs mètres : il avait participé au défonçage de la porte et se trouvait dans la première ligne des manifestants.

— Pod ! l'appela Amélie.

Il se retourna et fit un signe de la main à ses camarades. Mais avant qu'il n'ait pu faire un pas dans leur direction, quelque chose se passa. . . quelque chose qui n'augurait rien de bon : le sol se mit à trembler et on entendit un bruit continu et sourd, comme le son d'une locomotive qui approche. Le système de défense de la Forteresse se mettait en place. . .

Les statues de guerrières commencèrent à se craqueler, dégageant de petits nuages de poussière. Puis, après quelques instants pendant lesquels les manifestants assistèrent impuissants à la scène, les statues explosèrent et libérèrent leurs prisonnières : des guerrières de plus de deux mètres de haut, armées de piques et montant des chevaux ailés.

— DES VALKYRIES ! s'exclama Amélie.

En quelques secondes, une nouvelle bataille éclata. Les pégases s'envolèrent : survolant la foule, les valkyries se mirent à asséner

des coups de piques vers le bas. Les manifestants, quant à eux, lançaient tous les projectiles qui leurs passaient sous la main vers leurs hargneuses assaillantes.

— Pod et toi, essayez de localiser l'Épée ! lança Amélie avant de s'envoler. Plus vite nous l'aurons, meilleures seront nos chances de vaincre les saletés qui défendent la Forteresse !

En un instant, elle était partie, à nouveau dans les airs, à nouveau prête à risquer sa vie pour combattre des créatures aux pouvoirs mortels. Barne s'élança à travers la foule en se baissant pour tenter d'échapper aux assauts des valkyries. Pod était en mauvaise posture et se protégeait le visage des mains.

— Pod ! s'écria Barne en le rejoignant. Viens avec moi ! Il faut trouver l'Épée !

— Je suis un peu occupé ! dit le gnome en évitant de justesse un coup de lance.

Barne jeta un regard autour de lui. Amélie était aux prises avec l'une des valkyries et tentait de lui lancer des sorts tout en évitant de se faire transpercer. Jasione, quant à elle, était hors de vue.

— Viens !

Il attrapa Pod par le bras et se mit à courir, zigzaguant entre les combattants. Ils s'engouffrèrent dans un des deux couloirs latéraux par lesquels d'autres de leurs camarades se faufilaient pour échapper aux créatures volantes. Le couloir distribuait les différentes pièces du rez-de-chaussée et menait à plusieurs cages d'escaliers.

— Tu te souviens de ce que tu as fait à la Fabrique Adabra, avec cet ordinateur ? Tu pourrais le refaire ?

— Deviner le mot de passe ? dit Pod d'un air incrédule. J'ose espérer que les employés d'ici sont un peu moins branques... c'est quand même le siège de la Bourse Mondiale !

— Mais il *faut* qu'on trouve l'Épée, vite !

Pod resta pensif quelques instant puis dit :

— Essayons déjà de trouver un ordinateur. Je... ATTENTION !

Pod se jeta contre Barne et le poussa sur le côté. Celui-ci tomba à la renverse et vit la lance d'une des valkyries traverser l'endroit occupé par son abdomen une demi-seconde plus tôt. . . et où se trouvait à présent le bras de Pod.

Il y eut un bruit de chair tranchée suivi d'un bruit sourd. Barne vit avec horreur une main tomber sur le sol : la lame avait perforé le bras droit de Pod de part en part et en avait arraché l'extrémité.

Le gnome ouvrit la bouche pour crier mais il avait le souffle coupé. Il s'écroula sur le sol en enserrant son moignon.

Barne se remit debout et s'interposa entre Pod et la valkyrie. Elle s'était posée et leur faisait face. Son apparence, monstrueuse, semblait spécialement conçue pour semer l'effroi : elle ressemblait à une géante avec des yeux sans pupille, vides et froids ; ses cheveux blancs dansaient anormalement sur ses larges épaules recouvertes d'une armure de métal ; sa monture, un pégase colossal, avait le même air féroce qu'elle.

Alors que Barne se préparait à esquiver un nouveau coup de lance tout en protégeant Pod, une aide inattendue se manifesta : Jasione, qui avait assisté à la scène de loin, avait fendu la foule pour porter secours à ses camarades. Elle était armée d'une batte de baseball – Barne n'avait aucune idée d'où et quand elle avait pu la récupérer. Sans hésiter, elle frappa de toutes ses forces les tibias du cheval ailé qui trébucha dans un hennissement de douleur.

La valkyrie roula à terre. Jasione ne lui laissa pas le temps de se relever : elle sauta sur son ventre et se mit à lui asséner des coups de batte de baseball sur le visage.

— SA... LO... P'RIE! ENLÈVE... TES... SALES...  
PATTES... DE... MES... POTES!

Elle avait ponctué chaque syllabe d'un nouveau coup de batte. Bientôt, la tête de la valkyrie ne fut plus qu'un amas informe de chair et d'os, aplati et éparpillé sur le sol. Jasione poussa un dernier juron et se releva.

Barne et elle se précipitèrent sur Pod, allongé contre le mur, qui tentait de contenir l'hémorragie provoquée par sa main tranchée.

— Jasione, murmura-t-il en arrivant à esquisser un sourire malgré la douleur insupportable qui tirailait son bras amputé, à vif. La vache... Une naine qui bousille une valkyrie à *la batte de baseball*... si j'avais su que j'verrais ça un jour...

— Ouais, si j'avais eu un flingue sous la main, ça aurait été moins salissant, dit Jasione impatientement. Bah j'ai fait avec c'que j'avais. Comme quoi ça m'aura quand même servi à quek'chose, d'avoir appris aux mômes de la cité à jouer au baseball, tiens.

— N'empêche... j'peux mourir en paix en ayant vu ça...

— Tu vas pas crever, Pod ! s'écria Barne. Tu vas pas crever !

Il devait pourtant reconnaître que Pod était dans un sale état et perdait beaucoup de sang. Il se releva et se précipita dans le hall où la bataille faisait toujours rage. Plusieurs valkyries avaient été désarçonnées et se battaient maintenant contre des manifestants armés de barre-à-mines et d'armes contondantes de fortune.

Barne leva les yeux et scruta les airs. Où était-elle donc ?

— AMÉLISE ! hurla-t-il.

Sa voix peinait à couvrir le tumulte qui régnait. La fée l'entendit malgré tout et refit son apparition.

— Amélie ! Vite ! Pod est blessé ! Salement !

Sans poser de question, Amélie, toujours en vol, fonça vers l'embrasement où Jasione veillait encore sur Pod. Barne courut derrière elle mais avant qu'il n'ait pu les rejoindre, une autre valkyrie se posa devant lui, brandissant sa lance.

— Espèce de, commença-t-il, mais il ne termina pas sa phrase et fit une roulade sur le côté pour éviter l'assaut de la guerrière.

Il ressentit une douleur à l'épaule : il avait roulé sur un débris en pierre, un reste d'une des statues d'où étaient apparues les valkyries. Il attrapa le morceau de pierre et se mit en position d'attaque, face à son assaillante. C'était le moment de réitérer ce joli tir de pavé qu'il avait réussi à l'extérieur. Oui, mais ce tir était contre un policier en incapacité d'attaquer, pas contre une créature démoniaque comme celle-ci...

Tout à coup, une clameur s'éleva dans le hall. Barne eut à peine le temps d'en comprendre la raison : des gerbes de lumières traversaient la pièce et s'abattaient sur les valkyries. Celle qui le menaçait reçut un rayon d'un bleu très pâle et, après avoir poussé un gémissement inhumain, se retrouva prisonnière d'une épaisse couche de glace.

*Les magiciennes étaient entrées !* Avec le Groupe Anti-Terroriste en déroute, le bouclier anti-balles n'était sans doute plus nécessaire à l'extérieur ! Les magiciens avaient rejoint les combattants dans la Forteresse : des rayons de glace, des boules de feu, des éclairs d'énergie... tous les sorts d'attaque les plus sophistiqués et les plus puissants étaient mobilisés pour vaincre les valkyries.

Barne comprit, en voyant Carmalière accourir vers lui, que c'était iel qui avait tiré le rayon de glace qui avait neutralisé son assaillante.

— Barne ! s'écria celui-ci. Tout va bien ?

— Moi ça ira. Par contre, Pod... Venez !

Alors que le reste de la foule achevait les valkyries, ils rejoignirent Amélie, Pod et Jasione. Le jeune gnome était encore conscient, mais à peine. Il était blanc comme un linge. Son moignon était enveloppé dans un morceau de t-shirt.

Amélie se tourna vers Carmalière.

— J'ai refermé la blessure, mais je n'ai rien pu faire pour sauver sa main, dit-elle avec tristesse. Est-ce que par hasard, tu saurais...

La magicienne hocha la tête en signe de dénégation. Jasione semblait sur le point de pleurer de rage.

— C'est pas grave, fit Pod faiblement, j'apprécie quand même le coup de main.

Il jeta un regard à ses compagnons, le regard vague, et émit un petit rire. Amélie lui a fait un sort antalgique, comprit Barne, il plane. Pourtant, le gnome semblait lucide.

— Bon, continua-t-il en se forçant à avoir l'air en forme, on va la chercher... cette putain d'Épée ? J'la porterai de la main gauche...

s'il le faut. Dans tous les cas... hors de question d'avoir perdu la droite pour rien !

---

La Forteresse était prise. Ou, tout du moins, le rez-de-chaussée était pris. Les valkyries vaincues, les manifestants s'appliquèrent à installer une partie du campement à l'intérieur et à occuper le hall tout comme ils occupaient la place.

Une grande partie du hall fut reconverte en dispensaire improvisé. Amélie, Luminy et d'autres êtres magiques soignaient les nombreux blessés. Les luxueuses banquettes en cuir qui, d'ordinaire, n'accueillaient que les riches fessiers de *traders* et de banquiers, servaient maintenant de brancards. Tant pis pour les taches de sang...

On allongea les morts dans une pièce à l'écart. Ils étaient tous identifiés et veillés par ceux de leurs camarades qui leur avaient survécu. Barne se rendit dans la pièce pour les voir : pour voir le visage de chacun d'entre eux et ne jamais les oublier. Jeunes, vieux, humains, elfes, femmes, hommes... s'il y avait bien quelque chose qui ne faisait aucune discrimination, c'était la mort.

Pod se remettait tant bien que mal de son amputation. Malgré le traumatisme que représentait la perte de sa main, le gnome semblait déterminé à garder le moral. Barne était époustoufflé par les nerfs d'acier de son compagnon : il était convaincu que lui, en de pareilles circonstances, se serait recroquevillé en position fœtale et se serait muré dans le désespoir. Pod, non. Il avait simplement tenu à s'isoler un moment dans une des pièces du rez-de-chaussée. Personne ne lui en avait tenu rigueur...

Le reste du groupe, accompagné par Eluor et Luminy, était rassemblé dans le couloir, celui où Jasione avait tué la valkyrie, pour faire le point : leur quête était loin d'être terminée et il leur fallait maintenant localiser l'Épée des Serfs et s'en emparer.

— Les étages supérieurs sont bouclés, dit Eluor. On pense que la grande majorité des cadres de la Forteresse s'y sont retranchés. A priori, il y a aussi des journalistes, puisque certains sont interviewés en ce moment même sur des chaînes d'info...

— Sans blague ? fit Barne avec des yeux ronds.

— On n'arrête jamais la com', même en temps de guerre... *sur-tout* en temps de guerre. De notre côté, on a pas mal de manifestants échaudés qui veulent défoncer les portes.

— Inutile de lancer la chasse aux sorcières, balaya Carmalière. On n'va pas risquer un massacre de *traders* en direct. C'est l'Épée qui nous intéresse.

— Je suis d'accord, dit Eluor, et il y a peu de chances qu'elle soit cachée dans les étages, de toute manière : les coffres, les pièces sécurisées, tout cela se trouve plutôt dans les sous-sols.

— De ce côté-là, remarqua Luminy, rien n'est fait. On occupe le hall, le rez-de-chaussée devrait être à peu près sécurisé... mais pour ce que l'on en sait, le reste du bâtiment grouille encore de gardes... voire de trucs pas joyeux du genre valkyries, si vous voyez c'que j'veux dire...

— On s'en occupera, fit Amélie avec assurance. Seuls, je veux dire.

— Il serait plus prudent de prendre du renfort, dit Carmalière.

— Non ! trancha Amélie. Assez de gens sont morts pour notre quête. Entrer dans la Forteresse nécessitait un coup de force, c'est certain. À présent, nous serons plus efficaces en infiltration...

Barne sentit poindre une certaine frustration en Carmalière qui n'avait pas l'habitude d'être contredit par sa camarade de longue date. Amélie n'en tint pas compte et poursuivit :

— Eluor, Luminy : les flics ont essayé une défaite, mais ils ne vont pas en rester là. C'est tout l'appareil d'État que nous avons en face de nous. Nous avons gagné cette bataille parce qu'ils avaient incorrectement évalué la menace que nous représentions, mais ne nous y trompons pas : s'ils y mettent les moyens, ils nous vaincront.

Il faut que la Forteresse et la place tiennent, au moins le temps que nous prenions l'Épée.

— Elle tiendra, répondit Luminy. Leur lâche attaque et notre victoire ont été télévisées : pas mal d'hésitants vont basculer de notre côté à présent. La foule des manifestants va grossir.

— Ne tardez pas trop, tout de même, ajouta Eluor. Je crains moi aussi la réplique de l'État. Le bain de sang n'est pas loin. . .

— Il a même déjà commencé, dit Amélie en jetant un regard à ses propres habits tachés du sang des blessés qu'elle avait soignés.

— Si je comprends bien, dit sombrement Barne, tout repose sur nous quatre à présent. . .

— Comment ça, « nous quatre » ? s'écria une voix.

Ils se retournèrent : Pod se dirigeait vers eux d'un pas résolu. Il avait retrouvé des couleurs. C'est dingue ce qu'on récupère vite, à son âge, pensa Barne.

— Vous pensez peut-être que vous allez m'évincer à deux pas de la victoire ? En plus, à vous quatre, pardon, mais vous irez pas loin. . . vu que vous ne savez pas où se trouve l'Épée.

— Parce que toi, tu le sais ? demanda Carmalière.

— Bien sûr, dit le gnome d'un air faussement blasé. Vous pensiez que j'étais parti enfilez des perles ? Bon, d'accord, j'ai mis un peu plus de temps que l'autre fois, puisqu'il a fallu que j'utilise ma main gauche pour gérer le clavier et la souris. . . mais tout de même.

— Tu t'es à nouveau connecté à un ordinateur mal sécurisé ? demanda Barne avec des yeux ronds.

— T'as même pas idée, je crois.

— Encore un mot de passe ultra-simple ? hasarda Amélie.

— Ah non, fit le gnome en secouant la tête, question sécurité, il était au top : des caractères alphanumériques, des caractères spéciaux, très long, très compliqué. Tellement compliqué qu'ils l'avaient écrit sur un post-it collé sur le mur, histoire de bien s'en souvenir. . .

— Roh les cons ! s'exclama Eluor.

Il y eut quelques éclats de rire. Ce genre de situation était d'autant plus cocasse que le budget dédié à la sécurité informatique dans un tel édifice devait être faramineux. Oui mais voilà, en sécurité, il suffit d'un maillon faible dans la chaîne pour que tout s'écroule... et lorsque la chaîne comporte un facteur humain – ou elfe, ou gobelin, etc. –, les chances d'y trouver un maillon faible sont décuplées.

— Bon, bon, bon ! fit Carmalière avec impatience. Alors ? Où est-elle ?

— Au deuxième sous-sol, répondit Pod, escalier B2. Dans une section de haute sécurité, si j'ai bien compris. Le contraire m'aurait étonné...

Eluor et Luminy retournèrent vers le grand hall. Bien qu'ils eussent insisté de longues minutes pour venir également, Amélie avait fini par convaincre Luminy de rester : les deux seules fées présentes ne pouvaient quitter toutes deux les blessés qui requéraient encore de l'attention. Eluor, quant à lui, fut convaincu par Carmalière, au moyen de notions relativement abstraites pour Barne, comme la nécessaire cohésion de groupe et le besoin d'un représentant de la FNT au sein des manifestants... tout cela ressemblait bien plus à des manœuvres politiques qu'à de véritables arguments, mais il commençait à être habitué, de la part de Carmalière.

La compagnie fila de son côté, Pod en tête. Ils dévalèrent un étage et pénétrèrent dans un couloir borgne : ils étaient passés sous le niveau de la surface.

Les couloirs restaient aussi imposants et grandiloquents que ceux du rez-de-chaussée : les plafonds étaient hauts et soutenus par d'immenses colonnes de pierre. Les pièces étaient éclairées par de fausses torches enflammées qui, à bien y regarder, semblaient simplement composées de diodes électroluminescentes.

Carmalière posa un doigt sur sa bouche pour leur faire signe de ne pas faire de bruit et ils avancèrent. Pod indiquait les directions. À l'intersection de deux couloirs, ils entendirent des pas et se figèrent, adossés à une colonne. Deux orques bifurquèrent. Ils étaient

habillés comme des policiers, à la seule différence que leurs uniformes étaient noirs et non bleus. Ils eurent à peine le temps de se rendre compte de la présence de la compagnie : Jasione frappa l'orque le plus proche au visage avec sa batte de baseball et Amélise envoya une poignée de poudre sur le second.

Le premier poussa un grognement étouffé et tomba à terre, sonné, le visage en sang. Le second s'écroula sans un bruit, endormi.

— Si un jour, on doit être ennemis, fit Barne à voix basse, pitié, laissez Amélise s'occuper de moi.

— Ha ! ricana Jasione. C'est sûr qu'j'ai pas des méthodes de fée, moi. . .

Ils récupérèrent les armes de poing transportées par les gardiens orques et déplacèrent leurs corps derrière la colonne.

— Ça ne trompera pas grand monde, dit Carmalière, mais ça nous laissera un peu de temps.

Ils reprirent leur route mais s'arrêtèrent presque immédiatement : des pas précipités résonnaient au bout du couloir. Ils trouvèrent une cachette similaire à la précédente et attendirent. Des voix d'orques retentirent :

— . . . simplement m'enfermer avec les autres cadres, à l'étage !

— Je persiste à dire, Monsieur, que nous devrions évacuer le bâtiment. Nous ne pouvons pas assurer votre sécurité. . .

— Foutaises ! s'exclama la première voix. Ce ne sont pas quelques révolutionnaires de pacotille qui. . .

Carmalière jeta un œil à ses compagnons et bougea ses lèvres sans émettre de son : *maintenant* !

Toute la compagnie surgit hors de la cachette : Barne et Pod pointaient leurs pistolets fraîchement dérobés vers les orques. Ceux-ci étaient trois : deux gardiens et un autre, habillé en costume, qui devait être un cadre de la Forteresse.

— Qu'est-ce que. . .

Carmalière pointa son bras en avant : une petite boule de lumière bleue en jaillit et se fracassa contre la gorge du cadre. La voix de celui-ci s'éteignit et il continua d'agiter les lèvres sans effet : il ne pouvait plus parler. Barne se rappela sa mésaventure dans les vestiaires de la Bibliothèque Nationale des Prud'Orques, lorsque Carmalière avait utilisé un sort similaire contre Pod et lui-même.

Les deux gardes avaient déjà leurs armes dégainées et les levèrent... trop tard. Jasione et Amélie avaient profité du moment de flottement pour se jeter sur eux et leur réservèrent le même traitement qu'aux gardes précédents...

Le cadre était aphone et ses deux gardes du corps inconscients : la menace était évitée.

— Heureusement que vous les avez maîtrisés, dit sombrement Barne. J'avais moyennement envie de commettre un deuxième meurtre quelques heures à peine après mon premier.

— Moi, fit Pod, de la main gauche, j'aurais sans doute touché le plafond...

Sans prévenir, Jasione envoya un violent coup de batte dans les tibias du cadre orque qui tomba à genoux et eut le visage déformé par la douleur : il aurait hurlé s'il avait en capacité de le faire.

— Jasione ! s'indigna Amélie.

— Bah quoi ?

— Il est désarmé et inoffensif !

— Et alors ? C'est une crevure d'orque. Un qu'a jamais beaucoup reçu de coups, s'tu veux mon avis... ça lui f'ra les pattes. Et encore, j'suis souple, vu qu'de not'côté, on a un pote avec une main d'moins.

Amélie lui lança un regard sévère qui signifiait « ce n'est pas une raison » mais ne répliqua pas. L'orque se traîna contre le mur et s'y appuya, se massant les jambes. La compagnie s'approcha et Carmalière s'accroupit pour se mettre à sa hauteur.

— Les révolutionnaires de pacotilles vous passent le bonjour, lui dit-iel. Vous auriez dû écouter vos employés, ils étaient de bon conseil.

L'orque le regardait avec une haine non-dissimulée dans les yeux. Il ouvrit à nouveau la bouche mais rien n'en sortit.

— Je suis désolée, dit Carmalière, mais je ne pouvais pas vous laisser donner l'alerte. . . ne vous inquiétez pas, ce n'est pas permanent. Tenez-vous tranquille.

Il se mit à fouiller l'orque, passant ses mains dans chacune des poches. L'orque se laissa faire : que pouvait-il faire face à cinq assaillants armés, dont une qui n'hésitait pas à frapper avant de poser les questions ?

— Nous allons vous emprunter ça, dit le magicien en agitant le badge de l'orque sous son nez. J'imagine que ça nous permettra d'accéder à l'escalier B2 ?

L'orque dévisagea chacun des compagnons dans un air de défi et ne répondit pas. Amélie s'approcha et leva les mains : l'orque dût comprendre qu'un sortilège de vérité approchait, puisqu'il se décida à répondre immédiatement et opina du chef.

— Très bien, dit Carmalière. En vous remerciant. . .

— Vous. . .

L'orque retrouvait peu à peu sa voix. Elle n'était encore qu'un murmure rauque.

— Vous n'arriverez. . . jamais. . . à atteindre. . . l'Épée.

— Vous n'êtes pas le premier à nous sortir des « jamais ». J'ai plutôt l'impression qu'aujourd'hui, c'est le jour où on réalise l'impossible. Oui, je crois bien que « jamais », c'est aujourd'hui. Au revoir.

Amélie appliqua à nouveau son sort de sommeil et la tête de l'orque tomba sur son épaule. Après avoir dissimulé son corps endormi ainsi que ceux des deux gardiens autant que faire se peut, la compagnie reprit sa progression.

Lorsqu'ils atteignirent la porte où était inscrit « B2 », Pod opina du chef : c'était l'endroit. Ils ouvrirent la porte.

Un long escalier se déroulait sous leurs yeux. Il plongeait vers l'obscurité et il était impossible d'en distinguer le bout : l'éclairage se composait uniquement de faibles lumières similaires à celles des panneaux indiquant les sorties de secours lors des coupures d'électricité. Ils s'y engagèrent.

Les marches défilaient sous leurs pas et leur champ de vision s'enfonçait dans les ténèbres. Après plusieurs minutes de descente, ils n'avaient toujours pas atteint l'étage inférieur. Susplicieux, Barne s'arrêta et toute la compagnie fit de même.

— La vache, s'écria Pod. Il mène au centre de la Terre, cet escalier ?

— Z'auraient pu mettre un ascenseur, grogna Jasione.

— Attendez une seconde, dit Barne qui avait un mauvais pressentiment.

Il se retourna. Le haut de l'escalier était devenu tout aussi obscur que le bas et il ne pouvait plus apercevoir la porte par laquelle ils étaient arrivés. Il remonta quelques marches et, d'un coup, il sut que son pressentiment était vérifié.

— Oh merde, murmura-t-il.

— Quoi ? demanda Amélie avec inquiétude.

— Viens voir.

La fée le rejoignit et poussa une exclamation de surprise.

— La porte ! Elle est à vingt mètres de nous !

— Quoi ? s'exclama Pod. C'est impossible ! Ça fait dix minutes qu'on s'en éloigne !

— Un escalier infini, déclara Carmalière, j'aurais dû m'y attendre...

— Mais c'est impossible ! répéta Pod.

— Non, répondit Carmalière, seulement magique. Le véritable support est sans aucun doute fini, mais grâce à un sortilège dont

j'ignore les détails, nous ne pouvons qu'arpenter éternellement les mêmes marches sans jamais nous éloigner du haut ni nous rapprocher du bas. . .

Iel ouvrit la main et généra un halo de lumière : le rayon ne traversa pas la frontière de l'obscurité et le champ de vision n'augmenta pas. Carmalière baissa le bras et le halo s'éteignit.

— Attendez une minute, fit Amélie.

Elle agita ses ailes et s'envola, filant vers le bas de l'escalier. Après quelques secondes, elle réapparut avec un air dépité.

— Alors ? demanda Barne au moment où elle se posait à ses côtés.

— J'ai volé assez loin et, lorsque je me suis retournée, vous étiez juste derrière. . . à quelques mètres seulement, comme si j'avais à peine avancé. Mince. . . il doit bien y avoir un moyen de venir à bout de ce sortilège !

Hélas, Carmalière avait l'air totalement démuni. Si même leur magicienne ne pouvait lutter contre cette magie-là, que pouvaient-ils faire ? Au moins, pensa Barne, nous ne sommes pas coincés *au milieu*, sans moyen d'en sortir. . .

— Et si vous restez là, lança soudain Jasione à Barne et Amélie, et que nous on descend : on d'vrait pouvoir aller plus loin, non ? Tant qu'vous voyez la porte et qu'nous, on vous voit.

Barne n'était pas certain de saisir l'idée, mais il vit le visage de Carmalière s'éclairer.

— C'est une excellente idée, Jasione ! Oui, le sortilège ne trompe sûrement que nos sens. . . mais comme je l'ai dit, l'escalier *doit* avoir un support physique *fini*. La seule raison pour laquelle ce sortilège peut nous tromper, c'est que nous n'avons aucun point de repère visuel : chaque marche est semblable à la précédente et les lumières sont toutes espacées de manière égale. Vous l'avez constaté, je ne peux pas augmenter notre champ de vision. Je doute que nous puissions faire la moindre marque sur les murs. . . En revanche, si Barne et Amélie voient la porte. . . et que nous descendons jusqu'à la limite où nous voyons Barne et Amélie. . .

— Alors nous couvrons deux fois plus de distance, conclut Barne.

— Si on se sépare tous les cinq, poursuit Pod avec excitation, on a peut-être une chance de dépasser la longueur *réelle* de l'escalier ! Donc d'en atteindre le bas !

— Ouais, renifla Jasione, voilà, c'était à c'genre de truc que j'pensais.

— Allons-y ! dit Carmalière.

En moins de temps qu'il ne fallait pour le dire, Pod, Jasione et iel avaient repris leur descente. Après une vingtaine de mètres, Amélie leur cria :

— Stop ! On ne vous voit plus.

Pod remonta quelque marche et sa silhouette devint à nouveau visible.

— Très bien ! fit la voix de Carmalière qui résonna dans l'escalier. Pod, reste ici. Je continue à descendre avec Jasione !

Pendant que les bruits de pas retentissaient de plus en plus faiblement, Barne se retourna : la porte d'entrée était toujours là. De l'autre côté, en bas, Pod était également visible.

— On y est !

La voix de Carmalière était à présent beaucoup plus distante, mais ils l'entendaient malgré tout assez clairement.

— On a atteint le bas ! continua-t-il triomphalement. Il y a une porte ! Pod, tu nous vois toujours ?

— Oui, j'arrive !

— Attends ! cria Amélie. Laisse-nous te rejoindre d'abord... ce serait dommage que nous nous retrouvions coincés en haut et vous en bas...

Barne et Amélie dévalèrent eux aussi la cage d'escalier. La porte, derrière eux, disparut à nouveau de leur champ de vision. Barne essayait de ne pas penser à l'éventualité qu'ils ne puissent jamais la faire réapparaître et qu'ils soient coincés en bas.

Ils atteignirent Pod et poursuivirent la descente avec lui. Lorsqu'il furent arrivés au niveau de Carmalière et de Jasione, ils virent apparaître une large porte blindée à travers la pénombre. Ils s'en approchèrent, tout doucement, cette fois.

— Très bien, murmura le magicien. Nous avons survécu à un dragon, échappé aux tirs de la police, vaincu les valkyries, trompé les gardiens orques, résolu le problème de l'escalier infini... et cette fois, je pense que nous y sommes.

Les cinq compagnons se regardèrent. Derrière cette porte se trouvait peut-être l'objet tant convoité et la fin de leur aventure. S'il s'avérait qu'ils s'étaient encore fait doubler, comme à la Fabrique Adabra...

— *A priori*, dit Amélie qui avait les yeux fermés et semblait se concentrer, je ne détecte aucune forme d'ensorcellement sur cette porte. Elle n'a pas l'air piégée.

— Alors, c'est le moment de vérifier si ce badge vaut quelque chose, dit Barne.

Carmalière prit une profonde inspiration et mit sa main sur la poignée. Aucun piège, aucun éclair, aucune explosion ne vint l'interrompre : Amélie avait vu juste. Iel passa le badge sur le petit capteur à droite de la porte. Il y eut un bip et un léger déclic, puis la diode rouge s'éteignit pour laisser s'allumer une autre verte.

La magicienne ouvrit la porte. Le cœur battant, Barne contempla ce qui se trouvait derrière. Ils y étaient arrivés : *elle était là*.



---

## L'Épée, le forgeron et le tyran

---

Barne n'en croyait pas ses yeux : l'Épée des Serfs, le but de leur quête depuis le tout début, l'objet pour lequel ils avaient traversé tant d'embûches était là, quasiment à portée de main.

La pièce qui se présentait à eux avait un aspect particulièrement solennel : c'était une sorte de grotte aussi large que haute avec, en son centre, l'Épée, protégée par un dôme de verre de deux mètres de rayon. Ce dôme reposait sur une plate-forme circulaire un peu plus large qui était accessible par un pont de pierre. Autour de cette plate-forme et de ce pont, il n'y avait que du vide : les murs plongeaient vers le bas, et il était impossible d'y voir quoi que ce soit après quelques mètres. Le gouffre aurait tout aussi bien pu plonger jusqu'au centre de la Terre, encore qu'aucune lueur de lave ne s'en échappât.

— Il y a un... commença Amélie.

— Oui, confirma Carmalière, je l'ai senti aussi. Un champ d'annulation magique. Nous sommes sans défense ici... et sans capacité d'attaque.

Le magicien jeta un regard à Barne qui restait de marbre : pour un inerte, la présence ou l'absence d'un champ d'annulation magique n'avait aucune importance.

Le gouffre sans fond plongé dans le silence inquiétait chaque membre de la compagnie ; aucun ne semblait vouloir poser le pied en premier sur l'étroit pont de pierre. En retenant son souffle, Barne finit par sauter le pas – littéralement.

Le pont ne se déroba pas sous son pied et ce fut donc avec plus de confiance qu'il y posa le second. Ses compagnons le suivirent et ils traversèrent avec prudence.

— À votre avis, fit Barne en s'arrêtant à quelques centimètres de la plate-forme, est-ce que ce dôme est enchanté ? *Protégé* par un enchantement, je veux dire ?

— Le contraire m'étonnerait, murmura Carmalière. Ils n'auraient pas *simplement* mis l'épée sous vitrine. . . ce dôme doit nécessairement servir de protection.

— Si le verre est blindé, remarqua Amélie, c'est déjà une protection. Pod, Barne, vous avez toujours vos flingues ?

Barne donna le sien à Amélie en lui signifiant qu'il se sentait moyennement à l'aise à l'idée de tirer à bout portant sur une vitre blindée : et si la balle rebondissait ? Le jeune gnome, quant à lui, avait les sourcils froncés et observait la vitre avec suspicion.

— Pod ? répéta Amélie.

— Cette vitre. . . elle est bien magique, murmura le gnome. Je sais ce que c'est.

— Vraiment ? dit Carmalière en levant un sourcil.

Le fait que Carmalière soit mis en défaut sur un sujet qui touchait aux objets magiques avait en effet quelque chose de singulièrement surprenant.

— Oui, dit le gnome. J'ai vu des tas de dispositifs de ce genre quand je bossais à la Bibliothèque Nationale des Prud'Orques. C'est un Dôme de Propriété Réservee.

— Traduction ? demanda Jasione.

— Eh bien, c'est simple : la vitre est infranchissable pour qui-conque n'est pas le propriétaire légitime de l'objet entreposé à l'intérieur. C'est un sort très complexe et coûteux, mais diablement efficace...

— J'imagine que c'est inviolable ? fit Barne.

— Pour ce que j'en sais, oui. D'autant plus parce qu'il est combiné au champ d'annulation qui rend tout autre sort difficilement réalisable. À moins d'avoir toute une équipe...

— *Toute une équipe de magénieurs*, acheva Barne. Je commence à avoir l'habitude.

— Non mais ces salauds se croient réellement les propriétaires légitimes de l'objet ? s'écria Amélie. Quelle arrogance !

— Justement, murmura Pod, si l'on part du principe que cette épée appartient légitimement aux dominés... alors nous devrions pouvoir franchir le dôme.

Il tendit sa main gauche vers la vitre. Celle-ci se posa dessus, tout naturellement. Le visage du gnome se teinta de déception. Bien sûr, se dit Barne, cela aurait été beaucoup trop simple...

— Mais j'suis un stagiaire précaire avec une seule main et dont la copine est en taule ! s'écria Pod. Merde, dans le genre dominé, j'me défends, non ?

Un certain fatalisme s'abattit sur le groupe. Ils commençaient à envisager l'idée qu'ils ne pourraient pas contourner un dispositif de ce genre, tout comme ils n'auraient jamais pu désactiver le champ d'annulation dans l'avion, un peu plus tôt.

— On pourrait creuser et passer sous la bulle ? suggéra Jasione.

— S'ils ne sont pas trop idiots, fit Amélie, le dôme sera une sphère complète, à moitié enterrée.

— Bon, dit Barne qui s'impatientait, eh bien j'imagine que nous sommes fichus, n'est-ce pas ? Tout ce chemin, toutes ces batailles, pour se retrouver bloqués par un foutu morceau de verre !

Il lança un coup de pied rageur dans le dôme... et le traversa. Sous l'effet de l'élan, il perdit l'équilibre et tomba sur les fesses. Les autres poussèrent des exclamations de surprise.

Jasione et Amélie se regardèrent et, d'un même mouvement, posèrent leurs mains sur le dôme. Tout comme Pod, elles furent incapables de le traverser. Jasione décocha à son tour un coup de pied à l'édifice qui, cette fois, l'accueillit avec un bruit sourd et ne trembla même pas.

— Sans déconner ! protesta Jasione. T'vas pas me faire croire que t'es plus un exploité que moi ! Ou que l'golo !

— Allons Jasione, dit Amélie, ce n'est pas une compétition de misérabilisme, à celui qui sera le plus précaire... il doit y avoir une explication logique.

Barne sentit tout de même une pointe de déception dans la voix de la fée. Le seul qui était resté silencieux et qui n'avait pas bougé était...

— Carmalière, murmura Barne. Vous savez ce qui se passe ?

— Pas le moins du monde, mon cher Barne. Je ne peux que supposer que, puisque tu as été le déclencheur de cette aventure par ton litige avec Glormax – involontaire, j'en conviens –, tu peux être considéré comme le propriétaire légitime de l'Épée.

— C'est tordu, fit Barne, peu convaincu.

— Eh bah vas-y, s'exclama Pod. Entre dans le dôme !

Barne se releva. Ses compagnons retenaient leurs souffles. Il s'avança et, prudemment, leva le pied : il traversa le dôme sans difficulté et le posa de l'autre côté. Il fit un pas de plus et sentit le dôme traverser son corps : c'était assez étrange, il pouvait *sentir* l'intersection entre le verre et sa chair – intersection qui ne pouvait qu'être magique, les lois de la physique inerte l'interdisant. Il avait l'impression d'être traversé par un mince filet d'eau fraîche.

Lorsqu'il se retrouva de l'autre côté, il se retourna vers ses camarades : eux l'observaient, désormais séparés de lui par une couche de verre.

— Vous m'entendez ? dit-il.

— Le volume est un peu atténué mais à part cela, très bien, dit Carmalière qui avait effectivement une voix légèrement étouffée.

Barne se tourna vers l'épée. Elle était entreposée sur un coussin brodé rouge et or au sommet d'un socle de pierre. Elle était belle : une lame large et brillante et un pommeau simple, doré mais sans pierre précieuse ni ornement. Barne s'approcha doucement, le cœur battant. L'Épée était à portée de main, elle. . .

Tout à coup, un détail lui sauta aux yeux : tout en bas de la lame, juste au-dessus du pommeau, il y avait un dessin gravé. . . un hexagone allongé avec, à l'intérieur, un ours accompagné d'une épée. L'emblème des Mustii. De sa famille à lui. Sur l'Épée des Serfs.

Sous le choc, Barne recula. Comment cela était-il donc possible ? Par quelle coïncidence cette épée pouvait-elle avoir appartenu à. . .

Attends une seconde, se dit Barne. Une *coïncidence* ? Sûrement pas !

— CARMALIÈRE ! gronda-t-il soudain.

Les autres compagnons sursautèrent. La magicienne fit la moue. Iel eut l'air de penser : « ah. . . nous y voilà. »

— Pourquoi est-ce qu'il y a le blason de ma famille sur l'Épée des Serfs ?

Les autres ouvrirent de grands yeux pleins d'incompréhension. Le magicien ne répondit pas.

Puis, soudain, tout devint clair. Quel idiot Barne avait-il été, de faire confiance à Carmalière. . . Tout s'expliquait à présent : c'était pour cela que la magicienne tenait tant à ce que Barne se joigne à la compagnie. Pas pour ce stupide prétexte de la garder dans le droit chemin. . . Non, bien sûr ! Comment Barne avait-il pu avaler cela ?

— Vous vous êtes encore bien foutu de moi, lança-t-il avec un regard noir. Voilà l'unique raison de ma présence ici. La seule chose qui vous ait poussée à me convaincre de vous suivre. Pas ma soi-disante probité, pas ma capacité à vous raisonner. . . Non, rien du

tout ça. *Vous vous êtes bien foutu de moi!* Vous aviez simplement besoin de moi parce que je suis le propriétaire *légal* de l'Épée, n'est-ce pas ?

Jasione, Amélie et Pod tournèrent leurs regards vers le magicien. Carmalière continuait à fixer Barne avec sérénité.

— Le fait que tu sois effectivement le propriétaire légal de l'objet ne rend pas fausse l'explication que je t'ai donnée pour expliquer mon entêtement à te recruter, commença-t-il.

— Arrêtez vos conneries ! Reconnaissez au moins que vous m'avez menti.

— Si j'ai menti, dit Carmalière, c'est par omission.

Barne poussa un juron scandalisé.

— Vois-tu, poursuivit la magicienne sans y prêter attention, lorsque je t'ai raconté... lorsque je *vous* ai raconté, à tous, l'histoire de l'Épée des Serfs, j'ai omis de vous donner le nom du forgeron. Il s'appelait Mustii. Jorgon Mustii.

Barne ferma les yeux en essayant de contenir sa colère. Pour une omission, ç'en était une belle...

— Attends une seconde, interrompit Amélie. Tu sous-entends que le forgeron est un ancêtre de Barne, mais c'était un *elfe* : c'est même par sa nature d'elfe qu'il a pu créer l'Épée. Alors que Barne, sauf erreur, est un humain.

— Un elfe qui enfante avec une humaine donne naissance à un demi-elfe, expliqua Carmalière. Une demi-elfe et un humain engendrent un... je ne sais pas, un « quart d'elfe » ? Quelques générations de mélanges à dominante humaine, et les gènes elfiques deviennent négligeables. De toute façon, rares sont les êtres civilisés de Grilecques qui aient une lignée « pure » : nous sommes tous plus ou moins hybrides. C'est ce qui rend le discours du FIF d'autant plus inepte, notez.

— Le discours du... MAIS ON S'EN FOUT, DU FIF ! s'écria soudain Barne. VOUS M'AVEZ MANIPULÉ ! Et vous osez me regarder dans les yeux et parler de *mensonge par omission* ? Sérieusement ?

Carmalière poussa un soupir de lassitude.

— Tu veux toute la vérité, Barne ? Je vais te la dire. Oui, lorsque notre amie commune, Kildra, m'a parlé de ton litige avec Glormax, ton nom de famille m'a intrigué. J'étais certain de l'avoir entendu quelque part, mais où ? En fouillant dans ma mémoire, j'ai fini par repenser à cette vieille légende d'Épée des Serfs... son forgeron n'était-il pas un Mustii, lui aussi ? En faisant quelques recherches sur Internet, je suis tombé sur une rumeur qui prétendait que des informations sur cette épée étaient jalousement gardées à la Bibliothèque Nationale des Prud'Orques. Certes, ces rumeurs provenaient de sites un peu... *complotistes*, disons, mais ça valait tout de même le coup de vérifier. Tu étais mon arme secrète, mon atout dans la manche : une possibilité de récupérer l'Épée *légalement*. Alors j'ai un peu forcé le destin : je suis venu te voir pour te pousser à te joindre à moi. En revanche, il n'y avait aucune malhonnêteté de ma part : je n'ai fait que... que faire *coïncider* ton problème personnel avec ma quête de l'Épée des Serfs, puisqu'une visite à la BNPO était de toute façon nécessaire.

— Bien sûr ! Sauf que le document que nous avons récupéré s'est avéré inutile, obsolète ! En quoi mon problème personnel a-t-il été résolu ?

— Tu as mis un pain à Glormax, fit timidement Pod, c'est déjà une forme de résolution.

— Pas franchement celle que j'attendais ! Qu'est-ce qui vous empêchait de me dire toute la vérité, Carmalière ? Pourquoi ce mystère ?

— Pourquoi ? Pourquoi ne pas te révéler que ce forgeron, devenu un tyran haï par ses sujets et massacré par eux, était ton ancêtre ? Que cette Épée avait été le début d'une longue série de drames dont ta famille est la triste héritière ? J'espérais bien que tu n'aies jamais à l'apprendre et à devoir supporter un tel fardeau. Je redoutais d'être obligé d'utiliser ce lien du sang, cet atout dans la manche. Mais nous y voilà.

— Parce que vous croyez que j'me sens responsable de toutes les conneries faites par des ancêtres vieux de plusieurs siècles ? Si on devait répondre des crimes de toutes les générations précédentes, on prendrait tous perpét' !

— Soit. En revanche, apprendre que ton ancêtre est mort à cause de l'Épée, cela ne te dissuaderait-il pas de la prendre ?

Barne dévisageait Carmalière avec sévérité. Les autres membres de la compagnie n'osaient pas dire un mot et regardaient alternativement Barne et le magicien. Amélise semblait scandalisée : il était évident qu'elle n'avait jamais été au courant des manigances de Carmalière et qu'elle désapprouvait.

— Si vous vous souvenez bien, répondit enfin Barne, le simple fait de connaître la légende m'avait rendu réticent à rechercher l'Épée. Je devrais être encore plus inquiet par les conséquences parce que c'est un de mes ancêtres qui en a fait les frais le premier ? Vous me baratinez peut-être quand vous prétendiez que je devais être là pour vous empêcher de vous laisser emporter par le pouvoir de l'Épée, mais pour ma part, j'ai toujours dit clairement ce que j'en pensais.

Carmalière avait l'air de faire son possible pour prendre une expression repentante, mais iel sembla être soulagée. Ce qui ne fit rien pour calmer la colère de Barne. . .

— Très bien, dit la magicienne. Je conçois que tu me tiennes rigueur de ma. . . stratégie pour t'amener à acquérir l'Épée.

Barne réagit à cet euphémisme par une exclamation faussement amusée.

— Ceci étant dit, puisque, malgré mes craintes qui étaient donc injustifiées, cela ne change rien à tes intentions, poursuivit Carmalière, prends donc cette Épée et finissons-en.

Cette fois, ç'en fut trop : trop d'opportunisme, trop de mensonges, trop de manipulation. Barne fulminait.

— Alors c'est tout ? Je prends l'Épée parce qu'elle est à moi, de droit ? À cause d'une connerie de lien du sang, de ligne de succession ? Sans mérite, juste parce que je suis né dans la bonne famille ?

Pas pour mes qualités, pas pour ma bravoure, ni même pour ma droiture ? Après tous vos beaux discours sur l'égalité ; sur le besoin de renverser un ordre établi injuste ; sur l'importance des déterminismes sociaux dans les rapports de force... après tout cela, vous voulez faire la révolution en misant tout sur *un héritage* ? Sur le simple fait d'être allié avec un putain d'*élu* ? Ajoutez donc une prophétie à la con pour justifier ma présence, et on aura le combo gagnant !

— Cette épée t'appartient, mais c'est tout de même ton mérite qui t'as mené jusqu'ici, objecta le magicien. Tu as vaincu Morr Saraz, tu as...

— Oh oui, bien sûr ! Sauf que tout ce joli mérite n'aurait eu aucune importance si je n'avais pas été *bien né*, n'est-ce pas ? Jasione, Pod, Amélise... même vous, bon sang, Carmalière ! Vous avez tous autant de mérite que moi, sinon plus ! Nous en avons tous bavé, méchamment ! Pourtant, sur la dernière ligne, le mérite s'efface devant les droits du sang. Où est la justice là-dedans ? Quelle différence entre cette quête et l'organisation de la société que vous prétendez combattre, Carmalière ?

Et puis, dans un dernier accès de rage, il lança :

— Zarfok avait raison à votre sujet... après huit cents ans d'existence, vous n'avez aucune sagesse. Toute votre rhétorique bien ficelée, répétée année après année... vous ne la comprenez même pas vous-même. Sous vos grands airs de libérateur du peuple, à la première occasion, vous ne renverseriez la domination des orques que pour asseoir la vôtre, à n'importe quel prix. Qu'importe la manière pourvu qu'à la fin, ce soit *vous* le vainqueur !

La magicienne restait silencieux. Ce n'était pas un de ses silences habituels qu'il distillait pour se donner l'apparence de la réflexion et de la sagesse : Carmalière était véritablement en panne de répartition, séchée sur place. Ce ne serait pas Amélise, Pod ou Jasione qui viendraient à son secours, car tous semblaient acquis aux arguments de Barne.

Celui-ci lança un regard de défi à Carmalière.

— Vous voulez l'Épée des Serfs ? demanda-t-il d'une voix forte. Eh bien venez la chercher !

D'un coup, Barne se saisit de l'Épée dans l'intention de l'agiter au nez et à la barbe du magicien, lui qui ne pouvait l'atteindre. Seulement, au moment où sa main toucha l'objet magique, il y eut un grondement sourd qui fit sursauter toute la compagnie. La pièce se mit à trembler et le sol sous le dôme où se trouvait Barne se détacha du reste de la plate-forme : il s'éleva dans les airs, laissant le reste de la compagnie sur l'anneau périphérique.

---

La sphère de verre scintillait étrangement et volait vers le plafond.

— Barne ! s'écria Amélie.

Avant que Barne n'ait le réflexe de sortir du dôme, la plate-forme mobile où il se trouvait avait déjà atteint une altitude trop élevée pour qu'il en saute. . . d'autant plus parce qu'avec l'élan, il risquait fort de basculer dans le vide qui entourait l'anneau.

Il regarda au-dessus de lui. Dans le haut plafond de la pièce, un trou circulaire du même diamètre que celui du dôme s'était ouvert. . . De la lumière s'y infiltrait, une lumière qui semblait naturelle. Des voix s'en échappaient, des voix qui devenaient intelligibles à mesure que la distance diminuait. . .

— . . . une fois que nous aurons pris les voleurs qui se sont introduits ici en flagrant délit, disait une voix gutturale et grinçante, nous pourrions mettre un terme à cet irresponsable rassemblement d'émeutiers et. . .

Le dôme traversa le trou et vint s'immobiliser à l'étage supérieur. La scène qu'y découvrit Barne le laissa pantois. Il avait quitté une grotte sombre et mystérieuses pour atterrir. . . dans un luxueux bureau, moderne et flambant neuf, éclairé par une grande fenêtre avec une vue imprenable sur les immeubles de Dordelane.

Une dizaine de personnes étaient présentes, rassemblées autour de l'imposant meuble de bureau en chêne massif : des journalistes

accompagnés de preneurs de son et de cameramen. Et, dernière ce grand bureau de bois, l'être que Barne avait entendu parler, un orque, dominait la pièce. Une large hache d'arme était accrochée au mur derrière lui et rehaussait l'impression d'autorité qu'il dégageait : l'orque avait une carrure impressionnante, un torse et des bras de taille colossale ; ses traits durs et ridés entourés d'une longue chevelure grise traduisaient une force et une détermination sans pareil, son costume impeccable un rang social élevé.

Zad Fulmiark. PDG du conglomérat Orka Universa. L'un des êtres les plus puissants de l'oligarchie orquogobelinesque de la Terre de Grilecques. Comme par réflexe, Barne serra l'Épée des Serfs dans sa main.

L'atroupement de journalistes, coupés en pleine interview du PDG, regardaient d'un air halluciné Barne et le dôme qui venaient d'apparaître dans la pièce. Le silence s'était fait dans le bureau et l'on pouvait très légèrement entendre, à travers le double-vitrage, les bruits de la foule qui occupait le parvis.

Fulmiark toisa Barne un instant. Lui n'avait pas l'air surpris le moins du monde et afficha bien vite un sourire narquois. Si ce mécanisme menait à son bureau, il devait bien sûr le connaître. . . voire même l'avoir mis en place.

— Pris sur le fait, dit-il d'un air satisfait. Quand on parle du loup. Mesdames et messieurs les journalistes, j'espère que vous filmez. . . un flagrant délit en direct sur les chaînes d'information continue, nous n'aurions pu espérer mieux.

Barne transpirait abondamment. La situation n'avait rien de réjouissant pour lui, mais il était en plus *filmé* et diffusé sur tous les téléviseurs de la Terre de Grilecques. . .

Fulmiark se leva de son imposant fauteuil en cuir et fit quelques pas mesurés vers le dôme. Il était encore plus impressionnant debout.

— Bienvenue parmi nous, continua-t-il avec une délectation non dissimulée. Merci de nous honorer de votre présence, monsieur le voleur. . . ou devrais-je dire, monsieur *Mustii* ?

Il avait jeté un œil à l'avis de recherche posé sur son bureau. Barne déglutit avec difficulté.

— Nous nous sommes déjà croisés, bien sûr, ajouta l'orque.

Barne en avait un souvenir limpide. Le souvenir de Fulmiark accompagné de Glormax et de l'autre gobelin dont il avait oublié le nom, tous les trois pointant leurs pistolets vers Carmalière, Amélie et lui. . . avant que Pod ne les mette hors d'état de nuire. Toute la rancune de Fulmiark pour cette cuisante défaite était concentrée dans le regard assassin qu'il lançait à Barne.

— Je ne suis pas un voleur, arriva à dire Barne dans un souffle.

— Pardon ? dit Fulmiark en plaçant une main derrière son oreille dans un geste exagérément grotesque. Vous avez dit quelque chose, M. Mustii ?

— Je ne suis pas un voleur ! dit Barne d'une voix forte cette fois. Je suis l'héritier légitime de cette Épée.

Il en voulait toujours à Carmalière d'avoir misé leur quête entière sur ce fait. Seulement, il s'était fourré dans une situation où cela pouvait être sa seule échappatoire. . . même s'il n'en était pas fier.

— Allons bon, dit Fulmiark avec un petit rire adressé aux journalistes. Encore un petit révolutionnaire de salon qui a un peu trop le goût du romanesque.

Les journalistes se joignirent au rire de Fulmiark. Des rires forcés d'une manière à peine consciente : l'autorité dédagée par Fulmiark suffisait à rallier n'importe quel observateur passif à son opinion.

Pourtant, se dit Barne, tu le sais ! Tu le sais bien, que cette Épée est à moi ! Sinon, je n'aurais jamais pu pénétrer dans ce dôme de protection que tu as mis en place !

— Je dis la vérité. Ceci est un. . . un. . .

Comment Pod avait-il désigné le dispositif, déjà ?

— Un *Dôme de Propriété Réservée*. Je n'aurais pas pu m'y introduire si je n'étais pas le propriétaire légitime de l'Épée.

Fulmiark éclata cette fois d'un rire rauque et sonore qui fit sur-sauter les journalistes.

— Un joli conte, répondit l'orque. Malheureusement pour vous, non. Ce dôme est un dispositif de protection destiné à capturer les voleurs... et vous êtes coincé, mon cher M. Mustii. Pris au piège par votre propre imprudence.

— Quoi ? Je...

Ce n'était pas possible. Les autres n'avaient pas pu entrer dans le dôme ! Barne s'approcha de la paroi et tendit sa main gauche. Cette fois, il sentit le contact froid du verre : impossible de le traverser, il était bel et bien coincé.

Fulmiark se retourna vers les journalistes d'un air goguenard, les prenant à témoin. Barne entendait le bruit des appareils photos. Il était en train de passer pour un imbécile, sans doute devant des milliers voire des millions de personnes. Bien sûr, l'explication pour lui était évidente : le blocage du dôme faisait partie du piège.

— Pourtant, dit Barne d'une voix forte pour être bien sûr que tous les journalistes l'entendent, il y a le symbole de ma famille là-dessus. Vérifiez donc !

Il brandit l'Épée droit devant lui, de manière à ce qu'elle soit bien visible par tous les spectateurs. Si Fulmiark voulait se lancer dans ce petit jeu médiatique, il était hors de question de l'y laisser jouer seul. Le PDG lança un regard venimeux à Barne et perdit un peu de son assurance. Voilà au moins une chose que tu ignorais, se dit Barne. Si l'orque avait eu la crainte – justifiée – que l'héritier de l'Épée arrive jusqu'à elle, il n'avait en revanche pas deviné son identité.

Barne vit certains des spectateurs tapoter sur les écrans de leurs téléphones. Nul doute qu'ils envoyaient la requête « armoiries Mustii » à un moteur de recherche d'images...

— Quand bien même, se reprit Fulmiark. À supposer que cette épée ait bien appartenu à votre famille – il y a des siècles ! –, elle n'en a pas moins été acquise en bonne et due forme par la Fabrique

Adabra et confiée pour protection à la Bourse de Grilecques. Vous n'avez aucun droit dessus !

Barne remarqua que les journalistes semblaient nettement moins enclins à se ranger du côté du PDG désormais : son dernier argument avait été tiré du chapeau, à la va-vite, alors même qu'il avait juré, quelques secondes plus tôt, que la revendication de l'héritage de Barne sur l'Épée était irrecevable. Cela sonnait comme l'aveu d'une tentative de tromperie. Fulmiark faisait machine arrière et essayait de se rattraper aux branches.

— Vous avez raison sur un point, dit Barne qui repensait à sa conversation avec Carmalière. Je n'ai aucun droit dessus. Pas en tant que Mustii. Par contre, vous vous trompez : ni vous ni aucune corporation ne peut la revendiquer non plus. Vous l'appellez « l'Épée d'Émeute », mais nous lui donnons un autre nom : « l'Épée des Serfs ».

Barne parlait autant pour Fulmiark que pour les journalistes qui étaient pendus à ses lèvres... et surtout, pour le public des chaînes d'information continue qui devait l'écouter attentivement.

— Cette épée défend le dominé du dominateur, l'opprimé de l'opresseur, le sujet du tyran...

— JE NE SUIS PAS UN TYRAN ! gronda soudain Fulmiark d'un ton qui avait pourtant tout de tyrannique. ET JE NE VOUS OPPRESSE PAS !

— Ah non ? fit Barne. Je suis donc libre de partir ? Ce dôme dans lequel vous me retenez prisonnier n'est donc pas un outil de domination à mon égard ?

Le PDG ne dit rien. Les journalistes étaient passionnés et Barne n'aurait pas été surpris d'en voir certains sortir des pop-corns.

— Il y a un moyen simple de le savoir, dit-il.

Fulmiark plissa les yeux. Il avait compris où Barne voulait en venir. C'était un coup de poker, et ils le savaient tous les deux. Barne éleva l'Épée au-dessus de sa tête, parcourut l'assemblée du regard pour être certain qu'aucun n'en perdrait une miette. Puis il plongea

son regard dans celui, démoniaque, de Fulmiark, et abattit son arme en avant, d'un geste ferme et énergique.

L'Épée des Serfs traversa la paroi du dôme qui vola en éclat, faisant pleuvoir de minuscules morceaux de verre tout autour.



---

## Le choix de Barne

---

Le bruit que fit l'énorme vitre, brisée d'un coup d'épée, fut strident et peu naturel. Barne savait que la vitre était enchantée et qu'il aurait été impossible de la casser avec une épée classique... ou avec un fusil ou même un missile. L'Épée des Serfs avait ce pouvoir : le pouvoir de défendre l'opprimé. L'enfermement était une oppression pour le moins concrète...

Barne, triomphant, tenait l'Épée droite dans sa main. Il avait adopté une position de défi, la pointe de son arme orientée vers le visage de Zad Fulmiark qui semblait partagé entre la surprise et la colère. Il était dangereux pour Barne de provoquer ainsi l'ire du PDG : c'était un adversaire redoutable... redoutablement intelligent et, à en juger par son physique, redoutablement fort.

Comme Barne aurait pu s'y attendre, l'orque ne put contenir sa rage de voir un pauvre petit humain de pacotille le narguer ainsi, surtout devant des caméras qui retransmettaient le tout en direct. Il posa la main sur la lourde hache d'arme accrochée au mur et l'empoigna d'un coup sec, arrachant un morceau du support au passage. Il la pointa lui aussi vers le visage de son adversaire. Les journalistes, médusés, observaient la scène bouches bées : ils étaient sur le point d'assister à un combat à l'arme blanche entre un orque et

un humain. Le fait aurait été banal au Moyen-Âge ; il était inconcevable à l'époque moderne.

Fulmiark fit tourner la hache d'un air menaçant. À l'évidence, il était rompu au maniement des armes. . . contrairement à Barne, qui faisait son possible pour ne pas montrer sa peur. En y réfléchissant, il se dit qu'après tout, il avait bien vaincu Morr Saraz qui, lui aussi, savait se battre bien mieux que Barne. Par ailleurs, il n'était pas en possession d'une épée magique à ce moment là. Il serrait l'Épée des Serfs aussi fort que si sa vie entière dépendait de l'objet. . . ce qui n'était pas tout à fait faux.

L'orque se mit en position d'attaque. C'était le moment de vérité. . . Prenant appui sur ses larges mollets, il se propulsa en avant, projetant sa hache avec un mouvement de bras puissant et précis.

Barne, en temps normal, n'aurait jamais pu contrer une attaque si bien portée : il aurait été tué sur le coup, le crane fendu en deux. Pourtant, sans qu'il ne sache comment, sa main bougea toute seule et vint placer l'Épée sur la trajectoire de la hache, bien au milieu ; il y eut un « GLANG ! » sonore ; la hache rebondit mais l'Épée ne trembla pas. Barne n'avait même pas senti la violence du coup.

*Le pouvoir de l'Épée était réel.*

Il était même plus grand encore que ce que Barne avait imaginé. Il se sentit soudain plus confiant et déterminé qu'il ne l'avait jamais été. La sensation de maîtriser son destin, celle dont il avait eu un avant-goût lors de sa confrontation avec Glormax, l'envahissait.

Fulmiark recula, horrifié : il savait que Barne n'aurait jamais pu parer un tel coup par la seule force de son bras. Il comprenait, il savait ce qui était en train de se passer : la vérité, la terrible vérité s'insinuait dans son esprit comme un lent poison. L'Épée des Serfs. . . la légende. . . tout était vrai. Comprendait-il qu'il était en train de montrer au monde entier son indiscutable nature d'oppressur professionnel, tant par son déchaînement de violence que par l'inefficacité de ses attaques ?

Barne, lui, le comprenait mais, au fond de lui, une autre idée lui vint. Un déclic, une illumination : il savait comment gagner. L'Épée

lui donnait un pouvoir, certes, mais ce était qu'un outil, qu'une parade. Un tour de passe-passe. La victoire ne dépendrait pas d'une arme idiote, aussi magique soit-elle. La victoire ne dépendrait pas même de lui seul.

La victoire dépendrait des erreurs de Fulmiark.

Celui-ci n'était pas orque à abandonner si vite... il repartit bien vite à l'attaque. Barne devait bien admettre que le personnage était terrifiant et que, si lui n'avait pas été en possession d'un avantage tel que l'Épée, il aurait probablement fini par mouiller son pantalon...

Fulmiark tenta d'asséner des coups à Barne, attaquant de tout côté, tantôt à gauche, tantôt à droite, mais rien n'y faisait : Barne parait chaque coup... ou plutôt, *l'Épée* se mettait à chaque fois en travers de la hache. Barne sentait sur lui les yeux et les objectifs braqués des journalistes, mais il n'osait pas tenter le destin en cessant complètement de regarder son assaillant pour jeter un œil dans leur direction. Après tout, il ignorait jusqu'à quel point l'Épée pouvait le protéger...

— Vous vous fatiguez pour rien, Fulmiark, dit-il d'une voix assurée. Vous ne pouvez rien contre l'Épée.

— SILENCE !

C'était la seconde fois de la journée qu'un assaillant lui intimait de se taire de cette façon et il ne put s'empêcher de sourire, ce qui ne fit qu'ajouter à la rage de Fulmiark.

De nouveaux coups de hache plurent. Barne pouvait presque sentir l'Épée tirer sur son bras pour se positionner précisément aux bons endroits. Même si c'était la magie de l'objet qui faisait tout le travail, il trouvait malgré tout jubilatoire de voir Zad Fulmiark, le puissant, le dominant, le tyran, s'escrimer en vain.

— C'est drôle, fit Barne en envoyant rebondir un nouveau coup de hache d'un air faussement ennuyé. Vous n'avez pas l'air serein. On dirait presque qu'être réduit à l'impuissance vous agace... un manque d'habitude, sans doute ?

Cette fois, Fulmiark ne prit pas la peine de répondre et se jeta sur Barne de tout son poids : devant un mouvement aussi peu subtil, Barne n'eut même pas besoin de l'aide de l'Épée et se décala simplement de son axe. La hache du PDG vint s'abattre sur son beau bureau en chêne et le fendit en deux, projetant des copeaux de bois sur les journalistes. Ceux-ci eurent un mouvement de recul mais ne cessèrent pas d'enregistrer la scène pour autant.

Il y eut alors un bruit de pas précipités en provenance du couloir. Tous – Fulmiark et Barne compris – tournèrent la tête avec surprise, momentanément distraits du combat qui prenait place dans le bureau.

La haute double-porte s'ouvrit d'un coup et sa serrure sauta dans le même mouvement. Deux gobelins firent un vol plané à travers la pièce et vinrent s'écraser aux pieds de Fulmiark.

---

Les gobelins étaient sonnés et souffraient apparemment de nombreuses fractures.

— Qu'est-ce que... commença Fulmiark.

C'est alors que quatre personnes pénétrèrent dans la salle : Amélie, Jasione, Pod et Carmalière. Cela leur avait pris du temps mais ils avaient fini par localiser la pièce où Barne avait atterri. Plusieurs nouvelles blessures marquaient leurs corps : Jasione avait le visage noirci et une partie de ses cheveux avaient brûlé ; une entaille saignait sur la jambe droite de Carmalière ; les autres avaient également leurs lots d'égratignures supplémentaires. Barne ignorait par quels épreuves ils avaient dû encore passer pour arriver au bureau de Zad Fulmiark, mais le périple n'avait visiblement pas été de tout repos.

Le temps resta suspendu un instant : les journalistes avaient tourné leurs caméras vers les compagnons ; eux observaient la scène, incredulés, et tentaient de comprendre la situation ; Fulmiark dévisageait les deux gobelins qui se traînaient à ses pieds.

— Barne ! s'écria soudain Amélie en s'avancant.

— N’approchez pas ! prévint Barne. Je maîtrise la situation !

Amélie s’arrêta net, surprise. Barne plongeait son regard dans le sien puis fit un signe de tête en direction de l’Épée qu’il tenait toujours fermement. Devant son sourire, elle comprit.

— C’est M. Fulmiark contre moi, continua Barne en fixant l’orque. Personne d’autre.

Les deux gobelins à terre geignaient et Fulmiark leur cracha au visage :

— Vous avez entendu ? FOUTEZ LE CAMP D’ICI, VERMIS-SEAUX !

Barne vit les deux gobelins – probablement les gardiens du bureau de Fulmiark – se relever avec difficulté et déguerpir en passant d’un air craintif devant la compagnie.

Carmalière souriait en voyant Barne agiter l’Épée au nez et à la barbe de Fulmiark. Les autres avaient l’air plus inquiets mais restaient à distance, comme Barne le leur avait demandé.

— Monsieur, lança un journaliste en s’approchant de la compagnie, vous êtes bien le dénommé Carmalière ?

Alors que la magicienne allait répondre, Fulmiark se tourna vers le journaliste et, avec hargne, lança :

— Non mais dites-donc ! Vous comptez interviewer des *terroristes* dans *mon* bureau ?

Le journaliste sursauta et, choqué, fit quelques pas en arrière, pitteusement. Il alla se réfugier derrière sa collègue qui tenait la caméra.

— Dès lors que j’en aurai terminé avec M. Mustii, continua Fulmiark avec le ton d’autorité qui lui était propre, je m’occuperai de ce M. Carmalière et de ses sbires qui nous ont fait le plaisir de se joindre à nous.

— Lorsque vous en aurez terminé avec moi ? railla Barne. C’est-à-dire, « pas demain la veille », pas vrai ?

L'orque se retourna vers Barne et, comme s'il avait oublié qu'il n'avait aucun moyen de vaincre ce petit humain, il repartit à l'assaut. La hache tournoya et frappa violemment l'Épée des Serfs à plusieurs reprises. Les compagnons de Barne poussèrent des cris terrifiés lors des premiers chocs entre les lames, mais, très vite, ils comprirent que Barne n'était pas en danger.

Carmalière exultait : toute sa théorie sur cet objet légendaire se vérifiait. Pod, Jasione et Amélie assistaient à présent à la scène avec une certaine fascination : ce n'était pas tous les jours que l'on voyait un orque de deux mètres de haut se contorsionner, impuisant, pour tenter d'atteindre ce qui aurait dû être une proie facile.

— Allons, Fulmiark, dit Barne, soyez raisonnable. Vous allez littéralement vous épuiser à la tâche.

— Tu as bien trop confiance en toi-même ! gronda l'orque. Tu finiras par faiblir !

— Vous n'avez pas encore compris ? s'exclama Barne. C'est l'Épée qui me protège. Tant qu'elle sera entre mes mains, elle le fera : peu important ma force ou ma détermination. Les vôtres, par contre, vont décroître, immanquablement.

L'orque avait de moins en moins d'assurance et portait des coups de moins en moins précis, comme dictés par une colère aveugle : il ne cherchait plus à atteindre Barne, il voulait simplement montrer toute l'étendue de son potentiel de destruction. Malheureusement pour lui, c'était surtout son mobilier et les parois de son bureau qui en souffraient.

— Vous ne pouvez pas gagner, Fulmiark, dit Barne.

— Alors tue-moi ! s'emporta le PDG. Tue-moi, finis-en et va faire ta petite révolution ! Et lorsque tu auras terminé et que tu seras devenu le pire tyran de tous les temps, un autre te fera la même chose ! **TU N'ES RIEN SANS CETTE ÉPÉE !** Alors tue-moi et prouve à tout le monde qu'il y aura *toujours* un dominant !

— Non.

Barne avait prononcé ce mot à voix basse, mais il avait résonné dans toute la pièce comme s'il avait hurlé.

— Le système de domination s'arrête là, continua Barne calmement. Je n'ai pas l'intention de prendre votre place, Fulmiark.

— Tu la prendras, gronda l'orque d'un ton mauvais. Parce que le pouvoir de cette Épée te le permettra. . .

— Cette Épée ? Je me fiche de cette Épée ! Vous ne comprenez toujours pas, n'est-ce pas ? Cette Épée a été créée pour la défense, et c'est uniquement à cet effet que je m'en suis servi : pas une fois je ne vous ai attaqué avec, l'avez-vous remarqué ? Et je ne le ferai pas.

— Alors tu ne gagneras jamais, dit l'orque avec un sourire carnassier. Si tu te refuses à vaincre tes ennemis, tu es condamné à passer ta vie comme un rat que l'on chasse. Un vermisseau qui se débat en permanence sous les attaques de plus forts que lui !

Barne sentait grandir en lui une flamme, un besoin de dire ce qu'il avait à dire, de mettre des mots sur la réalité. Lui qui n'avait jamais été friand des grands discours se sentait à présent en pleine capacité et en légitimité d'affirmer sa position. Était-ce le pouvoir de l'Épée qui lui donnait cette assurance ? Ou simplement le fait d'avoir eu comme compagnon de voyage le loquace Carmalière ?

— Vous savez, vous avez parfaitement raison : l'Épée n'est qu'une protection temporaire, un recours nécessaire dans l'urgence mais inefficace sur le long terme. Quand on se brûle, on met de la pommade ; mais la solution à long terme, c'est de rester loin du feu, voire de l'éteindre. Cela fait des décennies que le peuple avance à couvert sous les attaques des puissants comme vous, Fulmiark. Il résiste tant bien que mal à votre tyrannie ; il fait grève lorsque vous attaquez un peu plus sa protection sociale ; il vote pour le moins pire de vos laquais en se berçant de la douce illusion qu'il vit en démocratie ; il se bat autant que sa condition le laisse se battre. . . mais il perd, en définitive, petit à petit, lentement mais sûrement. L'Épée des Serfs, même utilisée sans mauvaise intention, n'aura ja-

mais que le pouvoir de donner une protection supplémentaire, pas celui de supprimer la source du problème.

— J’imagine que « la source du problème », c’est moi ? raila Fulmiark.

— Pas tout à fait. C’est bien ce qui est le plus pernicieux : vous tuer ou même simplement vous destituer ne nous avancera à rien parce qu’un autre prendra votre place. Non, la source du problème, c’est le système qui permet votre domination : c’est parce que les gens que vous exploitez. . .

— Que j’exploite ? Je suis PDG d’un des plus grands groupes du monde ! pesta Fulmiark. Ces « exploités » dont tu parles, ce sont des milliers de gens que je fais vivre !

— Non, trancha Barne en secouant la tête, ce sont ces milliers de gens qui *vous* font vivre, vous. S’en rendraient-ils compte, si vous désertiez votre beau bureau sans prévenir ? Assurément non. Maintenant, imaginez un peu qu’aucun de ces milliers de gens ne vienne travailler, demain. . .

Fulmiark ouvrit de grands yeux. Barne se rendit compte que, malgré l’apparente naïveté de ce qu’il venait de dire, il avait mis le doigt sur l’une des plus grandes craintes de l’orque. Il se mit à parler un peu plus fort, pour que chacun des mots captés par des micros des journalistes soit bien intelligible.

— Quel formidable lundi ce serait, n’est-ce pas, si tous vos bureaux et vos usines restaient vides ? insista-t-il d’un ton moqueur. Nous ne sommes des *serfs* que parce que nous le voulons bien. Votre hégémonie n’est possible que par notre servitude volontaire. Je n’ai pas besoin de vous « battre », Fulmiark. Ce sont les milliers de gens qui le feront. En cessant d’accepter ce système, ce système qui *est* la source du problème. Nous ne pouvons pas vous battre par des armes, même magiques.

Il agita l’Épée comme si c’était un vulgaire plumeau.

— Ça, c’est votre jeu, vos règles. Cela fait des lustres que le peuple vous supplie de changer ces règles en venant vous affron-

ter sur votre terrain, mais vous comme moi savons que ça ne changera *jamais* rien. Alors, voilà ce que nous allons faire : nous allons faire sans vous. Construire autre chose, organiser une société à notre image. Nous n'aurons nul besoin de vous vaincre, puisque *votre* pouvoir ne repose que sur notre participation à *votre* jeu. Nous allons faire le nôtre, à côté. Tout le monde aura voix au chapitre. . .

Fulmiark laissa échapper un rire ironique qui laissait entendre qu'il doutait, lui, qu'on lui laisse voix au chapitre.

— Oui oui, continua Barne sans se laisser démonter, même vous. Même les orques, même les gobelins. Le problème, ce n'est pas d'avoir un M. Fulmiark à la tête de l'empire. Ce n'est même pas le problème des orques contre les elfes, des gobelins contre les humains : dans notre quête, nous avons été aidés par un orque et attaqués par des humains. Ce n'est pas ce que vous êtes qui importe, mais ce que vous faites : vous, en exploitant votre prochain ; nous, en acceptant cela. Eh bien, nous, nous allons faire autre chose. Quant à vous. . . il va vous falloir trouver une voie qui n'implique pas d'avoir l'ascendant sur des milliers de personnes. En êtes-vous capable ? Je vous souhaite bon courage, sincèrement. Pour le reste, c'est terminé, Fulmiark. Nous ne sommes plus des serfs. *Je* ne suis plus un serf.

— Ah oui ? vociféra Fulmiark. Il semble que votre fameuse *épée* prouve le contraire ! C'est bien vous qui l'appellez *l'Épée des Serfs* ! Dont acte !

Barne eut un petit rire soudain qui fit sursauter l'orque.

— Haha, mais ce n'est qu'un nom ! Le nom sous lequel nous la connaissons, certes. Mais que valent les noms lorsque le système représentatif sclérosé qui nous gouverne s'appelle « démocratie » ? Que valent les noms lorsqu'un adversaire syndicaliste est appelé « partenaire social » ? Lorsqu'on parle de « coût du travail » pour désigner ce qui est, en définitive, *notre niveau de vie* ? Lorsqu'on appelle un travailleur « salarié », pour le mettre avant tout dans la position passive du demandeur de l'argent et non dans celle, active, de celui qui crée la richesse ? Les mots disent ce qu'on veut

bien leur faire dire, et cette Épée continuerait à s'appeler l'Épée des Serfs même entre vos sales pattes, Fulmiark. Le serait-elle pour autant ?

— Très bien, trancha l'orque. Si les combats rhétoriques vous ennuient, coupons court, et tenons-nous en aux faits ! *Serf* !

Après avoir craché cette dernière invective, Fulmiark leva sa hache droit au-dessus de son crâne où de longs cheveux gris étaient collés par la sueur. Barne était prêt, car tout allait se jouer à ce moment. Il pressentait ce qui allait se passer mais il avait peur : si sa théorie sur l'Épée était juste, il gagnerait mais aurait de grandes chances de mourir dans le processus. S'il s'était découvert une réserve de courage dont il ne soupçonnait pas l'existence, il n'était pas pour autant un héros qui accueillait la mort avec gloire et honneur.

L'arme de l'orque brillait, surplombant un Barne qui semblait plus que jamais minuscule devant Fulmiark. Il tendit le bras et positionna son Épée à l'horizontale, barrant l'accès à son visage. Comme au ralenti, la hache effectua un quart de rotation et plongea sur l'Épée, Fulmiark concentrant tout son poids et toute sa haine dans ce coup.

Cette fois-ci, Barne ressentit toute la violence du choc et fut projeté en arrière, tombant au sol. Simultanément, un autre phénomène se produisit : lorsque la hache de Fulmiark toucha la lame de l'Épée, il y eut une sorte d'éclair de lumière. Un souffle semblable à celui d'une explosion balaya la pièce et, d'un coup, la lame de l'Épée se désintégra, s'éparpillant en de fines lamelles de métal. Seul le manche, que Barne gardait toujours serré dans ses mains, était resté intact. L'Épée des Serfs était détruite.

Un silence de mort saisit le bureau. Fulmiark avait un air triomphant sur le visage mais il comprit bien vite que cette victoire ne faisait que confirmer la réalité décrite par Barne : qu'il avait *réellement* cessé d'être sous sa coupe... et que la relation de domination qu'il entretenait avec ses semblables reposait en grande partie sur leur docilité. La servitude volontaire dont la majorité n'avait pas

conscience. Une réalité qui avait été diffusée en direct sur les téléviseurs du monde entier.

De rage, Fulmiark leva sa hache d'un geste brusque en poussant un grognement sonore. Il était prêt à asséner le coup de grâce à Barne, assis au sol devant lui, impuissant. Il y eut un tonnerre de protestations scandalisées dans l'assistance.

De surprise, l'orque suspendit son geste et jeta un regard incrédule à la foule qui le regardait, horrifiée par ce qu'il s'apprêtait à faire.

— Attention, Fulmiark, murmura Barne. Pas de geste inconsidéré. Vous n'iriez tout de même pas *assassiner* un employé de bureau désarmé devant témoins ? C'est vous qui parliez de flagrant délit, tout à l'heure. . .

Le PDG resta un instant immobile, sa hache toujours brandie en l'air. Barne avait le sentiment que, sous le coup de la colère, il n'hésiterait pas à effectivement l'assassiner en direct à la télévision, malgré les conséquences : sa fierté d'orque pouvait le pousser à préférer la prison au déshonneur d'être vaincu – moralement – par un faible être humain.

Pourtant, il finit par laisser retomber ses bras le long de son corps et sa hache dans une position non menaçante. Barne ne laissa pas paraître le fait qu'il était soulagé. Il se releva doucement, sans quitter l'orque des yeux. Celui-ci gardait son regard dur et soutenait celui de Barne, mais il ne faisait que sauver les apparences.

— Vous avez perdu, Fulmiark, murmura Barne. Je n'ai pas besoin de vous transpercer avec une lame pour vous tuer. Vous n'avez pas perdu parce que je suis plus fort que vous ou parce que je suis plus malin. Vous avez perdu. . . *vous allez perdre* parce qu'il suffit d'une prise de conscience collective pour que vous perdiez. L'Épée des Serfs n'existe plus et c'est tant mieux : elle n'était qu'un prétexte, qu'une occasion. La quête, la vraie, celle qui compte, ce sont les millions d'êtres ordinaires qui la mèneront ; ce sont déjà les milliers de manifestants rassemblés sur le parvis et dans la Forteresse. Oui, tout cela a déjà commencé. . . Alors peu important nos petites querelles, Fulmiark. Ce qui importe, c'est que demain, ceux qui *font*

peuvent décider de cesser de faire pour vous... et décider de faire *sans* vous. Tout votre pouvoir, toute votre force, tout votre argent, tout cela s'évapore devant cette simple réalité.

L'orque ne disait plus rien. La lame de sa hache touchait le sol. Barne aurait juré le voir trembler un instant. Néanmoins, le PDG gardait sa stature : il avait du cran, Barne devait bien lui reconnaître cela.

— Nous allons partir, maintenant, conclut Barne en lançant un regard à la compagnie. Le reste ne dépend plus de moi, ne dépend plus de nous. Le reste dépendra de tout le monde, du peuple, des gens...

Encore une fois, il parlait fort et en direction des journalistes. L'orque leva les yeux vers lui. Derrière la colère, derrière la lueur revancharde qui promettait que jamais il n'oublierait cette humiliation, derrière tout cela... il y avait de la peur. Une véritable peur, profonde, viscérale. Cette peur de tout perdre que les puissants essayaient de dissimuler mais qui était leur véritable moteur de vie, celui-là même qui les poussait à se comporter en loup avec leurs semblables.

Barne aurait presque eu pitié de Fulmiark. Mais il y avait eu la main de Pod ; il y avait eu les valkyries ; il y avait eu les tirs à balle réelle, les morts sur le parvis ; il y avait eu le dragon et Morr Saraz, aussi ; au-delà de ça, il y avait eu des siècles de domination et d'exploitation des masses. Fulmiark n'était peut-être pas responsable de l'ensemble, mais il y avait pris part. Allégrement.

— Au revoir, Fulmiark, murmura finalement Barne.

Dans une dernière provocation, il lui tourna le dos. Il était bien conscient de prendre un risque : la fureur du PDG était loin d'être dissipée. Il avait été humilié et écrasé en direct à la télévision. Un coup de sang final n'était pas à exclure.

Cependant, aucune hache ne vint traverser le dos de Barne. Il jeta un regard à ses compagnons : tous rayonnaient, même Carmalière, qui aurait pourtant sans doute préféré être *iel-même* à la place de Barne, au centre de l'attention. En se tournant vers les caméras qui

étaient braquées sur lui, Barne prit soudain conscience de ce qu'il venait de faire, de ce que le monde entier venait de voir. Il eut à nouveau ce vertige dont il avait fait l'expérience lors de l'appel à la révolution de Carmalière qu'il avait filmé. Cette fois encore, les conséquences potentielles le dépassaient d'une manière assez phénoménale.

Tout à coup, il se mit à entendre les clameurs de la foule, à l'extérieur, par la fenêtre du bureau. C'était comme si quelqu'un venait de rebrancher le son, brutalement. Il n'arrivait pas à comprendre ce que disaient les manifestants, mais il était sûr d'une chose : leurs cris étaient des cris de joie.

Il rejoignit la compagnie sans dire un mot et, tous ensemble, ils quittèrent le bureau. Les journalistes suivirent et il y eut une cohue où chacun tenta d'être le premier à tendre le micro à Barne, d'être celui qui lui poserait la première question. Pourtant, Barne s'en fichait.

S'il ne s'était pas trompé, quelque chose de nouveau était né en ce dimanche après-midi. Il ne pouvait encore totalement imaginer ce que ce « quelque chose » était, mais une chose était sûre : la Terre de Grilecques allait connaître de sérieux chamboulements. L'empire de Fulmiark allait en toute logique s'effondrer ; d'autres suivraient. S'il n'y avait aucun moyen de savoir où ce chemin allait mener, il y avait, pour la première fois depuis longtemps, de l'espoir. Pour l'heure, il semblait indiqué de célébrer cette première victoire. Le parvis de la Forteresse risquait d'être sacrément animé, ce soir. . .



---

## Un lundi pas comme les autres

---

Le soleil qui se leva le jour suivant fut l'un des plus chauds de cette année-là. Le mois d'okore débutait : le huitième mois, le mois central de l'été. La Terre de Grilecques s'éveilla dans un calme inhabituel. C'était un lundi matin, mais on aurait pu jurer être dimanche ; le vacarme de la circulation était réduit à un murmure ; l'agitation habituelle de la ville s'était tue.

Lorsque Barne ouvrit les yeux, il vit la lumière du soleil traverser partiellement la toile bleue. Pod, qui avait dormi dans la même tente que lui, s'était déjà levé. Barne se leva et s'habilla, en réfléchissant au fait que, tout juste deux semaines plus tôt, il était en train de se préparer à aller au bureau. . . et il sourit. Le *traîne-savate* avait bien grandi. Pour un peu, il aurait aimé avoir son miroir enchanté, là. Pas pour le jeter ou le casser comme il en avait souvent eu l'envie, mais pour pouvoir lui raconter, lui narrer la fabuleuse aventure de Barne Mustii. Il n'en aurait pas cru ses oreilles !

Les miroirs enchantés ont-ils des oreilles ? se demanda soudain Barne. Il réfléchit et se dit que ça n'avait pas d'importance : accroché dans la salle de bain d'un appartement vide depuis deux semaines, le miroir n'avait de toute façon pas la moindre idée de tout ce qui avait pu se passer depuis. À la réflexion, il trouva cela triste

et se dit qu’être miroir enchanté, ça n’était pas une vie. Il se promet qu’à son retour à Quantar, il prendrait son miroir pour l’emmener en balade, lui montrer le monde. Qu’il puisse refléter autre chose que « la tronche de Barne Mustii ».

Il tira sur la fermeture à glissière de la tente et en sortit. La lumière du matin colorait le parvis de la Forteresse d’une douce lueur.

Après son coup d’éclat à la télévision, la veille, Barne était ressorti sous les ovations générales de la foule. Par la suite, la Forteresse avait été prise pour de bon : Fulmiark et les autres cadres encore présents avaient fui discrètement par un système de souterrains secrets. Lorsque le pot-aux-roses fut découvert, l’ironie de la situation amusa la compagnie : deux semaines plus tôt, leur aventure en était un miroir parfait, eux fuyant par les catacombes de Sorrbourg tandis que les orques les pourchassaient. Carmalière fit remarquer que cette fuite des dirigeants de la Forteresse était une bonne chose : une foule en colère n’est pas toujours simple à contenir, et un lynchage public aurait été une effroyable tache sur cette victoire.

On avait assuré un passage sûr aux autres employés de la Forteresse, en prenant bien soin de dépouiller au préalable les gardes de leurs armes. Depuis, la Forteresse n’était plus occupée que par les manifestants.

Contrairement à ce qu’Amélie avait craint, aucun renfort policier n’était venu et les forces de l’ordre présentes n’avaient pu riposter. Après le coup d’éclat de Barne, certains policiers s’étaient même ralliés aux manifestants : après tout, avant d’être le bras armé de l’État, ils en étaient également des exploités. Les autres, fidèles au pouvoir, avaient battu en retraite : les combats étaient sans doute loin d’être terminés, mais pour l’heure, tout était calme.

La soirée qui avait suivi cet incroyable dimanche était un peu plus floue dans l’esprit de Barne : il se souvenait d’une immense liesse, d’une fête déchaînée... et de beaucoup d’alcool. Sa tête le faisait souffrir et la lumière avait beau être douce, elle agressait ses yeux comme une pointe acérée. Heureusement pour ses sens fragilisés,

le campement était silencieux : la plupart des fêtards dormaient encore. . .

Il parcourut l'allée. Des drapeaux révolutionnaires tendus entre les fenêtres tapissaient la Forteresse, qui semblait reconvertie en auberge de jeunesse pour l'occasion. Barne était soulagé de constater que personne n'avait accroché un portrait géant de lui : la veille, il avait été tellement acclamé et serré dans les bras d'inconnus. . . il en était terrifié, il abhorrait catégoriquement l'idée de devenir une icône. Même s'il avait axé son discours sur l'autodétermination du peuple et le besoin de se passer de leaders, les vieux réflexes qui consistaient à se chercher des héros revenaient vite. . . et il faudrait qu'il y prenne garde. Il n'avait pas l'intention de jouer le moindre rôle dans la révolution qui s'annonçait, et c'était la décision la plus sage qu'il pouvait prendre.

Il aperçut la compagnie qui était installée autour d'une table pliante en plastique, à l'ombre d'une bâche tendue. Ses camarades prenaient leur petit déjeuner et Barne se joignit à eux.

— Tiens, voici notre célébrité ! dit Carmalière.

Le magicien souriait mais Barne devinait une pointe d'amertume dans sa voix. . . voire même de jalousie.

— Bonjour, tout le monde, dit Barne en souriant à son tour.

— Bien dormi ? demanda Amélie. Tu veux un thé ? Une tisane ? Ou. . .

Surprise, elle posa la main sur sa bouche et ouvrit de grands yeux.

— Merde ! s'exclama-t-elle. T'avais raison ! Je dis toujours la même chose quand je propose à boire aux gens !

Barne éclata de rire et déplia une chaise posée contre un des poteaux où était accrochée la bâche.

— C'est pas grave, dit-il. Si vous avez du café, je prends !

Barne versa l'eau d'une bouilloire sur quelques grains de café soluble au fond d'une tasse. Ça ne vaudra pas le café de chez Zarfolk, pensa-t-il avec mélancolie.

— Je ne te propose pas de guioska, fit Pod avec un clin d’œil, je crois que tu as eu ta dose hier soir.

Barne ouvrit de grands yeux.

— J’ai *fumé de l’herbe*, hier soir ?

— Oui, confirma Carmalière, et tu nous as aussi montré tes talents de guitariste.

— Quoi ? !

— T’as vraiment eu une période baba cool dans ta jeunesse ! s’amusa Pod. Moi qui pensais que tu disais ça pour te donner un genre... .

Barne se sentit rougir alors qu’il essayait tant bien que mal de se souvenir de la soirée de la veille. Il y avait longtemps qu’il n’avait pas été aussi alcoolisé... et défoncé, à en croire Pod.

— Pour ne rien te cacher, dit Barne, c’est à cette époque que j’ai rencontré Mélinde – mon ex-femme... elle ne se serait pas intéressé à un pauvre type comme l’employé de bureau que je suis devenu par la suite... .

— Tu es trop dur avec toi-même, fit Amélie d’un ton compatissant. Surtout pour quelqu’un qui vient de participer au lancement d’une révolution.

— Je ne m’apitoie pas sur mon sort, expliqua Barne, mais il faut être réaliste : j’étais devenu un vieux con avant l’heure. C’est pour ça qu’elle est partie. Si je n’vous avais pas rencontrés... .

Il ne termina pas sa phrase. S’il ne les avait pas rencontrés, il aurait continué à s’enfoncer dans la résignation, dans le cynisme que beaucoup camouflent sous le pudique terme de « réalisme »... à mourir à petit feu, en somme. Pod, Amélie, Carmalière, Jasion... se rendaient-ils compte qu’ils l’avaient sauvé ? Malgré les disputes, malgré les désaccords, Barne ne pourrait jamais leur être suffisamment reconnaissant... .

— Désolé, dit-il brusquement. Ce n’est pas un jour pour se morfondre.

— Tu n’as pas à t’excuser, dit Amélie, personne n’est tenu à être de bonne humeur en toute circonstance.

— Je *suis* de bonne humeur, assura Barne. Je sais que j’en ai pas toujours l’air, mais bon sang : c’est un sacré jour !

— C’est sympa, la grève générale, hein ? dit Pod en riant. Au moins, ça va me laisser le temps d’apprendre à devenir gaucher, ajouta-t-il en indiquant son moignon.

— Moi ça va me laisser l’temps d’apprendre à m’servir d’un hamac, plaisanta Jasion. J’ai assez trimé pour toute une vie.

— Étant donné que Dordelane est en bord de mer, remarqua le gnome, tu devrais plutôt profiter de la plage. . .

— Un hamac sur la plage, renchérit la naine, ça me va aussi.

Ils rirent tous de bon cœur. Après ces derniers jours où ils avaient frôlé la mort à plusieurs reprises – et souffert de graves blessures, pour certains –, ils appréciaient de pouvoir relâcher la pression et s’accorder une pause. Oh, évidemment, Barne savait que rien n’était résolu : la grève générale n’était que le début du processus, un processus long et incertain. S’ils allaient s’accorder un repos bien mérité, tout le travail pour mettre en œuvre ce changement de société que la foule avait réclamé la veille était encore à faire.

De longues luttes s’annonçaient, mais Barne était confiant : un déclic s’était fait, quelque chose s’était amorcé. Rien ne disait que ce qu’ils allaient faire fonctionnerait, mais tout leur disait que le système qu’ils voulaient renverser ne marchait pas. . . alors qu’avaient-ils à perdre à simplement *essayer* ? Peut-être que les choses tourneraient mal, peut-être que le mouvement social s’essoufflerait et que chacun rentrerait chez soi après une nouvelle désillusion. Peut-être que le *statu quo* reprendrait ses droits, que le peuple se résignerait et accepterait d’être à nouveau soumis à l’oligarchie, faute de mieux.

Néanmoins, pour l’heure, ils avaient toutes les raisons d’être optimistes. L’un des plus puissants représentants de l’oligarchie avait montré son hideux visage d’assassin et s’était décrédibilisé en direct sur les chaînes d’info ; la Forteresse, plus grand symbole du capitalisme financier, était aux mains du peuple pour la première fois de

son histoire ; même une partie des pouvoirs habituellement hostiles aux mouvements sociaux – presses, politiciens et policiers – avait pris part à la cause. Par opportunisme, pour une partie non négligeable d’entre eux, Barne n’en doutait pas une seconde, mais tout de même.

— Enfin, toute cette joyeuse ambiance va me manquer, c’est sûr, dit Barne.

— C’est loin d’être terminé, tu sais ? remarqua Amélie.

— Je sais, mais c’est terminé pour moi.

Il y eut quelques exclamations de surprise dans le groupe.

— Vous l’avez dit vous même, Carmalière, expliqua Barne. Je suis une *célébrité*. Et puis quoi ? On va faire de moi une figure d’autorité ? On va faire des t-shirts avec ma pomme dessus ? Non, ce sera sans moi. J’ai fait ma part. Je ne serai pas un leader ou une voix de la révolution qui vient.

— C’est dommage, dit Carmalière. Au risque de me répéter, tu es une personne à la fois intelligente et raisonnable : une personne précieuse pour ce genre de période.

— Il n’empêche que je ne suis pas exceptionnel, Carmalière. Des gens intelligents et raisonnables, il y en a des tas : pourquoi ne pas donner leur chance à chacun d’entre eux ? À chacune d’entre elles ? C’est justement *parce que* je suis raisonnable que je sais que c’est le moment de me retirer.

— Je comprends, dit Amélie.

Barne sourit. Contre toute attente, Amélie avait fini par être la personne avec qui il était le plus en phase dans le groupe. Carmalière gardait sa folie des grandeurs ; Pod était trop jeune pour se détourner de la lutte armée ; Jasione avait bien l’intention de continuer à faire entendre la voix des minorités.

— Et vous, Carmalière ? demanda Barne. Qu’est-ce que vous allez faire ?

— Oh, eh bien, la même chose que ces huit derniers siècles : lutter. Je trouverai bien un autre Barne Mustii pour compenser mon. . .

— Votre manque d'intelligence et de sagesse ?

— J'allais dire « mon entêtement » mais oui, disons cela.

— Oui, continua Barne, et si ce type que vous trouvez en chemin se trouve être l'héritier d'un objet magique que vous convoitez, ça ne gâchera rien, pas vrai ?

— Tu vas me reprocher cela toute ma vie ? demanda tranquillement Carmalière.

— Vu votre longévité, je dirais plutôt « toute la mienne ». Enfin... de toute manière, l'Épée est détruite, alors je n'ai plus vraiment de raison de vous en tenir rigueur.

— Oui, dit tristement Carmalière. Un sacré gâchis...

Barne secoua la tête avec résignation. La magicienne ne semblait toujours pas avoir compris que la destruction de l'Épée était la meilleure chose qui aurait pu arriver à leur cause.

— Bonjour tout le monde !

Un elfe et une fée avaient rejoint la table : Eluor et Luminy, main dans la main.

— On peut se joindre à vous ? demanda Luminy.

— Bien sûr ! fit Carmalière. On est en autogestion, on ne va quand même pas vous foutre dehors.

— Surtout que nous sommes *déjà* dehors, renchérit Eluor en tirant deux chaises.

— Des nouvelles du front ? demanda Barne.

— Quel front ? répondit Eluor. Pour l'instant, tout est calme, ici, comme vous l'avez remarqué. Pour ce que j'en sais, les marchés ont fait un plongeon royal ce matin. Les bourses se cassent la gueule en domino – sauf celle de Dordelane, bien sûr, puisqu'elle n'a pas pu ouvrir. Le fabuleux système financier et la main invisible du marché prouvent une fois de plus leur haute résilience.

— Ça va mettre un sacré bordel, murmura Barne.

— Oui... en général, c'est plutôt une mauvaise nouvelle, quand l'économie s'effondre, pas vrai ?

— À moins qu'on utilise cet effondrement pour mettre les abrutis qui ont alimenté ce système devant leurs responsabilités, fit joyeusement Luminy. Qu'on en profite pour changer les règles du jeu.

Barne resta pensif un instant. La perspective d'un krach boursier continuait à l'angoisser. On n'effaçait pas quatre décennies de bourrage de crâne médiatique en deux semaines de militantisme. Il le savait, pourtant, que le péquin moyen était préoccupé par les valeurs boursières *uniquement* parce qu'on avait fondé la société sur ces bases. Oui, mais le temps de la refondation était venu.

— Les temps qui arrivent risquent tout de même d'être compliqués pour pas mal de gens, fit Barne, et je ne parle pas des oligarques : pauvres, précaires, chômeurs... lorsque le système se fragilise, ce sont les premiers à payer les pots cassés.

— C'est pour ça qu'il ne faut pas perdre de temps et organiser rapidement une alternative, fit Luminy. Il y a déjà des assemblées citoyennes qui se sont formées à Sorrbourg et dans d'autres grandes villes ; j'ai entendu parler de quelques projets de création monétaire populaire qui ne seraient plus gérées par les banques et donc ne seraient plus basées sur de la dette ; et puis imagine-toi bien que pas mal de gens réfléchissent depuis des décennies à ce qu'on pourrait mettre en place pour créer une société plus juste et plus démocratique... ce n'est pas comme si nous devions partir de zéro. Ça va être le moment de confronter tout ce fourmillement d'idées à la réalité, à la pratique.

— Il y aura beaucoup de désillusions, remarqua Barne. De belles idées qui ne fonctionneront pas ; de belles idées qu'on ne pourra mettre en œuvre parce qu'il sera impossible de mettre assez de gens d'accord.

— C'est certain, confirma Eluor. Le plus dur sera de ne pas nous laisser abattre par les échecs... car d'autres choses marcheront, et il faudra se battre pour les faire vivre.

— Bien sûr qu'on va se battre, dit Pod avec un air de défi sur le visage. J'ai vingt-deux ans et j'ai déjà largement passé assez de

temps à jouer les domestiques. Je ne reviendrai pas en arrière. En plus, j'ai une demoiselle en détresse à secourir.

— Tu sais qu'elle te mettrait un pain si elle t'entendait l'appeler « demoiselle en détresse » ? ironisa Amélie.

— Oui, t'as pas tort... en plus, j'ai pas franchement une gueule de prince. Par contre, je sais qu'j'aurai plus jamais une gueule de serf.

Les membres de la compagnie ainsi que Luminy et Eluor levèrent leurs tasses dans un signe d'acquiescement. Barne regardait Pod. Il l'enviait, quelque part : avoir autant d'optimisme et de fougue, cela lui manquait, parfois. Enfin, après tout, à chacun son temps, à chacun son tour : Barne se sentait déjà étranger à la révolution qui s'annonçait, mais Pod y prendrait une part importante, il en était persuadé. Et, quelque part, Barne se sentit rassuré. Il continuait de considérer Carmalière avec méfiance, mais si c'était sur des personnes comme Amélie, Pod ou Jasione que reposait l'avenir de la Terre de Grilecques, alors il pouvait l'envisager sereinement.

Le camp s'anima petit à petit à mesure que le soleil d'okore montait. Des gens passaient, souvent pour féliciter Barne, parfois pour demander si quelqu'un n'avait pas, par hasard, un peu de paracétamol. De partout, on entendait monter des conversations, des rires, des exclamations.

Bientôt, un chant se répandit à travers le camp : c'était un de ces chants qui semblent se matérialiser *ex nihilo* et que tout le monde connaît très vite, sans qu'il soit jamais possible d'en retrouver l'auteur. Barne se soupçonna d'avoir participé à son élaboration la veille, mais comme il n'en avait aucun souvenir, cela ne changeait pas grand chose.

*« Le gros Fulmiark se prenait pour le roi*

*(Dis-moi pourquoi ? Dis-moi pourquoi ?)*

*Parce qu'il avait du fric et des laquais*

*(Tout l'monde le sait, tout l'monde le sait)*

*Est venu un gars, pas bien grand, pas bien fort*

*(Oui mais encore ? Oui mais encore ?)*  
*Oui mais l'avait une belle épée magique*  
*(C'est fantastique, c'est fantastique)*  
*Sauf qu'au lieu de lui mettre dans la pomme*  
*(Y'a pas mort d'homme, y'a pas mort d'homme)*  
*Il lui a dit ses quatre vérités*  
*(Bien envoyées, bien envoyées)*  
*Alors le gros Fulmiark a foutu l'camp*  
*(On est contents, on est contents)*  
*Voilà c'qu'on fera, avec tous les petits rois*  
*(Voilà pourquoi ! Voilà pourquoi !)* »

---

L'air frais marin caressait le visage de Barne et atténuait la chaleur des rayons du soleil de ce début d'après-midi. Il était assis sur le sable, les pieds posés sur la partie mouillée de la plage où les vagues venaient mourir. La Baie d'Ultium était cernée aux trois-quarts par des terres émergées et la mer qu'elle cloisonnait restait relativement calme.

Barne observait l'horizon, les yeux plissés. La mer d'un bleu azuré reflétait le soleil éclatant et l'aveuglait légèrement. En face, quelque part au-delà de la Baie, il savait qu'il y avait son appartement qui l'attendait, à Quantar ; son bureau, où il ne remettrait d'ailleurs plus les pieds. Qu'était devenu Glormax ? Est-ce qu'il recroiserait sa route ? Il en doutait fort. Après avoir affronté Saraz et Fulmiark, de toute manière, son ex-patron ne lui faisait plus peur.

Un peu plus loin, sur sa gauche, Barne pouvait voir les silhouettes de ses camarades allongés sur le sable. Pod et Jasionne n'avaient pas trouvé de hamac, mais la plage au nord de Dordelane était suffisamment confortable pour s'y prélasser. . . Barne, quant à lui, s'était mis

à l'écart. Il avait besoin de réfléchir, au calme. Sans que Carmalière n'essaie de lui imposer ses idées subliminalement.

Qu'allait-il faire ? Oui, qu'allait-il donc bien pouvoir faire à présent ? Il ne participerait pas à la révolution, il l'avait affirmé. Ceci étant acté, à quoi était-il bon ? Quelle utilité pouvait-il avoir à la société ? La question ne lui était jamais venue à l'esprit au cours de ses trente-huit ans d'existence. Il se rendait compte, à présent, à quel point cela était symptomatique des problèmes de cette société.

Cependant, il avait désormais les yeux ouverts : il ne se satisferrait plus d'un job aliénant, il ne se résignerait plus. Le monde lui apparaissait soudain comme illimité, plein de possibilités. C'était aussi effrayant que grisant. Il se demandait si c'était ce qu'on appelait « la crise de la quarantaine » qui lui tombait dessus. Après tout, pourquoi pas ? La plupart des crises de la quarantaine, en quoi consistaient-elles ? À acheter une grosse bagnole ou à essayer de former un groupe de rock avec les collègues ? Lui était passé de petit employé rangé un peu conservateur à anarchiste convaincu et militant en à peine deux semaines. Oh, et il avait été légèrement responsable d'un embrasement révolutionnaire général. On avait vu des crises de la quarantaine qui avaient moins de panache. . .

Un bruissement de pas sur le sable attira son attention : c'était Amélie. Elle l'avait rejoint et elle s'assit à côté de lui, les pieds dans l'eau. Elle aurait pu lui demander si elle ne le dérangeait pas avant de le faire, mais après tout, ce n'était pas son genre.

— À quoi tu penses ? lui demanda-t-elle.

— À plein de choses. À ma vie, surtout. . .

— Rien que ça, répondit-elle avec un sourire.

— Oui, ça fait large, n'est-ce pas ? Encore que. . . tu as vécu deux fois plus longtemps que moi. Tu dois me considérer comme un gamin.

— Les notions de maturité ou de vieillesse dépendent des espèces, dit Amélie avec délicatesse. Ça marche dans les deux sens : je connais des fées de cinquante piges qui ont autant de maturité qu'un humain de quinze ans. . .

— Ouais. Enfin bref... tu sais ce que tu vas faire, toi ? Après tout cela ? Suivre Carmalière, encore ?

Amélie poussa un soupir.

— Je n'en sais trop rien. Je ne partage pas totalement sa vision des choses, tu sais. Il y avait beaucoup de justesse dans ce que tu as dit à Fulmiark, hier.

Ils gardèrent le silence quelques instants, écoutant le doux roulement des vagues.

— Pour commencer, je pense que je vais aider Pod à faire sortir Milia de taule, expliqua enfin Amélie. Légalemment ou pas. Puisqu'on est partis pour faire péter les murs...

— Tu n'as pas peur qu'ils vous coffrent avec elle ?

— Honnêtement, vu les derniers événements, je ne suis sûre de rien. Qui sait ce qui va advenir de la police ou de la justice ? Dans tous les cas, nous sommes libres, pour l'instant, et Milia ne l'est pas. Quoi qu'il arrive, il me semble que ce serait la moindre des choses de lui venir en aide. Carmalière n'a même pas évoqué son nom...

Barne se rendit compte qu'Amélie aussi avait changé au cours de cette aventure : elle, qui vouait une admiration sans limite à Carmalière lorsque Barne l'avait rencontrée, semblait avoir pris ses distances avec le magicien.

— Et ensuite ? hasarda Barne. Est-ce qu'il y a des chances que tu rendes une petite visite à Zarfok ?

La fée tourna la tête vers Barne avec un regard surpris : c'était la première fois que Barne évoquait la relation de l'ogre avec Amélie de manière aussi frontale.

— C'est bien possible, dit-elle, pourquoi ?

— Oh, eh bien, avec tout ça, je n'sais pas trop quoi foutre de ma vie... et j'me disais que, finalement, les quelques jours qu'on a passés chez Zarfok... bah c'était pas mal, voilà. Je crois que je pourrais être heureux, comme ça. Je sais pas si je suis prêt à me

lancer dans l'ermitage total, mais puisque je veux me tenir à l'écart des luttes sans renier tout ce que j'ai appris. . .

— Tu voudrais que je te fasse une lettre de recommandation pour que le *terrible* ogre Zarfolk t'accueille chez lui ?

Elle éclata de rire et Barne se sentit rougir.

— Tu sais, lui dit-elle, s'il a eu vent de ton petit discours face à Fulmiark – et je pense que c'est le cas, puisque tout le monde en Terre de Grilecques l'a vu –, il doit plutôt être fier de toi. En plus, il t'avait déjà à la bonne, il me semble, non ?

— Je pense. . . Je dois bien admettre qu'il y avait beaucoup de Zarfolk dans tout ce que j'ai dit hier. Tu vois, je crois qu'il m'a plus convaincu par ses théories que Carmalière. Pourtant, la dernière des choses que je me serais attendu à faire, c'est bien de me découvrir des convictions anar. . . J'aurais presque pu le citer comme auteur.

— Il ne t'en voudra pas de ne pas l'avoir fait. Zarfolk ne cherche pas les honneurs.

— Je sais bien. Moi non plus.

— En tout cas, je suis certaine qu'il sera content de te revoir.

Elle marqua une pause et ajouta à voix basse :

— Et moi aussi, je serai bien contente de le revoir. . .

Il lui jeta un regard discret : elle avait la même expression de profonde mélancolie que Zarfolk avait eue lorsqu'ils s'étaient séparés la dernière fois. L'image d'un ogre et une fée ensemble était quelque peu saugrenue, et pourtant Barne se sentait surtout triste pour eux : il ne faisait aucun doute que ce genre de relation était moquée et rejetée par *les braves gens*. « On n'mélange pas les torchons et les serviettes. »

Même lui, se dit Barne, s'il avait vu une fée et un ogre se tenir la main dans la rue, n'aurait-il pas levé un sourcil ? Ne les aurait-il pas jugés ? N'aurait-il pas ri sous cape ? Ne leur aurait-il pas donné des surnoms désobligeants ? En se justifiant par un laconique « c'est de l'humour, voyons » ? N'avaient-ils pas passé toute leur quête à

pourfendre l'orque et le gobelin, comme si ces espèces étaient intrinsèquement mauvaises ? Comme si la qualité d'un individu était inscrite dans ses gènes et non dans ses actes ?

Cette même sensation de malaise qui l'avait saisi à plusieurs reprises pendant son aventure le reprit : déconstruire ses préjugés était nécessaire et bénéfique, mais c'était aussi une tâche ingrate et, quelque part, douloureuse. Il était d'ailleurs encore loin d'avoir achevé cette tâche... une quête bien plus longue et complexe que celle de l'Épée des Serfs. En verrait-il seulement le bout, un jour ?

L'horizon au-delà de la Baie d'Ultium brillait de mille feux. Celui de Barne était incertain et pourtant bien plus attirant que celui, clair et net, dont il s'était détourné.

Dans la ville de Dordelane, derrière Barne et Amélie, des groupes de manifestants insoucians célébraient leur récente victoire et le début d'une nouvelle ère. Dans toutes les villes, dans tous les villages de la Terre de Grilecques, les travailleurs vivaient un lundi pas comme les autres : on s'arrêtait, on se reposait, on s'accordait une pause. On dormait, on s'amusait, on passait du bon temps avec sa famille, ses amis. Et pour la première fois depuis si longtemps, on recommençait à penser, à imaginer, à réfléchir.

Partout, on recommençait à réfléchir.

---

## Addendum

---

Ce livre a été écrit entre janvier et mai 2017, c'est-à-dire pendant la campagne présidentielle dont on nous annonçait depuis des mois qu'elle se terminerait par un duel de farce entre un mouvement de droite ultralibérale fantasmé transpartisan et un épouvantail d'extrême-droite uniquement destiné à faire gagner le premier. La prophétie autoréalisatrice s'est réalisée, et un an plus tard, alors que s'achève la publication en ligne de *Working Class Heroic Fantasy*, la contestation sociale contre la politique *fulmiarkienne* d'Emmanuel Macron gagne la majeure partie des couches de la société.

J'aimerais croire que cette contestation sera aussi puissante et victorieuse que dans cette histoire (avec moins de sang, si possible). Je sais bien que nous n'avons aucun pouvoir magique et que, dans la réalité, il y a peu de chances pour que nous finissions par contempler sereinement la mer, en paix, avec la certitude que les choses vont changer – en bien, cela s'entend.

Pour noircir le tableau, notre réalité ne manque pas de Morr Saraz dévoués à transformer les colères populaires légitimes en haines stériles; pas plus que de Zad Fulmiark, prêts à user de toutes les méthodes les plus dégueulasses pour ne pas perdre leurs privilèges et même les étendre toujours plus.

Ceci étant dit, je suis aussi certain qu'il existe des millions de Barne, de personnes pleines de bonne volonté mais écrasées, cassées par des jobs à la con et une perte de sens généralisé de leur existence sur l'autel de la course à la sacro-sainte *croissance* ; des millions de Pod, aussi, jeunes gens auxquels on annonce qu'il faudra se serrer la ceinture, ceinture dont ils n'étaient pourtant pas loin d'avoir déjà atteint le dernier trou ; des millions de Jasione, enfin, exclues d'une société incapable de reconnaître que sa richesse est avant tout celle des *gens* d'où qu'ils viennent, de leurs énergies, de leurs passions. Toutes ces personnes qui font « le peuple », « la masse », « les 99 % » (ou quelque soit le terme choisi), voilà le seul pouvoir dont nous disposons : « nous ». Ce pouvoir n'est pas magique, mais il peut être redoutable s'il arrive à dire « non » d'une seule voix. Oh, ce ne sera sans doute pas suffisant, mais ce sera un bon début. C'est que les types en face n'ont pas l'habitude qu'on leur dise non et que, quand ça arrive, ça leur fait tout drôle.

Ce livre n'est pas un manuel pour révolutionnaire en herbe, ce n'est même pas un pamphlet contre le capitalisme ou un essai sur « le petit monde idéal fantasmé par Gee » (bien qu'aucune de ces trois options ne serait une injure pour moi). Il n'a pas la prétention de montrer une quelconque voie ou de présenter un programme politique – *même s'il l'est, politique*, au sens le plus brut du terme. Ce livre n'a pas d'autre prétention que d'être une histoire, une *belle* histoire dont j'espère qu'elle vous aura apporté un peu de joie. Un peu de gnaque aussi, une envie d'y aller, avec engouement, de gueuler un peu plus fort, de se battre un peu plus fermement. Chacun à son niveau, chacun selon ses moyens. Mais droits dans ses pompes, la tête haute.

L'imaginaire contestataire et collectif s'est engraisillé avec les années. Il ne tient qu'à nous de le réenchâter, de lui redonner l'ardeur et la jubilation dont il devrait pourtant être animé. Parce que nos aspirations sont belles ; parce que nos idéaux sont tellement plus enthousiasmants que le programme mortifère que l'on nous matraque comme l'unique voie possible depuis des décennies (*there is no alternative*) ; surtout, parce que la froideur et la violence des

puissances du capitalisme égoïste triomphant méritent d'être combattues tant avec les armes de la raison qu'avec celles des tripes, des rêves, de l'imaginaire.

Alors, pour finir, que nous n'ayons, dans la réalité, ni magie ni *deus ex machina* importe peu : comme le disait Barne face à Fulmiark, « la quête, la vraie, celle qui compte, ce sont les millions d'êtres ordinaires qui la mèneront ».

Des bises,

– Gee, 26 avril 2018



---

## Table des matières

---

<b>I</b>	<b>Étincelle</b>	<b>1</b>
1	Comme un lundi matin	3
2	La Fédération Nationale des Travailleurs	17
3	À l'aventure	31
4	Le feu et la boue	47
5	L'Épée des Serfs	65
6	Un dimanche chez l'ogre	81
7	D'une importance capitale	101
<b>II</b>	<b>Embrassement</b>	<b>119</b>
8	Toujours en cavale	121
9	La Fabrique Adabra	137
10	Piégés !	155
11	Une nouvelle recrue	171
12	Le réveil	187

13 Radio Guérilla	203
14 À travers les terres désolées	221
<b>III Révolution</b>	<b>237</b>
15 Un atterrissage mouvementé	239
16 Le maître du dragon	255
17 Barricades	271
18 Dans la gueule du loup	287
19 L'Épée, le forgeron et le tyran	305
20 Le choix de Barne	321
21 Un lundi pas comme les autres	335
Addendum	349

## Informations légales

**Working Class Heroic Fantasy** by Simon « Gee » Giraudot est mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons Paternité - Partage des Conditions Initiales à l'Identique 2.0 France*.

Basé sur une œuvre à [grisebouille.net](http://grisebouille.net).

Cette licence s'applique à l'intégralité de ce présent document. Pour plus de détails, je vous invite à faire de plus amples recherches sur Internet concernant la licence *CC-by-sa*.

Pour faire simple, ce document est libre, vous avez donc le droit de le partager, de le vendre, de le modifier, d'en extraire des parties, de le réutiliser, bref, d'en faire absolument tout ce que vous voulez !

Il y a seulement 2 conditions obligatoires pour cela :

- toujours préciser la paternité de l'œuvre. Dans le cas présent, la paternité doit être attribuée à Simon « Gee » Giraudot, avec une référence au site [grisebouille.net](http://grisebouille.net) ;
- diffuser cette œuvre ou toute œuvre dérivée (ou utilisant une partie de cette œuvre) sous la même licence, avec les mêmes droits et les mêmes conditions d'utilisation. Histoire que tout cela reste toujours libre.

À diffuser et à partager autant que vous le souhaitez !

*Vive la culture libre !*